


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
·LIBRARIES·
THE UNIVERSITY OF
ARTES SCIEN
1817

E. BOURSAULT

THÉATRE CHOISI

NOUVELLE ÉDITION

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE

PAR M. VICTOR FOURNEL

ILLUSTRÉE DE QUATRE GRAVURES COLORIÉES

DESSINÉES

Par M. Henri ALLOUARD

PARIS

ARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

Châteauroux. — Typographie et Stéréotypie A. MAJESTÉ

E. BOURSAULT

THÉATRE CHOISI

NOUVELLE ÉDITION

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE

PAR M. VICTOR FOURNEL

ET ILLUSTRÉE DE QUATRE GRAVURES COLORIÉES

DESSINÉES

PAR M. HENRI ALLOUARD

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

E. BOURSAULT

THÉATRE CHOISI

Châteauroux. — Typographie et Stéréotypie A. MAJESTÉ



E. BOURSAULT

Né en 1638, mort en 1701

E. BOURSAULT

THÉATRE CHOISI

NOUVELLE ÉDITION

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE

PAR M. VICTOR FOURNEL

ET ILLUSTRÉE DE QUATRE GRAVURES COLORIÉES

DESSINÉES

PAR M. HENRI ALLOUARD

PARIS

LAPLACE, SANCHEZ ET Cie, ÉDITEURS

3, RUE SÉGUIER, 3

1883

EDME BOURSAULT

SA VIE ET SON ŒUVRE DRAMATIQUE

I

Dans la riche galerie du xviie siècle, Edme Boursault est à peine une figure de second plan. Néanmoins, tous ceux qui ont exploré cette glorieuse époque l'ont rencontré au tournant de quelque sentier et même parfois sur la grande route, sur celle de la haute comédie ; tous les historiens de notre littérature ont esquissé la physionomie honnête, aimable et souriante de l'auteur d'*Ésope à la cour*. Même après bientôt deux siècles, Boursault se fait encore des amis de tous ceux qui l'approchent, par sa belle humeur et son honnêteté foncière, visible jusqu'en ses fautes, par une sorte d'ingénuité étourdie, par l'agrément et la sûreté d'un commerce dont l'attrait demeure sensible à travers ses lettres et ses préfaces ; enfin par l'aisance, la souplesse, l'ouverture d'un génie heureux qui, presque sans culture, porta des fruits abondants dont la qualité, fort médiocre d'abord, ne cessa de s'améliorer jusqu'à la fin.

Boursault a touché aux genres les plus divers. Dans la littérature dramatique, il est allé de la farce burlesque à la comédie héroïque, de la pastorale précieuse et galante à la tragédie. Il a écrit des lettres en prose qui font parfois songer à Voiture avec plus de bonhomie ; d'autres mêlées de petits vers, qui rappellent le souvenir de Chapelle et de Bachaumont ou qui forment de véritables anas, des trésors de bons mots, des mines d'historiettes, de quatrains et de facéties. Il a été journaliste ; il a composé des nouvelles et des romans historiques ; des fables et des épigrammes ; il s'est posé

en moraliste et a même affiché la prétention d'instruire les souverains ; il a fait des vers satiriques, burlesques et religieux. Mais toujours, sous ces variations de surface, la physionomie reste à peu près la même : celle d'un auteur aimable et d'un honnête homme qui sait généralement être gai avec esprit, plaisanter sans scurrilité indécente et moraliser sans pédantisme.

Résumons d'abord la biographie de Boursault dans ses dates et ses faits essentiels.

Edme Boursault naquit d'une bonne famille bourgeoise à Mussy-l'Évêque, petite ville de la Champagne, au commencement d'octobre 1638 [1]. Son père, Nicolas Boursault, est qualifié, dans les actes civils les plus rapprochés de la naissance d'Edme, greffier de l'élection et notaire apostolique ; il fut ensuite échevin et administrateur de l'hôpital : on ne voit nulle part qu'il ait été militaire, comme le disent le fils de notre poète [2] et Boursault lui-même. Dès 1633, époque où il n'avait que dix-neuf ans, puisqu'il était né en 1614, les premiers actes prouvent qu'il remplissait déjà des fonctions civiles [3]. S'il a été soldat, il faut du moins qu'il l'ait été très jeune et pendant peu de temps. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il négligea l'instruction du jeune Edme : « Il ne se mettait guère en peine que son fils fût mieux élevé et devînt plus habile homme que lui, et quoiqu'il fût assez riche, il eût regretté un écu qu'il en eût coûté à ses plaisirs pour donner à ses enfants une éducation qui eût suppléé au tort qu'il leur faisait d'ailleurs et au peu de bien qu'ils avaient à espérer de son dérangement de conduite [4]. » Voilà un portrait qui n'a rien de flatteur, quoique ce soit un portrait de famille.

Edme Boursault, qui souffrit dans sa fortune comme dans son talent des suites de cette incurie, paraît en avoir gardé à son père une rancune qui se transmit à son fils. Il n'avait pas appris le latin et ne le sut jamais, comme il l'avoue dix fois lui-même et comme le

1. L'acte concernant sa naissance est le premier inscrit sur le registre des baptêmes pour le mois d'octobre. On a négligé d'y indiquer le quantième ; mais l'acte suivant porte la date du 4 octobre.

2. *Avertissement* en tête de l'édition de 1725.

3. Lambert, *Histoire de Mussy-l'Évêque*, 1 vol. g. in-8o, 1878.

4. *Avertissement de* 1725.

P. Caffaro le dit à la fin de sa *Lettre sur les Spectacles,* quoiqu'il lui arrive de se montrer *doctus cum libro*, suivant sa propre expression, et de faire à l'aide du *Janua linguarum* des citations et des applications qui pourraient donner le change.

La vie de Boursault, qui n'a pas été l'objet de recherches bien approfondies, est demeurée assez obscure et les dates précises y manquent trop souvent. On peut tirer un certain nombre de renseignements de ses *Dédicaces* ou *Avis au lecteur*, surtout de ses lettres, mais il est bien fâcheux que celles-ci aient été recueillies pêle-mêle, sans aucune indication de lieu, ni de date, ce qui en diminue beaucoup l'utilité pour notre sujet.

Ses biographes s'accordent à dire qu'il vint à Paris dès 1651, à peine âgé de treize ans. Il n'avait probablement plus sa mère, à cette date, et ce n'était pas son père, tel qu'on nous l'a dépeint, qui pouvait le retenir au foyer. On est réduit à des conjectures sur les raisons qui purent l'amener si jeune à Paris, mais ces conjectures sont vraisemblables, quoiqu'elles demeurent un peu vagues. Mussy faisait partie du diocèse de Langres : les évêques de cette ville en étaient seigneurs et y possédaient un château qu'on y voit encore. Par la suite Boursault fut le correspondant attitré d'un de ces évêques, duc et pair, auquel il adressait, sur son invitation, de longues lettres qui sont de véritables journaux, farcis d'anecdotes, d'épigrammes, de traits badins et de mots plaisants. « Ne serait-ce pas ce duc-évêque, alors simple abbé, ou l'un de ses prédécesseurs, qui aurait décidé le père à choisir pour l'éducation de son fils un autre horizon que celui de sa petite ville ? » se demande M. Saint-René Taillandier 1. Pas lui probablement, car l'évêque dont Boursault se fit le nouvelliste et le gazetier était Mgr Louis-Marie-Armand de Simiane de Gordes, qui n'occupa le siège de Langres qu'à la fin de 1671 ; mais sans doute son second prédécesseur, Mgr Zamet, évêque de 1615 à 1655 et qui, pendant une grande partie de l'année, habitait Mussy, dont il fut la providence. En tout cas, c'est sans aucun doute sous la protection et peut-être dans la domesticité, au sens qu'avait alors ce mot, de quelque grand personnage qui s'était intéressé à son esprit naturel

1. *Études littéraires. Un poète comique du temps de Molière*, ch. 2 (Plon, un vol. in-18).

et à son heureuse physionomie, que le jeune Champenois s'en vint à Paris. Dès 1660, nous le trouvons secrétaire des commandements de la duchesse d'Angoulême, Françoise de Nargonne, qui devait survivre soixante-trois ans à son mari, bâtard de Charles IX, et près de cent quarante à son beau-père. Chargé par elle, en 1661, d'une affaire qui l'oblige à se rendre à Sens, il lui adresse une si agréable relation de son voyage, que, de toutes parts, on lui demande des gazettes de ce genre. Tel fut le point de départ de sa carrière de journaliste, où il obtint tout d'abord un assez vif succès pour que le roi lui donnât une pension de 2000 livres, « avec bouche à cour 1 ». C'était à peu près l'époque où il abordait le théâtre. Les voies s'aplanissaient donc de tous côtés devant le paysan champenois qui, quelques années avant, avait quitté son village sans avoir fait d'études et sans savoir même le français.

Il ne nous reste que peu de numéros isolés de cette gazette, suspendue au plus fort de son succès pour une plaisanterie innocente sur la barbe d'un capucin, qui avait choqué la piété de la reine, et qu'il essaya de reprendre plus tard sous un autre titre. On voit du moins combien les relations du jeune homme s'étaient vite étendues et sur quel pied il avait réussi à se mettre à la cour. Grâce à son enjouement et à sa gentillesse, il savait se pousser; mais, de temps à autre, une imprudence, une étourderie venaient lui ravir le fruit de son habileté. Ce mélange d'adresse et d'irréflexion, cette juvénilité longtemps persistante, qui l'entraîne tout à coup à des démarches, à des actes, à des écrits compromettants pour sa fortune, se remarquent dans toutes les périodes de la vie de Boursault. Même lorsque son talent a mûri, il ne sait point se défendre des entraînements et des coups de tête, qui d'ailleurs ne sont jamais sans excuse et font parfois autant d'honneur à son caractère que de tort à ses intérêts. Même dans ses calculs, il garde un fond de naïveté facilement généreuse qui le sauve de toute accusation d'égoïsme. Il peut conquérir des faveurs; il ne sait pas les conserver. Il n'avait point l'esprit de suite, la complète domination de soi, l'abdication de toute personnalité, la

1. *Avertissement* de l'édition de 1725. Toutes les fois que nous n'indiquerons pas la source d'une citation, c'est qu'elle sera extraite de cet avertissement.

vigilance froide sur les saillies de sa plume et sur son indépendance naturelle qu'il lui eût fallu pour rester toujours en crédit et ne jamais perdre ses places. C'est ce qui explique comment tout n'est qu'heur et malheur dans cette carrière, remplie d'alternatives et de vicissitudes, où chaque sourire de la fortune est suivi d'un revers, mais aussi où chaque échec est racheté par un succès, où il gâte, comme à plaisir, ses meilleures situations, mais sait se tirer de tous ses faux pas.

Comme les autres écrivains du temps, il flatte les grands personnages dans ses dédicaces, mais sans bassesse. Il tire le meilleur parti qu'il peut de ses moindres ouvrages; ses premières gazettes sont dédiées en même temps à plusieurs hauts protecteurs, à la reine, à Mademoiselle, à la duchesse d'Enghien, et il en reprend après coup des extraits pour les intercaler dans ses lettres, adressées elles-mêmes au maréchal de Créqui, au duc de Montausier, à Monseigneur le Prince, au duc de Saint-Aignan, au marquis de Seignelay, à Louvois, au chancelier Boucherat, au prince de Soubise, au maréchal duc de Noailles, au prince de Turenne, à Pontchartrain, au duc de Bourgogne, sans oublier ses deux protecteurs particuliers, Monseigneur l'évêque et duc de Langres et Monsieur le Président Perrault, non plus que M. de Bartillac, garde du trésor royal, Bernard, le fermier général Samuel et M. Bontemps, gouverneur de Versailles. Ses premières pièces, dont quelques-unes sont des farces de jeunesse triviales et presque informes, sont dédiées au duc de Guise, à Monseigneur d'Hervart, contrôleur général de France, au marquis de Castelnau, à Monseigneur le Duc, au cardinal de Bonzi. Il semble, à première vue, qu'on ne puisse être plus attentif à se ménager des protecteurs sur tous les chemins de la fortune. Il ne craindra même pas, à l'occasion, de laisser voir quel résultat positif il attend de telle dédicace et la déception qu'il éprouve s'il ne l'obtient pas. Que notre dignité ne s'effarouche pas trop de ces traits déplaisants pour nous, qui s'expliquent pas la situation de Boursault et son caractère, autant que par les mœurs littéraires du temps, au moins parmi les écrivains de second ordre, et qu'il sait si bien racheter. Ils échappent à cette plume légère qui ne cherche qu'à badiner agréablement et à amuser, même à ses dépens, en se laissant entraîner par l'abondance et la facilité de sa verve.

aurait conçu le projet d'attacher Boursault, en qualité de sous-précepteur, à l'éducation du Dauphin. En rencontrant ce détail dans la biographie filiale, on s'étonne d'abord et l'on se demande si le narrateur domestique n'a point exagéré. Cependant la chose n'a rien d'impossible :Boursault se fût trouvé de la sorte associé au duc de Montausier et à Bossuet, avec qui ses lettres nous le montrent en rapports. C'était précisément l'époque où le gouverneur du Dauphin venait de perdre sa femme, la célèbre Julie, morte le 15 novembre 1671 ; Boursault lui avait écrit à ce sujet, et Montausier lui fit une réponse qui nous a été conservée et qui témoigne d'une estime toute particulière : « De quinze ou seize cents lettres, lui disait-il, qui m'ont été écrites sur la mort de Mme de Montausier, je n'en ai point reçu, Monsieur, qui m'ait plus donné de consolation que la vôtre. » Et il ajoutait : « C'est un malheur pour vous qu'elle ne vous ait pas connu plus tôt. Offrez-moi, je vous prie, des moyens de le réparer. » De telles paroles n'étaient point banales dans la bouche d'un Montausier. Qui sait si ce n'est pas lui qui le proposa au roi pour sous-précepteur de son fils ? Quand Picart de Périgny avait été précepteur du Dauphin avant Bossuet, on pouvait bien, sans déchoir, penser à Boursault pour en faire un sous-précepteur. A lui voir citer dans son livre tant d'exemples tirés des historiens anciens, comment Louis XIV et Montausier se fussent-ils doutés qu'il ne savait pas le latin ? C'est pourtant ce qu'il fut contraint d'avouer avec confusion, en s'écriant sans doute, comme M. Jourdain le faisait à peu près à la même date : « Ah! mon père, que je vous veux de mal !.... Que n'ai-je étudié plus tôt ! »

Ce fut en guise de dédommagement qu'on le nomma receveur des tailles à Montluçon, probablement en 1672 ou 1673. Le dédommagement était assez mince. Cependant une place de receveur des tailles n'était point méprisable pour qui savait l'exercer suivant toutes les traditions du métier. Mais Boursault n'avait point l'esprit de son état. Il paraît avoir rempli ses fonctions avec une sorte de répugnance et s'être considéré dans sa petite ville comme Ovide au milieu des barbares. Il n'emmena pas sa femme dans son exil, ou du moins ne l'y garda que peu de temps, car les huit enfants qui lui naquirent pendant cette charge ont été enregistrés et baptisés, les deux premiers à Mussy-l'Évêque,

enfants, cité par M. Jal, est de septembre 1669, mais on n'a pas trouvé celui du fils qui devint théatin et qui devait être l'aîné, ce qui reporterait le mariage à 1666 ou, au plus tard, à 1667. Cette union fut très féconde : M. Jal a découvert les actes de baptême de huit enfants, tous garçons ; il y ajoute Chrysostome, le futur religieux, et Marie, qui figure dans l'acte de mariage d'un de ses frères. Cette Marie était née le 25 septembre 1674 à Mussy-l'Évêque, où naquit également, le 24 mars 1676, une seconde fille, Claude-Madeleine, qui est restée complètement inconnue à M. Jal. C'est donc pour le moins onze enfants qu'eut Boursault [1].

Un mot seulement, et comme entre parenthèses, sur la postérité de notre poète. On sait déjà que l'aîné, Chrysostome, se fit théatin, dans la seule maison que cet ordre possédât en France, à Paris. C'était un homme de mérite, qui devint vicaire de son couvent. Il fut le confesseur de Mme du Deffand, — une pénitente dont il n'y a pas lieu de le féliciter, — et Mlle Aïssé en parle avec des éloges qui sont peut-être légèrement suspects. En 1731, il prêcha l'Avent à la cour avec un tel succès que, suivant Mme de Simiane, on le mettait au-dessus des Bourdaloue et des Massillon. Ce jugement ne ferait pas grand honneur à la judiciaire des courtisans, mais il se peut qu'en le rapportant, la petite-nièce de Marie-Armand de Simiane de Gordes, évêque de Langres, ait continué au fils la bienveillance du grand-oncle pour le père. Une petite-fille de Boursault fut épousée en 1740 par le peintre Lancret.

Il s'en fallut de peu que la fortune de notre poète ne prît un essor plus vaste. En 1671, à l'âge de trente-trois ans, Boursault, dont l'ambition grandissait et qui venait de s'élever déjà de la comédie à la tragédie, eut l'idée de composer, pour l'éducation du fils aîné du roi, un livre auquel rien dans sa propre éducation ne semblait l'avoir préparé : *la Véritable étude des souverains, dédiée à Mgr le Dauphin*. A vrai dire, l'ouvrage est des plus médiocres : il n'en plut pas moins tellement à Louis XIV que, non content de se l'être fait lire plusieurs fois, il

1. Voy. Jal, *Dictionn. critiq.*, art. BOURSAULT, et Lambert, *Hist. de Mussy-l'Évêque*. Ce dernier ouvrage est malheureusement criblé de fautes d'impression : à deux pages différentes les dates citées varient. Il est aisé de les rétablir par des rapprochements avec les autres actes.

aurait conçu le projet d'attacher Boursault, en
de sous-précepteur, à l'éducation du Dauphin. E
contrant ce détail dans la biographie filiale, on s'
d'abord et l'on se demande si le narrateur dom
n'a point exagéré. Cependant la chose n'a rien d'
sible :Boursault se fût trouvé de la sorte associé
de Montausier et à Bossuet, avec qui ses lettres r
montrent en rapports. C'était précisément l'époqu
gouverneur du Dauphin venait de perdre sa fem
célèbre Julie, morte le 15 novembre 1671 ; Bo
lui avait écrit à ce sujet, et Montausier lui fit u
ponse qui nous a été conservée et qui témoigne
estime toute particulière : « De quinze ou seize
lettres, lui disait-il, qui m'ont été écrites sur la n
Mme de Montausier, je n'en ai point reçu, Mo
qui m'ait plus donné de consolation que la vôtr
il ajoutait : « C'est un malheur pour vous qu'
vous ait pas connu plus tôt. Offrez-moi, je vou
des moyens de le réparer. » De telles paroles n'
point banales dans la bouche d'un Montausier. Q
si ce n'est pas lui qui le proposa au roi pour so
cepteur de son fils ? Quand Picart de Périgny av
précepteur du Dauphin avant Bossuet, on pouvai
sans déchoir, penser à Boursault pour en faire u
précepteur. A lui voir citer dans son livre tant d'
ples tirés des historiens anciens, comment Lou
et Montausier se fussent-ils doutés qu'il ne sav
le latin ? C'est pourtant ce qu'il fut contraint d'
avec confusion, en s'écriant sans doute, c
M. Jourdain le faisait à peu près à la même date :
mon père, que je vous veux de mal !.... Que
étudié plus tôt ! »

Ce fut en guise de dédommagement qu'on le n
receveur des tailles à Montluçon, probablement e
ou 1673. Le dédommagement était assez mince. (
dant une place de receveur des tailles n'était poi
prisable pour qui savait l'exercer suivant toutes
ditions du métier. Mais Boursault n'avait point
de son état. Il paraît avoir rempli ses fonctions
une sorte de répugnance et s'être considéré d
petite ville comme Ovide au milieu des barba
n'emmena pas sa femme dans son exil, ou du
ne l'y garda que peu de temps, car les huit c
qui lui naquirent pendant cette charge ont été
gistrés et baptisés, les deux premiers à Mussy-l'É

en 1674 et 1676, les six autres à Paris, de 1678 à 1685. Il demeura en place jusqu'à l'année 1688, ce qui était beaucoup pour un homme si peu doué du talent de conserver ce qu'il avait acquis. A cette date, il fut révoqué pour une raison qui lui fait honneur. Boursault, suivant son expression, n'était pas assez méchant pour s'acquitter de son emploi dans les règles. Le 24 juin 1688, il s'avisa d'écrire à son fermier général, M. Lejariel, pour lui exposer la misère des pauvres taillables et lui demander de les épargner. Lejariel lui retourna sa lettre après y avoir inscrit en marge des réponses d'un grand laconisme, mais fort catégoriques :

« Eh ! disait le bon Boursault, que voulez-vous que des huissiers exécutent chez des pauvres gens qui couchent sur un peu de paille et qui boivent de l'eau dans une cruche égueulée ? » Et Lejariel écrivait en marge : *De l'argent.* — « Il faut que les collecteurs prennent leur temps pour se faire payer des imposés avant que de pouvoir payer eux-mêmes, insistait Boursault, et s'il vous plaisait d'examiner les registres du grand bureau, vous verriez qu'ils ne sont pas trop en arrérages. » — *De l'argent !* réplique encore Lejariel.— Boursault conte ensuite l'histoire d'un pauvre diable de dix-huit ou vingt-ans, arrêté comme faux-saulnier parce qu'il avait « acheté à peu près deux livres de sel au pays rédimé, où il est à bon marché, pour se faire au besoin un peu de potage ». En vérité, ajoute ce brave homme, cet aimable poële, ce receveur déplorable, je me fais scrupule de le poursuivre.—« Coupable ou non, riposte Lejariel, qui est dans la tradition, lui, et dans la logique de son rôle, et qui se soucie de tous ces gémissements comme d'une idylle de Segrais, il faut qu'il paie l'amende ou qu'il soit fustigé. Nous n'aimons pas les commis si pitoyables.» A bon entendeur, salut ! la révocation n'était pas loin. Notez que Boursault raconte lui-même tout cela et insère sa lettre, avec le commentaire de Lejariel, dans une épître en vers et en prose à M. Bernard, « intéressé dans les fermes du roi, » c'est-à-dire, au fameux financier Samuel Bernard lui-même, un Lejariel en grand. Ce trait l'achève de peindre. Mais il est vrai, et il faut le dire, que Bernard avait gardé dans l'exercice de fonctions peu faites pour disposer à la tendresse, ainsi que dans l'énorme et rapide accroissement de sa fortune, des géné-

rosités inconnues à un Lejariel et qu'il était homme à comprendre à demi-mot ce passage de la lettre de Boursault : « L'or et l'argent se remuent à la pelle chez lui et je n'en ai point : ce sont deux endroits par où la fortune est également coupable. »

Le poète sut tirer parti de cet exil lucratif dans la finance, et ses rapports même avec le fâcheux Lejariel ne lui furent pas inutiles. Eût-il pu esquisser d'une main si nette, sans ses expériences personnelles, les financiers du *Mercure galant* et d'*Ésope à la cour* ? Dans la scène de monsieur Furet, d'*Ésope à la ville* (IV, 5), sa verve comique a fort maltraité les huissiers et les procureurs. Le Longuemain de la *Comédie sans titre* et le Griffet de sa dernière pièce ont été peints d'après nature. J'y reconnais Lejariel [1]. Ses loisirs et sa retraite dans une petite ville où il ne retrouvait plus aucune de ses brillantes distractions de Paris et de Versailles, ne furent pas sans fruit non plus pour son talent poétique. Mûri d'ailleurs par l'âge et par la famille, il put l'étendre, l'élever, le féconder dans le travail et la réflexion. C'est là qu'il compose le *Mercure galant* ; c'est là qu'il amasse les matériaux, les souvenirs, les observations dont il fera ses deux *Ésope*.

Boursault survécut treize ans à sa révocation, et ces dernières années de sa vie furent les mieux employées pour sa gloire. Un second Boursault était né, qui tout en gardant la belle humeur, la vivacité d'esprit, la verve facile et piquante du premier, devenu moins superficiel, moins présomptueux, moins frivole, développait chaque jour davantage les qualités de moraliste qu'il avait en germe et traçait, en un style de plus en plus ferme, des figures au trait plus net, des scènes mieux conduites, des idées plus justes et plus utiles. Il mourut à l'âge de soixante-trois ans moins quelques jours, le 15 septembre 1701, et fut enterré dans l'église des Pères théatins.

1. Lui-même a pris soin d'indiquer ce rapprochement, en ce qui concerne *Ésope à la cour*, dans la lettre à M. Bernard, que nous venons de citer, lettre écrite à la fin de sa vie, lorsqu'il avait déjà composé cette pièce, qui ne fut représentée qu'après sa mort.

II

Cette progression constante des premières farces de Boursault à sa comédie héroïque d'*Esope à la cour* pourrait en quelque sorte s'étudier œuvre par œuvre. Ce n'est pas seulement une progression poétique, mais une progression morale. Elle est le caractère dominant de sa vie littéraire, que nous allons exposer, après avoir esquissé sommairement les principaux faits de sa biographie proprement dite.

Nous eussions aimé à savoir comment cet adolescent qui ne parlait que franc-champenois en arrivant à Paris, « en peu de mois sut de lui-même se tirer de cette barbarie, et parvint, en moins de deux ans, à pénétrer toutes les beautés et toutes les délicatesses d'une langue qu'il a possédée dans la plus exacte et la plus parfaite pureté. » Mais on ne nous l'a pas appris. Nous savons simplement par lui-même que Desbarreaux fut le premier qui lui trouva des dispositions pour la poésie, et que c'est à lui qu'il eut « l'obligation de savoir faire des vers. » Heureusement Boursault se borna à prendre des leçons poétiques de ce maître dangereux, et quoique celui-ci lui eût témoigné « toute la tendresse et toute la bonté d'un père,» il garda assez d'indépendance à son égard pour lui écrire plus tard cette lettre qui est un véritable sermon, un sermon pressant et vigoureux, semi-sacré, semi-profane, où il cite les Pères et où il cite Ésope ; où il parle au nom de l'honneur humain et de la vérité divine; où il le somme, pour ainsi dire, en lui rappelant l'engagement qu'il avait pris envers Dieu par son beau sonnet, dans sa maladie précédente, de se convertir définitivement [1].

Faut-il croire, avec l'auteur de la biographie placée en tête de ses *Lettres*, qu'il avait à peine quinze ans quand il fit représenter ses premières pièces? Ce trait d'extrême précocité, déjà si invraisemblable par lui-même, le devient plus encore après ce que nous savons des lacunes de son éducation. Quel phénomène ne serait-ce pas que cet adolescent venu à treize ans du fond de la Champagne sans savoir le français, et qui, à

1. *A M. Desbarreaux, qui ne croyait en Dieu que lorsqu'il était malade.*

quinze ans, aurait appris non seulement à écrire en français, mais à composer des vers, à bâtir une comédie et qui l'aurait fait recevoir et jouer, même par les comédiens du Marais, à une époque où Corneille et son frère Thomas, Tristan l'Hermite, Quinault, du Ryer, Boisrobert, Scarron régnaient au théâtre ? Pour y croire, il faudrait tout au moins des preuves positives, qui font complètement défaut. Le biographe lui-même nous avertit de ne pas le prendre au mot, car ce n'est pas seulement une pièce, mais « plusieurs pièces de sa façon » qu'il lui fait donner sur la scène du Marais, à l'âge de quinze ans, et il les énumère : il y en a sept, depuis le *Mort vivant* jusqu'à la *Satire des Satires*, « qui toutes ont eu du succès » ; or, Boursault ne devait pas avoir moins de vingt-huit ans quand il fit ce dernier ouvrage, qui ne peut avoir eu du succès sur la scène, puisqu'il ne fut jamais représenté. On voit tout au moins par là avec combien peu de précision s'exprime le biographe, d'ailleurs fort étranger à ces matières, puisque c'était le religieux théatin, fils de Boursault. En écrivant, quelques années après l'avertissement qui figure en tête du théâtre, il n'est plus aussi affirmatif, et se borne à dire vaguement que le *Mort vivant*, les *Cadenas*, le *Médecin volant*, les *Nicandres* sont de « sa première jeunesse ».

Nous sommes surpris que M. Saint-René Taillandier ait accepté ces prétendus quinze ans comme un chiffre authentique. La première édition du *Mort vivant* est de 1662, et tous les historiens du théâtre, la Vallière, de Léris, de Mouhy, les frères Parfaict s'accordent à indiquer cette même année comme date de la représentation. La pièce fut probablement représentée au mois d'avril. Boursault avait alors vingt-trois ans et demi : la différence est notable. Mais, quoique son fils nomme toujours le *Mort vivant* en tête des pièces paternelles, sans doute parce que cette comédie fut la première imprimée, Boursault avait fait jouer quelques mois auparavant, — en 1661, à l'âge de vingt-trois ans, — sa petite farce en un acte du *Médecin volant*, tirée, comme la parade de la jeunesse de Molière qui porte le même titre, d'une comédie italienne alors en grande vogue et dont les lazzis comme les jeux de scène avaient fait courir tout Paris. Avant le *Festin de Pierre* et dans des proportions beaucoup plus humbles, c'était l'adap-

tation à une scène française d'un sujet popularisé par des comédiens étrangers [1].

Le *Mort vivant* est également tiré d'une comédie italienne (*I morti vivi* de Sforza d'Oddi). Boursault, à ses débuts, choisissait prudemment des guides et marchait appuyé sur eux. Dans leur extrême faiblesse, ces essais juvéniles ont du moins une verve, une aisance, une gaieté qui promettaient un style vraiment comique, à la conditionde se tenir en garde contre la trivialité burlesque. Il en est à peu près de même des *Cadenas* et des *Nicandres*. Dans la première, les jeux de scène rappellent ceux du *Médecin volant ;* la verve est grasse et ne s'abstient même pas toujours de l'équivoque ordurière; les mystifications du mari Sparadrille préludent à celles de Georges Dandin, Boursault ne songe pas encore à se poser en moraliste La seconde est l'antique et inépuisable sujet des *Ménechmes*. Ce perpétuel imbroglio, cet inextricable enchevêtrement de ressemblances et de confusions fatiguent l'esprit après l'avoir amusé ; aussi Boursault qui avait écrit et fait jouer d'abord ses *Nicandres*, en cinq actes, ne tarda-t-il pas à les remettre en trois. Dans le cadre primitif, l'intérêt languit quelquefois. L'auteur n'évite pas toujours le burlesque grossier. Mais il a aussi des traits d'excellent comique et je ne sais quelle bonne humeur naturelle et réjouissante. Son pédant, Isidore, s'exprime avec la solennité et les termes choisis de Poupardin, l'un des deux *Papas très bien* de Labiche. Dans cette période, Boursault imite ou se souvient beaucoup. On signalerait aisément çà et là des *réminiscences* de Scarron, de Quinault, de Hauteroche, de Molière.

C'est une imitation beaucoup plus directe encore qu'il faut signaler dans sa pastorale des *Yeux de Philis changés en astres*. Vingt-cinq ans auparavant, en 1639, Habert de Cérisy avait publié, sous un titre semblable, un poème tout plein des traits les plus ingénieux et des plus fins concetti, d'une galanterie délicate et raffinée, d'un charmant mauvais goût, qui peut passer pour l'un des chefs-d'œuvre de la littérature précieuse. Une fois le genre admis, il est difficile de mieux faire, et nous comprenons parfaitement le long succès qu'obtint dans

1. On peut voir le *Médecin volant* de Boursault et notre notice sur cette pièce dans le tome Ier de nos *Contemporains de Molière* (Didot, 3 vol. in-8o).

la société polie ce poème de la *Métamorphose des Yeux de Philis*, qui rappelait Ovide par les agréments du style et les grâces apprêtées de la versification, non moins que par le titre. En 1689, un chanoine de Saint-Flour, précepteur du fils de M. de Saint-Pouanges, le traduisait encore en vers latins : qu'on ne s'étonne donc pas que Boursault, vers 1663 [1], ait eu l'idée de le transporter sur la scène. Cette idée n'en était pas moin malheureuse. Le poème de Cérisy ne contenait pas assez de matière dramatique, même pour une pastorale, et les beautés de l'original deviennent généralement bien insipides dans ce nouveau cadre, où on les sent déplacées. Boursault nous apprend que quelques censeurs lui avaient reproché de s'être borné à trois actes : c'est une critique toute différente que lui adresse le lecteur d'aujourd'hui, en lisant cette pièce si peu nourrie, si peu substantielle, malgré la précaution que notre poëte a prise de renforcer l'intrigue par l'adjonction de deux personnages dont il s'applaudit beaucoup dans son *Avis au lecteur*. Il y a intercalé, avec les variantes nécessaires, nombre de vers de l'original, et parfois, des passages entiers ; mais ce travail de marqueterie se laisse, çà et là, trop apercevoir, et les fleurs ainsi transplantées perdent presque tout leur parfum.

C'est pendant qu'il s'occupait de cette pièce bizarre et prolixe, qu'on prendrait volontiers, malgré le progrès de la versification, pour une œuvre de première jeunesse, que Boursault s'engagea à l'étourdie dans la guerre dont le succès éclatant de *l'Ecole des femmes* venait de donner le signal contre Molière.

L'auteur *d'Ésope à la cour*, qui était vraiment le meilleur homme du monde, un caractère droit et sans fiel, un loyal confrère, mais qui ne pesait pas toujours suffisamment ses actes et qui ne mûrit qu'assez tard, a eu le tort et le malheur d'être l'adversaire de trois des plus grands écrivains de son temps : Molière, Boileau et Racine, — sans parler de Bossuet, avec qui il ne se trouva qu'indirectement en lutte. Pourtant, nul n'était plus digne d'être leur ami. Aussi la postérité a-t-elle jugé cette faute, qui semblait de nature à faire grand

1. Selon de Léris, la pastorale de Boursault aurait été représentée en 1663 même ; elle ne l'a été qu'en 1665, suivant l'opinion plus vraisemblable de presque tous les autres bibliographes dramatiques.

tort à sa mémoire, comme un malentendu de bonne foi, dont elle ne lui a pas tenu rigueur.

Il serait intéressant de savoir au juste comment Boursault put se trouver entraîné dans cette levée de boucliers, où il se signala au premier rang de manière à s'attirer la rude réplique de l'*Impromptu de Versailles* et un coup de griffe de Boileau. A en croire la biographie filiale qui précède l'édition de 1725, « on l'obligea, presque malgré lui, à cette guerre, » et s'il fit jouer son *Portrait du peintre*, ce fut « pour obéir à ceux... à qui il ne pouvait rien refuser. » Le fils de Boursault plaide ici les circonstances atténuantes et force peut-être un peu la note, mais l'explication est assurément vraie au fond. Boursault n'avait pas seulement les bénéfices des hautes relations qu'il sut se créer de bonne heure; il en avait aussi les charges, et il est à craindre que, avec la présomption de son âge et de sa nature, avec cette témérité irréfléchie qui le poussait aveuglément aux aventures, il n'ait cédé, plus facilement que son fils nous le dit, aux suggestions de quelque puissant protecteur ennemi de Molière, ou même à des excitations de cercles, de salons, de ruelles, où le peintre satirique des *Précieuses ridicules* avait peu d'amis. Boursault était justement atteint alors de l'accès de *préciosité*, heureusement très court, qui allait se traduire par sa pastorale des *Yeux de Philis*. Joignez-y la petite pointe de jalousie inévitable de la part d'un poëte comique contre un triomphateur qui non seulement prenait d'emblée la première place, mais qui envahissait, à la fois, toutes les formes du genre, depuis la farce jusqu'à la haute comédie. Tout cela, bien entendu, plus ou moins confus, brouillé et voilé dans son esprit.

L'Ecole des femmes avait choqué beaucoup de personnes sincères par la hardiesse de plusieurs scènes. On lui reprochait des obscénités et des impiétés sacrilèges. D'autres se servaient de ces accusations pour y mettre leurs rancunes personnelles et leur dépit à couvert. Corneille, qui appelait Boursault son fils, était de ceux qui se prononçaient contre l'audacieuse comédie; le duc d'Enghien aussi, l'un de ses protecteurs. Bref, le *tolle* était presque général dans les salons. Boursault y prenait part avec sa fougue ordinaire et prêtait l'appui de son autorité naissante et bien fragile encore à ce déchaînement. Il n'est pas impossible, d'ailleurs, qu'il se soit cru, de bonne foi, le champion

de la morale outragée par la pièce de Molière, et que ce grave souci ne soit entré pour quelque chose dans sa conduite. Quoi qu'il en soit, Boursault, partout où il était reçu, s'était signalé parmi les censeurs de *l'Ecole des femmes*. On eut l'art de lui persuader que c'était lui que Molière avait particulièrement visé dans le Lysidas de la *Critique*. Ce Monsieur Lysidas, qui ne jure que par Aristote et les règles de l'art, qui méprise les bagatelles et n'admet que les pièces sérieuses, ne ressemblait pourtant guères à Boursault, qui n'était rien moins que pédant, qui n'avait même pas fait ses classes et dont aucun des ouvrages, joués jusqu'alors, ne pouvait prétendre à être rangé parmi les *pièces sérieuses.* Mais qui sait s'il n'y avait point là une raison secrète pour qu'il consentît d'autant mieux à s'y reconnaître, et si, malgré tout ce qui pouvait le blesser dans ce rôle de Lysidas, il ne se sentait point flatté au fond du cœur d'avoir pu être confondu avec un savant qui a approfondi la protase et l'épitase ?

Il jeta donc son *Portrait du peintre* dans la mêlée. N'oublions pas de remarquer que le *Portrait du peintre* est dédié à son Altesse Sérénissime le duc d'Enghien, et qu'il a soin de rappeler, dans sa dédicace, que l'ouvrage ne lui avait pas déplu, et que ce prince l'avait honoré de ses « généreux applaudissements ». Si l'on songe en outre que, cette même année, Antoine-Jacob Montfleury donnait le titre d'*Impromptu de l'hôtel de Condé* à une autre pièce très violente dirigée également contre Molière et *l'Ecole des femmes,* il paraît doublement certain que, du moins à cette date, le duc d'Enghien n'était pas des amis de Molière, et dès lors, il ne faudrait peut-être pas chercher bien loin pour trouver ces personnes *à qui il ne pouvait rien refuser* et qui *l'obligèrent presque malgré lui* à la guerre [1].

L'auteur de *Zélinde, ou la Véritable critique de l'École des femmes,* avait écrit dans sa huitième scène: « L'on pourrait de son sujet (du sujet de Molière dans *la Critique*) faire une satire inimitable en faisant seulement que ceux qui défendent *l'École des femmes* la combattent, et que ceux qui la combattent la défendent. Ne serait-ce pas une chose bien divertissante de voir le marquis donner mille louanges à *tarte à la crème?* » etc.

1. On peut voir sur cette question nos *Contemporains de Molière*, t. Ier, p. 129 et 239.

Ces lignes avaient tracé le programme que suivit Boursault dans sa pièce, présentée à l'hôtel de Bourgogne, le théâtre rival du Palais-Royal, peu de temps après la publication de *Zélinde*. Seulement Boursault ne s'est pas borné à *retourner* la *Critique*, il l'a mise en vers. Son ouvrage se sent à la fois de la précipitation avec laquelle il a été écrit, et de la gêne qu'il s'était imposée, en suivant *la Critique* pas à pas, pour en prendre le contre-pied. La satire de Boursault est donc loin d'être *inimitable*. Comme nous l'avons dit ailleurs, la versification en est généralement faible, la plaisanterie souvent froide, le style négligé ; mais elle a des passages d'une raillerie ingénieuse et vive, et, à des esprits prévenus, elle devait paraître un chef-d'œuvre de mordante ironie. Il est certain qu'elle produisit une grande impression, et son succès fût triplement constaté par l'opinion, d'abord généralement répandue, dont on trouve trace jusque dans *l'Impromptu*, et contre laquelle Boursault protesta en publiant sa pièce, qu'il avait, en cette circonstance, servi de prête-nom à d'illustres écrivains; par les nombreuses allusions que les ennemis de Molière font au *Portrait du peintre* et le souvenir complaisant qu'ils en ont gardé, enfin, par l'amertume et la véhémence extraordinaires que Molière mit dans sa réponse.

Qui n'a présente à la mémoire cette terrible réplique où, tout en poussant l'affectation du mépris jusqu'à feindre de ne pas se rappeler exactement le nom de M. Br... Brou... Broussaut, il trahit son ressentiment, en prenant son adversaire corps à corps, en le traduisant personnellement sur la scène, en le bafouant, ainsi que les *grands comédiens*, avec une licence tout aristophanesque, dont la scène française n'avait pas encore donné d'exemple ? Il faut avoir entendu débiter par Coquelin, avec l'accent même de la nature, au Centenaire de la Comédie-Française, cette foudroyante tirade ; « Le beau sujet à divertir la cour que M. Boursault !.. » pour bien comprendre à quel point Molière avait été blessé au cœur. Il semble qu'une de ces convulsions tragiques, auquel le visage du *Peintre* était sujet, vienne de faire éclater tout à coup le masque joyeux de Mascarille. La réponse finit même par dépasser les proportions de l'attaque ; elle passe par-dessus l'épaule de Boursault pour donner un avertissement solennel à tous les ennemis de Molière.

Si, comme l'insinue très nettement l'illustre poëte comique, Boursault n'était, d'une part, que l'instrument des comédiens de l'hôtel de Bourgogne, cherchant à se venger de ses succès d'une manière profitable pour eux ; de l'autre, qu'un aventurier « n'ayant rien à perdre » et désireux seulement de se faire connaître, en s'attaquant à un auteur qui faisait grand bruit, il avait réussi et devait s'applaudir de son entreprise. Désormais il était universellement connu, et son *Portrait du peintre*, suivi, au lendemain des sanglantes représailles de Molière, de *l'Impromptu de l'hôtel de Condé* et de la *Vengeance des marquis*, dut faire entrer de belles recettes dans la caisse de la rue Mauconseil. Mais ce serait rabaisser Boursault au-dessous du niveau moral où se maintiennent sa vie et ses œuvres, et tout démontre qu'il n'avait écrit le *Portrait du peintre* que pour obéir, inconsidérément, à des conseils qu'il regardait comme des ordres, en croyant venger, du même coup, sa cause personnelle et celle de la morale. En faisant imprimer sa pièce, après la représentation de *l'Impromptu de Versailles* 1, il y ajouta, un *Avis* où il répondait brièvement à ce *galimatias*, rendant de son mieux à Molière mépris pour mépris, outrage pour outrage, et où il revendiquait assez fièrement la paternité d'une œuvre dont il acceptait la responsabilité, mais dont il voulait aussi la gloire, car, tout en la traitant comme une bagatelle, comme « la moindre chose » qu'il fût « capable de produire, » il ne laissait pas d'être flatté qu'on l'eût attribuée à de *grands hommes*, et il ne manquait pas de faire remarquer que « croire *sa* pièce digne de ceux qui sont accusés d'y avoir mis la main (on avait été jusqu'à prononcer le nom de Corneille), c'est demeurer d'accord de son mérite».

Si la nouvelle gazette en vers entreprise par Boursault, peu de temps après, en 1665 et 1666, était arrivée en entier jusqu'à nous, il eût été curieux d'y voir en quels termes le journaliste parlait des œuvres ultérieures du poète avec lequel il venait d'échanger des coups de lance si peu courtois. Mais nous en possédons à peine quelques numéros isolés 2. Le bibliophile Jacob est

1. *L'Impromptu de Versailles*, donné à la cour en octobre, ne fut représenté à la ville que le 4 novembre 1663, et *l'achevé d'imprimer* du *Portrait du peintre* est du 17 novembre.

2. V. les *Continuateurs de Loret*, publiés par le baron James de Rothschild, in-8o, t. I.

convaincu qu'on y trouverait des attaques contre Molière et la continuation de la guerre engagée en 1663[1] ; J'en doute, et je suis même bien sûr du contraire, en ce qui concerne la *Muse enjouée*, sa dernière gazette. Boursault ne soutenait pas longtemps ses rancunes : il prenait feu aisément, mais il oubliait vite, et, le combat fini, il savait rendre justice à ses adversaires, surtout à des adversaires comme Molière et Boileau, car il avait assez d'intelligence et d'esprit pour apprécier leur valeur, même en les combattant. M. Paul Lacroix se regarde comme d'autant plus certain de son fait que, « quatre ans plus tard, Boursault n'avait pas pardonné à ce redoutable adversaire les épigrammes de *l'Impromptu de Versailles*, puisqu'il s'en prenait encore au *Tartufe*, dans sa petite comédie de *la Satire des satires* ». L'argument ne porte pas, car si Boursault parle à trois reprises différentes, dans *la Satire des satires*, du *Tartufe*, alors dans toute sa nouveauté, il est remarquable, au contraire, qu'il s'abstient de la plus légère agression contre cette comédie 3, et qu'il semble même prendre soin de séparer la cause de Molière de celle du satirique [2].

A défaut de la gazette de Boursault, nous avons ses lettres, où il a parlé souvent de Molière, et toujours en des termes qui annoncent une admiration sans réserve [3]. En outre, dans le prologue de la *Princesse de Clèves*, qui a survécu, à cette pièce mort-née, il lui a rendu, en beaux vers, un éloquent hommage [4].

On voit que Boursault sut réparer noblement ce qu'il y avait eu d'excessif et d'inconsidéré dans son attaque contre Molière, sans se laisser retenir par la cruauté des représailles que celui-ci avait exercées contre lui. Dans sa querelle avec Boileau, il eut le beau rôle d'une façon bien plus incontestable. A peine le *Portrait du peintre* avait-il paru, que le satirique, qui

1. *Le Moliériste*, avril 1882, p. 10-11.

2. Il est aisé de s'en convaincre en consultant la scène VI et la scène dernière, où l'éloge de *Tartufe* est mis dans la bouche d'Amarante, l'une des personnes les plus raisonnables et les moins verbeuses de la pièce.

3. Voyez, en particulier, ses *Lettres nouvelles*, édition de 1715, t. I, p. 120, 258, 264, 303-4, 307 ; tome II, p. 16, 67. Il est vrai que toutes ces lettres, d'après leur contexture ou leur destinataire, sont postérieures à la mort de Molière.

4. *Id.*, t. I, p. 314.

avait épousé avec chaleur la cause de *l'École des femmes*, censurée par « mille jaloux esprits, » s'empressa d'inscrire Boursault, avec Perrin, Pelletier, Bardin, Mauroy, Colletet, Titreville, au nombre des froids rimeurs, dans sa septième satire, « faite immédiatement, nous apprend une note de Brossette, après la satire Ire et la VIe, à la fin de l'année 1663 », mais qui ne fut publiée, avec les autres, qu'en 1666. A ce moment, Boursault, qui avait déchargé tout son feu, se croyait sorti de la lutte, et il était rentré dans sa bienveillance naturelle. Il fut surpris et blessé de cette agression. Il est difficile de croire qu'il n'en eût pas eu vent jusqu'alors, car les satires de Despréaux étaient colportées sous le manteau ; il en circulait des copies et on en lisait, ou l'on en récitait des passages un peu partout. Mais du moins, elle n'avait pas été rendue publique. Cependant il se tut d'abord, et il aurait sans doute gardé toujours le silence, si dans sa satire IX, publiée en 1668, le poëte ne fût revenu à la charge :

> Que vous ont fait Perrin, Bardin, Mauroy, Boursault?
> Ce qu'ils font vous ennuie ! O le plaisant détour!
> Ils ont bien ennuyé le roi, toute la cour!

Pour le coup, Boursault n'y tint plus [1]. Poussé à bout par cette récidive toute gratuite, il répliqua par une petite pièce en vers : *la Critique des satires de M. Boileau,* qu'il porta au théâtre du Marais.

Dans la préface de son édition de 1666, Boileau avertissait, par l'organe de son libraire, « ceux qui voudront faire des satires contre les satires de ne se point cacher. Je leur réponds, ajoutait-il, que l'auteur ne les citera point devant d'autre tribunal que celui des Muses. » La déclaration était si fière et si formelle que Boursault pouvait se croire en droit d'y compter : il fut détrompé bien vite. A peine Despréaux eut-il appris qu'on répétait au Marais une pièce dirigée contre lui, qu'il adressa une requête pressante au parlement. La pièce était déjà affichée et la représentation annoncée pour le vendredi suivant, quand fut rendu l'arrêt

1. Aucun de ses biographes, à ma connaissance, pas même M. Saint-René Taillandier, n'a noté cette seconde attaque, qui justifie d'autant plus Boursault. Tous s'en tiennent à la première, sans rechercher pourquoi Boursault aurait attendu trois ans, avant d'y répondre.

qui, faisant droit à la requête du satirique, en défendait la représentation [1].

Boileau se fût probablement défendu de la contradiction qu'on lui a reprochée. Il eût allégué sans doute qu'il entendait parler d'une réponse se produisant dans les mêmes conditions que l'attaque, et que Boursault, en répliquant à un vers par toute une pièce, à une épigramme dans un livre par une représentation qui, sans le mettre au nombre des personnages traduits sur la scène, livrait directement son nom et ses œuvres aux risées du parterre, dépassait la mesure de ce qui pouvait lui être permis et de ce que lui, Boileau, s'était engagé à subir sans se plaindre. Mais Boursault avait été provoqué gratuitement par deux fois, et il est tout naturel que, pour se venger, comme il le dit sans fard dans l'Avis au lecteur, on fasse « un peu plus de mal qu'on en a reçu ». En outre, il avait la prétention d'élever sa propre cause à la hauteur d'une question générale. Il s'en prenait à tout un système de personnalités. Il se posait en redresseur de torts, sans dissimuler son ressentiment qu'on ne s'était probablement pas fait faute d'attiser. Il nous paraît ressortir de de sa pièce — imprimée sous le titre moins personnel de *Satire des satires*, — et surtout de la préface dont il l'accompagna, qu'il crut remplir une sorte de devoir en frappant, à son tour, celui qui en avait frappé tant d'autres, en le rappelant à la réserve et au respect d'autrui. Il ne se laisse pas entraîner d'ailleurs, par les torts de Boileau, à nier son talent, et il en attaque l'emploi sans prétendre le rabaisser, se piquant de justice envers un homme qui a été si injuste envers lui. Dans sa préface surtout, où il s'échauffe pourtant çà et là, et trahit en quelques lignes une vive irritation, il reconnaît en termes qui lui font honneur et donnent d'ailleurs plus de force à ses reproches, ne savoir « rien de lui qui soit à son désavantage, que ce que toute la France sait aussi, c'est à-dire, cette liberté qu'il prend d'offenser des gens qui ne lui ont jamais fait de mal. Je pense, ajoute-t-il, qu'il n'y en aurait guère qui lui refusassent leur estime, s'il faisait un meilleur usage de son génie. » Et ailleurs : « Pour un homme tel que M. Despréaux, qui par la délicatesse de sa plume pouvait s'attirer des applaudissements sans

1. Hallays-Dabot, *Histoire de la censure théâtrale*, p. 34.

restriction, c'est en avoir mal usé qu'avoir réduit tout ce qu'il y a de gens raisonnables à ne pouvoir faire l'éloge de son esprit, sans être obligés de faire le procès à sa conduite. »

Boursault n'a point gardé partout cette mesure. Il était fort animé contre Boileau, et il semble avoir été tenté de profiter de ses dissensions de famille en prenant son frère Gilles comme allié dans cette petite guerre. S'il s'abstint de prononcer son nom, ce fut sur sa prière, que Corneille s'était chargé de lui transmettre [1], mais il ne put se retenir du moins de faire une allusion et comme un appel à ces discordes intestines dans sa comédie (scène II). Il n'a pas négligé, non plus, d'intéresser, autant que possible, la cour et le roi à sa cause, non seulement en couvrant Louis XIV des éloges qu'on lui prodiguait alors partout, mais en reprochant longuement à Boileau d'avoir manqué de respect, dans une comparaison maladroite, au souverain qu'il voulait louer.

Toutefois, la rancune de Boursault contre le satirique, après s'être vivement soulagée, ne paraît pas avoir duré plus longtemps que sa rancune contre Molière. Sauf un passage des *Lettres à Babet*, publiées pour la première fois en 1666, l'année même où Boileau venait d'imprimer son nom parmi ceux des *froids rimeurs ;* sauf encore, si l'on veut, quelques lignes de la préface d'*Artémise et Poliante* (1670), d'une intention ironique qui n'est pas bien méchante (si toutefois c'est de Boileau qu'il s'agit dans ce passage que nous citerons plus loin), il en a toujours parlé depuis, et cela lui est souvent arrivé, en homme qui avait complètement oublié sa querelle. Il fit mieux encore. Longtemps après, en 1687, comme Boileau prenait les eaux à Bourbon-l'Archambault, son ancien adversaire, alors receveur des tailles à Montluçon, apprenant qu'il se trouvait dans son voisinage et qu'il était peu pourvu d'argent, vint mettre à sa disposition une bourse de deux cents louis. Telle est du moins la version donnée par le fils de Boursault, et cette anecdote, qu'on a contestée, est certainement authentique dans sa partie principale car elle est confirmée par Brossette [2] et par

1. Voy. dans le volume des *Lettres à Babet*, la *lettre à M. B., de l'Académie française, frère de M. D.*

2. Note sur la *Satire* VII.

une lettre de Boileau lui-même, qui écrit à Racine, le 19 août de cette même année : « M. Boursault, que je croyais mort, me vint voir il y a cinq ou six jours... Il me fit offre de toutes choses, d'argent, de commodités, de chevaux... Nous nous séparâmes amis à outrance. »

Boileau donna une preuve de la sincérité de sa réconciliation, en effaçant de ses deux satires le nom de son ancien adversaire, qui eut ainsi à la fois l'honneur et le profit de sa démarche. Je n'ai garde néanmoins d'attribuer à un calcul un acte de généreuse courtoisie qui était si bien dans la nature de Boursault. Comment Boileau, avec son caractère droit et loyal, n'eût-il pas été touché ? En ce moment, Boursault n'était plus seulement l'auteur de quelques comédies de troisième ordre et de quelques gazettes burlesques ; s'il n'avait pas encore fait *Esope à la ville*, il avait donné, quelques années auparavant, le *Mercure galant*. Depuis près de vingt années, chacun avait eu tout le temps d'oublier les vieux griefs. *La Satire des Satires* avait, d'ailleurs, fait si peu de bruit « que notre auteur, dit Brossette, assurait qu'il ne l'avait vue que trois ou quatre ans après qu'elle fut imprimée ». Admettons que cette assertion soit un peu suspecte à l'égard d'un ouvrage qu'il était si directement intéressé à connaître et dont il avait fait interdire la représentation ; il est certain du moins que la pièce imprimée fut bien loin d'avoir le retentissement qu'elle aurait eu sur la scène et qu'avait produit le *Portrait du peintre*. Les écrits du temps n'en ont pas conservé la trace. Raison de plus pour se réconcilier sans effort. Les deux écrivains ne semblent pas avoir entretenu de relations depuis, mais le satirique n'en demeura pas moins dans ses dispositions bienveillantes, car le 1er avril 1700, il écrivait à son fidèle Brossette que, de tous les auteurs critiqués par lui, Boursault était, à son sens, celui qui avait le plus de mérite.

Comme si ce n'était pas assez de cette double lutte avec Molière et Boileau, Boursault allait encore partir en guerre contre Racine. Cette fois, il n'a pas le beau rôle, comme dans l'épisode que nous venons de retracer, mais ce nouvel incident de la période la plus agitée et la plus orageuse de sa vie est loin d'avoir la même importance que les précédents. C'est en 1670, dans le prologue d'*Artémise et Poliante*, histoire con-

temporaine, sous des noms déguisés, qu'il fit acte d'hostilité contre Racine. Nous laissons de côté ce petit roman d'amour et de guerre qui n'est pas sans intérêt, pour ne nous arrêter qu'au prologue, espèce de feuilleton dramatique où l'auteur raconte qu'il vient d'assister à la première représentation du *Britannicus* de Racine, donnée le 13 décembre 1669, et, tout en notant la physionomie de la salle, à la façon d'un journaliste de l'époque, trace sommairement son appréciation de la pièce. Il nous montre Corneille seul dans une loge ; M. de (probablement Despréaux), traduisant sur son visage toutes les passions de la tragédie, « et se transformant comme un caméléon à mesure que les acteurs débitaient leurs rôles »; tous les auteurs attitrés de l'hôtel de Bourgogne, qui se groupaient d'ordinaire sur *le banc formidable,* dispersés dans la salle pour assister à la représentation incognito, « puis rassurés par le troisième acte, et enfin complètement ranimés par le cinquième, le plus méchant de tous, qui eut pourtant la bonté de leur rendre tout à fait la vie ». Boursault constate avec satisfaction qu'on était fort à l'aise au parterre, le supplice de M. de Courboyer ayant fait une concurrence désastreuse à *Britannicus*, comme jadis le danseur de corde à l'*Hécyre* de Térence, et il n'oublie pas de nous transmettre les réflexions désobligeantes des connaisseurs près de qui il était placé, sur les caractères et sur la conduite de l'ouvrage. Il finit par nous donner son propre sentiment, avec une malveillance incontestable, tempérée toutefois d'une certaine équité naturelle et d'un certain sens critique qui ne l'abandonnent jamais entièrement, même dans l'entraînement de ces fâcheuses querelles où il est accablé d'avance par la gloire de son adversaire. Il reconnaît qu'il y a dans *Britannicus* « d'aussi beaux vers qu'on en puisse faire,... car il est impossible que M. Racine en fasse de méchants ». Il loue le premier et le deuxième acte ; mais on s'ennuie au troisième, où « il semble que l'auteur se soit lassé de travailler »; et, au dénouement, « la façon dont Britannicus est empoisonné et dont Junie se rend Vestale » font pitié.

Quel était le motif de cette agression ? Elle pourrait s'expliquer suffisamment par les relations affectueuses, presque filiales, de Boursault avec Corneille. Les tenants du vieux Corneille ne se montraient souvent pas plus justes pour la gloire, toujours grandis-

sante, de ce jeune rival. Chacun d'eux avait son camp. De tous les ouvrages de Racine, aucun n'excita plus de discussions et ne souleva plus de critiques, on le peut voir par ses deux préfaces. Corneille avait assisté à la première représentation, et avait signalé dans la pièce deux anachronismes, à propos desquels Racine a rétorqué l'accusation avec âpreté. Qui sait s'il n'était pas l'un des *connaisseurs* dont Boursault prétend reproduire les observations? Mais il y avait à cette déclaration de guerre une raison plus personnelle que notre auteur nous a signalée lui-même, précisément par le soin qu'il prend de l'écarter, en promettant de rendre justice à *Britannicus*, « quoique, dit-il, rien ne m'engage à vouloir du bien à M. Racine et qu'il m'ait désobligé sans lui en avoir donné aucun sujet ».

Racine était caustique et l'on peut imaginer aisément vingt manières dont il aurait pu *désobliger* Boursault, soit par quelque mot piquant sur l'un de ses premiers ouvrages, soit en prenant parti contre lui, comme il était doublement naturel de sa part, lors du duel contre Boileau. Quoi qu'il en soit, pour en finir avec ce nouvel épisode, ajoutons qu'il n'eut pas de suite. Racine ne se mit pas en frais d'une réplique personnelle. On peut voir toutefois par un mot piquant de sa réponse à Boileau qui venait de lui faire part de la visite imprévue de Boursault, qu'il n'avait pas entièrement oublié cette misère. Mais Boursault ne lui en voulut pas plus de son silence qu'il n'en avait voulu à Molière et Boileau de leurs attaques ou de leurs représailles, et toutes les fois qu'on rencontre le nom de Racine dans ses ouvrages, par la suite, c'est toujours accompagné d'éloges dont rien ne permet de suspecter la sincérité.

Boursault raconte dans l'Avis préliminaire de son *Germanicus* que « cette tragédie mit mal ensemble les deux premiers hommes du temps pour la poésie, ... le célèbre Monsieur de Corneille et l'illustre Monsieur Racine. M. de Corneille parla si avantageusement de cet ouvrage à l'Académie qu'il lui échappa de dire qu'il ne lui manquait que le nom de M. Racine pour être achevé, dont M. Racine s'étant offensé, ils en vinrent à des paroles piquantes, et depuis ce moment-là, ils ont toujours vécu, non pas sans estime l'un pour l'autre (cela était impossible), mais sans amitié... Trouver *Germanicus* digne d'un aussi grand nom que M. Ra-

cine, c'est, en peu de mots, en dire beaucoup de bien. Et que ce témoignage ait été rendu par un homme aussi fameux que M. de Corneille, c'est le plus grand honneur que je pusse recevoir. Le lecteur jugera, s'il lui plaît, ajoute Boursault, sur un ton qui ne semble pas marquer beaucoup d'inquiétude, qui des deux eut le plus de raison, l'un de dire ce qu'il dit, ou l'autre de s'en offenser. »

On comprend bien que Boursault n'a point imaginé cette anecdote, et qu'il ne se fût pas exposé à un démenti trop facile, en la racontant du vivant du principal intéressé. On a prétendu rattacher à cette discussion le prologue d'*Artémise et Poliante*, que Boursault aurait écrit pour se venger de l'opposition de Racine, mais il faudrait alors que la représentation de *Germanicus* fût antérieure à la publication du roman, et rien n'est moins prouvé ; le contraire même paraît infiniment plus probable.

De quelle date est cette représentation ? En l'absence de documents positifs [1], impossible de la fixer exactement. Mouhy dit, 1670, dans ses *Tablettes dramatiques ;* de Léris, 1671 ; le fils de Boursault, 1672 ; Maupoint, 1673 ; la Vallière et les frères Parfaict, 1679. Choisissez : il y a de la marge. Beauchamps ne parle pas de la représentation, mais il indique une édition de 1670, in-12, tout en se gardant bien, et pour cause sans doute, de la décrire et de donner le nom du libraire, de même que Mouhy, qui a répété cette indication après lui. Si vous la trouvez, les curieux vous en donneront cher. Au contraire, Beauchamps décrit tout au long l'édition de 1694, et on n'en connaît authentiquement aucune qui soit antérieure à celle-là [2].

Les contradictions pour la date de *Germanicus* abondent non seulement entre érudits, mais il est des bibliographes, comme Mouhy, dans son *Abrégé de l'histoire du Théâtre français* (3 vol. in-8°) qui se contredisent eux-mêmes jusqu'à deux et trois fois sur ce point, d'une page à l'autre. Ce n'est pas tout : cette tragédie soulève un petit problème littéraire basé sur une contradiction d'un autre genre que pas un seul des histo-

1. Nous n'avons point les registres du Marais, où elle fut jouée, et ni la *Gazette*, ni le *Mercure* n'en parlent.

2. J. Guignard ; privilège du 2 décembre 1690 ; achevé d'imprimer le 14 novembre 1693.

riens de Boursault ne semble même avoir aperçue jusqu'à présent, bien qu'elle crève les yeux, et que, dans les termes où elle se pose, elle paraisse plus insoluble que la quadrature du cercle.

On lit dans une des lettres de Boursault [1]:

« Je ne vois rien dans notre langue de plus agréable que le petit roman de *la Princesse de Clèves*... J'en fis une pièce de théâtre, dont j'espérais un si grand succès que c'était le fonds le plus liquide que j'eusse pour le payement de mes créanciers, qui tombèrent de leur haut quand ils apprirent la chute de mon ouvrage... Je les satisfis l'année suivante, et comme *la Princesse de Clèves* n'avait paru que deux ou trois fois, on s'en souvint si peu, un an après que, sous le nom de *Germanicus*, elle eut un succès considérable. »

Au point de vue général, il y a deux choses à retenir de ce curieux passage : l'idée que Boursault avait eue de transporter sur la scène un sujet français et moderne ; la souplesse et la facilité, mais aussi la parfaite insouciance de la couleur locale qu'indiquait cette ransformation bizarre, dont M. Brifaut devait donner en notre siècle un autre exemple non moins mémorable avec son *Ninus II*. Mais au point de vue particulier qui nous occupe, il résulte nettement de ce passage que la pièce de *la Princesse de Clèves* et, à plus forte raison, celle de *Germanicus*, sont postérieures au roman de Mme de la Fayette. Or ce roman est de 1678 : *Germanicus* ne pourrait donc avoir été joué qu'en 1679 au plus tôt, puisque Boursault, comme il nous l'apprend, ne le donna qu'un an après la pièced'où il l'avait tirée. Aussi, les frères Parfaict ont-ils reculé en 1679, dans une note, la tragédie qu'ils avaient d'abord inscrite à l'année 1673 dans le cours de leurd ouvrage.

Voilà qui semble tout à fait logique et concluant. Il n'y a qu'un malheur, ou plutôt il y en a deux. Si *Germanicus* est de 1679, comment se fait-il que Chapuzeau le mentionne parmi les œuvres de Monsieur Boursault, dans son *Théâtre français*, écrit en 1673, publié en 1674 [2], et que, de plus, le registre de La Grange inscrive, à partir du 13 octobre 1673, sept représentations

1. Lettre à la marquise de B..., *sur l'indigence du théâtre* (édit. de Lyon, 1715, t. I, p. 306).

2. Voy. livre II, chap. 18 : *Des autheurs qui soutiennent présentement le Théâtre.*

d'un *Germanicus* qui ne peut être qu'une reprise du nôtre : — une reprise, puisqu'il n'en désigne pas l'auteur et n'indique point qu'il s'agisse d'une première représentation ; le nôtre, car on ne connaît pas de *Germanicus* antérieur à celui de Boursault. D'ailleurs, la mention du registre est parfaitement d'accord avec celle de Chapuzeau, et toutes les deux se confirment l'une l'autre. Elles semblent donner raison à Maupoint, qui dit que la première représentation eut lieu au Marais à la fin de mai 1673, et qu'on en fit une reprise, le 13 octobre, au théâtre Guénégaud.

Donc pas de doute : *Germanicus* est de 1673 au plus tard. Mais alors qu'on nous explique comment a pu être jouée en 1673 une pièce tirée d'un roman qui n'a paru qu'en 1678 ! Voilà le problème à résoudre, et le problème qui n'a été soupçonné, jusqu'à présent, par aucun historien littéraire. Tous ceux qui ont eu à parler de Boursault, y compris son dernier biographe, l'éminent critique M. Saint-René Taillandier, répètent que *Germanicus* est tiré de *la Princesse de Clèves*, et placent sa représentation, soit en 1673, soit en 1679, sans s'être doutés de ce qu'il y a d'inconciliable avec les autres points dans chacune de ces dates, dont on peut dire que toutes deux sont certaines et que toutes deux sont impossibles.

Le problème s'embrouille encore par certains détails, tels que celui-ci. Dans la lettre que nous venons de citer, Boursault ajoute que, pour préparer les spectateurs à la nouveauté de la pièce, il avait pris la précaution d'écrire un prologue, et il en donne un long extrait où, après avoir tracé l'éloge de Corneille et de Racine, il s'écrie, en parlant de l'auteur du *Misanthrope :*

Depuis combien de temps la fidèle Thalie
Dans un habit lugubre est-elle ensevelie,
Le front ceint de cyprès, les yeux baignés de pleurs,
Sans qu'un autre Molière apaise ses douleurs? Etc.

Molière était donc mort, et même sa mort n'était pas récente (*Depuis combien de temps ?...*) quand Boursault fit jouer sa *Princesse de Clèves*, précédée du prologue dont il reproduit un fragment, et à plus forte raison, lorsqu'il donna *Germanicus* « un an après ». Or Molière est mort le 17 février 1673. Donc, si *Germanicus* a été représenté en mai 1673, — et lors même qu'il

ne l'aurait été, pour la première fois, qu'en octobre, — cette date reporterait le drame de *la Princesse de Clèves* avant la mort de Molière. Ce passage du prologue cadrerait bien mieux à la date de 1678 ou de 1679, déjà désignée par l'époque de la publication du roman, et nous verrons tout à l'heure que telle est, en effet, la vraie date de *la Princesse de Clèves*, pièce de théâtre. Cependant *Germanicus*, qui en dérive, d'après notre auteur lui-même, est bien de 1673, au plus tard: Chapuzeau et le registre de La Grange ne permettent point d'en douter. De quelque côté qu'on se tourne, on se trouve bloqué dans un labyrinthe de contradictions inconciliables.

La première issue qu'on entrevoie pour en sortir, est l'hypothèse que le roman de Mme de la Fayette, avant de paraître au jour, avait couru en manuscrit ou était connu par des lectures de salon. Cette hypothèse, très vraisemblable par elle-même, conforme aux habitudes littéraires de tous les temps et particulièrement du XVIIe siècle, se trouve d'ailleurs confirmée en propres termes dans l'Avis du libraire [1]. Mais comment admettre que les lectures aient pu remonter si haut sans laisser de trace dans les témoignages contemporains; sans que Mme de Sévigné, par exemple, l'intime amie de Mme de la Fayette, en ait eu connaissance et y ait jamais fait la moindre allusion. La spirituelle marquise ne parle du roman de son amie qu'au moment même de sa publication, et elle en parle comme d'une nouveauté, qu'elle ne connaissait pas encore [2]. Il serait difficile de penser que Boursault en eût eu connaissance si longtemps avant elle.

La Princesse de Clèves de notre poète n'a jamais été imprimée, et il est impossible de vérifier jusqu'à quel point il est vrai qu'il en ait tiré son *Germanicus*. Mais, à défaut de la pièce, nous avons le roman, d'où cette dernière tragédie aurait été tirée par l'intermédiaire de la précédente. Or, avec la meilleure volonté du monde, on ne saurait trouver la moindre ressem-
qu'on en est tout déconcerté et que le récit de Bour-
blance entre la nouvelle et l'œuvre dramatique, si bien

1. « Quelque approbation qu'ait eue cette histoire dans les lectures qu'on en a faites, l'autheur n'a pu se résoudre à se déclarer. »

2. *Lettres*, édit. Regnier et Monmerqué, t. v, p. 429 et note.

sault à sa correspondante se trouve fortement ébranlé du coup.

Mais avant *la Princesse de Clèves,* Mme de la Fayette avait publié une autre nouvelle d'un genre analogue et d'un titre à demi semblable: *la Princesse de Montpensier*. L'idée m'est venue de rapprocher *Germanicus* de *la Princesse de Montpensier*,—et cette fois les analogies de l'intrigue s'accusèrent d'une façon qui, pour n'avoir rien de saisissant, n'en est cependant pas moins incontestable. L'Agrippine de Boursault, en effet, c'est la Mlle de Mézières de Mme de la Fayette : de même que celle-ci devait épouser le duc de Guise, qu'elle aime, tandis que ses parents l'unissent au prince, ainsi Agrippine, qui devait épouser Germanicus, est contrainte par Tibère (avant le revirement final) d'accepter la main de Drusus. Pison c'est le comte de Chabannes : comme ce dernier, il adore la femme auprès de laquelle il sert d'intermédiaire et de messager, et il est conduit par son amour même à servir son rival, afin de plaire à la personne aimée, et de contenter le désir qu'elle lui témoigne, bien qu'elle connaisse son amour. Dans la tragédie, comme dans la nouvelle, ce pauvre amant platonique et non payé de retour souffre du rôle qu'il remplit et qu'on lui impose ; son *inhumaine* n'en prend aucun souci et s'offense avec hauteur qu'il ose le lui rappeler ; il se révolte, puis, après une conversation avec elle, redevient plus soumis que jamais. Pison arrange un rendez-vous, comme Chabannes, entre les deux amants, sans que Germanicus fasse plus d'attention que le duc de Guise à l'embarras de son confident, lorsqu'il lui demande ce service. Pendant que les amants sont ensemble, Drusus (le mari désigné) arrive, comme le prince de Montpensier, et Pison se dévoue, toujours comme Chabannes, en faisant échapper son rival heureux. Enfin tous deux meurent de mort violente.

Le reste ne ressemble pas. Mais en voilà bien assez, je crois, pour démontrer que la tragédie de Boursault a été tirée, ou du moins peut avoir été tirée de *la Princesse de Montpensier,* surtout avec les changements que devait nécessairement entraîner la transformation d'une pièce française en une pièce romaine. A la distance où il écrivait [1], Boursault aura substitué par distraction,

1. Aucune lettre de Boursault n'est datée, nous l'avons déjà dit; mais le Recueil dont celle-ci fait partie a paru pour la première

dans sa lettre, le nom de Clèves à celui de Montpensier. L'inadvertance est forte, car elle se répète jusqu'à trois fois, mais elle est d'autant plus admissible, que les deux titres se ressemblent, que *la Princesse de Clèves* avait effacé et relégué dans l'ombre *la Princesse de Montpensier*, beaucoup plus ancienne, que la popularité dont elle jouissait devait, pour ainsi dire, amener d'elle-même son nom sous la plume de l'écrivain, — ou sous les doigts du typographe, enfin que Boursault avait réellement composé *une Princesse de Clèves*, quelques années plus tard. Fût-elle d'ailleurs plus forte encore, il faut bien se résoudre à l'admettre, puisqu'elle est démontrée par les faits, et qu'elle est la seule manière d'expliquer, au moins sur le point essentiel, ce qui était inexplicable. *La Princesse de Montpensier* de Mme de la Fayette, en effet, est de 1660. Avec cette date, la représentation de *Germanicus* en 1673 s'explique parfaitement[1].

A coup sûr, si Corneille a bien réellement dit qu'il ne manquait à *Germanicus* que le nom de Racine, c'était une illusion qui prouve plus en faveur de son amitié *paternelle* pour l'auteur, qu'en faveur de son goût. Une tragédie romaine tirée d'un roman français, ne saurait être en aucune façon, pas plus par la conception historique et par la vérité des caractères que par l'appropriation de la couleur et du style, une œuvre digne du grand poète de *Britannicus*, sans parler de la distance de talent qui sépare les deux poètes. Boursault a transporté dans sa tragédie les caractères de la littérature romanesque, et même un peu précieuse, — au bon sens du mot, si l'on veut, — où il s'était directement inspiré. Son Agrippine est une héroïne de roman. On y trouve beaucoup de longues tirades, de belles conversations, de belles maximes, tous les raffinements de la galanterie et toutes les complications du sentiment, des *concetti*, des antithèses, des dissertations sentenieuses et de subtiles analyses. Il ne serait pas dif-

fois en 1697, et la plupart des lettres sont peu antérieures à cette date, il est aisé de le voir par maints détails et maintes allusions.

1. Si nous ne nous étions déjà trop étendu sur ce point, assurément d'importance très subalterne pour l'histoire de la littérature française, mais important en ce qui concerne Boursault et qui démontre combien il est difficile d'être exact et sûr, même

ficile de citer, surtout dans les dernières scènes, des exemples de faux goût, dont quelques-uns touchent à la puérilité. Mais on y trouve aussi un effort constant et souvent heureux vers le style. Du ton de la haute comédie, Boursault s'y élève parfois au langage tragique. Ses vers ont généralement de l'aisance, de la souplesse et de l'harmonie. Il en a de très beaux, vraiment dignes de Racine. Par malheur, son talent demeure toujours inégal, avec des impropriétés de termes, des obscurités, des défaillances, et son goût peu ferme et peu sûr. *Germanicus* obtint un succès attesté par plusieurs contemporains, par la reprise qu'on en fit et par l'effronté plagiat d'un contrefacteur [1].

dans la plus simple des biographies, nous ferions observer que de Mouhy, dans son grand ouvrage, — criblé d'erreurs et de *coquilles* qui ne permettent de le consulter qu'avec une sage défiance, mais précieux pourtant parce qu'il a été puisé aux archives de la Comédie, — indique (*passim*) la pièce de Boursault comme présentée en 1669 sous le nom de *Princesse de Clèves* et refusée; reprise le 13 octobre 1673, avec sept représentations sous le nom de *Germanicus*, enfin jouée *avec un prologue*, le 20 décembre 1678. Cette date du prologue s'accorderait parfaitement avec l'allusion à la mort de Molière, aussi bien qu'avec celles au silence de Corneille et de Racine, — la dernière tragédie de Corneille étant de la fin de 1674 et Racine ayant annoncé hautement l'intention de se retirer du théâtre après *Phèdre*, représentée le 1er janvier 1677. Le registre de La Grange note bien la représentation de *la Princesse de Clèves* à la date du 20 décembre 1678, avec deux représentations seulement, ce qui est conforme au dire de Boursault. Mais ce qui n'y est plus conforme, c'est qu'on ne voit paraître aucun *Germanicus* les années suivantes, et que celui de 1673 ne peut avoir été tiré de la pièce de 1678. Il est donc certain que Boursault a fait, volontairement ou involontairement, une confusion et un *brouillamini* inextricables. En résumé, il a bien composé une *Princesse de Clèves*, mais cette pièce est de beaucoup postérieure à son *Germanicus*, contrairement à ce qu'il dit, et si cette dernière tragédie est une adaptation romaine d'une autre pièce française, ce ne peut être que d'une *Princesse de Montpensier*.

1. Nous avons entre les mains un *Germanicus* publié à Leyde chez Félix Lopez in-12, sans date, mais de la fin du XVIIe siècle avec une dédicace à M. Hayde Kooper de Maarsseveen, secrétaire de la ville d'Amsterdam, signée Crosnier. Les bibliographes qui ont enregistré cette pièce ne se sont pas doutés qu'elle n'est autre que celle de Boursault, reproduite mot pour mot. Ce Crosnier, qui présente impudemment *Germanicus* comme le fruit de ses veilles et parle des applaudissements qu'il a reçus de la cour la plus délicate du monde, est probablement le même

Marie Stuart (17 décembre [1] 1684) fut une récidive dans la tragédie moderne et nous pourrions presque dire nationale [2], bien que la scène soit en Angleterre. Les bibliographes dramatiques s'accordent à répéter les uns après les autres, et tous après les frères Parfaict les seuls sans doute qui aient lu la pièce, dont ils parlent avec leur sévérité habituelle, qu'elle est d'une médiocrité extrême. Cela est bientôt dit, et l'on me permettra de procéder moins sommairement. Je concède sans peine que l'intrigue de *Marie Stuart* est mal conduite et que plusieurs caractères sont ridiculement outrés. Le comte de Morray ne se contente pas de commettre les crimes les plus infâmes, mais étale et raisonne sa scélératesse, la développe en théories et la réduit en maximes. A côté de ce traître fanfaron, peint de couleurs violentes et excessives, Neucastel est un traître larmoyant et plat, dont la vile et écœurante bassesse n'est point rachetée par un revirement beaucoup trop tardif, puisqu'il ne se produit qu'après la mort de la reine, et non moins imprévu, car les hésitations, les incertitudes et les regrets qu'il exprime ne servent qu'à rendre sa lâcheté plus répugnante encore en la mélangeant d'une teinte de comique. Le personnage de Marie Stuart est assez touchant, mais faiblement tracé. En revanche, celui d'Élisabeth a de la chaleur et de la véhémence. Boursault y a exprimé, non sans art, les fluctuations du dépit, de la haine, de la colère et de l'amour dans cette âme orageuse et troublée. Quant au rôle de Norfolk, il est plein de noblesse et de dignité, et atteint même parfois à la grandeur. Malgré tous ses défauts, l'œuvre est d'un vrai poète. Dans *Germanicus*, notre auteur avait pris surtout Racine pour modèle. Ici, il s'inspire plutôt de Corneille [3], et son effort pour se hausser jusqu'à lui, parfois trop visible et guindé, n'en est pas moins souvent heureux.

Il faut reconnaître, toutefois, que *Marie Stuart* n'eut

sous le nom duquel est enregistrée *l'Ombre de son rival* (La Haye, 1683), qui n'est peut-être pas de lui davantage.

1. Et non le 7, comme le disent Léris et de Mouhy. Voy. le *Registre* de La Grange.

2. Remarquons que les trois nouvelles de Boursault : *Artémise et Poliante*, *le Marquis de Chavigny* et *le Prince de Condé*, traitent toutes troisdes sujets modernes et français, ce qui est assez significatif.

3. Il a même reproduit un vers du *Cid* (I, sc. 2)

pas de succès. On voit par La Grange qu'on ne la joua que sept fois, et que la dernière représentation tomba à 172 livres 5 sols. Le bénéfice le plus clair qu'en retira Boursault fut la bourse de cent louis qu'il reçut du duc de Saint-Aignan, en retour de sa dédicace [1].

Nous avons voulu joindre *Marie Stuart* à *Germanicus*. Mais quelques mois auparavant, le 5 mars 1683 [2], il avait donné la première œuvre comique qui mit son nom hors de pair. Molière était mort depuis dix ans. Ni Regnard, ni Dancourt n'avaient encore paru. Le *Mercure galant* annonçait un héritier de Molière, à un degré lointain, il est vrai, mais en ligne directe pourtant, et qui, s'il restait à une énorme distance du maître, pour l'étude des caractères et la profondeur de l'observation, s'en rapprochait par la franchise de la gaieté, la verve et le naturel du style comique. L'auteur du *Misanthrope* n'avait pas et n'a jamais eu de successeur, mais l'auteur des *Fâcheux* en eut un dès ce jour-là.

En écrivant le *Mercure galant*, Boursault prouvait, une fois de plus, qu'il ne craignait pas assez d'introduire les personnalités sur le théâtre, mais aussi que, loin de se ménager l'appui, dans son domaine littéraire, des puissances reconnues, il n'hésitait point à s'attaquer bravement à elles. Il est vrai que Donneau de Visé, le fondateur et le rédacteur du journal qu'il mettait en scène, était bien peu de chose, en comparaison de Molière, de Boileau et de Racine. Mais ce pauvre critique, ce poète d'une rare platitude, un journaliste lu par la cour et la ville, distribuait l'éloge et le blâme et était déjà, jusqu'à un certain point, l'arbitre des succès.

De Visé n'est pas nommé dans la pièce de Boursault, et c'est beaucoup moins sa personne ou même son journal qui s'y trouve mis en jeu, que le petit monde d'originaux et d'extravagants qui se mouvaient dans l'orbite de sa publicité. Néanmoins, sur le bruit des répétitions, de Visé prit ombrage et se plaignit. La réclamation d'un homme si important ne pouvait être accueillie avec dédain : M. de la Reynie se fit donc apporter le manuscrit, mais, comme il était homme de goût, la lecture l'en divertit tellement qu'il n'eut point

1. *Lettres nouvelles*, I, 129.

2. *Registre* de La Grange, où la pièce est mise sous le nom de Poisson, comme nous le dirons plus loin, C'est donc à tort qu'on lui a plusieurs fois assigné la date de 1679.

le courage d'en ordonner la suppression et que Boursault en fut quitte pour changer l'étiquette de sa pièce. La *Comédie sans titre,* comme il l'appela spirituellement, fut même jouée sous le nom de R. Poisson, et a été comprise dans une édition de ses œuvres (1687). Elle obtint un vif succès, que le fils de notre auteur a démesurément grossi, en disant qu'elle « fut jouée de suite plus de quatre-vingts fois au double ». Réduisons ces quatre-vingts représentations à vingt-quatre et encore nullement *de suite* [1]. Mais elle en vint peu à peu à faire partie du répertoire, où elle resta pendant tout le XVIIIe siècle,

Le *Mercure galant* ou la *Comédie sans titre* est assurément l'un des meilleurs types de la pièce à tiroirs. L'intrigue en est presque nulle et les scènes se succèdent comme les figures d'une galerie. Ce long et amusant défilé dans le cabinet du pseudo-rédacteur en chef fait passer sous nos yeux bien des personnages qui seraient encore d'actualité maintenant : le nouvelliste ou le *reporter*, comme on dit dans le jargon du jour, l'affamé de réclames, le faux noble, le lecteur susceptible, qui prétend s'être reconnu dans un *fait divers* satirique, et qui vient démander raison, l'entrepreneur d'affaires véreuses, l'inventeur ridicule, toutes les formes de la folie, de la sottise, de la vanité, de la prétention,— et parfois, ces scènes détachées, comme celle des deux procureurs, touchent à la haute comédie.

Désormais, voilà Boursault tout à fait à la mode. Aussi « une dame très respectable », voulant faire la surprise d'un opéra à Sa Majesté, qu'elle allait avoir l'insigne honneur de recevoir dans son château de M., ordonna-t-elle à notre poète d'en écrire les paroles, que Lulli devait mettre en musique, et elle choisit elle-même le sujet de *Méléagre.* Cette dame très respectable paraît être Mme de Maintenon, et on s'explique qu'elle ait préféré à Quinault, alors en pleine activité et en

1. Les dix-huit premières représentations avant Pâques eurent lieu, sauf une exception, tous les deux jours. Quinze jours après la rentrée, on la joua encore du 12 au 20 mai ; puis elle reparaît le 16 juin et le 1er octobre, et de temps à autre dans les mois suivants. De plus, aucune de ces représentations n'est marquée au double, malgré l'habitude où est La Grange de donner cette indication au besoin. Le P. Niceron et beaucoup d'autres ont répété cette assertion sans la vérifier.

pleine gloire, mais dont elle n'aimait pas la « morale lubrique, » un auteur mieux famé à ce point de vue. Boursault écrivit rapidement ces cinq actes, en vers aisés et harmonieux, sans se mettre en grands frais d'invention. *Méléagre* est une évidente imitation de Quinault, jusque dans son prologue louangeur, où les beaux alexandrins d'une facture large alternent avec de petits vers d'une facilité parfois trop banale et même un peu plate. Boursault ne manie pas le vers libre avec la même supériorité que l'auteur de *Roland* et d'*Armide*.

Mais le secret ayant été trahi, la dame « très respectable » renonça à son projet, et *Méléagre* ne fut ni représenté, ni même mis en musique [1]. Nous ne mentionnerons que pour mémoire, dans un genre analogue, *la Fête de la Seine*, divertissement lyrique où il a pris encore Quinault pour modèle (1690). C'est une bluette (qu'on me passe l'anachronisme) sans importance, et sans autre mérite que cette facilité et cette harmonie de versification déjà signalées dans *Méléagre*.

Le 18 janvier 1690, Boursault avait donné une grande comédie, annoncée simplement sous le nom d'*Ésope*, appelée depuis *les Fables d'Esope*, et que les comédiens prirent plus tard l'habitude de jouer sous le nom d'*Esope à la ville*, pour faire le pendant d'*Esope à la cour*. Comme le *Mercure galant*, c'était une pièce à tiroirs où l'intrigue se trouve réduite à sa plus simple expression. Dans sa préface, il a répondu aux critiques en disant qu'il avait préféré laisser une plus large place aux scènes de mœurs et aux personnages qui lui permettaient le mieux de remplir sa vraie tâche de moraliste satirique. Il se glorifie, comme de son principal mérite, d'avoir su « trouver un nœud à *Esope* » et en même temps, d' « avoir eu le secret de le faire assez petit pour ménager le terrain.» D'ailleurs, « toutes les règles du théâtre n'ont jamais eu d'autre but que celui

1. Cet opéra doit être de 1684 ou 1685. Le fils de Boursault, dit, après avoir parlé du *Mercure galant*, qui est de 1683, que « c'est à peu près dans ce temps-là » qu'on lui commanda *Méléagre*. On sait que le mariage secret de Mme de Maintenon et du roi avait eu lieu en 1684. Le prologue célèbre les charmes de la paix : or en 1684 la France avait conclu coup sur coup un traité de paix avec la régence d'Alger, un autre avec la Hollande une trêve de vingt ans avec l'Empereur et l'Espagne, puis, dans les premiers mois de 1685, des traités avec Gênes et la régence de Tripoli.

de plaire,» et il croit les avoir suffisamment observées, puisqu'il est peu de personnes qui lui aient refusé leur suffrage. Ce dernier argument avait déjà été employé par Molière. Tout en tenant compte de cette apologie, il faut bien croire aussi, et Boursault s'en rendait peut-être compte plus qu'il ne l'avoue, que des diverses parties de l'auteur comique, ce n'était pas l'invention qu'il possédait le plus, — ou du moins qu'il avait seulement l'invention de détail.

Mais si sa nouvelle pièce se rapprochait du *Mercure galant* par la construction, elle s'en éloignait par le fond et introduisait sur la scène un genre nouveau, disons mieux : un genre renouvelé. En dramatisant l'apologue et le mettant en action, Boursault revenait à l'antique *moralité*, perfectionnée par le progrès de l'art. Il avait trouvé là sa véritable voie. Ses lettres suffiraient à montrer son goût pour la fable. Ce goût était tel que le souvenir de La Fontaine n'a pu l'arrêter, même lorsqu'il se rencontrait avec lui. Sans avoir, — il le dit et nous devons l'en croire sur parole, — aucune prétention de rivaliser avec le bonhomme, il n'a pas craint de refaire maintes fois ses fables. J'aime mieux y voir un acte d'humilité et louer l'abnégation ou l'ingénuité de son courage de moraliste, que d'y voir un orgueil aveugle dont il me semble que la droiture et le discernement de son esprit n'étaient pas capables.

Ajoutons toutefois que la lutte est moins dangereuse et moins directe dans un ouvrage où les fables sont nombreuses et mêlées au tissu de l'action que si elles étaient isolées. Il n'y en a pas moins de quinze dans cette pièce, en y comprenant celle qui compose le prologue. Cette succession de scènes épisodiques, presque toujours terminées de la même façon par Ésope, est d'un procédé trop peu varié, quels que soient ses efforts pour éviter la monotonie. Aussi, comprenons-nous que le parterre ait été d'abord, malgré le talent de Raisin dans le rôle principal, dérouté par cette innovation imprévue, si bien que Mlle Beauval, à la première représentation, crut devoir le haranguer pour lui dire qu'en voyant paraître Ésope sur la scène, on devait s'attendre à des fables. « Ce petit discours apaisa les plus critiques [1]. » Pour achever de désarmer l'opposition, Boursault s'était même avisé de composer une nouvelle.

1. *Hist. du Th. franc.*, par les frères Parfaict, XIII, p. 157.

fable : *le Dogue et le Bœuf*, qui devait être récitée à la quatrième représentation, entre le deuxième et le troisième acte. Heureusement le succès se décida si franchement à cette représentation, que Raisin fut dispensé de dire un apologue qui n'était peut-être pas autant de nature que Boursault l'avait cru, à apaiser les murmures, car il était assez singulier d'introduire une fable de plus dans la pièce, pour fermer la bouche à ceux qui trouvaient qu'il y en avait déjà trop.

Il ne s'agissait que de prendre son parti du genre. Tous les auditeurs de la quatrième soirée savaient à quoi s'en tenir en arrivant au théâtre, et le titre que l'on contracta dès lors l'habitude de donner à la pièce ne permit plus de méprise.

« Quelques-uns disent qu'on n'a rien vu de si bon depuis Molière, » écrit Boursault avec complaisance à sa femme ; et cela était vrai. Mais il ajoute : « Ceux qui veulent me flatter disent qu'il n'a rien fait de meilleur. » Pour le coup, ceux-là étaient bien des flatteurs, et qui dépassaient toutes les bornes. Boursault eût mieux fait de ne pas recueillir cet éloge compromettant. Par cela seul qu'il le répète, même en protestant, il est à craindre qu'il ne se rende pas suffisamment compte de son énormité. Si Ésope l'avait entendu, quelle jolie petite fabl[e] il aurait pu ajouter à celles de la pièce ! Tenons-nous en, et c'est déjà un grand honneur, à ce qu'en a Saint-Évremond, ce juge délicat : qu'il n'avait rien [...] dans ce caractère de plus beau en notre langue, et qu[e] la seule hardiesse d'oser mettre le premier des fabl[es] d'Ésope sur la scène, ne pouvait partir que d'un gé[nie] qui pensait au-dessus du commun.

Esope à la ville est une comédie toute moderne [et] même toute parisienne, sous des noms anciens. Le[s] applications et les allusions aux mœurs contempo[raines] y fourmillent. L'auteur n'y a fait ni voulu faire aucun effort de couleur locale. Le cadre même est contemporain, sauf les noms d'Ésope et de Crésus. [Le] fabuliste, dit M. Saint-René Taillandier, « n'est pas [ce] personnage extraordinaire dont l'histoire ou la légende nous fait deviner quelques secrets de l'antique civilisation orientale. C'est un Parisien du temps de Molière, ce qui n'empêche pas le poète de le placer en Orient, à la cour du roi de Lydie. Ce mélange de noms antiques et de choses modernes, ces notaires et ces huissiers dans l'empire de Sardes, Ésope prenant le café

chez le gouverneur de Cyzique, tout cela produit à première vue une impression assez bizarre, mais on ne tarde guère à s'y habituer. Il y a d'ailleurs chez nous, soit dit en passant, toute une tradition théâtrale où ce caprice reparaît [1]. » Lui-même s'est expliqué à ce sujet dans sa *Préface nécessaire*. A vrai dire, il est probable que Boursault, eût été fort empêché, — et de plus savants que lui le seraient aujourd'hui encore, — d'écrire sans anachronisme une pièce dont l'action se passe dans l'Asie Mineure, au VIe siècle avant Jésus-Christ. Mais, si piètre idée que l'on eût de son érudition, comment le soupçonner d'avoir ignoré qu'il n'y avait alors « ni huissiers, ni procureurs, ni conseillers garde-notes, ni présidents à mortier, ni ducs et pairs ; ou que, s'il y avait pour le peuple des charges à peu près semblables et pour les personnes de qualité des dignités équivalentes, c'était sous des noms différents? » On peut lui concéder que « la moralité ingénieuse et divertissante dont cette pièce est remplie » eût été en partie perdue s'il s'y fût servi « de noms et de termes inconnus ». Plus il l'eût faite antique, plus il se fût éloigné de son vrai but, de l'application directe, de la moralité toujours visible et *sautant aux yeux* qu'il se proposait. La forme eût emporté le fond. Autant valait peut-être convenir, puisque tout est convention au théâtre, que le nom d'Ésope n'est ici qu'un nom générique, choisi pour la signification qu'on y attache universellement et que nul autre n'aurait au même degré.

Les critiques de Boursault ne sont pas sans courage, ni même, parfois, sans hardiesse. Qu'on lise, par exemple, la scène contre les droits du seigneur (V, 3,) où il a refait la fable du *Loup et l'Agneau*. Les comédiens firent difficulté de jouer la scène V du deuxième acte, qui s'ouvre par la condamnation du titre de Monseigneur, et où Ésope répond aux plaintes des deux vieillards sur les concussions du gouverneur de leur ville, que « tous ses pareils font de même aujourd'hui ». Ils n'osaient, en particulier, dire sur le théâtre l'apologue des *Membres et l'Estomac*, et Boursault dut en appeler au duc d'Aumont, l'un de ses protecteurs, qui, en sa qualité de premier gentilhomme de la Chambre du roi, était chargé de la surveillance des

1. *Études littéraires. Un poète comique du temps de Molière.* Plon, in-18, p. 153.

spectacles [1]. Le duc n'hésita pas à lever l'obstacle et le poète reconnaissant lui dédia sa pièce.

Avec les *Fables d'Esope*, Boursault était pleinement entré dans sa voie. Cette veine de moraliste enjoué qu'il avait toujours eue, qui demeurait visible çà et là même sous la légèreté de son badinage et qui se prononçait de plus en plus à mesure qu'il avançait dans la vie, s'était enfin dégagée. Nul n'a pris plus à cœur et plus au sérieux que l'auteur des deux *Ésope*, sans qu'il en coûtât rien à sa verve, la devise inventée par Santeul, mais si rarement justifiée, bien qu'elle soit devenue classique : *Ridendo castigat mores*. C'est ce qui explique et justifie dans une certaine mesure la naïve méprise du P. Caffaro, supérieur des théatins, qui, n'ayant lu que les *Fables d'Ésope* avec le *Mercure galant* pour toutes pièces probantes, entraîné d'ailleurs par son affection pour le fils de Boursault, l'un de ses meilleurs et de ses plus savants religieux, ainsi que pour Boursault lui-même, qui avait été son pénitent, et persuadé qu'un si honnête homme et un si bon chrétien ne pouvait cultiver un art coupable, se laissa aller à écrire cette lettre sur les spectacles dont les conclusions indulgentes devinrent pour lui la source de tant d'amertumes et de tant d'ennuis.

Boursault et le P. Caffaro ont tous deux raconté l'origine de cette malheureuse dissertation, et leurs récits, qui varient dans le détail, sont pourtant assez d'accord pour le fond. Suivant Boursault *(Lettre à Mgr de Harlay)*, c'est lui qui s'était adressé de province au P. Caffaro, en lui envoyant l'*Ésope* qu'il venait de composer et quelques autres de ses comédies, pour répondre aux scrupules d'un bon curé de province qui, avant de lui donner l'absolution, avait exigé qu'il consultât un habile théologien sur ce cas de conscience. Il le conjurait, au nom de l'amitié, d'examiner sérieusement ces œuvres et de lui donner un avis motivé, en faisant réflexion qu'il s'agissait du repos de son âme. Après avoir insisté à plusieurs reprises, il reçut enfin la lettre, qu'il s'accuse d'avoir fait imprimer en se gardant bien d'en demander la permission à l'auteur, dans la prévision d'un refus. Il est donc le seul coupable, et il confesse avoir été fort sensible au reproche d'infidélité que son correspondant est venu lui adresser. Suivant le P.

1. *Lettres nouvelles*, I, 238.

Caffaro *(Lettre à Bossuet)* le document tel qu'il est inséré dans les œuvres de Boursault n'est pas de lui, et il n'en a su la publication qu'en le lisant imprimé ; il avoue néanmoins que toute la doctrine en est tirée d'une dissertation qu'il avait écrite sur cette matière onze ou douze années auparavant, qui n'avait pas été faite pour voir le jour et où, par conséquent, il n'avait pas examiné et vérifié à fond les choses. On l'a traduite en y altérant plusieurs points et en y mettant à l'absolu ce qui n'y était qu'au conditionnel. Que Boursault ait arrangé les choses de façon à sauver le religieux du mauvais pas où il l'avait mis par une étourderie nouvelle, en abusant de son affection pour lui ; que le P. Caffaro, d'autre part, ait atténué sa faute de son mieux, tout en témoignant sans réserve du chagrin et du repentir qu'il éprouvait devant l'effet produit par la publication de son petit traité, rien de plus probable. Ce qui semble acquis du moins et ce sur quoi les deux récits s'accordent, c'est d'abord que le P. Caffaro n'avait pas composé sa lettre directement en vue de l'impression, et ne se doutait pas qu'elle dût paraître en tête d'un recueil de pièces de théâtre dont elle devenait ainsi le passeport ; c'est surtout, comme il s'en accuse humblement, qu'il avait raisonné sur le sujet en soi et d'après l'idée métaphysique qu'il s'était faite d'une bonne comédie, plutôt que d'après une connaissance réelle de la matière, n'ayant jamais lu aucune pièce en entier, « ni de Molière, ni de Racine, ni de Corneille, » sauf celles que lui avait adressées Boursault. Ce théologien aussi savant que naïf argumentait irréprochablement tant qu'il restait dans la théorie générale, mais dès qu'il appliquait sa thèse à la comédie actuelle, il marchait en aveugle qui ne connaît pas le terrain et qui a le tort de s'ériger en guide.

Nous pouvons bien soupçonner sans jugement téméraire que, dans ce pénible épisode, le vrai coupable fut justement celui dont le nom n'est prononcé ni de part ni d'autre, c'est-à-dire le fils du poète. Il était l'intermédiaire naturel entre son supérieur et son père. Le traité du P. Caffaro était moins à ses yeux un plaidoyer en faveur de la comédie qu'un plaidoyer pour la cause paternelle. S'il n'est pas lui-même l'auteur de la dissertation, comme on l'a dit quelquefois, sans tenir compte des aveux de son supérieur, il en fut du moins le complice et le collaborateur, l'inspirateur peut-être. Cette

traduction en français dont parle le P. Caffaro et ces altérations, ou, pour employer un moins gros mot, ces accommodements dont il ne désigne pas l'auteur, comment n'y pas voir l'œuvre plus ou moins directe du jeune religieux? La piété filiale explique et excuse tout; elle pouvait contribuer dans cette rencontre, non moins que la sincérité même de son zèle, à égarer son jugement. Jamais coupable ne mérita mieux une large application des circonstances atténuantes.

Une fois en possession de la pièce, Boursault s'empressa de la publier en tête d'une édition de son théâtre (1694), sans nommer l'auteur, qui était simplement désigné comme « un théologien illustre par sa qualité et son mérite. Elle produisit une telle sensation que l'incognito fut bien vite dévoilé. Ce fut contre le pauvre religieux le déchaînement d'un véritable orage. La Sorbonne intervint; l'archevêque condamna la malencontreuse apologie, retira au P. Caffaro ses pouvoirs et exigea une rétractation publique. Les réponses se mirent à pleuvoir de toutes parts [1]. Dans ce concert de réfutations s'éleva par-dessus toutes les autres la grande voix de Bossuet. Avec la fermeté et la pénétration de son coup d'œil, il vit quelles devaient être, au point de vue théologique, les graves conséquences de ce témoignage rendu à la légère et de cette absolution donnée, par ignorance des faits et sur la foi d'autorités mal comprises ou sans rapport avec la véritable question, par un homme dont la science et la vertu rendaient l'opinion plus dangereuse encore. Aussi, non content de la longue lettre au P. Caffaro, où il prend rudement sa dissertation à partie d'un bout à l'autre et la réfute point par point [2], ce gardien vigilant de la doctrine jugea-t-il le cas assez important pour y revenir à tête reposée, en rétablissant toute la rigueur des principes, non plus seulement dans une lettre, mais dans un ouvrage spécial. Qui ne connaît ces *Maximes et réflexions*

1. Voyez Despretz de Boissy, *Lettres sur les spectacles*, p 416-7.

2. Cette lettre, qu'on peut lire dans la correspondance de Bossuet et à laquelle le père théatin répondit deux jours après avec une soumission complète, est datée de Germiny, le 9 mai 1694. On peut la considérer comme la première substance de ses *Maximes sur la Comédie*, où il a même reproduit textuellement plus d'un passage de cette lettre.

sur la comédie, où l'illustre évêque de Meaux s'est montré d'une sévérité d'autant plus inflexible que le P. Caffaro avait été facile jusqu'à la faiblesse?

On le voit, c'est à Boursault que nous sommes redevables, indirectement sans doute, mais incontestablement, des *Maximes sur la comédie,* et nous sommes tentés de nous écrier : Heureuse faute, qui nous a valu un chef-d'œuvre de plus ! Il est remarquable que dans cet ouvrage, où Molière est traité impitoyablement, où Corneille et Racine eux-mêmes ne sont pas épargnés, Boursault, dont les œuvres ont donné naissance au débat, qui en a été la cause imprudente, non seulement est désigné en termes beaucoup moins nets que l'auteur du *Malade imaginaire* et *Médecin par force,* mais n'est combattu qu'avec réserve et ménagement, après un hommage rendu à ses intentions louables [1].

L'année qui suivit les *Fables d'Ésope,* Boursault donna une grande comédie en vers libres, d'un genre tout différent : *Phaéton.* L'auteur et les comédiens comptaient sur un vif succès ; leur espoir fut trahi : la pièce n'eut que neuf représentations, ce que le fils de Boursault, et Boursault lui-même expliquent par une cabale de confrères jaloux. Une cabale! De la part d'un auteur, l'explication prête toujours à sourire; elle ne paraît pourtant pas trop invraisemblable cette fois. Avec le *Mercure galant* et les *Fables d'Ésope,* Boursault avait pris sur ses rivaux une avance qu'il était urgent d'arrêter. Nous avons la preuve de la haute idée que les comédiens s'étaient faite de son nouvel ouvrage, dans la lettre où Raisin cadet annonce au poëte que, se trouvant à souper avec Chaulieu, La Fare et le prieur de Vendôme, il a soutenu que Molière ne faisait pas mieux les vers et le prie, en conséquence, de lui envoyer la scène de Momus et Phaéton (IV, 6), pour les contraindre à se rendre. En lui répondant, Boursault proteste contre cette *hérésie,* mais il ne transcrit pas moins la scène en question, et il n'a pas négligé de nous conserver la lettre de l'acteur.

D'ailleurs, en publiant sa pièce, il la dédia à MM. les comédiens ordinaires du roi, leur rappelant tous les applaudissements qu'ils lui avaient donnés, et invitant

1. C'est évidemment de notre auteur et, en particulier, de son *Ésope,* qu'il s'agit à la fin du traité de Bossuet.

fièrement le lecteur à s'assurer qu'il y eut autant d'équité dans leurs suffrages que de passion parmi les adversaires de son œuvre. Il l'a montrée depuis « à des gens qui sont sur la cime du Parnasse et qui ne voient qu'Apollon au-dessus d'eux, — à des personnes d'un mérite au-dessus de l'expression, — lesquels ont partagé l'avis des comédiens, et il cite un quatrain anonyme, « qui n'est point d'un médiocre génie, » où le badinage de *Phaéton* est comparé à celui du galant Ovide et de l'ingénieux Lucien. Nous savons par le fils de Boursault que l'auteur du quatrain était Thomas Corneille, qui avait hérité des sentiments de son frère pour lui et qui voulait le faire entrer à l'Académie.

La disgrâce de *Phaéton* fut donc une blessure très sensible et très imprévue au cœur de notre poète. Avec le ton tranchant et dédaigneux qui leur est habituel, les frères Parfaict assurent qu'il n'y a aucun besoin de recourir à l'hypothèse d'une cabale pour expliquer la chute d'une pièce qui est « du dernier médiocre » et qu'il faut plutôt s'étonner qu'un si faible ouvrage ait eu neuf représentations. Il est plus équitable de s'en rapporter au jugement du public, résumé en ces termes par le fils de Boursault. « Ce n'était pas, disait-on, que l'ouvrage ne fût plein de beautés. On convenait aisément que tout y pétillait d'esprit, mais on se plaignait que cet esprit y fût répandu avec plus de profusion que de choix et plus de vivacité que d'ordre. » Il ne manque, en effet, à la gaieté, à la verve piquante, à l'agrément ingénieux, à la belle humeur de cette comédie, qu'un peu plus de retenue, de sobriété et de goût pour qu'elle soit tout à fait charmante. Boursault s'abandonne trop à son abondante facilité et maintes fois l'esprit qu'il veut avoir gâte celui qu'il a. Si, dans son ensemble, *Phaéton* reste loin de l'*Amphitryon* de Molière, on peut néanmoins l'en rapprocher pour le style de quelques scènes et pour le ton général. Mais il est une autre comparaison moins haute qu'éveille plus naturellement la lecture de la pièce. C'est quelque chose comme une opérette mythologique du XVIIe siècle, une aïeule de la *Belle Hélène :* tel *couplet* de Théone, la princesse enjouée, et surtout de Momus, l'impertinent bouffon, semble appeler de la musique d'Offenbach.

Après *Phaéton*, pendant les dix années, ou peu s'en faut, qu'il vécut encore, Boursault ne fit plus représen-

ter qu'une petite pièce : *les Mots à la mode,* tant il voulait prendre son temps pour préparer à loisir une sérieuse revanche et donner une suite au succès de son premier *Ésope !* Cette comédie, jouée le 19 août 1694 [1], est fort intéressante pour l'histoire des expressions, des locutions, des tournures en vogue, vers la fin du siècle, dans le monde élégant, et singées par les bourgeois qui visaient aux belles façons, ainsi que pour l'histoire des mœurs, des usages et des modes. Tel est son vrai but, et tel est aussi son principal mérite. L'intrigue, suffisante pour un seul acte, et même moins sommaire, relativement, que celles du *Mercure* et des *Fables d'Ésope,* n'est toutefois que subalterne. Cette critique amusante, ingénieuse et sensée joint la valeur d'un document à la variété et au mouvement d'une série de scènes qui mettent en jeu, dans le cadre d'une situation donnée, de petits caractères, de petites passions et de gros ridicules. On rencontre dans *les Mots à la mode* plus d'un trait qu'on pourrait croire emprunté à Molière, soit à *l'Ecole des maris,* soit au *Bourgeois gentilhomme,* soit aux *Femmes savantes,* soit surtout aux *Précieuses ridicules* dont l'ouvrage de Boursault forme le pendant à quarante années de distance. Sans doute, ce sont pour la plupart des rencontres qui résultent de l'analogie des travers mis en scène. Il est impossible cependant de ne pas remarquer à quel point Nanette et Babet rappellent Cathos et Madelon, comme MM. du Rus et de l'Orme, le marquis de Mascarille et le vicomte de Jodelet, comme Mme Brice fait songer à Mme Pernelle ou à Mme Jourdain.

Mais *Phaéton* et *les Mots à la mode* n'étaient que des échappées qui ne lui faisaient pas perdre de vue la voie nouvelle où il était entré avec *les Fables d'Esope.* Je serais même tenté de croire que *Phaéton* avait été composé, en tout ou en partie, avant cette dernière pièce, et d'ailleurs il y a glissé quelques scènes satiriques qui étaient comme des jalons plantés pour revenir des sentiers de la fantaisie à la grande route de la comédie

1. Le privilège de la première édition, parue en cette même année, est du 29 juillet 1693, ce qui permet de supposer qu'elle n'était pas destinée d'abord au théâtre, hypothèse que confirme la nature même de la pièce ; mais *l'achevé d'imprimer* est du 15 septembre 1694, et non 93 comme le dit Beauchamps. Elle eut seize représentations.

de mœurs[1]. Il se préparait à y rentrer, en reprenant le cadre et le héros qui lui avaient si bien réussi, et il avait même conçu un dessein plus vaste :

« J'ai choisi Ésope, écrivait-il à l'archevêque de Paris, pour le traduire partout où il y a des abus, et pour lui faire dire, sous les apparences des fables, la vérité à tout le monde... Celui que j'ai l'honneur d'envoyer à Votre Grandeur est Ésope en province, et celui qui lui succédera sera Ésope à la cour, persuadé qu'il y a des abus comme ailleurs, et qu'ils y sont d'autant plus considérables que ceux qui les commettent sont dans une plus grande élévation. De là, je le mènerai où je croirai ses leçons le plus nécessaires ; et partout je donnerai tant de laideur au vice et tant de beauté à la vertu qu'il ne tiendra pas à moi que l'on n'ait autant de haine pour l'un que d'amour pour l'autre .»

On voit combien il avait pris au sérieux son rôle de poëte moraliste et la devise *castigat ridendo*. La mort ne devait pas lui laisser le temps de dérouler le cycle dont il caressait ainsi le projet. Elle lui permit à peine d'en fournir la seconde étape, et nous ne savons s'il faut s'en plaindre, car, bien qu'il ait été plus heureux dans *Esope à la cour* qu'on ne l'est généralement dans les *suites*, il nous semble que la monotonie et l'esprit de système, déjà sensibles dans ces deux pièces, eussent fini par s'accuser, à la longue, d'une façon fatigante.

Le défaut essentiel du genre est celui d'une leçon trop directe, qui, au lieu de se dégager du choc des incidents et des caractères, se formule dans chaque circonstance en une sorte de sermon. *Esope à la cour* ne l'a pas plus évité et ne pouvait pas plus l'éviter qu'*Esope à la ville*. L'abus des fables est poussé plus loin encore dans cette seconde pièce que dans la première ; elle en renferme dix-sept (y compris le prologue), dont plusieurs sont fort longues, mais aussi dont beaucoup sont charmantes. Il s'y est appliqué cependant à renforcer un peu l'intrigue : si l'ouvrage est encore épisodique, il n'en a pas moins un nœud et un dénouement plus marqués. Ce dénouement est d'un caractère élevé, et Saint-Marc Girardin l'admirait beaucoup[2]. Boursault, évidemment, s'est piqué d'honneur : il a voulu non seulement réparer l'échec de

1. Voir en particulier les scènes des Heures (IV, 2 et 3).

2. *La Fontaine et les fabulistes*, t. I, p. 56-9.

Phaéton et renouveler, en le dépassant, le succès d'*Esope à la ville*, mais encore donner raison, du moins en ce qui le concernait, aux apologistes du théâtre contre ses détracteurs, prouver à Monsieur de Meaux et à l'archevêque de Paris, par un exemple éclatant, ce que pouvait devenir la comédie entre des mains comme les siennes, consoler son fils et le Père Caffaro en ajoutant sa nouvelle œuvre comme une pièce justificative personnelle, à l'appui de la dissertation condamnée en thèse générale. Elle est d'un plus haut vol, d'une morale plus épurée, d'une portée plus grande, en même temps que d'un style plus correct et plus ferme, quoiqu'il n'ait pas eu le temps d'y mettre la dernière main, comme nous en prévient l'*Avis au lecteur*. On peut même dire que, à force de vouloir se maintenir dans les régions supérieures de la comédie héroïque, il a fini par émousser la *vis comica* et par se rapprocher de l'épître morale dialoguée.

Oui, Boursault a pris son rôle au sérieux. Le redresseur de torts que nous avons vu se dessiner à l'étourdie presque à ses débuts est devenu ici un prédicateur de théâtre, un champion armé de pied en cap pour combattre le *vice* et défendre la *vertu*. Le courage dont il a déjà fait preuve s'est accentué. Ses traits frappent en pleine poitrine les courtisans, qu'il n'a jamais ménagés. Il s'attaque à l'athéisme, l'une des plaies cachées du règne de Louis XIV vieillissant. Que dis-je? il ose faire la leçon aux rois eux-mêmes, — j'allais dire au Roi lui-même, — avec une respectueuse liberté. Les comédiens qui avaient hésité devant quelques scènes d'*Esope à la ville*, ne pouvaient que reculer devant les hardiesses plus franches encore d'*Esope à la cour*, et le poète n'était plus là pour en appeler et gagner sa cause. Il était mort depuis trois mois lorsque sa dernière œuvre parut sur le théâtre, le 16 décembre 1701. On ne se borna point à retrancher plus d'un passage à la représentation, on en changea et on en adoucit quelques-uns en imprimant la pièce.

Montesquieu a fait d'*Esope à la cour* le plus bel éloge qu'on en puisse faire au point de vue moral. « Je me souviens, lit-on dans ses *Pensées diverses*, qu'en sortant d'une pièce intitulée *Ésope à la cour*, je fus si pénétré du désir d'être honnête homme que je ne sache pas avoir formé une résolution plus forte. » Remarquez que Montesquieu ne parle pas d'une simple impression,

ni même d'une résolution vague, — le trait n'aurait rien de rare, — mais d'une résolution forte et, j'aime à le croire, durable. Boursault en eût été à bon droit très fier, et si le P. Caffaro avait pu connaître cette déclaration, il n'eût pas manqué d'en enrichir sa *Lettre*, quoique Montesquieu fût un philosophe,

Nous aimons à terminer notre étude sur un tel éloge, qui la couronne si bien. Si nous avons compris caractère de Boursault, c'est là assurément la louange à laquelle il eût été le plus sensible. On ne saurait le comparer aux maîtres, quoique, dans sa sphère modeste et sur la fin de sa carrière, il s'en rapproche de plus en plus. Il est beaucoup de personnalités littéraires plus éclatantes que la sienne ; il en est peu de plus sympathiques, pour employer un mot dont on a bien abusé, mais qui ne fut jamais mieux à sa place. L'homme qu'il laisse voir sans cesse sous l'écrivain n'est pas un grand homme, mais c'est un brave homme et un galant homme, qu'on ne peut avoir fréquenté quelque temps, sans ressentir pour lui autant d'estime que d'amitié.

VICTOR FOURNEL.

ÉSOPE A LA VILLE

COMÉDIE

1690

PERSONNAGES

SOPE.
ÉARQUE, gouverneur de Cyzique.
UPHROSINE, fille de Léarque.
GÉNOR, gentilhomme de Lesbos, amant d'Euphrosine.
DORIS, confidente d'Euphrosine.
HORTENSE, fille entêtée de son esprit.
DEUX DÉPUTÉS de Cyzique, tous deux fort vieux.
PIERROT, paysan d'auprès de Cyzique.
GATON, petit garçon fort beau, fils de Léarque.
LÉONICE, petite fille fort laide, sœur d'Agaton.
I. DOUCET, généalogiste.
MINTE, mère d'une fille enlevée.
LBIONE, veuve d'un conseiller-notaire.
OLINETTE, femme de Pierrot.
I. FURET, huissier.
EUX COMÉDIENS.
N MAITRE D'HOTEL.
N SOMMELIER.
N LAQUAIS.

LA SCÈNE EST A CYZIQUE.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

LÉARQUE, EUPHROSINE, DORIS.

LÉARQUE.

nfin ce grand esprit que je brûlais de voir,
'incomparable Esope est ici d'hier au soir.
le vis à loisir, nous soupâmes ensemble :
e me déguise rien, dis-moi ce qu'il t'en semble.
e le trouves-tu pas un aimable homme?

EUPHROSINE.

Moi?

LÉARQUE.

ui.

EUPHROSINE.

Je n'en connais point qui lui ressemble.

LÉARQUE.

Et toi,
Comment le trouves-tu ? Je te crois délicate.

DORIS.

Et ne voulez-vous point, monsieur, que je le flatte?

LÉARQUE.

Dis la vérité pure; autrement ne dis mot.

DORIS.

Vous le souhaitez?

LÉARQUE.

Oui.

DORIS.

C'est un vilain magot,
Franchement.

LÉARQUE.

Quoi, friponne, être assez arrogante...

DORIS.

Si cela vous déplaît, souffrez donc que je mente.
Me voilà toute prête à dire qu'il est beau;
Que c'est, si vous voulez, un Adonis nouveau;
Qu'à le voir sans l'aimer c'est en vain qu'on tra-
[vaille ;
Qu'il n'est pas dans le monde une plus riche taille;
Que du haut jusqu'au bas tout m'en paraît char-
[mant;
Mais ce sera, monsieur, mentir impudemment ;
Et jamais au mensonge on ne m'a vu de pente,
Quoique vice ordinaire à toute confidente.

LÉARQUE.

Il ne te plaît donc pas?

DORIS.

O que pardonnez-moi,
Je ris incognito d'abord que je le voi;
Je ne puis m'en tenir, quelque effort que je fasse ;
Il n'est point de laideur que son museau n'efface ;
Et le reste au visage est si bien assorti,
Qu'il n'a membre en son corps qui ne soit mal bâti.
Celui qui le forma choisit un sot modèle.

LÉARQUE.

S'il lui fit le corps laid, il lui fit l'âme belle.
Plût aux Dieux, tel qu'il est, qu'Euphrosine lui plût!

EUPHROSINE.

Et si je lui plaisais, quel serait votre but,

Mon père?

LÉARQUE.

Ignores-tu jusqu'où va ma tendresse,
Et combien dans ton sort ton père s'intéresse?
Jamais aucun plaisir ne m'a semblé si doux
Que celui que j'aurais de le voir ton époux.

EUPHROSINE.

Mon époux, juste ciel! Que venez-vous de dire?

DORIS.

Bon : ne voyez-vous pas qu'il nous veut faire rire?

LÉARQUE.

Esope, selon toi, n'est donc pas son fait ?

DORIS.

Non.
Pour épouser un singe il faut être guenon.
Car entre nous, monsieur, Esope est un vrai singe :
Celui qui vous est mort, quand il avait du linge,
Un justaucorps, des gants et son petit chapeau,
Au gré de tout le monde était beaucoup plus beau;
Et, s'il faut qu'à vos yeux mon cœur se développe,
Je l'aurais épousé plus volontiers qu'Esope.

LÉARQUE.

S'il faut être animal pour mériter ta foi,
Le singe que j'avais était digne de toi.
Pour moi, que l'esprit charme en quelque endroit
[qu'il brille,
Je ne tiens point Esope indigne de ma fille.

DORIS.

Et quel diantre d'esprit trouvez-vous donc qu'il ait?

LÉARQUE (*à Euphrosine*).

Écoute. En peu de mots en voici le portrait.
Il est laid ; mais crois-moi, c'est une bagatelle :
Un homme est assez beau quand il a l'âme belle;
Et dans le plus bas rang comme dans le plus haut,
Toujours celle d'Esope a paru sans défaut.
Crésus, à qui le ciel fit un si beau partage,
Qu'une richesse immense est son moindre avantage;
Crésus, le plus heureux de tous les potentats,
Se repose sur lui du soin de ses États.
Dans un poste si haut à quoi crois-tu qu'il pense?
A vivre dans le faste, et parmi l'opulence?
A bâtir sa maison des dépouilles d'autrui ?
Il sert le roi, le peuple, et ne fait rien pour lui.
Au riche comme au pauvre il tâche d'être utile;
Et depuis quatre mois qu'il va de ville en ville,

Il enseigne aux petits à faire leur devoir,
Et tempère des grands l'impétueux pouvoir :
A la droite raison il veut que tout se rende ;
Qu'en père de son peuple un monarque commande ;
Et que, mourant plutôt que d'oser le trahir,
Un sujet se restreigne à l'honneur d'obéir.
Comme il est dangereux d'être trop véritable,
Il se sert du secours que lui prête la fable ;
Et, sous les noms abjects de divers animaux,
Applaudit les vertus, et reprend les défauts.
Quoique par bienséance il ne nomme personne,
Si l'on ne se connaît, au moins on se soupçonne ;
Et par cette industrie, en quelque rang qu'on soit,
Il apprend à chacun à faire ce qu'il doit.
Voilà sincèrement le portrait de son âme.

DORIS.

Que vous seriez, monsieur, un bon peintre de femme!
Vous fardez vos portraits admirablement bien.

LÉARQUE.

Quoi! ma fille soupire, et ne me répond rien?
Un mérite si grand ne la rend point sensible?

EUPHROSINE.

Mon père, à mon devoir il n'est rien d'impossible.
Mais Esope est si laid !

LÉARQUE.

Son esprit est si beau!
La raison sur les yeux doit te mettre un bandeau :
Et s'il faut qu'avec toi je m'explique sans feinte,
Ce qu'il a de pouvoir me donne un peu de crainte.
Partout où de Crésus s'étendent les États,
Il dépose à son gré les mauvais magistrats ;
Change les gouverneurs qui, par coups et menaces
Eloignés de la cour, tyrannisent leurs places ;
Casse les officiers qui, pour faire les fins,
Au lieu de cent soldats n'en ont que quatre-vingts ;
Et, de peur que la fraude à la fin ne soit sue,
Ont des gens empruntés pour passer en revue ;
Exclut les conseillers de donner leurs avis,
Quand pendant l'audience ils se sont endormis ;
Bannit les avocats dont l'élégante prose
A l'art de rendre bonne une méchante cause ;
Abolit les brelans, ces honteux rendez-vous
Où l'on tient une école à dresser des filous ;
Défend aux médecins, que nos maux enrichissent,
De prendre de l'argent que de ceux qu'ils guérissent;

Enfin dans cet État, de l'un à l'autre bout,
Esope a sans réserve inspection sur tout.
Quoique ma probité soit exempte d'atteinte,
Peut-être contre moi lui fera-t-on des plaintes :
Gouverneur de Cyzique, où mon sort est si doux,
Je jouis d'un bonheur qui me fait des jaloux ;
Et si jusqu'à l'aimer tu pouvais te contraindre,
Il fermerait la bouche à qui voudrait se plaindre;
A son appartement je vais voir s'il est jour;
Savoir s'il est visible, et lui faire ma cour ;
Lui marquer par mon zèle et par ma déférence...

DORIS.

Vous n'irez pas bien loin, je le vois qui s'avance :
Quel marmouset !

SCÈNE II

ESOPE, LÉARQUE, EUPHROSINE, DORIS.

LÉARQUE.

J'allais pour voir votre grandeur,
Et savoir...

ÉSOPE.

Doucement, monsieur le gouverneur ;
Dans la place où je suis, plus fragile qu'un verre,
Je vais à petit bruit et vole terre-à-terre :
Le terme de grandeur ne fut point fait pour moi.

LÉARQUE.

Eh ! monsieur, c'est un grade acquis à votre emploi.
Tous vos prédécesseurs jusqu'au temps où nous [sommes...

ÉSOPE.

Tous mes prédécesseurs ont été de grands hommes,
Dont le sang, le service, et les hautes vertus,
A ne rien déguiser, méritaient encor plus.
Pour moi, qu'un sort bizarre a tiré de la boue,
Moi de qui pour un temps la fortune se joue,
A quoi que ce puisse être où je sois destiné,
Je me souviens toujours de ce que je suis né.
La fortune est à craindre où manque la sagesse.
Etre aujourd'hui grandeur et demain petitesse,
Garder un long silence après un peu de bruit,
C'est le commun destin des grands par cas fortuit.
Trêve donc de grandeur pour un homme si mince.

LÉARQUE.

Et de quoi vous sert donc d'être auprès d'un grand [prince?
Si les titres d'honneur ne vous entêtent pas,
La richesse à vos yeux doit avoir des appas :
Vous êtes dans un poste où vous n'avez qu'à prendre ;
Tout l'argent de Crésus dans vos mains se vient [rendre ;
Tous ceux qui devant vous remplissaient vos em- [plois,
Quand ils les ont quittés étaient de petits rois :
C'était une fortune aussi haute que prompte.

ÉSOPE.

Monsieur le gouverneur, que je vous fasse un conte,
Je vous prie.

LA BELETTE ET LE RENARD.

Autrefois la Belette ayant faim,
Par un trou fort étroit entra dans une grange,
Où trouvant quantité de grain,
Elle se croit de noce, et d'abord elle mange
Pour le jour, pour la veille, et pour le lendemain.
Enfin, la panse pleine, et toute rebondie,
Elle a peur d'être prise en ce flagrant délit,
Et va par son entrée essayer la sortie;
Mais elle était trop grosse, ou le trou trop petit.
Un Renard sur ces entrefaites,
Passant en cet endroit, et la voyant pâtir,
C'est en vain, lui dit-il, grosse comme vous êtes,
Que vous espérez de sortir.
Je vous plains d'être en ce gîte ;
Mais il peut arriver pis,
Si vous ne rendez bien vite
Tout ce que vous avez pris.

A l'application.

LÉARQUE.

Elle est aisée à faire.

ÉSOPE.

Tant mieux. La vérité ne peut être trop claire.
Ceux de qui la conduite, exempte de soupçons,
A qui se voue au prince offre tant de leçons,
Pour s'en formaliser vont trop droit en besogne.
Pour celui qui sur tout pince, lésine, rogne,
Qui, du bien de Crésus s'attribuant le quart,

Ne manie aucun sou dont il ne prenne un liard ;
Quand il croit sa fortune et solide et complète,
Il éprouve le sort qu'éprouva la belette,
Et surpris dans la grange auprès du tas de grain,
Il ne peut en sortir, pour en être trop plein.
Tâchons d'avoir du bien qui ne coure aucun risque.
Un grand fonds de vertu rarement se confisque :
En faveur, en disgrâce, on est sûr d'en jouir.

LÉARQUE.

Monsieur, on est charmé quand on peut vous ouïr.
Mais faisons, je vous prie, une petite pause.
Peut-être le matin prenez-vous quelque chose :
Un bouillon, du café. Que vous plaît-il des deux ?

ÉSOPE.

Avez-vous du café qui soit bon ?

LÉARQUE.

Merveilleux.

ÉSOPE.

Prenons-en. Ordonnez que l'on nous en apprête.
Il n'est rien de si bon contre le mal de tête.
Quand j'en prends le matin, je suis gai tout le jour.

LÉARQUE.

Vous en aurez ici de meilleur qu'à la cour :
Et dans peu de moments on va vous satisfaire.

ÉSOPE.

Quoi ! faut-il que vous-même...

LÉARQUE.

Oui, j'y suis nécessaire.

(*à Euphrosine.*)

Entretenez monsieur, et ne le quittez pas.

SCÈNE III

ÉSOPE, EUPHROSINE, DORIS.

ÉSOPE.

Me voilà sans défense en proie à vos appas,
Ma belle enfant. Mon cœur a beaucoup de faiblesse ;
Un coup d'œil m'assassine, ou tout au moins me [blesse.

EUPHROSINE.

Monsieur, ne craignez rien. Les Dieux me sont té- [moins
Que je n'y veux donner ni mes vœux ni mes soins.

ÉSOPE.

J'entends. Ce n'est pas là ce qui vous inquiète.
Rarement à votre âge on est sans amourette.
Vous avez le cœur pris?

EUPHROSINE.

Moi?

DORIS.

Ne déguisez rien.
Monsieur est honnête homme, il en usera bien:
Il peut, par le crédit qu'il a sur votre père,
Donner un croc-en-jambe à l'hymen qu'il veut faire.
Oui, monsieur, ma maîtresse aime depuis deux ans
Un gentilhomme aimable et des plus complaisants;
Jeune, galant, bien fait, s'il en est dans le monde;
Propre en linge, en habits, grande perruque blonde;
Enfin de la façon dont le ciel l'a formé,
Il n'est point de mortel plus digne d'être aimé.
Monsieur le gouverneur, que la grandeur entête,
Aux appas de sa fille offre une autre conquête,
Et veut dès aujourd'hui qu'elle applique son soin
A donner de l'amour au plus vilain marsouin...
Voyez la pauvre enfant, elle s'en désespère.
Et vous êtes si bien avec monsieur son père,
Qu'un mot que vous diriez le ferait consentir,
S'il veut qu'elle soit femme, à la mieux assortir,
A lui donner au moins un homme en bonne forme:
Et non, comme il veut faire, une figure énorme,
Que dans sa belle humeur la Nature, en jouant,
A fait et moitié singe et moitié chat-huant.
L'agréable bijou qu'un mari de la sorte!

ÉSOPE.

Et comment nomme-t-on ce chat-huant?

EUPHROSINE.

Qu'importe?
On vous en dit assez disant qu'il me déplaît.
Mon père au premier mot devinera qui c'est.
Ne vous informez point du nom qui me chagrine.

ÉSOPE.

Il ne faut pas toujours s'arrêter à la mine.
Par exemple:

LE RENARD ET LA TÊTE PEINTE.

Jadis un Renard affamé
Rôdant par-ci, par-là, pour faire bonne quête,

Entra dans la maison d'un peintre renommé,
Et trouva sous sa patte une fort belle tête.
Une perruque blonde, ainsi qu'à votre amant,
De l'éclat de son teint relevait l'agrément.
O ciel! s'écria-t-il, qu'elle me semble belle!
C'est grand dommage vraiment
Qu'elle n'ait point de cervelle.

Combien devant nos yeux qui ne s'en doutent pas,
Sous leur grande perruque étalent des appas,
Qui, de la tête peinte étant le vrai modèle,
Ont beaucoup d'apparence et n'ont point de cervelle!
De votre sexe même, et vous le savez bien,
Pour paraître charmante on ne néglige rien:
Et quel malheur plus grand que celui d'être belle,
Lorsqu'à beaucoup d'appas on joint peu de cervelle!
Peut-être que l'amant épris de vos attraits
Est une belle tête, à la cervelle près: [corce;
Il plaît, il touche, il charme, à n'en voir que l'é-
Au fond, l'esprit et lui sont peut-être en divorce.

DORIS.

Je le connais, monsieur, et dedans et dehors:
Son esprit, j'en suis sûre, est mieux fait que son
Je puis, sans le flatter, dire à son avantage [corps;
Qu'il l'a beaucoup plus beau que tous ceux de son âge:
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'en ai fait l'essai.

EUPHROSINE.

Ce qu'elle vous en dit est assurément vrai;
Je puis vous en parler de science certaine.
S'il faut nous séparer, figurez-vous ma peine:
Ce sera pour mon cœur le coup le plus tuant...

ÉSOPE.

Vous ne voulez donc point tâter du chat-huant?

DORIS.

Et fi, monsieur, comment voulez-vous qu'elle en tâte?
Il n'est ragoût si bon qu'un tel morceau ne gâte.
C'est un mets dégoûtant qui fait bondir le cœur.

EUPHROSINE.

Direz-vous à mon père un mot en ma faveur?
Puis-je l'espérer?

ÉSOPE.

Oui, je prétends faire en sorte
Que dès demain...

SCÈNE IV

ÉSOPE, EUPHROSINE, DORIS, UN OFFICIER.

DORIS.

Voici le café qu'on apporte.

ÉSOPE (*à Euphrosine*).

N'en prenez-vous pas ?

EUPHROSINE.

Non.

ÉSOPE.

Quoi, jamais ?

EUPHROSINE.

Rarement.

ÉSOPE.

Prenez-en avec moi, s'il vous plait ; autrement
Il pourrait à vos feux arriver du désordre ;
Et par le chat-huant je vous laisserais mordre.

DORIS.

Eh ! prenez-en, madame, au lieu d'une fois deux,
Et garantissez-vous d'un oiseau si hideux.

EUPHROSINE.

Le café me fait mal.

DORIS.

Je boirais de l'absinthe
Pour trouver à sortir d'un pareil labyrinthe.

EUPHROSINE.

Que l'on m'en donne donc, puisqu'il vous plait ainsi,
Monsieur !

ÉSOPE.

La confidente en prendra bien aussi ?
Je vois bien qu'à la joie elle n'est pas contraire.

DORIS.

Oh, pour moi, volontiers, je suis fille à tout faire.

ÉSOPE.

Allons : à la santé de votre époux futur.
Vous me ferez raison que je crois ?

EUPHROSINE.

A coup sûr.
Vous touchez de mon cœur un endroit trop sensible,
Pour vous rien refuser qui lui semble possible.
Quand vous verrez mon père, appuyez fortement
Sur les perfections de mon premier amant. [vôtre.
J'attends tout d'un secours aussi grand que le

DORIS.

Et surtout pesez bien sur les défauts de l'autre.
Faites-en un portrait vilain au dernier point ;
Quoi que vous en disiez, vous ne l'outrerez point.

EUPHROSINE.

Dites que le premier, digne de ma tendresse,
Est l'homme le mieux fait qu'ait vu naître la Grèce.

DORIS.

Dites que le second, bâti tout de travers,
Est le plus laid mâtin qu'ait produit l'univers.

EUPHROSINE.

Persuadez-lui bien qu'Agénor, je le nomme,
A toutes les vertus qui font un honnête homme.

DORIS.

Persuadez-lui bien qu'il n'est vice si bas
Que n'ait le godenot que je ne nomme pas.

EUPHROSINE.

Que, pour l'un chaque jour renouvelant mon zèle,
Jusqu'au dernier soupir je lui serai fidèle.

DORIS.

Que pour l'autre, mal propre au lien conjugal,
S'il se joue à l'hymen, il s'en trouvera mal :
Et qu'il a sur le front une table d'attente
Qui de sa destinée est la preuve éclatante.
Voilà ce qu'à son père il faut faire savoir.

SCÈNE V

ÉSOPE, EUPHROSINE, DORIS.

UN LAQUAIS, UN OFFICIER.

LE LAQUAIS.

Une dame est là-bas qui demande à vous voir,
Monsieur.

ÉSOPE.

Quelle dame est-ce ?

LE LAQUAIS.

Une dame qu'on nomme...

(*A Doris.*)

C'est cette dame... et là... plus savante qu'un homme :
Dont l'esprit est si creux qu'on n'en voit pas le fond,
Et qui ne parle pas comme les autres font.

DORIS.

Je sais qui c'est. Sortons, rendons-lui ce service ;

L'entretien d'une femme est pour elle un supplice.
Elle veut du pompeux jusqu'au moindre discours.

ÉSOPE.

Qu'elle entre.
(*Le laquais rentre.*)

EUPHROSINE.

Mon espoir est dans votre secours;
Vous me l'avez promis, et je le vais attendre.

ÉSOPE.

Allez, je ferai plus que vous n'osez prétendre.

SCÈNE VI

HORTENSE, ÉSOPE.

HORTENSE.

La Déesse à cent voix, qui du sein d'Atropos
Sauve les noms fameux et les faits des héros,
La Renommée enfin, vous met en parallèle...

ÉSOPE (*bas*).

Quel diantre de jargon celle-ci parle-t-elle ?
Par charité, madame, ou daignez m'excuser,
Ou daignez vous résoudre à vous humaniser :
Votre style est si haut que j'ai peine à l'entendre.

HORTENSE.

Je ne crois pas, monsieur, que j'en puisse descen-
Je l'ai plus de cent fois vainement éprouvé : [dre;
J'ai naturellement l'esprit trop élevé :
Votre peine à m'entendre est une raillerie;
Vous avez l'intellect d'une catégorie...

ÉSOPE.

Madame, en vérité, ce jargon m'est suspect.
Je n'ai jamais appris ce que c'est qu'intellect;
Et je crois sottement, tant j'ai la tête dure,
Qu'une catégorie est une grosse injure.
A quoi sert de parler que pour être entendu ?
Et si je vous entends, je veux être pendu.

HORTENSE.

Quoi ? l'esprit le plus beau de tout notre hémisphère
Voit de l'opacité parmi tant de lumière !
Ce qui passe chez vous pour des obscurités
Chez le monde poli sont des aménités !
Descendre d'où je suis au langage vulgaire
Est un éboulement que je ne saurais faire ;

Le chemin m'en paraît impraticable et long.

ÉSOPE.

Eh ! de grâce, madame, à qui parlez-vous donc ?
Avant qu'un serviteur puisse vous être utile,
Il lui faut plus d'un an pour savoir votre style.
Et pour les étrangers, à parler franchement,
Nul ne peut vous entendre à moins d'un truche-
Etes-vous mariée ? [ment.

HORTENSE.

O ciel ! quelle demande !
Puis-je l'être ?

ÉSOPE.

Eh ! oui-dà ; vous êtes assez grande.

HORTENSE.

Quand les gens comme moi veulent se marier,
Il leur faut même espèce à qui s'apparier.
Voulez-vous qu'un mari dans ses heures brutales,
Pour transmettre après lui ses vertus animales,
Introduise à la vie un nombre de marmots
Qui tiendront de leur père, et qui seront des sots ?

ÉSOPE.

Mais qui voyez-vous donc ? car c'est là ma surprise.

HORTENSE.

Je me tiens dans ma chambre, où je me tranquil-
J'aime mieux être seule, et dans l'inaction, [lise.
Que de mésallier ma conversation.
Un discours sans figure est un mets que j'abhorre ;
Je veux de l'antithèse ou de la métaphore ;
Des mots pleins d'énergie et d'érudition,
Comme inintelligible, inaffectation :
J'y trouve une beauté presque inimaginable.

ÉSOPE.

Voudriez-vous bien entendre une petite fable,
Madame ?

HORTENSE.

Volontiers. L'apologue me plaît,
Quand l'application en est juste.

ÉSOPE.

Elle l'est.

LE ROSSIGNOL.

Un rossignol inquiet et volage,
Dont le gazouillement était touchant et beau,

Ennuyé du même ramage,
Voulut en apprendre un nouveau.
Il avait pour voisine une jeune linotte
Qui d'un flûteur expert recevait des leçons,
Et qui, du flageolet imitant tous les sons,
Semblait avoir appris jusqu'à la moindre note.
Le rossignol, persuadé
Qu'à ses vastes clartés rien n'était difficile,
Apprit grossièrement un ramage guindé,
Et de tous les oiseaux se crut le plus habile.
Mais son sort fut si cruel
Par son imprudence extrême,
Que dans ses plus beaux airs rien n'étant naturel,
Dès qu'il voulait siffler, on le sifflait lui-même.

Pour peu qu'à cette fable on ait d'attention,
On ne peut se méprendre à l'application.
Et comme j'aperçois de la mésalliance
Entre votre mérite et mon insuffisance,
Pour me faire un devoir de n'en pas abuser.
Je vous laisse un champ libre à vous tranquilliser.
(*En s'en allant.*)
Chaque mot qu'elle dit m'étourdit et m'assomme.

HORTENSE.

Hé quoi, ce myrmidon passe pour un grand homme !
Je ne puis revenir de ma perplexité :
Je l'aurais méconnu sans sa difformité.
Je ne sais quelle étoile à mon heure première
Sur le cours de ma vie influa sa lumière ;
Mais je vois peu d'esprits, à les parcourir bien,
Qui soient de l'étendue et de l'ordre du mien.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

EUPHROSINE, DORIS.

DORIS.

Hé, bons Dieux ! qu'avez-vous qui vous rend éper-
[due?

EUPHROSINE.

Je n'en puis plus.

DORIS.

D'où vient...

EUPHROSINE.

Doris, je suis perdue.

DORIS.

Qu'est-ce qu'on vous a fait, et que dois-je penser?

EUPHROSINE.

Il faudrait, que je crois, un peu me délacer.
J'étouffe.

DORIS.

Hé bien, venez çà, que je vous délace.

EUPHROSINE.

Arrête. Je suis mieux ; et voilà qui se passe.

DORIS.

Courage, efforcez-vous; reprenez vos esprits.
Qu'avez-vous ?

EUPHROSINE.

Ce que j'ai ? Je ne puis avoir pis.

DORIS.

Depuis si peu de temps que je ne vous ai vue,
Vous est-il arrivé quelque affaire imprévue?

EUPHROSINE.

Juges-en par mon trouble et par mon désespoir ;
Ou prête-moi l'oreille, et tu vas tout savoir.
Apprends, Doris, apprends que le fourbe d'Esope ..

DORIS.

Achevez ; qu'a-t-il fait le malheureux cyclope?

EUPHROSINE.

Loin de tenir parole, et d'être mon appui,
Il n'a pas dit un mot qui n'ait été pour lui.
Il m'épouse demain par l'ordre de mon père.

DORIS.

Lui, madame !

EUPHROSINE.

Est-ce à tort que je me désespère ?
Parle-moi nettement, nous sommes sans témoins,
Est-ce à tort?...

DORIS.

Non, madame, on se pendrait à moins.
De votre désespoir quelque effet qu'on redoute,
Être femme d'Esope est encore pis sans doute :
Et se précipiter d'un haut rocher à bas
Est un sort moins cruel que d'entrer dans ses bras.
Comment? quand ce magot, d'odieuse mémoire,
A votre époux futur vous a tantôt fait boire,

C'était à sa santé, sans que vous le çrussiez,
Que ce malin bossu voulait que vous bussiez!
Il faut qu'assurément votre père radote.

EUPHROSINE.

Quel époux il me donne, et quel amant il m'ôte!
Tu sais ce qu'est Esope, et ce qu'est Agénor.

DORIS.

Belle comparaison! C'est du fer et de l'or.
Mais Agénor aussi, dont l'amour est extrême,
N'est guère impatient de revoir ce qu'il aime;
Depuis qu'il est parti pour aller à Lesbos
De son père défunt empaqueter les os,
Deux mois sont écoulés, et voici le troisième...

EUPHROSINE.

Qu'aperçois-je, Doris?

DORIS.

Madame, c'est lui-même!

SCÈNE II

AGÉNOR, EUPHROSINE, DORIS.

AGÉNOR.

Quoi! dans votre entretien avais-je quelque part,
Euphrosine?

EUPHROSINE.

Agénor, que vous arrivez tard!

AGÉNOR.

Il est vrai: mais, madame, une tempête étrange...

DORIS.

Madame est mariée, ou peu s'en faut.

AGÉNOR.

Qu'entends-je!
Dis-tu vrai?

DORIS.

Que trop vrai.

AGÉNOR.

Quoi, sincèrement?

DORIS.

Oui,
Un rival venu d'hier vous en sèvre aujourd'hui:
Voilà la vérité toute pure.

AGÉNOR.

Ah! madame,
Avez-vous pu trahir une si belle flamme?

Avez-vous pu...

EUPHROSINE.

Calmez ces mouvements jaloux :
Je suis dans ce malheur plus à plaindre que vous.
Lorsque de trahison votre cœur me soupçonne,
Il ne sait pas qu'Esope est l'époux qu'on me donne.

AGÉNOR.

Esope! Et le moyen de présumer cela ?
L'homme le plus mal fait, le plus laid !

DORIS.

Le voilà.
Il s'est rendu fameux par sa méchante mine ;
On le connaît partout.

AGÉNOR.

Pardon, belle Euphrosine.
Votre père sans doute use ici de ses droits :
Vous avez trop bon goût pour un si mauvais choix.
Esope !

EUPHROSINE.

Tel qu'il est, il a charmé mon père :
Il est infatué de son esprit austère :
Ses égards vont pour lui par delà le respect.

DORIS.

Choisissez pour gémir un endroit moins suspect.
L'appareil que voilà doit assez vous apprendre
Que les clients d'Esope en ce lieu se vont rendre :
Dans ce fauteuil douillet, votre époux prétendu,
Que de tout votre cœur voudriez voir pendu
Va donner audience à qui voudra se plaindre;
Et s'il vous aperçoit, vous en devez tout craindre.
Dans votre appartement menez monsieur sans bruit;
Et si vous y parlez, que ce soit avec fruit :
A soupirer gratis on perd plus qu'on ne gagne.
Il faut aller au fait sans battre la campagne.

EUPHROSINE.

Et si mon père y vient, quel sera mon dépit!

DORIS.

L'amour que vous avez vous fait perdre l'esprit.
Avant que votre père ait ouvert votre porte,
Monsieur sera sorti, si vous voulez qu'il sorte :
Le petit escalier, qui conduit au jardin,
Contre toute surprise offre un secours soudain ;
Allez, sans hésiter, où mon zèle vous pousse.
Hé bien ! Ne voilà pas le chat-huant qui tousse :
Passez de ce côté de peur d'en être vus.

L'animal qui paraît rend tous mes sens émus :
Il n'est pas dans le monde un plus hideux visage.

SCÈNE III

ÉSOPE, LÉARQUE, DORIS.

LÉARQUE.

Doris !

DORIS.

Monsieur.

LÉARQUE.

Hé bien, ma fille est-elle sage?

DORIS.

Fort sage.

LÉARQUE.

Que fait-elle ?

DORIS.

Elle ronge son frein,
Trouve le jour obscur, quoiqu'il soit fort serein;
A votre volonté tâche d'être rebelle:
Et la plus sage fille en ferait autant qu'elle.
Où diantre, je vous prie, est votre jugement?

LÉARQUE.

J'ai parlé, c'est assez, point de raisonnement.
Monsieur lui fait honneur. Dis encor le contraire.

DORIS.

Moi ! non ; mais c'est, je crois, tout ce qu'il lui peut [faire.
Monsieur a ses raisons que je ne blâme pas;
S'il aime ma maîtresse, il lui voit des appas;
Mais Euphrosine aussi n'est pas moins raisonnable;
Et monsieur qu'elle hait, est assez haïssable.
C'est une vérité que je ne puis trahir ;
L'un a raison d'aimer, et l'autre de haïr.
Voilà mon sentiment, puisqu'on veut qu'il éclate.

ÉSOPE.

J'ai près de votre fille une bonne avocate !
Qu'en dites-vous ?

LÉARQUE.

Sortez, impudente.

DORIS.

Je sors.
Mais aurez-vous raison quand je serai dehors?

Serez-vous moins gêné par votre conscience?

ÉSOPE.

De l'air dont elle parle en ma propre présence,
Dieu sait comme en secret je suis sur le tapis.

DORIS.

Je dis la vérité : que dirais-je de pis?
Adieu.

SCÈNE IV

LÉARQUE, ÉSOPE.

LÉARQUE.

Sur ma parole, ayez l'âme tranquille.
Je sais qu'à son devoir Euphrosine est docile.
On l'arrache avec peine à son premier amant.

ÉSOPE.

L'aime-t-elle?

LÉARQUE.

Beaucoup

ÉSOPE.

Et lui?

LÉARQUE.

Pareillement.

ÉSOPE.

Est-il jeune?

LÉARQUE.

A peu près de l'âge de ma fille.

ÉSOPE.

Riche?

LÉARQUE.

Fort riche.

ÉSOPE.

Noble?

LÉARQUE.

Oui, de bonne famille.

ÉSOPE.

Bien fait avec cela?

LÉARQUE.

Parfaitement bien fait.

ÉSOPE.

Pourquoi trouvez-vous donc que je sois mieux son [fait?
C'est changer un bon champ contre une terre en [friche.

Je ne suis, comme on sait, jeune, noble, ni riche.
Pour bien fait, écoutez, je suis de bonne foi,
D'abord qu'un enfant crie, on lui fait peur de moi.
Qui vous peut obliger à l'effort que vous faites?

LÉARQUE.

Et comptez-vous pour rien la faveur où vous êtes?
Beau-père d'un tel homme, et sûr de son crédit,
Il n'est aucun espoir qui me soit interdit.
J'ai pour vous préférer de légitimes causes.

ÉSOPE.

Fort bien. Ayez donc soin d'aplanir toutes choses.

LÉARQUE.

Je vais près de ma fille user de mon pouvoir.

ÉSOPE.

Adieu. Qu'on fasse entrer ceux qui voudront me voir.

SCÈNE V

ÉSOPE, DEUX VIEILLARDS

PREMIER VIEILLARD.

Monseigneur...

ÉSOPE.

Tout d'abord j'interromps cette phrase:
Le mot de monseigneur demande trop d'emphase;
Pour gens faits comme moi je l'abroge.

SECOND VIEILLARD.

Monsieur,
Notre ville demande un nouveau gouverneur.

ÉSOPE.

Et la raison?

PREMIER VIEILLARD.

Le nôtre est devenu trop riche;
On ne peut tant gagner, à moins que l'on ne triche.
Quand il vint s'établir dans son gouvernement,
Il avait pour cortège un laquais seulement,
Et pour tout équipage une méchante rosse:
Maintenant six chevaux font rouler son carrosse.
Il serre le bouton quand on s'adressse à lui...

ÉSOPE.

Passons. Tous ses pareils font de même aujourd'hui.
Menace-t-il? Bat-il sans relâche ni trêve?

SECOND VIEILLARD.

Non, monsieur, mais...

ÉSOPE.

Quoi ? mais...

SECOND VIEILLARD.

Il est si gras qu'il crève :
A s'engraisser encore il applique ses soins.

ÉSOPE.

Un autre qui viendra s'engraissera-t-il moins?
Pour courir à la proie il est le plus allègre.
Rien n'incommode tant qu'un nouveau seigneur [maigre ;
A chaque heure du jour vous l'avez sur les bras ;
Il le faut engraisser, et le vôtre est tout gras :
Et c'est pour le public une chose moins aigre
D'entretenir un gras que d'engraisser un maigre.
Qu'avez-vous à répondre à cela ?

SECOND VIEILLARD.

Nous, monsieur?
Que nous ne voulons plus de nouveau gouverneur ;
Fût-il encor plus gras, nous garderons le nôtre.

PREMIER VIEILLARD.

Monsieur, à cette grâce ajoutez-en une autre.
Le peuple pour son prince est tout zèle, tout feu.
Obtenez de Crésus qu'il s'en souvienne un peu :
Plus il est élevé sur les autres monarques,
Et plus de sa bonté nous attendons de marques.
Auprès d'un si grand roi prenez nos intérêts.

ÉSOPE.

Voici pour vous répondre un apologue exprès.

LES MEMBRES ET L'ESTOMAC.

Les petits sont sujets à des fautes extrêmes.
Un jour les membres, las de nourrir l'estomac,
Dirent que tout leur gain alloit dans ce bissac,
Et, croyant se venger, se punirent eux-mêmes.
Qu'il travaille s'il veut manger !
Chacun à son devoir ne veut plus se ranger :
Les pieds cessent d'aller, les mains cessent de prendre,
Et, lorsque l'estomac voulut les avertir
Qu'ils se repentiraient de le laisser pâtir,
Aucun d'eux ne voulut l'entendre.
Pendant que l'on s'applaudissait
D'avoir fait un si beau divorce,
Plus l'estomac s'affaiblissait,
Moins les membres avaient de force.

Enfin, quand de gronder les membres furent las,
Voulant prendre un air moins farouche,
Les pieds ne purent faire un pas,
Ni les débiles mains aller jusqu'à la bouche,
Et manque de secours l'estomac rétréci
Étant mort par leur faute, ils moururent aussi.

A peser comme il faut le sens de cette fable,
De bonne foi, la plainte est-elle raisonnable?
En donnant de vos biens une légère part,
Le reste en sûreté ne court aucun hasard.
Vous jouissez sans peur de vos fertiles terres;
Elles sont à l'abri du ravage des guerres;
Et vos riches troupeaux paissent dans vos guérets,
Comme si l'on était dans une pleine paix.
La guerre en quatre jours, au pied de vos murailles,
Ferait plus de dégâts que cinquante ans de tailles;
Et de votre repos vos ennemis jaloux,
S'ils ne l'avaient chez eux, l'apporteraient chez vous.
Comme un bon estomac, Crésus avec usure
Sur le corps tout entier répand sa nourriture;
Et des membres divers infatigable appui,
Il travaille pour eux plus qu'ils ne font pour lui.
A redoubler vos soins ces raisons vous invitent.
Plus l'estomac est bon, plus les membres profitent;
Quand il a de la force, ils sont forts, agissants;
Et, quand il est débile, ils sont tout languissants :
C'est une vérité qu'on ne peut mettre en doute.

PREMIER VIEILLARD.

On est plus que content pour peu qu'on vous écoute.
Heureux qui tous les jours a le bien de vous voir!
En se divertissant on apprend son devoir :
Ce que par l'estomac nous prescrit votre fable
Est de tous les devoirs le plus indispensable.
Adieu. Puissiez-vous vivre encore un siècle au moins!

SECOND VIEILLARD.

Et puissions-nous tous deux en être les témoins.
Du meilleur de mon cœur je fais cette prière.

ÉSOPE.

Oh! je n'en doute point, et je vous crois sincère.
C'est sans difficultés que dans cent ans d'ici
Vous voudriez bien me voir, et moi vous voir aussi.
J'en sais qui donneraient une bien grosse somme...

SCÈNE VI

ÉSOPE, PIERROT.

PIERROT.

Têtidié, je vois bien que vous êtes mon homme.
Vous seriez un menteur si vous disiez que non,
Malgré vous, votre bosse enseigne votre nom.
Serviteur.

ÉSOPE.

Avez-vous quelque chose à me dire ?

PIERROT.

Je ne saurais vous voir et m'empêcher de rire.
Je n'ai vu de ma vie un plus drôle de corps.
Ce que j'ai sur le cœur je le boute dehors.
Au reste, bon vivant, tout aussi bien qu'un autre.

ÉSOPE.

Venons au fait. Mon temps m'est plus cher que le
Voulez-vous quelque chose ? [vôtre.

PIERROT.

Et mordié, l'on sait bien
Qu'on ne voit pas les gens quand on ne leur veut rien:
Voici ce que je veux : écoutez bien.

ÉSOPE.

J'écoute.

PIERROT.

J'ai, comme vous voyez, un peu d'esprit.

ÉSOPE.

Sans doute.

PIERROT.

D'un village ici près je suis le fin premier :
J'ai bon vin dans ma cave et blé dans mon grenier.
J'ai des bêtes à corne, et des troupiaux à laine :
Et ma cour de volaille est toujours toute pleine :
Mais tenez, franchement, j'en dis du mirlirot.
Têtidié, je suis las d'être appelé Pierrot.
J'ai, dans un sac de cuir raisonnablement large,
Plus d'argent qu'il n'en faut pour avoir une charge.
Enfin, bref, je veux être apprenti courtisan.
J'ai mon cousin germain, comme moi paysan,
Qui sortit de chez lui le bissac sur l'épaule,
Des sabots dans ses pieds, dans sa main une gaule,
Et qui par la mordié fait si bien et si biau,
Qu'il est auprès du roi comme un poisson dans l'iau.

Il n'est pour bien nager que les grandes rivières.
Je ferai notre femme une des chambrières
De la reine... et puis crac. Et mordié que sait-on ?
Vous qui du roi Crésus êtes le factoton,
Je vous prie, en payant, de me rendre un sarvice,
Car chez vous autres grands, point d'argent, point [de Suisse.
Choisissez-moi vous-même une charge.

ÉSOPE.

A vous ?

PIERROT.

Oui.
A votre aise ; demain, si ce n'est aujourd'hui.
Prenez-en une... là... qui soit bien mon affaire.
Qui rapporte biaucoup, et qui ne coûte guère.

ÉSOPE.

Quelle charge à la cour vous est propre ?

PIERROT.

Et mordié
Qu'importe ? connétable, ou bien valet de pié.
Vingt francs plus, vingt francs moins, que rien ne [vous empêche.
Je ne sais ce que c'est que de faire le blêche.
Qui dira le contraire en a mordié menti :
Et voilà, palsandié, comme je suis bâti.

ÉSOPE.

Eh ! monsieur le manant, apprenez-moi, de grâce,
Puisque vous êtes bien, pourquoi changer de place ?
Pourquoi vous transplanter, et sortir de ces lieux ?

PIERROT.

Pardié, si je suis bien, c'est pour être encor mieux.

ÉSOPE.

Fort bien ; c'est raisonner, et j'aime qu'on raisonne.
Voyons si dans le fond votre raison est bonne.
Vous dites que chez vous rien ne vous manque ?

PIERROT.

Non.

ÉSOPE.

Vous avez de bon vin ?

PIERROT.

Oui, têtidié, fort bon.
J'en trinque..

ÉSOPE.

Vous mangez sans nulle défiance ;
Sans d'aucun héritier craindre l'impatience ?

PIERROT.

Oui, pardié.

ÉSOPE.

Vous dormez sans trouble et sans effroi;
Tant qu'il vous plaît ?

PIERROT.

Mordié, je dors comme je boi.
Tout mon soûl.

ÉSOPE.

Vous avez quelques amis sincères ?

PIERROT.

Je le sommes tretous, je vivons comme frères ;
Quand l'un peut sarvir l'autre, il n'y manque jamais;
Et si j'avons du bien, je le mangeons en paix.
Les fêtes sous l'ormiau j'allons jouer aux quilles,
Ou bien j'allons sur l'harbe avec les jeunes filles ;
Et je batifolons tant que dure le jour.

ÉSOPE.

Et tu veux acheter une charge à la cour ?
Où peux-tu rencontrer une plus douce vie ?
Tu manges, bois, et dors quand il t'en prend envie :
Et je sais force gens de grande qualité
Qui n'ont pas à la cour la même liberté.
Il n'est point là d'amis dont on ne se défie ;
On n'y boit point de vin que l'on ne falsifie ;
Quelque pressant besoin qu'on ait d'être repu,
On n'y saurait manger sans être interrompu ,
Et quand de lassitude en soi-même on sommeille,
Quelque peine qu'on souffre, il faut souvent qu'on
Préfère ton repos à tout cet embarras ; [veille.
Et sois sage du moins comme un de ces deux rats.
Écoute :

LES DEUX RATS.

Un rat de cour, ou si tu veux, de ville,
Voulant profiter du beau temps,
S'échappa du cellier qui lui servait d'asile,
Et fut se promener aux champs.
Comme il respire l'air dans un sombre bocage,
Il rencontre un rat de village ;
D'abord bras dessus, bras dessous :
Après s'être bien dit serviteur, moi le vôtre,
Le rat campagnard pria l'autre

D'aller se rafraîchir dans quelqu'un de ses trous.
Là, le villageois le régale,
De raisins, de pommes, de noix;
Mais quoi que son zèle étale,
Rien ne touche le bourgeois;
Et pour un rat d'un tel poids,
Cette vie est trop frugale.
Venez-vous-en, dit-il, me voir à votre tour;
Je veux avoir ma revanche,
Et vous régaler dimanche;
Je loge en tel endroit, proche un tel carrefour.
Le sobre rat des champs qui du bout d'une rave
Dînait assez souvent, et ne dînait pas mal,
Trouve l'autre dans la cave
D'un gros fermier général.
Huile, beurre, jambon, petit salé, fromage,
Tout y regorge de bien:
Et ce qui pour le maître est un grand avantage,
Cela ne coûte guère, ou pour mieux dire, rien.
Nos deux rats, étant à même,
Avaient de quoi se soûler:
Mais un chat, par malheur, s'étant mis à miauler,
Ils se crurent tous deux dans un danger extrême.
Le péril étant passé,
Ils revinrent à leur proie;
Mais leur repas à peine était recommencé,
Qu'on revient troubler leur joie :
Tantôt c'est un sommelier
Qui veut boire bouteille avec ses camarades,
Et tantôt un autre officier
Veut de l'huile pour ses salades.
Enfin le pauvre rat, qui, dans son cher hameau,
Passait ses heureux jours sans crainte et sans envie,
Las de voir qu'à chaque morceau
Il soit en danger de la vie,
Prend congé de son hôte en lui disant ces mots:
Vos mets ne me touchent guère :
Peut-on faire bonne chère
Où l'on n'a point de repos?

Ne m'avoûras-tu pas que ce rat fut fort sage,
De vouloir promptement regagner son village?
De quoi sert l'abondance au milieu du danger?
Il avait force mets, et ne pouvait manger.
Ton sort sera pareil si tu prends une charge.

PIERROT.

Après ce que je sais, mordié, je m'en gobarge.
Moi, donner de l'argent, je serais un grand fou,
Pour n'oser ni manger, ni dormir tout mon soûl!
Pour ne boire jamais que du vin qu'on frelate!
Pour être jour et nuit comme un chat sur ma patte!
Pour avoir des amis qui sont de vrais Judas!
Nenni, mordié, nenni, je ne m'y frotte pas.
C'est avoir de l'esprit de donner une somme
Pour manger à son aise, et dormir d'un bon somme;
Mais dépenser son bien pour acheter du mal,
Révérence parler, c'est être un animal.
Tenez, sans le plaisir que m'a fait votre fable,
J'allais être assez sot pour être connétable.
Dieu sait comme à loisir je m'en mordrais les doigts!

ÉSOPE.

Adieu. Si tu le peux, sois sage une autre fois!
Surtout ne prends jamais de fardeau qui t'assomme.

PIERROT.

Têtidié, que ce rat était un habile homme!
Vous êtes vous et lui, tant plus j'ouvre les yeux,
De tous les animaux ceux que j'aime le mieux.
Plaquez là votre main. Si vous me voulez suivre,
Je m'offre de bon cœur de vous renvoyer ivre :
J'ai d'un vin frais parcé, qu'on ne frelate point,
Dont je chamarerons le moule du pourpoint.
Venez.

ÉSOPE.

Adieu, Pierrot. Encore un coup, sois sage.

PIERROT.

Eh ! mordié, que de joie aurait notre village!
On n'a jamais tant ri que nous ririons tretous,
De voir un margajat fagoté comme vous.
Stanpendant qu'à venir votre esprit se résoude;
Adieu, quand vous voudrez je hausserons le coude.
Si je vous y tenais, je boirions à ravir.

SCÈNE VII

ÉSOPE, PIERROT, UN MAITRE D'HÔTEL.

LE MAITRE D'HÔTEL.

Monsieur, on vous attend, et l'on vient de servir.

ÉSOPE.

Allons.

PIERROT.

St, st, un mot. Comme amis l'un de l'autre,
Buvez à ma santé, je vais boire à la vôtre;
Et, par six rougebords avalés de bon cœur,
Vous montrer que Pierrot est votre sarviteur.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

LÉARQUE, EUPHROSINE, DORIS
derrière et assez loin.

LÉARQUE (*à Euphrosine*).

Vous ne méritez pas les honnêtes manières
Qui me font avec vous abaisser aux prières.
Qu'Agénor soit aimé, qu'Ésope soit haï,
N'importe, je suis père, et veux être obéi.
A toutes vos raisons, la mienne est préférable.

DORIS.

Oui, quand votre raison sera plus raisonnable.

LÉARQUE.

Démon né pour me nuire, apprends-moi d'où tu sors.
Je t'ai fait satisfaire et t'ai mise dehors.
Je ne te veux plus voir diviser ma famille,
Et mettre mal ensemble et le père et la fille.
Qui te peut, malgré moi, faire encor revenir?

DORIS.

Un sot zèle pour vous qui ne saurait finir.
Je m'en veux mal.

LÉARQUE.

Et moi, je veux mal à ton zèle.

DORIS.

Je reviens en ce lieu moins pour vous que pour elle.

LÉARQUE.

Pour elle ni pour moi, je ne t'y veux point voir.

DORIS.

Moi, je veux jusqu'au bout signaler mon devoir.
De quoi vous plaignez-vous que de mon zèle extrême
Qui veut vous obliger à rentrer en vous-même?
Je suis au désespoir, et ce n'est pas à tort,
De voir tant de vertus faire naufrage au port.

Ce n'est point l'intérêt qui vers vous me rappelle.
Reprenez votre argent, et laissez-moi mon zèle.
Laissez-moi le plaisir, sans en être jaloux,
D'avoir pour votre enfant plus d'amitié que vous.
Il ne s'est jamais vu fille mieux élevée,
Jeunesse si docile et si bien cultivée;
Son mérite naissant promettait d'aller loin :
Pour tout dire en un mot, j'en avais pris le soin;
Et je sens un chagrin qui me pénètre l'âme
Quand une honnête fille est malhonnête femme.
Voilà ce que souvent cause un père têtu.

LÉARQUE.

Quoi ! ma fille étant femme aura moins de vertu?

DORIS.

Qui que ce soit, monsieur, qui soit femme d'Ésope,
Il n'est pas mal aisé d'en tirer l'horoscope.

LÉARQUE.

Comment?

DORIS.

Vous m'entendez. Quel besoin d'achever?

LÉARQUE.

Qu'en arrivera-t-il?

DORIS.

Qu'en peut-il arriver?
Je vous mets en sa place, et je vous prends pour elle.
Si vous aviez vingt ans et que vous fussiez belle,
Et qu'un homme bien fait et bien aimé de vous,
Vous vît donner par force un magot pour époux,
Quand vous vous trouveriez un moment tête-à-tête,
Quelle vertu, monsieur, ne ferait pas la bête?
Ne nous entêtons point, et parlons de bon sens.
Quoi ! les gens les mieux faits ne seront pas exempts
D'une contagion qui devient si commune,
Et vous croyez qu'Esope aura plus de fortune?
Quelque femme qu'il ait, je le dis en un mot,
Si ce n'est qu'une sotte, il faut qu'il soit un sot.
J'en réponds.

LÉARQUE.

Apprends-moi, pernicieuse peste,
Si ta langue maudite a joué de son reste.
As-tu fait?

DORIS.

Oui.

LÉARQUE.

Sors donc, abominable esprit.

DORIS.

Je ne sortirai point sans congé par écrit.
Je prétends que l'on sache où mon zèle m'emporte,
Et par quelle raison vous voulez que je sorte.

LÉARQUE.

Parce que je le veux. Sors d'ici de ce pas.

DORIS.

Dussiez-vous me tuer, je n'en sortirai pas.
Donnez-moi vingt soufflets, c'est ce que je demande :
Choisissez quelle joue il vous plaît que je tende :
Me voilà prête à tout, hors à me séparer
D'une pauvre brebis qu'un loup veut dévorer.
Eh ! monsieur, rappelez votre tendresse extrême ;
Et laissez-moi...

LÉARQUE.

Demeure, et laisse-moi toi-même.
(*A Euphrosine*).
Quelque insolent discours que j'en aie essuyé,
Je vous la rends. Tantôt vous m'en avez prié.
Mais à condition, c'est moi qui vous l'impose,
Que pour l'amour de moi vous ferez quelque chose.
Ésope, qui demain doit être votre époux,
N'est qu'à demi content s'il ne vous tient de vous :
Il vous doit venir voir, assuré par moi-même
Que vous serez sensible à cet honneur extrême ;
Et qu'en fille bien née et qui sait son devoir,
Vous aurez du plaisir à le bien recevoir.
Faites-moi dire vrai : le voilà qui s'avance.

SCÈNE II

ÉSOPE, LÉARQUE, EUPHROSINE, DORIS.

LÉARQUE.

Ma fille vous attend avec impatience,
Monsieur. Suis-moi, Doris, et laissons-les tous deux
Exprimer leur tendresse et parler de leurs feux.

SCÈNE III

ÉSOPE, EUPHROSINE.

(*Ils font une petite scène muette, et sont un espace de temps sans se parler*).

ÉSOPE.

Beauté, qui dans mon cœur lancez plus d'une flèche,

La conversation me paraît un peu sèche.
On dit que les amants, pour ne se rien celer,
Au défaut de la voix ont les yeux pour parler :
Et nous, pour éviter le chemin ordinaire,
Nous nous faisons entendre à force de nous taire.
Honorez, s'il se peut, objet charmant et doux,
D'un regard plus benin votre futur époux.
Tel que vous me voyez, trente beautés me briguent;
Elles n'ont point d'attraits qu'elle ne me prodiguent;
Pour toute autre que vous j'ai le cœur engourdi,
Et vous me préférez un petit étourdi...

EUPHROSINE.

S'il était devant vous, ce que son air inspire
Sans doute suffirait pour vous faire dédire.

ÉSOPE.

Un petit fat.

EUPHROSINE.

Monsieur...

ÉSOPE.

Un petit freluquet,
De qui tout le mérite est un peu de caquet.

EUPHROSINE.

Je vais, pour repousser l'affront que vous lui faites,
Le peindre tel qu'il est, et vous tel que vous êtes.
Vous me direz après qui doit plaire à mes yeux.

ÉSOPE.

Non, naturellement je suis peu curieux.
Ne bougez. Sans orgueil on ne se fait point peindre.

EUPHROSINE.

Ce n'est pas un malheur que vous ayez à craindre.
Si l'on vous avait peint, vous verriez d'un coup
[d'œil
Que vous auriez grand tort d'en avoir de l'orgueil.

ÉSOPE (*bas*).

La petite friponne a des raisons piquantes,
Qui pourtant dans le fond ne sont pas trop mé-
[chantes.
Voyons si, de son sexe, on aime constamment.
Vous me préférez donc votre insipide amant;
Votre colifichet plein de fard et de gomme;
Qui pour toutes vertus est un beau petit homme;
Et qui bornant ses soins à s'orner le dehors,
A l'esprit mal bâti, plus que je n'ai le corps ?

EUPHROSINE.

Pour la dernière fois, épargnez ce que j'aime :

Ce que vous offensez m'est plus cher que moi-même ;
Si vous continuez ces mots injurieux,
J'en sais de plus piquants qui vous conviendront
[mieux :
Un si juste courroux n'aura point de limites.

ÉSOPE.

Parlons net. L'aimez-vous autant que vous le dites ?

EUPHROSINE.

Si je l'aime !

ÉSOPE.

Écoutez, l'hymen dure longtemps ;
Quand il fait un heureux, il fait vingt mécontents.
Vous êtes dans un âge où le cœur, faible et tendre,
Par un objet qui plaît est facile à surprendre ;
Mais quand c'est pour toujours qu'on se doit engager
L'exemple que voici doit y faire songer.

L'ALOUETTE ET LE PAPILLON.

Autrefois une Alouette,
Q'aimait un riche Coucou,
Épousa par amourette
Un fort beau Papillon qui n'avait pas un sou :
Outre beaucoup d'indigence,
Il avait tant d'inconstance,
Qu'il muguettait les fleurs, et les poussait à bout.
Rien ne pouvait fixer ni ses vœux, ni sa flamme ;
Cependant sa pauvre femme
Avait disette de tout.
Elle connut bientôt, quoique trop tard pour elle,
Que lorsqu'on veut s'unir pour jusques au tombeau,
Un époux inconstant et beau
N'en vaut pas un laid et fidèle.

Dans l'âge où me voilà, je ne suis pas si fou,
Que je ne sache bien que je suis le coucou :
Je suis laid ; mais enfin, je fais une figure
Qui me venge du tort que m'a fait la nature ;
Et, quoi que mon rival vous promette aujourd'hui,
Vous serez plus heureuse avec moi qu'avec lui.
Pesez ce que je dis, sans aigreur ni rancune.

EUPHROSINE.

Il est vrai qu'avec vous j'aurais plus de fortune :

Mais lorsqu'à l'amour seul un cœur est destiné,
Quand il a ce qu'il aime, est-il infortuné ?
Ne désunissez pas deux cœurs faits l'un pour l'au-
Il est d'autres objets bien plus dignes du vôtre:[tre;
La grandeur que je fuis sera plus de leur goût ;
Et mon cher Agénor me tiendra lieu de tout.
Je mourrais de douleur s'il m'était infidèle ;
Mais pour le devenir il a l'âme trop belle : [avoir,
Le plus grand des chagrins que nous puissions
C'est d'être l'un et l'autre un moment sans nous voir.
Vous donnez des leçons que tout le monde admire.
Pratiquez le premier ce qu'on vous entend dire :
De deux jeunes amants ne troublez pas la paix,
Et ne vous signalez qu'à force de bienfaits.
Quel plaisir aurez-vous de me voir malheureuse ?

ÉSOPE.

Qu'une fille a d'esprit quand elle est amoureuse!
On ne peut s'exprimer en des termes plus doux.
Vous n'avez pas eu peur de me rendre jaloux.
En parlant d'Agénor vous aviez des extases ;
Et l'amour vous aidait à bien tourner vos phrases.
Monsieur le gouverneur, que je vais bientôt voir,
Ne balancera pas à faire son devoir.
Je vous ai près de lui déjà rendu service :
Je vous promets encore un aussi bon office :
Vous verrez quel amant vous sera réservé.

EUPHROSINE.

Et moi, qui vous connais pour un fourbe achevé ;
Moi, qui de votre fraude ai sujet de me plaindre ;
Moi, qui ne sais qu'aimer, et qui ne sais point fein-
Je vous déclare ici qu'Agénor a ma foi ; [dre,
Que je suis toute à lui, comme il est tout à moi ;
Que toute la grandeur où le roi vous appelle
N'aura pas le pouvoir de me rendre infidèle ;
Et que si de mon père on aigrit le courroux,
J'épouserai la mort plus volontiers que vous.
Vous m'épouvantez plus qu'elle ne m'épouvante.
Adieu.

ÉSOPE (*seul*).

Qui le croirait ? Une fille constante!
Quel prodige !

SCÈNE IV

M. DOUCET, ÉSOPE.

M. DOUCET.

Monsieur, sur un avis certain,
Que vous devez ici vous marier demain,
Je viens vous supplier de m'accorder la grâce
D'empêcher de mourir votre future race,
Et de ressusciter vos aïeux qui sont morts.

ÉSOPE.

Quoi ! vous faites rentrer les âmes dans les corps?
Il faut qu'apparemment vous sachiez la magie.

M. DOUCET.

Non, monsieur, mais j'excelle en généalogie.
J'ennoblis en payant d'opulents roturiers,
Comme de bons marchands et de gros financiers.
Je leur fais des aïeux de quinze ou seize races,
Dont le diable aurait peine à démêler les traces.
L'or, la gueule, l'argent, le sinople et l'azur,
Me font mettre en éclat l'homme le plus obscur.
L'un sur son écusson porte un casque sans grille,
Dont le père autrefois a porté la mandille;
L'autre prend un lambel, en cadet important,
Dont on a vu l'aïeul gentilhomme exploitant.
Enfin ma renommée exposée aux satires
Par tant de roturiers dont j'ai fait des messires,
Pour tenir désormais des chemins différents,
Je consacre mon art aux véritables grands,
A la vertu guerrière, à la haute naissance;
Et c'est avec plaisir par vous que je commence.
Le sang dont vous sortez trouve si peu d'égal...

ÉSOPE.

Monsieur le blasonneur, vous me connaissez mal,
Je ne sais d'où je sors, ni quel était mon père.

M. DOUCET.

A qui manque d'aïeux j'ai le secret d'en faire :
Et pour deux mille écus pour le prix de mon soin,
Je vous ferai venir des aïeux de si loin,
Aux grandes actions toujours l'âme occupée,
Que la vérité même y serait attrapée.
Jugez de mon savoir : par les soins que j'ai pris
Le fils d'un maréchal est devenu marquis.

ÉSOPE.

Vous avez, je l'avoue, un talent admirable ;
Mais rien n'est beau pour moi qui ne soit véritable :
Quand on me croirait noble à faire du fracas,
Pourrais-je me cacher que je ne le suis pas?
Dites.

M. DOUCET.

Si l'on avait cette délicatesse, [blesse.
Adieu plus des trois quarts de ce qu'on croit no-
Il n'en est presque point, à vous parler sans fard,
Qui n'ait pour faire preuve eu besoin de mon art.
Je sais de gros seigneurs qui seraient dans la crasse
Sans la révision que je fis de leur race,
Où je substituai, tant mon art est divin, [de vin.
Trois maréchaux de camp pour trois marchands
Si pour votre noblesse il vous manque des titres,
Il faudra recourir à quelques vieilles vitres,
Où nous ferons entrer, d'une adroite façon,
Une devise antique avec votre écusson.
Vingt douteuses maisons qui sont dans la province,
Pour se mettre à l'abri des recherches du prince,
Avec cette industrie ont trouvé le moyen
De prouver leur noblesse admirablement bien.
Vous serez noble assez, si vous paraissez l'être.

ÉSOPE.

Et comment. s'il vous plaît, le pourrai-je paraître?
Ai-je un extérieur qui puisse faire voir...

M. DOUCET.

Je vous trouve l'air noble autant qu'on peut l'avoir.

ÉSOPE.

A moi!

M. DOUCET.

Sur votre front certain éclat qui brille
Montre que vous venez d'une illustre famille.

ÉSOPE.

Il est vrai, j'ai l'air grand ! l'aspect noble !

M. DOUCET.

Beaucoup.

ÉSOPE.

Et ma taille? Tenez, voyez-moi plus d'un coup:
Comment la trouvez-vous? parlez avec franchise.

M. DOUCET.

Petite, mais bien faite.

ÉSOPE.

Et ma bosse ?

M. DOUCET.

Bien prise;
Et qui vous sied si bien...

ÉSOPE.

Il faut, en vérité,
Pour tant de flatterie être bien effronté!
Je sais certaine fable où le bon sens abonde,
Qui vient sur vous et moi le plus juste du monde.

LE CORBEAU ET LE RENARD.

Un oiseau laid (c'est moi) qu'on nomme le corbeau,
Tenant en son bec un fromage,
Un renard fin (c'est vous), pour lui tendre un panneau,
Le salue humblement, et lui tient ce langage:
Que vous êtes un bel oiseau!
Mon Dieu, l'agréable plumage!
Je crois que votre ramage
Est pour le moins aussi beau,
Et qu'on ne saurait voir un plus parfait ouvrage.
Si l'on vous entendait fredonner quelques airs,
On enverrait l'aigle paître;
Et les habitants des airs
Vous accepteraient pour maître.
Le crédule corbeau, qui se laisse entêter,
A la tentation facilement succombe:
Il ouvre le bec pour chanter,
Et d'abord le fromage tombe.
Pendant qu'il en soupire, et de rage et d'ennui,
L'autre gobe la proie et se moque de lui.

Voilà comme à peu près, en marchant sur sa piste,
Ferait à mon égard le généalogiste,
Si de sa flatterie il m'avait infecté
Et que de son venin mon cœur fût empesté.
Je dis ce mot exprès: car il n'est point de peste
Qui soit plus dangereuse, et qui soit plus funeste
Que l'appât décevant, le poison séducteur,
Que répand chaque jour la bouche d'un flatteur.

M. DOUCET.

Il est vrai qu'un flatteur est un monstre effroyable.

ÉSOPE.

Hé pourquoi l'es-tu donc, adulateur du diable?
Pourquoi? dis.

M. DOUCET.

Je le suis à mon corps défendant:
Si je ne l'étais pas, je serais imprudent:
C'est par ce seul endroit que les grands s'amadouent:
Ils ne souffrent près d'eux que des gens qui les louent:
Ils veulent qu'on appelle, et n'en sont point confus,
Leurs défauts qualités, et leurs vices vertus:
A qui veut s'avancer c'est la plus sûre route:
Puisque c'est leur plaisir, qu'est-ce que cela coûte?
Et quand ils ont des mets suivant leurs appétits,
Qui doit-on en blâmer des grands ou des petits?

ÉSOPE.

S'il n'était des flatteurs, que le diable fait naître,
Les grands qui sont flattés se passeraient de l'être;
Et faute d'encenseurs pour les défauts qu'ils ont,
Ils s'accoutumeraient à se voir tels qu'ils sont.
Ils verraient bien souvent, par leur esprit aride,
Qu'un noble sans science est un cheval sans bride,
Qui, n'étant retenu ni par mors ni par frein,
S'abandonne à sa fougue et prend un mauvais train.
Mais pour empoisonner un jeune gentilhomme
Que divertit la chasse, et que l'étude assomme,
On lui met dans l'esprit que rien n'est si galant
Que l'innocent plaisir de tirer en volant:
Que d'un noble effectif c'est la pente secrète:
Que c'est pour les pédants que la science est faite:
Et pour toutes vertus, par la suite des ans,
Il chasse, il boit, il joue, et bat les paysans.
Ce noble, enseveli dans un fond de province,
A charge à sa patrie, inutile à son prince,
Sans l'état malheureux où les flatteurs l'ont mis,
Ferait grâce aux perdreaux et peur aux ennemis.
Par une indignité qu'on peut nommer atroce,
Vous m'avez flatté, moi, jusqu'à louer ma bosse:
Il faut être corbeau pour donner là-dedans.

M. DOUCET.

J'ai cru que vous aviez la faiblesse des grands.
J'en sais de contrefaits bien plus que vous ne l'êtes,
Que je vois applaudir sur leurs tailles bien faites.
Vingt petits près d'un grand sont vingt approbateurs.

ÉSOPE.

Moi, qui ne flatte point, et qui hais les flatteurs,
J'ai, pour vous obliger, un service à vous rendre.

M. DOUCET.

Oh!...

ÉSOPE.

Je vous avertis que vous vous ferez pendre.

M. DOUCET.

Moi, monsieur?

ÉSOPE.

Oui, vous-même: en propre original.

M.DOUCET.

J'oblige tout le monde, et ne fais point de mal.

ÉSOPE.

Ces blasons frauduleux ajoutés à des vitres
Contre les droits du roi sont autant de faux titres;
Et l'intervalle est bref de faussaire à pendu.

M. DOUCET.

Monsieur, peut-être ailleurs êtes-vous attendu;
Je ne vous retiens point, c'est assez que j'obtienne...

ÉSOPE.

Non, mais vous craignez, vous, que je ne vous [retienne.

M. DOUCET.

Si vous saviez, monsieur, jusqu'à quel point je suis...

ÉSOPE.

Allez, je fais du mal le plus tard que je puis.
Retirez-vous.

SCÈNE V

ÉSOPE, AMINTE.

AMINTE.

Monsieur, vous voyez une mère
A qui l'on fait souffrir une douleur amère;
Je ne saurais parler tant je suis hors de moi.
De grâce, vengez-moi, mon cher monsieur.

ÉSOPE.

De quoi?
Qu'est-ce qu'on vous a fait? Expliquez-vous.

AMINTE.

Je n'ose.

ÉSOPE.

A-t-on pris votre bien?

AMINTE.

Ce serait peu de chose.
Le bien n'est pas d'un prix à causer ma douleur.

ÉSOPE.

A-t-on furtivement attaqué votre honneur?
Répondez.

AMINTE.

Je ne puis, et cela doit suffire.
C'est vous en dire trop que de n'oser rien dire.

ÉSOPE.

J'ai l'esprit un peu dur ; parlez-moi sans façon.

AMINTE.

Lorsque l'on se marie, à quoi s'amuse-t-on ?
Je n'avais pour tout fruit de la foi conjugale
Qu'une fille, mais belle à n'avoir point d'égale ;
Elle était à quinze ans l'objet de mille vœux.
Que c'est pour une fille un âge dangereux !
La mienne d'un jeune homme éperdument aimée,
A l'aimer à son tour s'étant accoutumée,
Quelques soins qu'on eût pris de la bien élever,
A consenti sans peine à se faire enlever.
Dépêchez un prévôt avec tout son cortège :
Déjà le ravisseur a peut-être... que sais-je ?
Ils s'aiment tendrement ; ils sont seuls, sans té-
Je tremble. [moins.

ÉSOPE.

A dire vrai, l'on tremblerait à moins :
Mais parlons de sang-froid. Votre fille enlevée,
Est-ce une vérité qu'on vous ait bien prouvée ?
Il me serait fâcheux d'agir en étourdi.

AMINTE.

Je suis sûre, monsieur, de ce que je vous di.
Faut-il d'autres témoins que ma douleur extrême ?

ÉSOPE. [même.

Il est bon, s'il vous plaît, que j'en sois sûr moi-
Qui l'a vue enlever ? Où l'a-t-on prise ? Quand ?

AMINTE.

Je n'en ai qu'un témoin, mais il est convaincant ;
On ne peut contre lui donner aucun reproche.
Pour l'avoir toujours prêt, je le porte en ma poche.
Voyez, par ce billet que je mets en vos mains,
Si j'ai lieu de douter du malheur que je crains.
Lisez.

ÉSOPE *lisant.*

« Je suis aimée et j'aime ;
» C'est, je crois, vous en dire assez : [même
» Personne mieux que vous ne connaît par soi-
» Ce que c'est que deux cœurs que l'amour a bles-
» Trois fois de vos amants épousant la fortune, [sés :
» Vous les avez suivis en tous lieux, à leur choix ;
» Et qui s'est, comme vous, fait enlever trois fois

» Doit bien me le pardonner une. »
Diantre !

AMINTE.

Eh bien, ce billet parle-t-il clairement?
Êtes-vous éclairci de la chose?

ÉSOPE.

Oui vraiment.
Je trouve ce billet assez intelligible.

AMINTE.

A ma juste douleur soyez donc plus sensible.

ÉSOPE.

Vous, contre votre fille ayez moins de courroux;
Elle n'est point coupable.

AMINTE.

Elle?

ÉSOPE.

Non.

AMINTE.

Qui donc?

ÉSOPE.

Vous.

L'ÉCREVISSE ET SA FILLE.

L'écrevisse une fois s'étant mis dans la tête
Que sa fille avait tort d'aller à reculons,
Elle en eut sur-le-champ cette réponse honnête:
Ma mère, nous nous ressemblons.
J'ai pris pour façon de vivre
La façon dont vous vivez:
Allez droit, si vous pouvez,
Je tâcherai de vous suivre.

Que pouvait l'écrevisse opposer à cela?
Ce qui touche une fille est la mère qu'elle a. [âges,
Combien en voyons-nous de tous rangs, de tous
Qui veulent, comme vous, que leurs filles soient
[sages,
Et qui, dans les plaisirs donnant jusqu'à l'excès,
Semblent avoir fait vœu de ne l'être jamais?
L'exemple d'une mère, en qui la vertu brille,
Est la grande leçon dont profite une fille.
Qu'est-ce qu'a fait la vôtre en fuyant la vertu,
Que suivre le chemin que vous aviez battu!
Si vous l'eussiez guidée en une bonne voie,

Elle vous y suivrait avec bien plus de joie.
Aussi, loin de vous plaindre et de vous appuyer,
C'est vous que de son crime on devrait châtier:
On ne saurait causer de douleurs assez amples
A qui perd ses enfants par de mauvais exemples.

AMINTE.

Et qui prend dans son sort plus d'intérêt que moi?
Le danger qu'elle court me cause tant d'effroi,
Que je souhaiterais avec un zèle extrême,
Au péril de mes jours, l'en retirer moi-même.
La friponne ! A son âge en savoir déjà tant!

ÉSOPE.

Quand on est fils de maître on est bientôt savant.
Pouvez-vous, dites-moi, la blâmer d'aucun vice,
Sans avoir plus de tort que n'en eut l'écrevisse?

AMINTE.

J'ai pu la marier, et ne l'ai pas voulu.

ÉSOPE. [valu.

Vous eussiez bien mieux fait, elle eût bien mieux
Ses désirs satisfaits n'auraient eu rien à faire.

AMINTE.

Mais vous ne songez pas que je serais grand'mère.
Je ne le cèle point, je mourrais de dépit,
Si quelqu'un m'appelait de ce nom décrépit.
Grand'mère! moi, bon Dieu, que personne n'accuse
D'avoir sur le visage aucun appas qui s'use!
Moi qui, grâces au ciel, ai le teint aussi frais,
Aussi beau...

ÉSOPE.

Je crois bien, vous le faites exprès;
Dans ce qu'on voit de vous, rien ne s'offre du vôtre,
Et votre vrai visage est caché sous un autre.
La belle instruction que votre fille avait!
Elle vous a rendu ce qu'elle vous devait.
Mère qui met du fard pour paraître plus belle,
Mérite assurément une fille comme elle.
Voilà tout le secours que vous aurez de moi.
Adieu.

AMINTE.

De ces hauteurs j'irai me plaindre au roi;
Il verra mon placet; et sa justice extrême...

ÉSOPE.

Je vais, si vous voulez, vous le dicter moi-même.
« Sire, dame... (vous-même y mettrez votre nom) [belle
» Vous remontre humblement, que, tant qu'elle fut

» Elle fut à l'Amour si soumise et fidèle,
» Que jamais à son ordre elle ne disait non.
» Que de cet heureux temps l'âme encor toute pleine,
» Plus elle eut de plaisir, plus elle aura de peine
» A renoncer sitôt à des charmes si doux;
» Qu'avant que de son sort le triste cours s'achève,
» Il vous plaise ordonner à quelqu'un qu'il l'enlève.
» Elle continuera ses prières pour vous. »
Vous n'avez, que je crois, autre chose à lui dire?
Si vous le souhaitez, je m'en vais vous l'écrire.
Voyez.

AMINTE.

Adieu, monsieur; dans mon juste courroux
J'aurai plus de raison de Crésus que de vous.

ÉSOPE, *seul.*

Que de femmes, comme elle, injustement se flattent!
Et.. mais du gouverneur les enfants s'entrebattent!
Écoutons le sujet de leurs petits débats.

SCÈNE VI

AGATON, *petit garçon fort beau;* CLÉONICE, *petite fille fort laide;* ÉSOPE.

AGATON.

Oui, je le veux avoir.

CLÉONICE.

Non, vous ne l'aurez pas.

AGATON.

Si de notre querelle on apprend quelque chose,
Nous aurons le fouet, et vous en serez cause.

CLÉONICE.

N'importe!

ÉSOPE.

Qu'avez-vous, les beaux enfants?

AGATON.

Monsieur,
C'est ce petit miroir que veut avoir ma sœur.
Dès que j'ai quelque chose, elle en est envieuse:
Si je la contredis, elle fait la pleureuse:
Et lorsqu'on nous entend, je suis si malheureux,
Qu'ayant tort elle seule, on nous fouette tous deux.
N'est-il pas vrai, monsieur, que cela n'est pas juste?

CLÉONICE.

Monsieur, si vous saviez comme il me tarabuste!

Il est malicieux comme un petit dragon;
Il ne me laisse rien de ce que j'ai de bon.
Le miroir qu'il a pris, dont la glace est si belle,
Est à moi seule.

AGATON.

A vous? non pas, mademoiselle,
S'il vous plaît.

CLÉONICE.

A qui donc?

AGATON.

C'est à nous deux qu'il est.

CLÉONICE.

Vous me pardonnerez vous-même, s'il vous plaît.
Dès quand j'étais enfant, ma sœur me le conserve;
Et c'est elle aujourd'hui qui veut que je m'en serve.

AGATON.

Elle m'a dit, à moi, pendant notre dîné,
Que c'était à nous deux qu'elle l'avait donné;
Je m'y veux mirer.

CLÉONICE.

Vous? vraiment je vous admire!
Il n'est rien de si beau qu'un garçon qui se mire.
Fi!

AGATON.

Pourquoi, fi?

CLÉONICE.

Pourquoi? Fi, vous dis-je.

AGATON.

Pourtant,
On dit que mon visage est assez ragoûtant;
Si je vous ressemblais et que je me mirasse,
Quand je me serais vu, je casserais la glace.

CLÉONICE.

Vous croyez donc, mon frère, avoir beaucoup d'ap-[pas?

AGATON.

Et pourquoi, s'il est vrai, ne le croirais-je pas?

CLÉONICE.

S'il pouvait vous venir la petite vérole!
Tenez, ma grande sœur me garde une pistole
Pour avoir du ruban plus beau que celui-là,
Et je la donnerais volontiers pour cela.
Plus vous deviendriez laid, plus je serais joyeuse.

AGATON.

Vous qui ne craignez rien, vous êtes bien heureuse.

CLÉONICE.

Ne vous ai-je pas dit que c'était un dragon?
Si je ne suis pas belle, est-ce ma faute?

ÉSOPE.

Non.
Je vous trouve tous deux un charmant petit couple:
Mais il faut l'un pour l'autre avoir l'esprit plus
[souple:
Aimez bien votre frère; et vous, bien votre sœur:
Me le promettez-vous, mes enfants?

AGATON ET CLÉONICE.

Oui, monsieur.

ÉSOPE.

Écoutez bien tous deux ce que je vais vous dire.
Il faut que fort souvent ce beau garçon se mire:
Mais plus dans le miroir il se verra d'appas,
Plus il doit prendre garde à ne les salir pas:
Des dieux qui l'ont fait naître il gâterait l'image:
Il faut, quand on est beau, qu'on soit encor plus sage.
Entendez-vous, mon fils?

AGATON.

Oui, monsieur, j'entends bien.
Je vous rends grâce.

ÉSOPE.

Et vous (car je ne cèle rien),
Vous, pour qui la nature a paru plus cruelle,
Mirez-vous: mais pour voir que vous n'êtes pas belle.
Si vous manquez d'attraits pour plaire et pour char-
Amassez des vertus qui vous fassent aimer; [mer,
Et par une conduite exempte de murmure
Réparez la rigueur dont usa la nature.
Beaucoup de modestie, et beaucoup de bonté
Ont des charmes plus grands que n'en a la beauté.
Souvenez-vous-en bien, ma petite mignonne.

CLÉONICE.

Oui, monsieur. Grâce au ciel, j'ai la mémoire bonne.

UNE VOIX, *de derrière le théâtre.*

Agaton! Cléonice!

AGATON.

On nous appelle.

CLÉONICE.

Hé bien?
Nous serons querellés.

AGATON.

Querellés? ce n'est rien.

Nous craignons, vous et moi, quelque chose de [pire.

ÉSOPE.

Pour vous sauver de tout, je vais vous reconduire:
Et si la gouvernante ose nous raisonner,
Vous verrez de quel air je m'en vais la mener.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

AGÉNOR, DORIS.

DORIS.

N'allez pas sottement, pardonnez-moi ce terme
(Mais dans votre dessein je vous trouve si ferme,
J'appréhende si fort quelque coup de travers,
Que je ne prends pas garde aux mots dont je me sers)
N'allez pas irriter la douleur d'Euphrosine.

AGÉNOR.

Quoi ! son père me perd: Ésope m'assassine;
A me percer le cœur je les vois disposés;
Et pendant ce temps-là j'aurai les bras croisés!
Je veux bien me contraindre à l'égard de son père;
Conserver du respect jusque dans ma colère;
Et sans être emporté, ni paraître brutal,
Montrer qu'il me préfère un indigne rival:
Mais pour Ésope, non. Quoi que j'en puisse craindre,
Je ne lui promets pas de pouvoir me contraindre.
Je prétends lui parler; et, s'il en est besoin,
Aller jusqu'à l'insulte, et peut-être plus loin.
Mon ardeur outragée est ce que je consulte.

DORIS.

Et que peut-on lui faire au delà de l'insulte?
Fût-il, plus qu'il ne l'est, votre ennemi mortel,
Je vous crois trop bon sens pour lui faire un appel.
Ésope sur le pré serait un beau spectacle!
Éloignons son hymen; formons-y quelque obstacle;
C'est à quoi maintenant il s'agit de penser;
Et non, par vos éclats, à le faire avancer.
Monsieur le gouverneur est dans sa galerie;
Voyez-le, parlez-lui; sa fille vous en prie.

Il est seul. Son grand vice est d'être un peu têtu ;
Mais vous ne serez pas éconduit et battu.
Tâchez à remuer ses entrailles de père :
S'il ne rompt cet hymen, faites qu'il le diffère.
J'aurais, si j'étais homme, ou du moins je le crois,
Plus de virilité que je ne vous en vois.
Courez. Quand le temps presse, il est bon qu'on
Allez le voir. [galope.

AGÉNOR.

J'y vais ; et de là voir Ésope.
Pour peu qu'il soit contraire à mes intentions,
Je sens à le brusquer des dispositions.
Je sais tout ce qu'il est, et tout ce qu'il peut être ;
Mais de mon désespoir je ne suis pas le maître.

DORIS.

Gardez-vous...

AGÉNOR.

Je ferai tout ce que je te di.

DORIS.

Eh, mon Dieu, croyez-moi ; point de coup d'étourdi.
De quoi sert la raison, à moins qu'on ne raisonne ?
Je vois venir quelqu'un. Songez à vous.

SCÈNE II

ALBIONE, DORIS.

ALBIONE.

Ma bonne,
Je viens près d'Euphrosine implorer votre appui :
Bientôt femme d'Ésope, elle peut tout sur lui.

DORIS.

L'infaillible moyen de tout obtenir d'elle,
C'est de lui bien vanter sa conquête nouvelle.

ALBIONE.

Ésope m'a mandé de l'attendre en ce lieu.
En sortant d'avec lui, j'irai la voir.

DORIS.

Adieu.
Je vais la disposer à remplir votre attente.
Ésope vient.

SCÈNE III

ÉSOPE, ALBIONE.

ALBIONE.

Monsieur, je suis votre servante ;
Ce n'est point compliment ; c'est pure vérité.

ÉSOPE.

Je vous en garantis autant de mon côté.
Il ne tiendra qu'à vous de me mettre à l'épreuve,
Madame.

ALBIONE.

Savez-vous, monsieur, que je suis veuve?

ÉSOPE.

Non, vraiment.

ALBIONE.

Je le suis depuis près de cinq ans ;
Et défunt mon mari m'a laissé quatre enfants.

ÉSOPE.

A voir cet air brillant, et ce riche équipage,
Vous allez convoler en second mariage,
Apparemment? Quelqu'un de vos yeux est blessé?

ALBIONE.

Pardonnez-moi, monsieur, mon bon temps est passé.

ÉSOPE.

Tant pis.

ALBIONE.

La propreté de tout temps fut permise ;
Et si vous me voyez passablement bien mise,
Il ne faut pas, monsieur, vous en émerveiller :
L'époux dont je suis veuve étant mort conseiller,
Je suis dans un étage à paraître plus grande,
Ou qu'une procureuse, ou bien qu'une marchande.
Rien ne m'est plus fâcheux que de m'encanailler.

ÉSOPE.

Et de quelle acabie était-il conseiller?
Était-ce en robe longue? en robe courte? en botte?

ALBIONE.

Non, monsieur, il était conseiller garde-note.

ÉSOPE.

La peste! N'est-ce pas ce que vulgairement
On dit tabellion, ou notaire autrement?

ALBIONE.

Oui, monsieur.

ÉSOPE.

Vertubleu ! c'est un grade sublime.

ALBIONE.

J'ai fait ce que j'ai pu pour le mettre en estime.
Conseiller à la cour, présidente à mortier,
Faisaient moins de fracas que moi dans mon quartier.
Voyant à mon époux une somme assez grosse,
Je voulus avoir chaise, et puis après carrosse;
Et tous les chevaux noirs n'ayant pas de grands airs,
J'en eus de pommelés comme les ducs et pairs;
Pour mon appartement, cinq chambres parquetées
A force de miroirs semblaient être enchantées :
Et ce qui m'en plaisait, on n'y pouvait marcher
Que l'on ne se mirât encor dans le plancher.
Ayant vu par hasard, dont je fus bien contente,
De gros chenets d'argent chez une présidente,
Je priai mon mari de m'en donner d'égaux;
Et quatre jours après j'en eus de bien plus beaux.
Je fus même à la foire, où j'eus la hardiesse,
Voyant un cabinet qu'aimait une duchesse,
Pendant qu'à marchander elle se dépêchait,
De le prendre à sa barbe au prix qu'on le laissait.
Pour ne pas abuser de votre patience,
On parlait en tous lieux de ma magnificence:
Quand pour un inventaire où mon mari courut,
Il s'échauffa si fort qu'en trois jours il mourut.

ÉSOPE.

Avez-vous achevé votre histoire modeste ?

ALBIONE.

J'en ai dit tout le beau, j'en vais dire le reste.
Mon époux étant mort, ces miroirs, ces chenets,
Ces chevaux, ce carrosse et ces beaux cabinets,
Tout cela s'en alla chez qui les voulut prendre :
J'y perdis les deux tiers, quand je les fis revendre.
Enfin pour nous tenir toujours sur le bon bout,
Je n'ai rien ménagé; j'ai presque vendu tout:
Si bien que ce matin ayant su qu'à des filles
Qui doivent leur naissance à d'honnêtes familles
Crésus donne une dot pour les bien allier,
Je vous en offre deux prêtes à marier.
J'attends qu'en leur faveur votre bouche prononce.
Voilà ce qui m'amène.

ÉSOPE.

Et voici ma réponse.

LA GRENOUILLE ET LE BŒUF.

La Grenouille, dans un pré,
Voyant paître le Bœuf, considère sa taille;
Et la trouvant à son gré,
S'enfle, sue et se travaille,
Pour faire aller la sienne en un même degré.
Sa fille, qui la voit faire,
Lui remontre sagement
Qu'un dessein si téméraire
Va jusqu'à l'aveuglement:
Que l'appât qui la chatouille
Lui cache le péril de ce qu'elle entreprend;
Et que depuis le Bœuf jusques à la Grenouille
C'est un intervalle trop grand;
Mais contre ces raisons son orgueil se soulève:
A s'enfler encor plus elle applique ses soins;
Fait de si grands efforts qu'à la fin elle crève;
Et sa témérité ne méritait pas moins.

Voilà votre portrait et celui de bien d'autres,
Qui n'ont pas des raisons meilleures que les vôtres.
Nous sommes dans un siècle où chacun veut s'enfler.
D'une vanité sotte on cherche à se gonfler.
La femme d'un sergent ne sera pas honteuse
De porter des habits comme une procureuse:
Celle du procureur, pour avoir plus d'éclat,
Veut égaler au moins celle de l'avocat:
Celle de l'avocat est assez téméraire
Pour aller du même air que va la conseillère:
Celle du conseiller, par la même raison,
Avec la présidente entre en comparaison:
Celle du président, fière de sa richesse,
A des gens à sa suite autant qu'une duchesse;
Et je ne vois personne, en sa condition,
Qui ne veuille excéder sa situation.
Chacun, dis-je, chacun n'a ni repos ni trêve,
Que comme la Grenouille il n'enfle, et qu'il ne crève.
De là vient le désordre et les crimes qu'on voit:
Pour soutenir ce faste, on fait plus qu'on ne doit.
Combien, de bonne foi, d'iniquités atroces [ses?
Traînent des procureurs qu'on roule en des carros-
Cet autre dans le sien, qu'on croit un bon marchand,
En eût-il jamais eu, s'il n'eût été méchant?

Pour montrer au public, d'une façon galante,
Un libraire étendu dans sa chaise roulante,
Combien, *incognito*, de livres défendus
Dans l'arrière-boutique ont-ils été vendus?
Combien un financier, pour être en équipage,
De zéros criminels remplit-il une page?
Combien au parlement d'avocats de grand poids
Pour aller à grand train vont-ils contre les lois?
Pour avoir un carrosse et que tout y réponde,
Combien un médecin égorge-t-il de monde?
Et pour ces beaux chenets, ces miroirs, ces chevaux,
Combien feu votre époux a-t-il fait d'actes faux?

ALBIONE.

D'actes faux! juste ciel! quoi! d'un corps qu'on [renomme...

ÉSOPE.

Il n'est rien de plus beau qu'un notaire honnête [homme:
Mais dans tous les grands corps on a vu de tout [temps
Se glisser des fripons parmi d'honnêtes gens;
Et quand feu votre époux aurait été faussaire,
Cela ne doit blesser aucun autre notaire.
Si le bien qu'il avait eût été mieux gagné,
Il en eût su le prix, et l'aurait épargné.
Les bienfaits de Crésus ne sont point pour vos filles,
Ce sont pour des enfants de meilleures familles,
Que les procès, la guerre, ou d'autres accidents
Ont rendus malheureux, et non pas impudents.
Enfin, je crois savoir ce que le roi désire;
Et je n'ai là-dessus autre chose à vous dire.
Serviteur.

ALBIONE.

Savez-vous, petit homme tortu,
Qui n'avez l'air, au plus, que d'un singe vêtu...

ÉSOPE.

Votre esprit sur ce point peut se donner carrière;
Je vous offre en laideur une belle matière:
Mais j'ai cela de bon, parmi bien du mauvais,
Que les gens sans raison ne m'offensent jamais.
Vous croirez m'insulter, et vous me ferez rire.

ALBIONE.

Pour vous faire enrager, loin de vouloir rien dire,
Je veux d'un si sot homme oublier jusqu'au nom.
Adieu.

ÉSOPE, *seul*.

Je suis défait d'une étrange guenon.

Qu'heureux est le mari dont la femme humble et
Élève les enfants, et règle le ménage! [sage
Mais qu'il est malheureux lorsque mal à propos...

SCÈNE IV

AGÉNOR, ÉSOPE.

AGÉNOR.

Je vous cherche partout pour vous dire deux mots.

ÉSOPE.

Hé bien! je suis trouvé. Qu'avez-vous à me dire?

AGÉNOR.

Qu'on me nomme Agénor, et ce mot doit suffire
Vous m'entendez, je crois?

ÉSOPE.

Oui j'entends votre nom.

AGÉNOR.

Et vous n'entendez pas ce qui m'amène?

ÉSOPE.

Non.

AGÉNOR.

Je vais, puisqu'il le faut, tâcher à vous l'appren-
Monsieur Ésope. [dre,

ÉSOPE.

Et moi, tâcher à vous entendre,
Monsieur Agénor.

AGÉNOR.

J'aime; et vous aimez aussi:
C'est l'unique sujet qui me conduit ici.
Je sais ce que tous deux le ciel nous a fait naître;
Comme je me connais, songez à vous connaître:
Je prétends d'Euphrosine être le seul captif.

ÉSOPE.

Moi je veux abaisser ce ton impératif. [affable;
Il vous sied mal. Je veux vous rendre honnête,
Et pour y réussir vous apprendre une fable.
Écoutez bien...

AGÉNOR.

De grâce, évitons ce fatras:
De si fades raisons ne m'accommodent pas;
Je ne me repais point de ces vaines paroles.

ÉSOPE.

Un jour...

AGÉNOR.

Encore un coup, point de contes frivoles.
C'est un amusement qui n'est bon qu'à des fous.

ÉSOPE.

Écoutez celui-ci, je le crois bon pour vous.

AGÉNOR.

Je vous ai déjà dit, et je vous le répète,
Qu'une prompte réponse est ce que je souhaite.
Songez plus d'une fois qu'on me nomme Agénor.

ÉSOPE.

Je vous ai répondu comme je fais encor,
Que vous parlez d'un air, s'il faut que je le nomme,
Qui sent le fanfaron plus que le gentilhomme:
Et pour vous faire prendre un ton plus adouci,
Je veux vous réciter la fable que voici.

AGÉNOR.

Dépêchez donc.

ÉSOPE.

LE CUISINIER ET LE CYGNE.

Un jour un cuisinier insigne,
Qui buvait quelquefois un peu plus fort que jeu,
Pour mettre la marmite au feu,
Pensant tuer une Oie, allait tuer un Cygne.
On ne s'est jamais vu dans un danger plus grand:
Déjà le bras levé s'apprêtait à descendre,
Quand l'oiseau lui fait entendre
Une voix qui le surprend:
Jamais au bord du Méandre,
Aucun cygne en expirant,
N'a célébré sa mort d'une façon plus tendre.
Ses chants ne furent pas vains:
Malgré l'humeur assassine
De l'écuyer de cuisine
Le fer lui tomba des mains.
Bien vous en prend, dit-il, d'avoir un tel ramage;
Je vous méconnaissais, si vous n'eussiez chanté;
Ainsi la douceur du langage
Est, dans l'occasion de grande utilité:
Il semble que le ciel en ait fait l'apanage
Des personnes de qualité;
Et dans un grand seigneur, de la brutalité
Marque une noblesse sauvage.

C'est à vous maintenant à vous faire raison.
Il faut être le Cygne, ou bien être l'Oison.
Choisissez.

AGÉNOR.

C'est un choix qui n'est pas difficile :
Je n'ai jamais reçu de leçon plus utile ;
Et pour vous faire voir que j'en veux profiter,
Je vous prie un moment de vouloir m'écouter.
J'aime depuis deux ans, d'une ardeur tendre et pure,
Ce qu'ont fait de plus beau le ciel et la nature :
Vous savez s'il est vrai, vous qui dans un seul jour
Pour les mêmes appas avez pris tant d'amour.
Si dans si peu de temps votre amour est extrême,
Quel doit être le mien ? jugez-en par vous-même :
Et s'il faut n'aimer plus, dites, de bonne foi,
Quel est le plus à plaindre ou de vous, ou de moi ?
La raison sur vos sens garde un si grand empire,
Que d'abord qu'elle parle ils n'osent la dédire ;
Et, pour m'oser flatter d'un si puissant effort,
Ma raison est trop faible, et mon amour trop fort ;
Partout où vous passez vous répandez des grâces :
Les cœurs de tout le peuple accompagnent vos traces :
Faut-il que deux amants soient les seuls entre tous
Qui refusent leur voix aux vœux qu'on fait pour
[vous ?
Faites-vous un effort dont vous seul êtes digne ;
Faites...

ÉSOPE.

Voilà parler en véritable Cygne.
Voilà dans son malheur se plaindre noblement.
Certes, je suis fâché d'aimer si fortement ;
Je sens je ne sais quoi me reprocher dans l'âme
Que j'ai tort de troubler une si belle flamme :
Mais enfin je suis homme, et, quoique mal bâti,
Je sens ce qu'en ma place un autre aurait senti.
L'amour que vous avez, quelque fort qu'il éclate,
N'a de plus que le mien qu'une plus vieille date ;
Et, puisqu'il faut sans fard nous expliquer ici,
Ce que vous ne pouvez, je ne le puis aussi.
J'en suis fâché.

AGÉNOR.

Monsieur, songez, je vous supplie,
A l'effort que je fais lorsque je m'humilie.
Mon cœur qui jusqu'ici n'avait jamais rampé...

ÉSOPE.

Vous allez faire l'Oie, ou je suis bien trompé.

AGÉNOR.

J'ai peur de faire pis, dans mon désordre extrême,
Si vous vous obstinez à m'ôter ce que j'aime.
Il m'est bien plus aisé de renoncer au jour
Qu'à l'adorable objet pour qui j'ai tant d'amour.
Après une si juste et si douce espérance...

ÉSOPE.

Et savez-vous aimer avec persévérance?
Peut-être que l'amour, que vous croyez constant,
Est de ces feux follets qu'on ne voit qu'un instant.
Vos tranquilles désirs ne trouvant plus d'amorce,
Le feu dont vous brûlez perdra toute sa force;
Et ce qui fut l'objet de vos tendres amours,
Deviendra votre peine au bout de quinze jours.
Il n'est guère d'amour que l'hymen n'assassine.

AGÉNOR.

Moi, je pourrais cesser d'adorer Euphrosine!
Si l'hymen de la flamme interrompait le cours,
J'y voudrais renoncer pour l'adorer toujours.[pire:
Non, non, sur mon amour le temps n'a point d'em-
Mon sort est d'en avoir jusqu'à ce que j'expire:
Et, si dans le tombeau tout ne finissait pas,
J'aimerais Euphrosine au delà du trépas.
Il n'est rien qu'à ma flamme aisément je n'immole.

ÉSOPE.

Mille qui l'ont promis ont manqué de parole.

AGÉNOR.

Si l'on m'en voit manquer, que le ciel en courroux
Puisse lancer sur moi ses plus rigoureux coups:
Et pour faire un serment, dont je frémis moi-même,
Je consens que jamais Euphrosine ne m'aime.
Mon amour, pour changer, a fait un trop beau choix.

ÉSOPE.

Adieu: nous nous verrons encore une autre fois.
Quelqu'un vient.

AGÉNOR.

Ciel! je sors: mais plein d'inquiétude:
Je ne puis demeurer dans cette incertitude:
Et, quel que soit mon sort, dans une heure d'ici
Je me rendrai chez vous pour en être éclairci.

SCÈNE V

M. FURET, ÉSOPE.

M. FURET.
Je viens de vos bontés implorer une grâce,
Monsieur.

ÉSOPE.
Qu'est-ce? parlez. Que faut-il que je fasse?

M. FURET.
Crésus dans son royaume a fort peu de sujets
A qui, sans vanité, soient mieux dus ses bienfaits.

ÉSOPE.
Qu'avez-vous fait pour lui? voyons; je rends justice.

M. FURET.
On ne peut faire plus pour lui rendre service.
Si les sujets du roi m'avaient tous ressemblé,
Jamais aucun État n'eût été mieux peuplé:
Ses voisins trembleraient; et pour de faibles sommes
Il aurait toujours prêts quatre ou cinq cent mille [hommes.
J'ai quatorze garçons, tous aussi grands que moi,
Et qui sont tous quatorze au service du roi.
Assez brave autrefois, et ma femme assez belle,
Nous voulûmes au roi témoigner notre zèle:
Pour bien faire ma cour je ne ménageai rien,
Et ma femme eut un zèle aussi grand que le mien.
Nous montrer bons sujets était notre délice.

ÉSOPE.
Quatorze enfants!

M. FURET.
Quatorze.

ÉSOPE.
Et tous dans le service!
Jamais envers l'État on n'en a mieux usé;
Il faut que vous soyez un gentilhomme aisé:
Tant d'enfants au service ont besoin d'une somme
Qui doit faire suer le plus gros gentilhomme.

M. FURET.
Monsieur, je ne suis pas gentilhomme.

ÉSOPE.
Tant mieux:
Je n'en connais aucun qui soit pécunieux.
La noblesse et l'argent sont brouillés, ce me semble,

A ne pouvoir jamais se bien remettre ensemble.
Qu'êtes-vous?

M. FURET.

J'ai l'honneur d'être un vieil officier.

ÉSOPE.

Vous vous nommez?

M. FURET.

Furet.

ÉSOPE.

Et vous êtes?

M. FURET.

Huissier.
Pour le repos de l'âme il n'est que cet office.

ÉSOPE.

Huissier! et vous avez tant d'enfants au service?
Vous vous moquez. Portez vos mensonges ailleurs.

M. FURET.

J'en ai fait sept huissiers, et quatre procureurs;
Un, qui de la patrouille est l'archer le plus brave;
Un contrôleur d'exploits; et l'autre rat-de-cave.
Onze et trois sont quatorze, en tout pays, je croi.

ÉSOPE.

Ils font belle figure au service du roi!
Au diable vos enfants, tant ils m'ont fait de peine!
Je croyais que le moindre était un capitaine;
Et je trouve en mon compte une si grande erreur,
Que le plus honnête homme à peine est procureur.
Le bel honneur au roi d'avoir à son service
Le précis, l'élixir de toute la malice.

M. FURET.

Crésus, dont j'ai sur moi la déclaration,
Quand on a douze enfants, donne une pension:
J'en ai quatorze, et tous d'une tige féconde.

ÉSOPE.

C'en est trop des trois quarts, pour le repos du monde.
Il est vrai que Crésus, juste en toutes ses lois,
Pour se faire des bras qui soutiennent ses droits,
Veut que de ses bienfaits on honore les pères,
Mais le cas, à mon sens, ne vous regarde guère.
Avoir beaucoup d'enfants, pour marcher sur vos pas,
C'est donner à l'État des mains, et non des bras;
Je ne vois là pour vous nulle chose à prétendre:
Le roi ne donne rien à qui sait si bien prendre

M. FURET.

J'ai fait quatorze enfants sur la foi des édits:

Pour le bien de l'État, j'ai la goutte.

ÉSOPE.

Tant pis.

LES COLOMBES ET LE VAUTOUR.

Un jour les Colombes craintives,
Sachant que le Vautour voulait se marier,
Se mirent si fort à crier, [tives.
Que le vent, jusqu'au ciel, porta leurs voix plain-
Si lui seul nous désole, et nous mange aujourd'hui,
Disait, en son langage, une Colombe habile,
Quel lieu nous servira d'asile
Contre un nombre d'enfants aussi méchants que lui?

S'il suffit d'un huissier pour vider une bourse,
Qui pourra contre sept avoir quelque ressource?
Croyez-moi, je vous prie, épargnez-vous l'affront
De vous vanter ailleurs d'avoir été fécond :
C'est un malheur public qu'un huissier si fertile.
Loin qu'au bien de l'État votre hymen soit utile,
De quantité de gens le sort serait plus doux,
Si jadis votre mère eût avorté de vous.
Je fais profession d'être franc et sincère.
Vous le voyez.

M. FURET.

Monsieur, si c'était à refaire,
Crésus, tout roi qu'il est, aurait tort aujourd'hui,
S'il attendait de moi ce que j'ai fait pour lui.
Il s'en manque beaucoup, quoique sujet fidèle,
Que pour peupler l'État je n'aie un si grand zèle.
Quand de quatorze enfants on me doit la façon,
Un droit si bien acquis devient une chanson!
Si j'avais présumé travailler sans salaire,
Douze que j'ai de trop seraient encore à faire;
Et je vous réponds bien que, s'ils n'étaient pas faits,
Ils seraient en danger de ne l'être jamais.
Adieu.

ÉSOPE, *seul.*

Monsieur Furet s'en va l'âme offensée
De sa fécondité si mal récompensée;
Mais l'argent de Crésus serait mal employé
Si de cette besogne il était mieux payé.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

EUPHROSINE, DORIS.

EUPHROSINE.

Doris, tu me fais faire une étrange figure;
Ma raison y répugne, et mon cœur en murmure.
Quoi ! tu veux que d'Esope implorant la bonté,
Lui qui m'est odieux, lui que j'ai maltraité,
Tu veux, dis-je...

DORIS.

Qui, moi ? je ne veux rien, madame.
Je consens volontiers que vous soyez sa femme;
Et que demain, sans faute, il vous donne la main.

EUPHROSINE.

Lui, Doris? ah ! plutôt...

DORIS.

Tout est prêt pour demain :
Parents, amis, festin : et monsieur votre père
Appréhende si fort qu'Ésope ne diffère,
Que si hâter la chose était en son pouvoir,
Ce qu'il fera demain, il le ferait ce soir.
J'ai rêvé, consulté, déployé tout mon zèle,
Donné la question à ma pauvre cervelle,
Et je n'ai point trouvé de remède plus prompt
Qui pût de cet hymen vous épargner l'affront.
Il faut absolument voir Ésope vous-même :
Pour vous tout accorder il suffit qu'il vous aime.
Je ne vois que lui seul dont on puisse espérer
D'adoucir votre peine, ou de la différer.
Dites-lui qu'un seul jour est un trop faible espace
Pour chasser Agénor et le mettre en sa place :
Et demandez du temps pour vous accoutumer
A le voir, à l'entendre, et peut-être à l'aimer.
S'il vous en veut donner, la grâce est assez grande.

EUPHROSINE.

Mais je m'engage à lui, si j'obtiens ma demande.
S'il m'accorde du temps, prends-tu garde à cela?
Je deviens sa conquête au bout de ce temps-là.

La crainte que j'en ai me rend tout interdite.

DORIS.

N'eussiez-vous d'autre espoir que dans la mort su- [bite :
Outre qu'on voit souvent d'heureux coups du hasard,
Vous deviendrez sa femme au moins un peu plus [tard.
C'est quelque chose.

EUPHROSINE.

Hélas ! que cet espoir est fade !

DORIS.

S'il était seulement si peu que rien malade !
J'ai comme vous savez un habile cousin,
Homme de conscience et savant médecin,
Qui l'enverrait bientôt *ad patres.*

EUPHROSINE.

Quelle attente !

DORIS.

Je fais ce que je puis. J'imagine, j'invente ;
Je promène partout mon esprit et mes yeux :
En un mot comme en cent, je ne puis faire mieux.
Et pour tout dire enfin, je fais plus, ce me semble,
Qu'Agénor, ni que vous, ni que tous deux ensem- [ble.
Pour sortir d'un tel pas on se démène encore.

EUPHROSINE.

Que veux-tu que je fasse, et que fasse Agénor ?
Nous mettons tout en œuvre, et tout nous est con- [traire :
Agénor est encore aux genoux de mon père ;
Et, pendant que peut-être on méprise ses vœux,
Je viens chercher Ésope et fais ce que tu veux.
Tu fais beaucoup pour nous, je le sais bien.

DORIS.

J'enrage.

Je voudrais de bon cœur faire encor davantage :
J'ai du zèle de reste, il me faudrait du temps.

EUPHROSINE.

Celui que je viens voir sait-il que je l'attends

DORIS.

Oui, madame, il le sait.

EUPHROSINE.

Et que ne vient-il vite ?
Du chagrin que j'aurai je voudrais être quitte.

DORIS.

Quelques gens à sa porte attendaient à le voir :
Mais pour tarder longtemps il sait trop son devoir ;
Et dans l'empressement de dire qu'il vous aime...
Tenez, je crois l'entendre. En effet, c'est lui-même.

SCÈNE II

ÉSOPE, EUPHROSINE, DORIS.

ÉSOPE.

Je viens vous faire excuse, et vous crier merci
De ce que, malgré moi, vous m'attendez ici.
Voyez si par mes soins et par quelque service
Je puis de cette faute adoucir l'injustice.
Je voudrais que déjà nous fussions à demain
Pour avoir le plaisir de vous donner la main.
Ne vous semble-t-il pas, si vous y prenez garde,
Que le jour se prolonge et que la nuit retarde?
Vous ne répondez rien.

DORIS.

Il est vrai. Mais, monsieur,
On ne peut à son âge avoir trop de pudeur.
Elle vient vous prier d'une petite grâce.

ÉSOPE.

Commandez. Je suis prêt : Que faut-il que je fasse?

DORIS (*à Euphrosine*).

Dites donc quel dessein conduit ici vos pas.
Expliquez-vous.

EUPHROSINE.

Monsieur... je ne vous aime pas;
Si je parle autrement, il faudra que j'impose.

ÉSOPE.

J'en avais entrevu quelque petite chose :
Mais comme assez souvent on aime à se flatter,
Sans ce nouvel aveu, j'en aurais pu douter.
Je vous suis obligé de ce qu'il vous en coûte
Pour me tirer de peine, et pour m'ôter de doute.
Jusqu'au nœud conjugal je fais peu de progrès,
Mais ce qu'on perd devant, on le recouvre après.
L'Hymen sait embellir les sujets qu'il assemble,
Et je serai mieux fait quand nous serons ensemble.

EUPHROSINE.

Dussiez-vous m'exposer au plus affreux trépas,
Je n'épouserai point ce que je n'aime pas.
Je vous en fais le juge, et vous en crois vous-même.
Pourquoi m'épousez-vous?

ÉSOPE.

Parce que je vous aime.

EUPHROSINE.

Hé bien, monsieur, hé bien, puisqu'il en est ainsi,
Accordez-moi le temps de vous aimer aussi.
Puis-je venir à bout, quelque effort que je fasse,
D'oublier Agénor, de vous mettre en sa place,
D'immoler au devoir un si parfait amour;
Le puis-je, dites-moi, dans l'espace d'un jour?
Je ne refuse point de tâcher à le faire:
Mais pour y réussir le temps est nécessaire.
Quand deux cœurs sont unis par des liens si forts,
On ne les brise point sans d'extrêmes efforts.
A ma juste prière ayez l'âme sensible:
Si je ne les romps pas, j'y ferai mon possible.
Sur vous seul désormais tous mes sens occupés...

ÉSOPE.

Levez un peu les yeux.

EUPHROSINE.

Moi?

ÉSOPE.

Oui, vous me trompez.
Ce langage est trop doux pour être véritable;
Et dans si peu de temps on n'est point si traitable.
Je pénètre aisément dans votre intention.

DORIS.

Oh, monsieur, là-dessus je suis sa caution.
J'ai le cœur sur la langue, et jamais je n'affecte...

ÉSOPE.

Tout franc, la caution m'est encor plus suspecte.
Je veux bien toutefois, pour contenter vos vœux,
Différer notre hymen, et d'un jour, et de deux.
Je vous trouve si belle et ma flamme est si forte,
Que je puis en mourir de chagrin, mais n'importe.

DORIS.

Plût aux Dieux!

ÉSOPE.

Plaît-il?

DORIS.

Quoi?

ÉSOPE.

Vous invoquez les Cieux.

DORIS.

Je dis que de la mort vous préservent les Dieux!
Quelle perte!

ÉOSPE.

Vraiment je vous suis redevable.

EUPHROSINE.

Un jour ou deux, monsieur, vous êtes raisonnab
Pour un effort si grand est-ce un terme assez lon

ÉSOPE.

Et quel temps, s'il vous plaît, me demandez-vo
Voyons. [don

EUPHROSINE.

Un an ou deux. Je ne puis moins prétendr
Je suis jeune...

ÉSOPE.

Et moi vieux. Je ne saurais attendr
Avant qu'il soit deux ans, ridicule et barbon,
Je voudrais bien savoir à quoi je serai bon?
Qui me fuit maintenant, qui soupire, qui pleure
En aurait dans deux ans une raison meilleure.
Différer de deux jours est tout ce que puis;
Encore est-ce beaucoup dans l'état où je suis.
Si vous saviez...

EUPHROSINE.

De grâce, ayez plus de tendresse.
Peut-on rien refuser aux vœux d'une maîtresse

ÉSOPE.

Je suis sourd.

EUPHROSINE.

Eh, monsieur, ne vous prévalez pa
De ce qu'à vos désirs mon père tend les bras;
Songez que vous m'aimez et que je vous en prie

ÉSOPE.

Arrêtez-vous. Je sens que j'ai l'âme attendrie.

DORIS.

Continuez, madame, attendrissez encor...

ÉSOPE.

Amenez votre père, et qu'on cherche Agénor.
Je vous donne du temps, j'ai cette complaisance
Mais enfin c'est un pacte où je veux leur présence
Afin qu'au bout du terme on en use si bien...

EUPHROSINE.

Ah! monsieur, Agénor n'en fera jamais rien.
Lui, me céder?

ÉSOPE.

Je veux qu'il vienne, et qu'il s'oblige.

EUPHROSINE.

Il ne le fera point, je le sais bien, vous dis-je.
Quand je l'en presserais, je le ferais en vain.

ÉSOPE.

Si vous ne l'amenez, soyez prête à demain.
Quelqu'un entre.

EUPHROSINE.

Ah ! Doris, c'en est fait, je suis morte.
Sortons.

DORIS (*bas*).

Maudit gobin ! que le diable t'emporte !
Voilà pour Euphrosine un amant bien tourné !

SCÈNE III

ÉSOPE, COLINETTE, PIERROT.

PIERROT.

Palsandié, je reviens, je ne suis pas damné.
J'amène un orphelin qui n'a ni père ni mère,
Et que je fais nourrir par notre ménagère.
Il est gras comme un moine: il tette tout son soûl.

ÉSOPE.

Un bel enfant!

PIERROT.

Ma femme est pardié belle, étou.
Voyez.

ÉSOPE.

Elle est jolie ; et paraît bien instruite:
Pour un homme si grand elle est un peu petite.

PIERROT.

De méchante denrée et de mince valeur,
Tant moins que l'on en a, tant plus c'est le meilleur.

ÉSOPE.

Il faut s'aimer, bien vivre, et l'Hymen en revanche...

PIERROT.

Je vivons pardié bien. J'ons ce soir une éclanche
Aussi belle...

ÉSOPE.

Jamais ne vous querellez-vous?

COLINETTE.

Non, monsieur, Dieu marci, Pierrot est assez doux.
Il est, quand il s'y boute, un tantinet ivrogne;
Mais tenez, pour le reste il va droit en besogne.
Il n'a dans tout son corps pas un endroit malin.

ÉSOPE.

Et vous nourrissez donc ce petit orphelin?

COLINETTE.

Oui, monsieur.

ÉSOPE.

Vos enfants l'aiment-ils?

COLINETTE.

Pour les nôtres,
Ils sont devenus morts; mais j'en referons d'autres :
Pierrot est jeune.

ÉSOPE.

Hé bien, à quoi vous suis-je bon?
Qui te fait revenir ? Est-ce ta charge ?

PIERROT.

Oh, non.
Si je venons vous voir, c'est pour ce petit drille,
Qui, s'il pouvait parler, vous dirait qu'on le pille.
Comme il est mon neveu, je somme un peu parents.
Il avait de bon bien pour huit ou neuf cents francs;
Mais j'avons pour seigneur certain grand escogriffe,
Qui de tous les seigneurs a la meilleure griffe,
Et qui, d'un petit pré voulant en faire un grand,
Enchassit dans le sien le bien de cet enfant.
Tu sais cela par cœur, jase un peu, Colinette :
Dis ce que c'est.

COLINETTE.

Monsieur, l'orphelin qui me tette
Est un petit marmot que j'avons par emprunt :
Avant qu'il fût venu son père était défunt.
Dès qu'on l'eut débardé, ce fut une vipère :
Sa mère le fesit, lui défesit sa mère ;
Et son trépassement lui laissit quelque bien,
Que ce vilain monsieur a bouté dans le sien.
Il dit, bredi-breda, mais on ne le croit guère,
Qu'il prêtit de l'argent à monsieur son grand-père;
Et quand je lui montrons que cela ne se peut,
Pour nous farmer la bouche, il nous dit qu'il le veut.
Nos meilleures raisons sont pour lui des vétilles :
Plus je trouvons de trous, plus il a de chevilles ;
Et comme il est le maître, et qu'il a du crédit,
D'une seule menace il nous abasourdit.
Un bichon contre un dogue a peine à se défendre.
Si vous n'y boutez ordre, il est homme à tout prendre.
Quand je l'allis prier d'un peu mieux en agir,
Il me disit des mots qui me firent rougir;
Et comme je suis douce, et qu'il a bonne gueule...
Tiens, Pierrot, de mes jours, je n'y vas toute seule.
Un loup dans un troupiau n'est pas plus malfaisant.

PIERROT.

Rien n'est mordié, pour lui, trop chaud ni trop pe-[sant.
Comme il est le seigneur, quelque chose qu'il prenne,
Il dit pour ses raisons que c'est un droit d'aubaine.
Tous les jours de sa poche il tire un droit nouviau :
Qu'on prenne une écrevisse, ou qu'on tue un moiniau,
Il fait tout sur-le-champ, dans sa furie extrême,
Un biau procès de Dieu, fût-ce à son père même.
Il prend à toutes mains, et de toutes façons ;
Il vendrait, s'il pouvait, l'air dont je jouissons.
Il nous dîme nos choux, nos poiriaux, nos citrouilles.

COLINETTE.

Les fossés du château sont tout pleins de grenouilles,
Qui par méchanceté lui font un si grand bruit,
Qu'il ne dort pas un brin tant que dure la nuit.
Par un papier qu'il a, griffonné d'un notaire,
Il veut, bon gré, malgré, que je les faisions taire ;
Et, faute jusqu'ici d'empêcher leur cancan,
Chaque maison du bourg paye un écu par an.
C'est un dogue affamé, qui toujours mord ou ronge.
Empêcher des crapauds de crier ! le pouvons-je ?
Dites-moi.

ÉSOPE.

De tout temps le faible eut toujours tort;
Le plus cruel des droits est le droit du plus fort.
Il faut que le plus faible ait dans son infortune.
Pour fléchir le plus fort, trente raisons contre une :
Encore assez souvent celles qu'il peut avoir
Servent-elles de peu, comme vous allez voir.

LE LOUP ET L'AGNEAU.

Un loup, se trouvant à boire
Où buvait un jeune agneau,
Eut d'abord l'âme assez noire
Pour lui vouloir faire accroire
Qu'il avait troublé son eau.
Qui te rend si téméraire ?
Lui dit ce traître en courroux.
L'agneau, qui justement craint sa dent sanguinaire,
Prenant, pour le toucher, un ton flatteur et doux :
Eh ! comment, monseigneur, cela se peut-il faire ?
Je me suis par respect mis au-dessous de vous.
J'ai toujours sur le cœur une vieille querelle,
Répondit la bête cruelle,

Où tu te déclaras mon mortel ennemi :
Depuis six mois entiers j'en cherche la vengeance.
Je n'ai, répond l'agneau, que deux mois et demi :
Comment pouvais-je alors vous faire quelque offen-
Ta mère qui me hait, et qui ne sait pourquoi, [se?
Hier, par deux mâtins, me fit longtemps poursuivre.
Ma mère cessa de vivre
Quand elle accoucha de moi.
C'est donc ton père? Mon père
Du boucher inhumain a senti la fureur.
C'est donc ta sœur, ou ton frère?
Je n'ai ni frère ni sœur.
Oh bien, qui que ce soit, il faut que je me venge :
Je suis las d'écouter tout ce que tu me dis.
Lors, sans plus de raison, il l'égorge et le mange.
Force grands font de même à l'égard des petits.
N'est-il pas vrai?

COLINETTE.

Pierrot, le joli petit conte!

PIERROT.

Et fi, mordié! le loup devrait mourir de honte :
L'agneau buvait à part, et ne lui disait mot.

ÉSOPE.

Ma pauvre Colinette, et mon pauvre Pierrot,
Voilà comme à peu près, par le commun usage,
Font envers leurs vassaux les seigneurs de village.
Quand d'un bois ou d'un champ il leur plaît un
[morceau,
Des agneaux malheureux troublent toujours leur eau;
Et pour peu qu'on résiste aux raisons qu'ils se forgent,
Non contents de les tondre, on voit qu'ils les égor-
Il sera bientôt nuit, et vous êtes de loin; [gent.
Adieu. De cet enfant ayez beaucoup de soin.
Je ne partirai point sans lui rendre justice.

PIERROT.

Écoutez, je savons comme on paye un sarvice :
Si vous en usez bien, à biau jeu biau retour.

COLINETTE.

N'allez point nous bailler d'iau bénite de cour. [me;
On dit qu'en ce lieu-là l'on fait semblant qu'on s'ai-
Et que promettre et rien, c'est quasiment de même.

ÉSOPE.

Allez, je suis sincère, et le suis en tout lieu.

PIERROT.

Adieu. Je vous quittons. Voici du monde.

ÉSOPE.

Adieu.

PIERROT.

Mordié, plus je le vois, moins je devine comme
On a mis tant d'esprit dans un si vilain homme.

SCÈNE IV

ÉSOPE, DEUX COMÉDIENS.

LE PREMIER COMÉDIEN.

Monsieur (car par la ville on dit publiquement
Que vous ne voulez pas qu'on vous traite autrement),
Choisis par notre Corps, nous faisons nos délices
De venir vous offrir ses très humbles services.
Le soin de vos plaisirs conduit ici nos pas.

ÉSOPE.

Étranger en ce lieu, je ne vous connais pas.
Qu'êtes-vous, s'il vous plaît? Votre mine est si haute,
Que peut-être en parlant ferais-je quelque faute.

LE SECOND COMÉDIEN.

Comédiens. Bientôt nous vous serons connus.

ÉSOPE.

Comédiens! Ho! ho! soyez les bienvenus;
Vous donnez des plaisirs dont je suis idolâtre.
Hé bien! qu'est-ce, messieurs, comment va le théâtre?
Combien dans votre troupe êtes-vous d'acteurs?

LE PREMIER COMÉDIEN.

Trop.

Lorsque moins on y pense il en vient au galop.

ÉSOPE.

Tant mieux. A bien jouer le grand nombre s'excite.

LE SECOND COMÉDIEN.

Tant pis. Car plus on est, plus la part est petite.

ÉSOPE.

La scène est plus remplie, et chacun prend des soins...

LE SECOND COMÉDIEN.

La scène est plus remplie, et la bourse l'est moins.
Pour peu qu'en ce métier on ait le vent en poupe,
Quinze acteurs bien choisis font une bonne troupe:
Suivant leur caractère ils ont tous de l'emploi;
Pour bien jouer son rôle on ne s'attend qu'à soi;
Mais quand on est beaucoup d'un même caractère,

Un auteur en suspens ne sait ce qu'il doit faire :
Sur qui que ce puisse être où s'arrête son choix,
Pour en contenter un il en chagrine trois ;
Et, s'il faut m'expliquer à dessein qu'on m'entende,
C'est un petit chaos qu'une troupe si grande.

ÉSOPE.

Avez-vous des auteurs dans cette ville-ci ?

LE SECOND COMÉDIEN.

Oui, monsieur.

ÉSOPE.

Bons ?

LE SECOND COMÉDIEN.

Eh, eh !...

ÉSOPE

J'entends. Couci, couci.
Malheur à qui s'en mêle et n'en est pas capable !
S'il n'a l'art de charmer, il n'est point excusable :
Le sévère auditeur, pour un mot de travers,
Ne fait miséricorde à pas un de ses vers :
Il est si délicat, que pour le satisfaire
Il faut du merveilleux ou bien du nécessaire.
Qu'on n'ait point de pain blanc, on en mange du bis :
De velours ou de serge on se fait des habits ;
Parce qu'en quelque état que le destin nous range
Il faut absolument qu'on s'habille et qu'on mange :
Mais, du consentement de cent peuples divers,
Rien n'est moins nécessaire au monde que des vers ;
Et, par cette raison qui me semble équitable,
Les passablement bons ne valent pas le diable.

LE SECOND COMÉDIEN.

Nous représenterons, quand vous nous viendrez voir,
L'ouvrage le plus beau que nous puissions avoir,
A vous bien divertir toute la troupe aspire.
Quel jour choisissez-vous ?...

ÉSOPE.

Je ne puis vous le dire.

LE SECOND COMÉDIEN.

De grâce...

ÉSOPE.

Je ne sais quand j'aurai le loisir.

LE PREMIER COMÉDIEN.

Un jour dans la semaine est facile à choisir :
Il nous est important d'avoir votre réponse.

ÉSOPE.

Pourquoi ?

LE PREMIER COMÉDIEN.

Par la raison qu'il faut qu'on vous annonce;
Quand vous nous viendrez voir, plus de monde y [viendra
Que, tout vaste qu'il est, notre hôtel n'en tiendra :
Et comme un vrai phénix, unique en votre espèce,
Ce sera pour vous voir plus que pour voir la pièce.
J'en suis sûr.

ÉSOPE.

C'est-à-dire, à parler nettement,
Que c'est moi qui serai le divertissement :
Et, pour aller au but où votre troupe aspire,
Vous tirerez l'argent, et moi je ferai rire.
Je veux de m'annoncer vous épargner le soin.
C'est un honneur trop grand, et dont je suis trop loin:
Il n'est que pour les gens du plus sublime étage ;
Et qui n'est rien du tout doit au moins être sage.
Nous avons en passant déchiffré les auteurs ;
Parlons un peu de vous. Êtes-vous bons acteurs ?
Je dis en général sans désigner personne.

LE SECOND COMÉDIEN.

Oui, monsieur, notre troupe est vraiment assez bon- [ne.
Non qu'on soit tous égaux, ne croyez pas cela ;
Les uns sont merveilleux, et les autres ..

ÉSOPE.

Là, là,
Je vous entends. La troupe en public étalée
Est, à dire entre nous, marchandise mêlée.
Ne vous figurez pas qu'en ne faisant pas bien
Vous soyez épargnés, vous qui n'épargnez rien:
Pour reprendre avec fruit les sottises des autres,
Il faut avoir le soin de bien cacher les vôtres,
Et ne pas follement s'exposer à l'ennui
De montrer ses défauts en jouant ceux d'autrui.
Donnez-vous au public force pièces nouvelles?

LE PREMIER COMÉDIEN.

Tous les mois.

ÉSOPE.

Ou du moins qu'on fait passer pour telles.
Depuis neuf ou dix ans, et cela n'est pas beau,
Vos nouveautés, dit-on, n'ont plus rien de nouveau.
Qu'on annonce une pièce, on promet des merveilles
Qui de chaque auditeur charmeront les oreilles :
Et, quand pendant un mois on l'a prônée ainsi,
On rencontre souvent ce qu'on va voir ici.

LA MONTAGNE QUI ACCOUCHE.

Le bruit courut un jour qu'une haute montagne
Dans une heure accoucherait:
Chacun se mit en campagne
Pour voir l'enfant qu'elle aurait.
Mais ce colosse affreux, dont l'orgueilleuse tête
Allait jusques au ciel défier la tempête,
Et de tous les passants rendait les yeux surpris,
Trompant des spectateurs l'ardeur impatiente,
Après une longue attente,
Accoucha d'une souris.

Vous ne pouvez nier, tout acteurs que vous êtes,
Que ce que je dis là ne soit ce que vous faites:
Qui de vous, je vous prie, est le complimenteur?

LE PREMIER COMÉDIEN.

C'est moi, monsieur.

ÉSOPE.

C'est vous?

LE PREMIER COMÉDIEN.

Moi-même.

ÉSOPE.

Ergo, menteur.
Celui qui fait l'annonce, et qui taille, et qui coupe,
Est ordinairement le menteur de la troupe.
Il vaut mieux louer moins, et ne pas tant mentir.
A vous voir toutefois je veux bien consentir.
Mais quand j'irai chez vous, jouez, s'il est possible,
Ce que dans votre troupe on a de plus risible:
Pour me laisser douter, fait comme je me voi,
Si l'on rit de la pièce, ou si l'on rit de moi.
Il n'est point où je suis de tragique où l'on pleure.
Jouez-vous tous les jours?

LE SECOND COMÉDIEN.

Oui, monsieur.

ÉSOPE.

A quelle heure?

LE SECOND COMÉDIEN.

Dans une heure au plus tard nous allons commencer.

ÉSOPE

Voilà le vrai moyen de ne pas m'annoncer.
Messieurs, pour aujourd'hui je retiens une loge.

LE PREMIER COMÉDIEN.

On n'aura pas le temps de faire votre éloge.

ÉSOPE.

Et m'en peut-on faire un à moins qu'il ne soit faux?
Que l'on n'ait pas le temps de compter mes défauts,
Cela suffit.

LE SECOND COMÉDIEN.

Eh quoi, vous êtes inflexible?

ÉSOPE.

A vous servir ailleurs je ferai mon possible :
Adieu. Je vois des gens que j'ai mis en courroux,
Que je veux débaucher pour les mener chez vous.

SCÈNE V

LÉARQUE, ÉSOPE, EUPHROSINE, AGÉNOR, DORIS.

ÉSOPE.

Oh, ça, je suis ravi de nous voir tous ensemble :
Parlons de bonne foi sur ce qui nous assemble.
Monsieur le gouverneur, quel est votre dessein?

LÉARQUE.

De vous donner ma fille.

ÉSOPE.

Et quand?

LÉARQUE.

Demain.

EUPHROSINE.

Demain!
Mon père, à mon égard, montrez-vous moins sévère :
Monsieur en use mieux, il consent qu'on diffère ;
Ma prière le touche, et rien ne vous émeut!

ÉSOPE.

Hé bien donc, à demain, puisque monsieur le veut.

AGÉNOR.

Ne vous en flattez point, si vous n'avez envie
De m'arracher ensemble Euphrosine et la vie.
Je vois où je m'expose, et sais votre crédit;
Il n'est rien là-dessus que je ne me sois dit :
Crésus ne voit, n'entend, n'agit que par vous-même;
Mais qu'ai-je à redouter si je perds ce que j'aime?
Et que peut-il me faire avec tout son pouvoir,
Qui soit pis que ma rage et que mon désespoir?
Monsieur le gouverneur m'a promis Euphrosine,
Et ce n'est plus à lui le bien qu'il vous destine.
J'ai reçu sa parole, et je m'y suis fié.

LÉARQUE.

Il est vrai, mais monsieur est privilégié.

ÉSOPE.

Voyonsdonc,s'il vous plaît,quel est mon privilège.
Suis-je plus beau? mieux fait? noble? riche? enfin,
Parlez. [qu'ai-je?

LÉARQUE.

N'êtes-vous pas favori de Crésus!

ÉSOPE.

Peut-être que demain je ne le serai plus:
Et comme la faveur n'est qu'un éclair qui brille,
Qui passe rarement dans la même famille,
Elle a, quand elle change, un retour si cuisant,
Que la faveur passée est un malheur présent.
Agénor est bien fait, et votre fille est belle ;
L'un est né gentilhomme, et l'autre demoiselle ;
J'ai fait de leur amour un sévère examen ;
Ce sont les plus beaux feux que puisse unir l'Hymen:
Et je n'ai feint d'aimer et de nuire à leur flamme,
Que pour approfondir ce qu'ils avaient dans l'âme.
Il me ferait beau voir, chargé comme un Atlas,
Faire le soupirant pour de jeunes appas!
Le seul âge inégal rend l'hymen misérable,
Et si vous en doutez, écoutez cette fable.

L'HOMME ET LES DEUX FEMMES.

Un homme des plus insensés,
A quarante-cinq ans, le cœur rempli de flammes,
S'avisa d'épouser deux femmes:
Pour le faire enrager une c'était assez.
L'une avait soixante ans, et l'autre vingt et quatre
Toutes deux à l'envi le voulaient à leur goût ;
Et souvent c'était à se battre
A qui mieux en viendrait à bout.
Pour le faire à leur badinage
L'une et l'autre n'oubliaient rien:
La vieille souhaitait qu'il parut de son âge ;
La jeune aurait voulu qu'il eût été du sien.
Tous les matins sous un prétexte honnête
De montrer leur amour par de petits devoirs,
Chacune en le peignant arrachait de sa tête
L'une les cheveux blancs, l'autre les cheveux noirs.
Enfin chauve et pelé, sa présence importune
Le rendit partout odieux.

Pour combler un hymen de joie et de fortune,
Il faut l'assortir un peu mieux :
Il était trop jeune pour l'une ;
Et pour l'autre il était trop vieux.

Monsieur le gouverneur, vous me devez entendre.

LÉARQUE.

J'accepte avec plaisir Agénor pour mon gendre :
Votre approbation en augmente le prix.

AGÉNOR.

Je ne puis dire un mot tant vous m'avez surpris !
Monsieur, c'est justement que chacun vous renomme:
Je doute que la terre ait un plus honnête homme.

EUPHROSINE (*à Esope*).

Vous voyez mes raisons pour ne vous point aimer ;
Mais je n'en ai pas moins pour vous bien estimer :
Je m'en fais un devoir que rien ne peut enfreindre.

ÉSOPE (*à Doris*).

Vous, qui du chat-huant n'avez plus rien à craindre...

DORIS.

Oh ! monsieur, contre moi n'ayez point de courroux;
Tout le monde eût pensé ce que j'ai dit de vous.

ÉSOPE.

Fort bien. C'est s'excuser d'une belle manière !
N'importe, oublions tout, rendons la joie entière.
Loin de mettre un obstacle à vos justes désirs,
Je veux faire aux chagrins succéder les plaisirs.
C'est, en ami sincère, à quoi je m'étudie.
Commençons dès ce soir par voir la comédie :
Et pendant la faveur dont m'honore le roi,
Qu'aucun, avec raison, ne se plaigne de moi.

TIRRENE.

Vous.
Quel sujet vous oblige à différer sa perte ?
Prenons l'occasion qui nous en est offerte.
Nous avons de sa fourbe un fidèle témoin ;
A détromper Crésus appliquons notre soin.
Qu'attendez-vous ?

TRASIBULE.

J'attends que nous lui voyions faire
Ce qu'avant son voyage il faisait d'ordinaire.
Ébloui d'un trésor qu'il ne pouvait trop voir,
Il l'allait visiter le matin et le soir.
Ne le détournons point de sa première route,
Et craignons qu'en ce lieu quelqu'un ne nous écoute.
Des États de Crésus ayant fait tout le tour,
Avec un bien immense il en est de retour;
Et son trésor grossi grossira la tempête
Qui demain au plus tard doit écraser sa tête.
Soyez dans votre haine aussi ferme que moi,
Et croyez...

TIRRENE.

Parlez bas : il vient avec le roi,
Du retour de ce traître il a l'âme charmée.

SCÈNE II

CRÉSUS, ÉSOPE, TIRRENE, TRASIBULE, IPHIS, SUITE

CRÉSUS (*à Tirrene et à Trasibule*).

Trouvez-vous au conseil à l'heure accoutumée.
Allez. Demeure, Ésope. Et vous, Iphis, sortez.

IPHIS.

Eh ! seigneur, se peut-il qu'après tant de bontés ?...

CRÉSUS.

Mon ordre est une loi: c'est moi qui vous l'annonce :
Sortez. Je ne veux point d'inutile réponse.

IPHIS.

Si mon zèle...

CRÉSUS.

Je hais les discours superflus.
Iphis, sortez, vous dis-je, et ne me voyez plus.

SCÈNE III.

CRÉSUS, ÉSOPE.

CRÉSUS.

Pour toi, mon cher Ésope, il faut que je t'avoue
Que de ton équité tout le monde se loue.
Il n'est grands ni petits des endroits d'où tu viens,
Qui ne fassent des vœux pour mes jours et les tiens.
Après avoir été par l'ordre de ton prince
Réformer les abus de povince en province,
Il ne te restait plus qu'à hâter ton retour
Pour venir réformer les abus de ma cour.
Rends les vices affreux à tout ce que nous sommes;
Tous les hommes en ont, et les rois sont des hommes.
Le ciel qui les choisit les élève assez haut
Pour faire voir en eux jusqu'au moindre défaut.
Loin de flatter les miens dans ce degré suprême,
A corriger ma cour commence par moi-même:
Règle ce que je dois suivant ce que je puis;
Et rends-moi digne enfin, d'être ce que je suis.

ÉSOPE.

Seigneur, vous obéir est ma plus forte envie:
C'est à vous que mon zèle a consacré ma vie:
Mais dans l'heureux état où vos bontés m'ont mis,
Ne me commandez rien qui ne me soit permis.
Il est beau qu'un monarque aussi grand que vous
Pour s'immortaliser fasse ce que vous faites;[l'êtes
Qu'au gré de la justice il règle son pouvoir,
Et qu'exempt de défauts il ait peur d'en avoir.
Mais si vous en aviez, quel homme en votre empire
Serait assez hardi pour oser vous le dire?
Ce n'est point pour les rois qu'est la sincérité.
Tout se farde à la cour, jusqu'à la vérité.
L'encens fait un plaisir dont l'âme extasiée
Jamais jusqu'à ce jour ne s'est rassasiée;
Et l'on étale aux rois d'un plus tranquille front
Les vertus qu'ils n'ont pas que les défauts qu'ils ont.

CRÉSUS.

Et c'est, mon cher Ésope, à quoi, s'il est possible,
Tu me dois empêcher d'avoir le cœur sensible.
Quel monarque a-t-on vu, pendant qu'il a régné,
Qui de mille vertus ne fût accompagné?
Les rois qui, sur ma tête ont transmis la couronne,

Ont eu, quand ils régnaient, tous les noms qu'on me
Et ceux après ma mort qui me succéderont [donne:
Les auront à leur tour pendant qu'ils régneront.
Par là je m'aperçois, ou du moins je soupçonne
Qu'on encense la place autant que la personne;
Qu'on me rend des honneurs qui ne sont pas pour
Et que le trône enfin l'emporte sur le roi. [moi,
Si tu veux que ta foi ne me soit point suspecte,
Ne souffre dans ma cour nul flatteur qui l'infecte.
L'équité, qui partout semble emprunter ta voix,
Est ce qu'on s'étudie à déguiser aux rois.
Pour me la faire aimer fais-la moi bien connaître;
Je t'en prie en ami; je te l'ordonne en maître.
Je suis jeune et peut-être assez loin du tombeau;
Mais que sert un long règne à moins qu'il ne soit beau?
De ton zèle pour moi donne-moi tant de marques,
Que je ressemble un jour à ces fameux monarques
Qui, pour veiller, défendre, et régir leurs États,
En sont également l'œil, l'esprit et le bras.
Guide mes pas toi-même au chemin de la gloire.

ÉSOPE.

Les rois presque toujours y vont par la victoire:
Leurs plus nobles travaux sont les travaux guerriers.
Eh! quel prince a-t-on vu plus couvert de lauriers?
Après avoir deux fois vu Samos dans vos chaînes,
Vaincu cinq rois voisins, et fait trembler Athènes,
Pour en vaincre encore un, qui les surpasse tous,
Vous n'avez plus, seigneur, à surmonter que vous.
Sans être conquérant, un roi peut être auguste.
Pour aller à la gloire, il suffit d'être juste.
Dans le sein de la paix faites de toutes parts
Dispenser la justice et fleurir les beaux-arts;
Protéger votre peuple autant qu'il vous révère,
C'est en être, seigneur, le véritable père;
Et père de son peuple est un titre plus grand
Que ne le fut jamais celui de conquérant.
Je vous parle, seigneur, en serviteur fidèle.

CRÉSUS.

Eh! qui sait mieux que moi la grandeur de ton [zèle?
Poursuis. N'interromps point des avis si prudents:
Et des soins du dehors passe à ceux du dedans.
Examine ma cour, et n'y souffre aucun vice;
Bannis-en les abus; chasses-en l'injustice:
Ta bonté pour le peuple a pris des soins si grands...

ÉSOPE.

Que le peuple et la cour, seigneur, sont différents !
Quoiqu'on nomme le peuple un monstre a plusieurs têtes,
Si les uns sont grossiers, les autres sont honnêtes.
Dans les moins délicats j'ai trouvé tant de foi,
Qu'une seule parole est pour eux une loi.
La cour, en apparence, a bien plus de justesse :
C'est le séjour de l'art et de la politesse :
Mais combien de chagrins y faut-il essuyer ;
Et sur quelle parole ose-t-on s'appuyer ?
Tout rares qu'ils y sont, les amis s'embarrassent :
Tels voudraient s'étouffer que l'on voit qui s'embrassent :
Pour un dont la vertu trouve un heureux destin,
Mille vont à leur but par un autre chemin :
L'un qui pour s'élever n'a qu'un faible mérite,
Sous un dehors zélé cache un cœur hypocrite :
L'autre met son étude à vous donner des soins,
Quand il sait que vos yeux en seront les témoins :
Celui-ci fait du jeu sa capitale affaire :
Cet autre en plaisantant devient sexagénaire :
Et l'on arrive ainsi presque en toutes les cours
D'un pas imperceptible à la fin de son cours.
On est si dissipé, qu'avant que de connaître
Ce que c'est que d'être homme, on y cesse de l'être :
Et ceux qui de leur temps examinent l'emploi
Trouvent qu'ils ont vécu sans qu'ils sachent pourquoi.

CRÉSUS.

Je reconnais ma cour, je ne puis te le taire,
Au fidèle tableau que tu me viens de faire :
Mais un trait important que tes soins ont omis,
Un roi ne sait jamais s'il a de vrais amis.
De tant de courtisans, qui toujours sur mes traces
N'accompagnent mes pas que pour avoir des grâces,
Je ne puis distinguer au rang où je me voi
Ceux qui m'aiment pour eux ou qui m'aiment pour moi.
Je voudrais quelquefois, pour savoir si l'on m'aime,
Pendant un mois ou deux me voir sans diadème :
Et dans mon premier rang être ensuite remis
Pour ne me plus méprendre au choix de mes amis.
Que sais-je qui me flatte ou qui me rend justice ?
Je ne dis pas un mot que chacun n'applaudisse :
Et si l'on prévoyait ce que je dois penser,
On m'applaudirait même avant de m'énoncer.

Je confonds le faux zèle avec le véritable.

ÉSOPE.

Permettez-moi, seigneur, de vous dire une fal
Jamais la vérité n'entre mieux chez les rois
Que lorsque de la fable elle emprunte la voix.

LE LION, L'OURS, LE TIGRE ET LA PANTHÈRE.

FABLE

Par cent fameux exploits un Lion renommé,
Ayant su d'un vieux Cerf qu'il connaissait fid
Que souvent tels et tels dont il était charmé
Payaient ses bontés d'un faux zèle,
En voulut par lui-même être mieux informé.
Il fait venir un Tigre, un Ours, une Panthère,
Apres à la curée, et qui sans hésiter,
Quand de quelque désordre ils pouvaient profi
De la peine d'autrui ne s'inquiétaient guère.
« Mes amis, leur dit-il, à qui j'ai si souvent
» Confié le soin de ma gloire,
» Je crois, sans me flatter d'un espoir décevan
» Avoir un sûr moyen de vivre dans l'histoire.
Alors faisant semblant d'être encor dans l'erreu
Et d'ignorer leur artifice,
Il leur propose une injustice
Dont lui-même avait de l'horreur.
« Pesez bien, leur dit-il, ce que je vous propo
» Et surtout que ma gloire aille avant toute ch
» Je n'ai rien de plus important. »
« Ce que vous proposez est juste et nécessaire,
Répond tout d'une voix la troupe mercenaire;
» Et rien ne le fut jamais tant. »
« Pensez-y deux fois plutôt qu'une,
» Reprit doucement le Lion;
» Et si je vous suis cher, ayez soin de mon no
» Les rois ont moins besoin d'augmenter leur fort
» Que de voir croître leur renom. »
« Seigneur, répond encor la bande insatiable,
» Quelque dessein que vous ayez,
» Pour rendre une chose équitable,
» Il suffit que vous la vouliez. »
« Dangereux conseillers, adulateurs infâmes,
» Dit le Lion terrible en élevant sa voix;
» Je trouve de si basses âmes
» Indignes d'approcher des rois.

» Fuyez loin de moi, troupe avide,
» Qui des faibles Agneaux et du Chevreuil timide
» Êtes si justement l'effroi :
» C'est votre intérêt qui vous guide,
» Ce n'est point la gloire du Roi. »
D'un exil éternel ayant puni l'audace
De leurs conseils pernicieux
Il menaça de la même disgrace
Les animaux qui briguèrent leur place,
S'ils ne la remplissaient pas mieux.

Une mémorable victoire
Que sur trois léopards il eut le même jour,
A l'éclat de sa vie ajouta moins de gloire
Que de s'être défait de ces pestes de cour.

Pour expliquer l'énigme et dévoiler l'emblème,
Croyez-vous qu'un monarque aussi grand que vous-même
Ne fit pas une belle et louable action
D'imiter quelquefois l'adresse du Lion ?
De ce trait d'équité plus que d'une victoire
Vos sujets dans leurs cœurs garderaient la mémoire :
[illegible] ceux qui sont admis dans le conseil des rois,
[illegible]n donnant leur avis y penseraient deux fois.
[illegible]-être m'expliqué-je avec trop de franchise.
[illegible]ne liberté que vous m'avez permise.
[illegible] sais ce que c'est que de rien déguiser.

CRÉSUS.

Qui ne m'offense point ne doit point s'excuser.
Charmé de tes avis, pénétré de ton zèle,
Et par tant de raisons sûr que tu m'es fidèle,
Je confie à ta foi comme deux grands dépôts,
Et les soins de ma gloire et ceux de mon repos.
D'Iphis, qui s'est lui-même attiré sa digrâce,
De l'orgueilleux Iphis je te donne la place.

ÉSOPE.

A moi, seigneur ?

CRÉSUS.

Sur qui puis-je jeter les yeux,
[illegible] me soit plus fidèle, et qui me serve mieux ?
[illegible] peut plus sagement gouverner mes finances
[illegible] toi, qui fuis le bien et qui hais les dépenses ?
[illegible] quelle occasion les peux-tu dissiper ?
[illegible]ce au superbe train que tu fais équiper ?
[illegible]r contenter ton goût de diverses manières

Te voit-on dépeupler les airs et les rivières
Et pour éterniser tes desseins fastueux
Enchérir sur ton maître en palais somptueux ?
Loin qu'un zèle si pur ait rien que j'appréhend
Sur quoi que ce puisse être où mon pouvoir s'éten
Récompenses, honneurs, charges, bienfaits, emplc
Tu peux de toute chose ordonner à ton choix ;
A ta fidélité tout entier je me livre.
Arsinoé qui vient m'empêche de poursuivre ;
J'ai depuis plusieurs jours quelques soupçons lége
D'où viennent ses froideurs pour deux rois étrange
Peut-être je me trompe ; et qui soupçonne dout
Elle prend tes avis, te consulte, t'écoute ;
Sans trahir son secret, ni blesser ton devoir,
Si mon repos t'est cher, tâche de le savoir.

SCÈNE IV

ÉSOPE, ARSINOÉ, LAIS.

ARSINOÉ.

Quoi ! le seigneur Ésope en croit donc être qui
Pour m'avoir en passant daigné rendre visite ;
Et son zèle se borne à me voir une fois
Après s'être éclipsé pendant cinq ou six mois ?
Quoique pour lui parler tout le monde l'assiège,
Mon sexe et ma naissance ont quelque privilège.
Quand j'estime quelqu'un je le vois plus souvent.

ÉSOPE.

Vos bienfaits dans mon cœur sont gravés trop ava
Pour ne pas avouer, si je suis quelque chose,
Que vous seule aujourd'hui vous en êtes la cause.
Le poste où je me vois n'est-il pas votre don ?
Et cependant, madame, à quoi vous suis-je bon ?
Ne puis-je à votre gloire être d'aucun usage ?

ARSINOÉ.

A quoi m'étiez-vous bon avant votre voyage ?
J'écoutais vos avis estimés de chacun.

ÉSOPE.

Vous les écoutiez tous, et n'en suiviez aucun.

LAÏS.

Il a raison, madame, et je ne puis m'en taire.
Vous n'avez pas au monde un ami plus sincère.
Il ne donne jamais que d'utiles avis ;
Et vous auriez bien fait de les avoir suivis.

ARSINOÉ.

Il me prenait peut-être en de méchantes heures;
Ou mes raisons, Laïs, me semblaient les meilleures.

LAÏS.

Je ne sais; mais enfin vous avez des appas
Qu'on aurait mis en œuvre au lieu qu'ils n'y sont pas;
Vous seriez mariée, et contente.

ARSINOÉ.

Peut-être :
Lorsque je le voudrai, ne le puis-je pas être?

LAÏS.

Oui, sans doute, et choisir dans le rang le plus haut;
Mais vous l'auriez été deux ou trois ans plus tôt.
La jeunesse est, madame, une saison bien chère;
Et les moments qu'on perd ne se recouvrent guère.
Quelque beau petit prince, au trône destiné,
Pour aller à la gloire, aurait l'heur d'être né;
Et c'est pour un État, un bien si nécessaire,
Qu'on l'aimerait mieux fait que d'être encore à faire.

ARSINOÉ.

Ces plausibles raisons pour le bien des États
Souvent avec le cœur ne s'accommodent pas.
J'aime mieux un époux qui m'aime et qui me plaise
Que le trône d'Argos et que celui d'Ephèse.
Sans en savoir la cause un mouvement secret
Me fait de ma patrie éloigner à regret.
Il me semble qu'ailleurs je serai transplantée.

ÉSOPE.

Vous, madame? partout vous serez respectée
En quelque lieu du monde où l'on vous puisse voir,
Vous aurez sur les cœurs un absolu pouvoir:
Argos pour le mérite a de l'idolâtrie;
Et de tous vos pareils le trône est la patrie.
Vous seriez étrangère en un degré plus bas.

LAÏS.

L'amour seul du pays ne vous arrête pas :
Pour monter sur un trône il n'est rien qu'on ne quitte.
Parlons juste. Crésus est d'un si haut mérite...

ARSINOÉ.

Laïs !

LAÏS.

Serait-ce un mal qu'un si grand roi vous plût?
C'est un prince accompli, si jamais il en fut,
Que dans tous ses projets accompagne la gloire,
Et qui semble à sa suite enchaîner la victoire.

Le roi d'Argos est laid: celui d'Ephèse est vieux:
Ne dissimulons point, Crésus vous siérait mieux.
Comme il est jeune et beau, vous êtes jeune et belle:
Et vous seriez un couple à servir de modèle.
Vous voyez que je songe à vous fixer ici.

ARSINOÉ.

Eh! qui t'a commandé de t'expliquer ainsi?

LAÏS.

Quand je puis obliger, ma joie est assez grande
Pour n'attendre jamais que l'on me le commande.
Lui, comblé de vertus, vous, brillante d'appas,
Cet hymen à tous deux ne vous déplairait pas.
Qui pourrez-vous trouver, vous et lui, qui vous vaille?

ÉSOPE.

Je réponds du succès pour peu que j'y travaille;
Madame, obligez-moi de me le commander.
Votre gloire est d'un prix à ne point hasarder:
Et je vous dois assez pour oser vous promettre
Que me la confier ce n'est point la commettre.
Est-il un sort plus beau que d'asservir trois rois!
Croyez-moi, hâtez-vous de choisir un des trois.
L'ordinaire destin des beautés difficiles
Est d'avoir des retours de chagrins inutiles:
Qui ne veut point d'un bien quand il le peut avoir,
Ne l'a pas quand il veut, comme vous allez voir.

LE HÉRON ET LES POISSONS.

FABLE

Il me semble avoir lu dans beaucoup de volumes
Que, lorsqu'on veut trop prendre, on est soi-même [pris.
Un Héron glorieux de voir que de ses plumes
On faisait pour les rois des aigrettes de prix,
Ne trouvait dans les eaux, hors la perche et la truite,
    Aucun autre mets qui lui plût:
    Brochet, carpe, tanche et la suite,
Étaient pour son gosier des poissons de rebut.
    Un jour d'été dès les quatre heures,
    Que le poisson rentre en ses trous,
Les plus jolis brochets, les carpes les meilleures,
A sa discrétion se livraient presque tous;
    Mais ce n'est pas là ce qu'il cherche:
N'ayant pas si matin l'appétit bien ouvert,
    Et ne voyant truite ni perche,
Il ne fit pas semblant d'avoir rien découvert.

Sept heures sonnent ; huit ; et son appétit s'ouvre ;
Alors dans la rivière il fait divers plongeons :
Et pour tout bien il ne découvre
Qu'une écrevisse et deux goujons.
Pour un oiseau si vain, une si mince proie
Loin de le contenter redoubla son dédain.
Cependant le temps passe, et durant qu'il tournoie,
L'exercice augmente sa faim.
Qui le croirait-? le Héron difficile,
Qui méprisa tant de si beau poisson,
Sur le midi, fatigué, las, débile,
Fut bien heureux d'avoir un limaçon.

Du Héron dédaigneux la peinture naïve
Ne vous expose rien qui tous les jours n'arrive :
Des amants les mieux faits et les plus vertueux
Une fille à seize ans souffre à peine les vœux ;
Son orgueil en rebute autant qu'il s'en présente ;
Et tout lui paraît bon quand elle en a quarante.
Sans faire des amants un si long examen,
Il faut aller au but, et le but est l'hymen.
L'âge que vous avez est le temps où l'on charme.
Pensez-y.

ARSINOÉ.

Franchement, votre Héron m'alarme :
Et mon cœur, inquiet depuis cette leçon,
A peur d'être réduit au sort du limaçon.
Plus j'entends vos raisons plus je les trouve bonnes.
Il est beau de donner des appuis aux couronnes.
Je suivrai vos avis.

LAÏS.

Le plus tôt vaut le mieux.
Une plante stérile est maudite des dieux.
Qu'est-ce qu'une princesse et vertueuse et belle
Peut faire de meilleur qu'une fille comme elle,
Qui suive son exemple et qui puisse à son tour
Pour un futur monarque en mettre une autre au jour?
On ne peut du beau temps faire un trop bon usage.

ARSINOÉ.

Je ne l'écoute pas : elle est folle.

ÉSOPE.

Elle est sage,
Et raisonne si bien sur ce que nous disons,
Que j'entre avec plaisir dans toutes ses raisons.
Quand pour faire des rois le ciel veut que l'on vive,

ÉSOPE.

Je m'en vais vous l'apprendre.

LA MARCHANDISE DE MAUVAIS DÉBIT.

FABLE.

Apollon et Mercure étant brouillés là-haut
Ne savaient ici-bas où donner de la tête :
Ils n'avaient point d'argent, et c'est un grand dé-
Jamais de l'indigence on n'a chômé la fête. [faut:
« Que deviendrons-nous, dirent-ils,
» Si Jupiter ne nous rappelle? »
Faire des tours de main aussi prompts que subtils
Est un art où Mercure excelle :
Mais il craignait les alguazils,
Et, s'il se rencontrait sous leur patte cruelle,
De mettre en œuvre les outils
De la justice criminelle.
L'ingénieuse pauvreté,
Qui, pour vivre de rien, rêve, invente, s'exerce,
Leur fit voir plus de sûreté
A faire un louable commerce :
Mais comment? ils n'ont rien, argent, fonds, ni
Pendant cet embarras il arrive une foire; [crédit.
Apollon s'avisa de vendre de l'esprit,
Et Mercure de la mémoire.
Après s'être postés dans l'endroit le plus beau
Pour attirer du peuple et de la chalandise,
Chacun dans un écriteau
Etala sa marchandise.
Mais à peine Mercure a-t-il planté le sien
Que de toute la foire il attire la foule :
Le monde vient, s'en va, puis revient, et s'écoule,
Sans diminuer en rien.
Le marchand de mémoire en fournit la contrée:
Mais le marchand d'esprit à peine fût-il vu ;
Il vendait une denrée
Dont le plus idiot croit être assez pourvu.
Il s'écrie, il s'emporte, il se rompt la cervelle :
« Messieurs, dit-il, messieurs, tournez ici vos pas :
» De quoi la mémoire sert-elle
» Quand l'esprit, par malheur, ne l'accompagne pas? »
Il eut beau faire et beau dire,
Beau se plaindre et fulminer,

PLEXIPE.
Êtes-vous assuré qu'aucun ne nous entende?

ÉSOPE.
Que de précautions votre secret demande !
Le bonheur de Crésus lui fait-il des jaloux ?
Quelqu'un...

PLEXIPE.
En votre absence on a médit de vous.

ÉSOPE.
De moi ?

PLEXIPE.
De vous. Trois fois j'ai pensé vous l'écrire.

ÉSOPE.
On peut dire de moi bien du mal sans médire,
Je vous l'apprends.

PLEXIPE.
Des gens que vous comblez de biens
Blâment votre conduite en tous leurs entretiens.
Et comme apparemment aucun ne les soupçonne,
Ce sont...

ÉSOPE.
Gardez-vous bien de me nommer personne.
Peut-être faible et prompt, chercherais-je un moyen
De leur faire du mal quand ils me font du bien.
Je ne veux pas savoir qui sont ceux qui médisent;
Mais je veux, si je puis, que leurs plaintes m'ins-
[truisent ;
Qu'ils me rendent service en croyant m'outrager,
Et que leur médisance aide à me corriger.
Dites-moi sur quels points ils blâmaient ma conduite.

PLEXIPE.
On tenait des discours, et sans ordre, et sans suite...
Soit qu'on eût de la haine ou qu'on fût en courroux...
Je sais confusément qu'on médisait de vous.
Je ne sais rien de plus dont je vous puisse instruire.

ÉSOPE.
Si vous ne savez rien, que me venez-vous dire ?
Pourquoi de mes amis me donner du soupçon ?
Croyez-vous ne manquer que de mémoire ?

PLEXIPE.
Eh, non !
Je suis fait comme un autre, et je ne puis comprendre
Ce qui me peut manquer.

ÉSOPE.
Je m'en vais vous l'apprendre.

LA MARCHANDISE DE MAUVAIS DÉBIT.

FABLE.

Apollon et Mercure étant brouillés là-haut
Ne savaient ici-bas où donner de la tête :
Ils n'avaient point d'argent, et c'est un grand dé-
Jamais de l'indigence on n'a chômé la fête. [faut:
« Que deviendrons-nous, dirent-ils,
» Si Jupiter ne nous rappelle ? »
Faire des tours de main aussi prompts que subtils
Est un art où Mercure excelle :
Mais il craignait les alguazils,
Et, s'il se rencontrait sous leur patte cruelle,
De mettre en œuvre les outils
De la justice criminelle.
L'ingénieuse pauvreté,
Qui, pour vivre de rien, rêve, invente, s'exerce,
Leur fit voir plus de sûreté
A faire un louable commerce :
Mais comment ? ils n'ont rien, argent, fonds, ni
Pendant cet embarras il arrive une foire ; [crédit.
Apollon s'avisa de vendre de l'esprit,
Et Mercure de la mémoire.
Après s'être postés dans l'endroit le plus beau
Pour attirer du peuple et de la chalandise,
Chacun dans un écriteau
Etala sa marchandise.
Mais à peine Mercure a-t-il planté le sien
Que de toute la foire il attire la foule :
Le monde vient, s'en va, puis revient, et s'écoule,
Sans diminuer en rien.
Le marchand de mémoire en fournit la contrée:
Mais le marchand d'esprit à peine fût-il vu ;
Il vendait une denrée
Dont le plus idiot croit être assez pourvu.
Il s'écrie, il s'emporte, il se rompt la cervelle :
« Messieurs, dit-il, messieurs, tournez ici vos pas :
» De quoi la mémoire sert-elle
»Quand l'esprit,par malheur,ne l'accompagnepas?»
Il eut beau faire et beau dire,
Beau se plaindre et fulminer,

Apollon avec sa lyre
S'en alla sans étrenner.

Il n'est pas mal aisé de croire
Que de sa marchandise il n'eut point de débit;
On dit à tout moment qu'on n'a point de mémoire :
Et l'on ne dit jamais que l'on n'a point d'esprit.
Si l'on tenait encore une pareille foire,
Vous iriez à grands pas vous fournir de mémoire :
Et quelque bon marché qu'Apollon vous offrît,
Vous n'en feriez pas un pour avoir de l'esprit.
Est-ce en avoir une once et le mettre en usage,
Que de faire à la cour un si bas personnage ?
Ceux dont vous observez les discours et les pas,
Ou sont vos ennemis ou bien ne le sont pas :
S'ils sont vos ennemis, la passion vous guide ;
Si ce sont vos amis, c'est leur être perfide ;
Et de tous les emplois le plus lâche aujourd'hui
Est d'être l'espion des paroles d'autrui.
Plus sincère que vous, je dis ce que je pense.

PLEXIPE.

J'attendais de mon zèle une autre récompense.

ÉSOPE.

Quand j'aurais un trésor à mettre en votre main,
Vous manquez de mémoire,et l'oublieriez demain,
C'est perdre ses bienfaits que de les mal répandre.

SCÈNE VI

ÉSOPE, PLEXIPE, LYCAS.

LYCAS.

Dans votre appartement Rhodope va se rendre ;
Elle m'envoie ici vous le faire savoir.

ÉSOPE (*à Plexipe*).

Adieu. J'ai du regret de trahir votre espoir.
Fassent les médisants tout ce qu'ils pourront faire:
Je sais par quel moyen on les force à se taire ;
Et pour me venger d'eux je vais vivre si bien,
Qu'ils auront de la peine à me reprocher rien.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

ÉSOPE, RHODOPE.

ÉSOPE.

Vous me suivez en vain. Souffrez que je respire.
Ne vous ai-je pas dit ce que j'avais à dire ?
Je n'ai rien oublié, dans mon juste courroux,
Des sujets de chagrin que j'avais contre vous.
C'est dans ce lieu, vous dis-je, où le conseil s'as-
[semble,
Et je ne prétends pas qu'on nous y trouve ensemble.
J'ai mes raisons.

RHODOPE.

Et moi, j'ai les miennes aussi
Pour ne me pas résoudre à vous quitter ainsi.
Il est juste à mon tour que je vous entretienne.

ÉSOPE.

Le roi dans un moment vient ici.

RHODOPE.

Qu'il y vienne;
Jusqu'à ce qu'il y soit, je ne vous quitte pas.

ÉSOPE.

Vous croyez m'éblouir par vos trompeurs appas.
Tout difforme et hideux que vous paraisse Esope,
Ne vous en flattez pas, infidèle Rhodope,
Vos yeux n'ont plus sur moi le pouvoir qu'ils ont eu :
Je vous abuserais si je vous l'avais tû :
Honteux d'avoir vécu dans votre indigne chaîne,
Plus j'eus d'amour pour vous, plus j'ai pour vous de
Je ne sais point de terme à pouvoir l'exprimer.[haine.

RHODOPE.

Vous me haïssez trop pour ne me plus aimer.

ÉSOPE.

Non. Vos charmes pour moi n'ont plus aucune
[amorce.

RHODOPE.

Vos remords seront vains si nous faisons divorce;
Pensez-y bien, de grâce, avant d'en venir là ;
Et si vous m'en croyez, n'éprouvez point cela.
Suivons aveuglément la route accoutumée :

Je suis ce que j'étais quand vous m'avez aimée.
J'en jure...

ÉSOPE.

Épargnez-vous des serments superflus:
Vous étiez vertueuse, et vous ne l'êtes plus.
Pendant cinq ou six mois qu'a duré mon absence,
Vous avez tout perdu, foi, pudeur, innocence;
Et les honteux attraits qui vous sont demeurés
Par l'emploi qu'ils ont eu sont tous défigurés.

RHODOPE.

Si c'est là mon portrait, et que je lui ressemble,
Je ne m'étonne pas de nous voir mal ensemble.
Sur quelle conjecture avez-vous ces soupçons?
J'aurais fait un beau fruit de toutes vos leçons!
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai su vous le dire,
J'aime à me divertir, à folâtrer, à rire;
Et partout où je vais les filles que je voi
A peu près de même âge ont même goût que moi.
C'est de vous que je tiens qu'une fille avisée
Doit avoir un air libre, une manière aisée;
Et qu'il n'est presque rien dont on ne vienne à bout
Lorsque avec bienséance on s'accomode à tout.
De quoi vous plaignez-vous? je suis votre doctrine.
Veut-on rire? je ris; badiner? je badine.
Mais dans tous les plaisirs dont je vous fais l'aveu,
Ce n'est qu'amusement, qu'innocence, que jeu.

ÉSOPE.

Ah! Rhodope, Rhodope, à qui j'avais envie
De donner les moments les plus chers de ma vie,
Mon cœur, qui sans tendresse aurait moins de cour-
[roux,
Préviendrait vos raisons, s'il en était pour vous.
Je ne me souviens point de vous avoir instruite
A vivre sans égards, sans pudeur, sans conduite,
Mais je me souviens bien de vous avoir appris
Qu'un orgueil ridicule attirait du mépris;
Qu'un air libre, enjoué, siérait bien à votre âge;
Mais, Rhodope, un air libre est-ce un libertinage?
Et dans ce que je fais, ni dans ce que j'écris,
Me voit-on d'aucun vice infecter les esprits?
Si d'un remords au moins vous vous sentez capable,
Profitez des leçons que contient cette fable:
Et voyez à quel point on doit être confus,
D'avoir eu de l'honneur, et de n'en avoir plus.

LE JARDINIER ET L'ANE.

FABLE

L'Ane d'un Jardinier fleuriste
Ayant pour le marché des paniers pleins de fleurs,
Pour en savourer les douceurs
Une foule de gens le suivait à la piste.
Mais il trouve au retour un contraire destin;
Pour se faire maudire il suffit qu'il se montre :
Ceux qui le suivaient le matin
Le soir évitent sa rencontre.
« Ne t'en étonne pas, lui dit le jardinier ;
» Ces effets différents ont différentes causes :
» Ce matin tu portais des roses,
» Ce soir tu portes du fumier :
» Qui suivait ce matin ta senteur agréable,
» Ce soir fuit ta puanteur. »
Tant on devient effroyable
Quand on perd sa bonne odeur !

Vous reconnaissez-vous, Rhodope, en cette fable ?

RHODOPE.

Non. L'application n'en est pas raisonnable.
Je veux bien ressembler à l'âne du matin ;
Mais à celui du soir, j'en aurais du chagrin.
J'ai retenu de vous mille agréables choses
D'une si bonne odeur que les paniers de roses ;
Mais on ne m'a point vue, oubliant mon devoir,
Le matin vertueuse, et coupable le soir.
Je hais l'honneur féroce et la vertu chagrine :
Je vous l'ai déjà dit, je ris, chante, badine ;
Et, croyant ma conduite exempte de remords,
Je ne prends aucun soin de sauver le dehors.
Il est vrai qu'on en parle, et que de vieilles dames
Dont le cœur est encor susceptible de flammes,
Faciles à remplir les désirs d'un amant,
Ne peuvent présumer qu'on rie innocemment ;
Et jamais à l'amour n'ayant été rebelles,
Elles jugent de moi comme elles jugent d'elles.
Rien n'est plus dangereux dans leurs petits complots
Que ces femmes de bien qui le sont à huis clos :
Qui des moindres plaisirs condamnent l'innocence;
Et trouvent tout permis en sauvant l'apparence.
Pour moi, qui marche droit, je ne me contrains pas.

ÉSOPE.

Que vous avez, traîtresse, et d'esprit et d'appas !
Quand le ciel vous forma sur un si beau modèle,
Que ne vous faisait-il aussi sage que belle ?
Il vous a dénié le plus grand bien de tous ;
Et je vais être faible autant et plus que vous.
Me trompé-je ? Etes-vous fidèle à votre gloire
Tâchez, s'il est possible, à me le faire croire :
Vous aurez peu de peine à me persuader ;
Mon cœur à se trahir demande à vous aider ;
Vous le verrez se rendre à la plus faible excuse.
Parlez.

RHODOPE.

Méritez-vous que je vous désabuse?
Combien d'injures...

ÉSOPE.

Trop pour d'innocents appas.
Trop peu, si j'ai raison, et qu'ils ne le soient pas.
Mais, adieu, le roi vient. Retirez-vous, de grâce.
Soit que je vous épouse, ou qu'un autre le fasse,
S'il en est temps encor, faites que votre époux
N'ait aucune raison de se plaindre de vous ;
Et portez lui pour dot, comme une rare offrande,
Toute l'intégrité que l'hymen vous demande.

SCÈNE II

CRÉSUS, ÉSOPE, TRASIBULE, TIRRENE.

CRÉSUS.

Asseyez-vous.

ÉSOPE.

Seigneur, je ne suis pas d'un sang...

CRÉSUS.

Ton mérite y supplée, et vaut le plus haut rang.
Assis-toi. Je le veux. Depuis plus d'une année
Mes sujets de leur roi souhaitent l'hyménée ;
Et tous contents de moi, comme je le suis d'eux,
S'ils me voyaient un fils s'estimeraient heureux.
Cotis, père d'Argie, épuisé par les guerres
Qui fatiguent son peuple et désolent ses terres,
Pour nous unir ensemble, à ne rompre jamais,
Me fait offrir sa fille et demander la paix.
Sa couronne, lui mort, appartient à sa fille :
Mais en vain à mes yeux cette couronne brille.
Arsinoé, soumise à tout ce que je veux,

A trouvé le secret de s'attirer mes vœux:
En s'assujettissant à mon pouvoir suprême,
Elle m'a d'un coup d'œil assujetti moi-même.
Le trône de Phrygie à mon trône étant joint,
Sans doute ma puissance irait au plus haut point;
Pour balancer mon choix cette raison est forte :
Mais enfin sur mon cœur Arsinoé l'emporte ;
Et j'attends de vos soins une décision
En faveur de l'amour ou de l'ambition.
Parlez-moi librement, et qu'un pur zèle éclate.

TIRRENE.

Seigneur, cette matière est un peu délicate.
Vous aimez. Il faudrait pour vous faire ma cour,
Approuver votre choix et flatter votre amour.
Une si vertueuse et si belle princesse
D'un monarque si grand mérite la tendresse :
Mais les raisons d'État, qui par d'austères lois
Sont toujours les raisons les plus fortes des rois,
M'obligent à vous dire avec un cœur sincère
Qu'à l'hymen d'un grand roi l'amour n'assiste guère;
Que ses plus dignes soins sont ceux de sa grandeur,
Et qu'il doit à sa gloire immoler son ardeur.
Arsinoé pour dot a des yeux qui vous charment,
Des attraits si touchants qu'ils émeuvent, désarment;
Mais des yeux si charmants et des attraits si doux
Perdront bien de leur prix quand ils seront à vous.
Cinq ou six mois d'hymen ralentissent les flammes:
Et la vertu des grands n'est pas d'aimer leurs fem-
[mes.
Quelque appât que pour vous ait un amour naissant,
Seigneur une couronne en est un plus puissant :
En devenant l'époux de la princesse Argie,
A de vastes états vous joignez la Phrygie :
Et quels jaloux voisins oseront vous troubler,
Qu'avec tant de pouvoir vous ne fassiez trembler ?

TRASIBULE.

J'ose ajouter, seigneur, à ce qu'a dit Tirrene
Que c'est de vos sujets rendre l'attente vaine ;
Et que, las de la guerre et des maux qu'elle a faits
Avec impatience ils attendent la paix.
Quoique par vos exploits on ait vu la Phrygie
Du sang de ses enfants assez souvent rougie,
Les succès les plus beaux et les plus glorieux
Ne sont pas sans chagrin pour les victorieux.
Si l'un s'en réjouit, l'autre s'en désespère :

Tel embrasse son fils, qui regrette son frère ;
Et la guerre après soi traîne tant de malheurs,
Qu'il est peu de lauriers qui ne coûtent des pleurs.
Ceux qu'élève le ciel aux dignités suprêmes,
Maîtres de tant d'États, ne le sont pas d'eux-mêmes ;
Et lorsque de l'hymen ils subissent les lois,
C'est à la politique à leur prescrire un choix.
Seigneur, Arsinoé fût-elle encore plus belle,
La Phrygie et la paix ont plus de charmes qu'elle.
L'intérêt de l'État me fait parler ainsi.
Voilà mon sentiment.

CRÉSUS (*à Ésope*).

Et le tien?

ÉSOPE.

Le voici.
Pour peu qu'à l'écouter votre bonté s'applique,
Vous verrez ce que c'est qu'un hymen politique.

LE COQ ET LA POULETTE.

FABLE

Un jeune coq des mieux huppés,
En rôdant par son voisinage,
D'une jeune Poulette aussi belle que sage
Eut les yeux et le cœur également frappés.
Le Coq étant fort beau comme elle était fort belle,
Elle sentit pour lui ce qu'il sentait pour elle :
Leur cœur des mêmes traits furent tous deux blessés;
Et tous deux pénétrés de la même tendresse,
Du matin jusqu'au soir ils se voyaient sans cesse,
Et ne se voyaient pas assez.
Pendant que l'un et l'autre à l'amour s'abandonnent,
Et qu'ils jurent si tendrement
De s'aimer éternellement,
Leurs sévères parents autrement en ordonnent.
Le père du Coq le contraint
A quitter sa chère Poulette :
En vain de sa rigueur il gémit et se plaint,
Il faut qu'il obéisse ou qu'il fasse retraite.
D'abord il va percher sur le toit le plus haut
De la plus déserte cabane,
Mais faute d'aliment il lui fallut bientôt
Epouser, en pestant une Poule faisanne ;
Ces époux dès le premier jour,
Empêchés de leur contenance,

S'étant mariés sans amour,
Se traitèrent sans complaisance.
Outre qu'ils négligeaient le soin
De se dire des yeux quelque chose de tendre,
Leur langage à tous deux était un baragouin
Que chacun ne pouvait entendre.
Quand le Coq chantait ou parlait,
Sa Faisanne eût juré que c'étaient des murmures:
Quand la Faisanne l'appelait,
Il croyait ouïr des injures.
En un mot leur destin ne fit point d'envieux.

Il faut que pour bien vivre ensemble
L'amour ait soin d'unir ce que l'hymen assemble :
Il est sûr qu'on s'entend bien mieux.

Qu'à vos désirs, seigneur, Arsinoé réponde ;
N'êtes-vous pas le roi le plus heureux du monde ?
Sans un besoin pressant, qu'à peine je conçoi,
Pourquoi chercher ailleurs ce que l'on a chez soi ?
Les différentes mœurs, le différent langage,
Ne sont pas des liens par où le cœur s'engage ;
Et sur celui des rois c'est faire un attentat
Que de l'assujettir aux maximes d'État.
Pour contenter le peuple et le roi de Phrygie,
Accordez-lui la paix sans épouser Argie.
Vous auriez elle et vous des chagrins infinis :
Vos États seraient joints, et vos cœurs désunis.
Jamais félicité n'eût été plus parfaite
Que le bonheur du Coq s'il eût eu sa Poulette :
Sans cesse de l'hymen il se serait loué,
Comme fera Crésus avec Arsinoé ;
Sa vertu vous répond d'un bonheur infaillible.

CRÉSUS.

Que tu me touches bien par où je suis sensible !
Pressé par tes raisons, je vais mettre à ses pieds
Tout ce qu'a d'éclatant le trône où je me sieds ;
Et lui faire savoir par un récit fidèle,
Avec quelle chaleur tu m'as parlé pour elle.

SCÈNE III

ÉSOPE, TIRRENE, TRASIBULE.

TIRRENE.

Crésus à nos conseils préfère vos avis ;

Loin d'en être jaloux, nous en sommes ravis :
Il ne saurait pour vous faire voir trop d'estime.

TRASIBULE.

Quel ministre a-t-il eu d'un esprit plus sublime?
Vous le servez si bien, que d'un commun aveu,
Quoi qu'il fasse pour vous, il fait encor trop peu.

TIRRENE.

Combien ai-je d'Iphis souhaité la disgrâce
Pour avoir le plaisir de vous voir en sa place ?
Il en était indigne, et vous la méritez.

TRASIBULE.

C'était un misérable en proie aux lâchetés,
Qui pour toutes raisons écoutait ses caprices,
Et qui pour s'enrichir faisait mille injustices.

TIRRENE.

Il était violent, vindicatif, brutal,
Lent à faire du bien, prompt à faire du mal ;
Faisant tout son bonheur de traverser le vôtre,
Et n'obligeant quelqu'un que pour nuire à quelque [autre :
Un esprit inégal, un discernement faux.

TRASIBULE.

Je vais en un seul mot dire tous ses défauts.
Crésus avec raison l'extermine et l'assomme :
Il n'est pas sur la terre un plus malhonnête homme:
A vous en défier vous avez intérêt.
Il est fourbe, méchant...

ÉSOPE.

Dites-moi, s'il vous plaît,
Vous ferais-je plaisir de vous dire une fable
Sur le coup imprévu dont la rigueur l'accable ?
Sa peinture et la vôtre y sont en raccourci.

TIRRENE.

Je vous en prie.

TRASIBULE.

Et moi, je vous en prie aussi.
J'en conçois par avance une idée agréable.

ÉSOPE.

N'en perdez pas un mot : tout en est profitable.

LE FIGUIER FOUDROYÉ.

FABLE

Près de Lesbos fut jadis un Figuier
Qui rapportait le plus beau fruit du monde ;
Planté sur le bord d'un vivier,

Il se lavait les pieds dans l'onde.
Tous les oiseaux d'alentour
Se donnaient rendez-vous sous son épais feuillage,
Et tant que durait le jour,
Ils y chantaient leur amour,
Et bénissaient son ombrage.
Mais comme dans le monde il n'est rien de certain,
Et que c'est une mer qui n'est point sans naufrage,
Après un temps calme et serein,
Il survint tout à coup un furieux orage.
Les vents en un moment agitèrent les airs;
Il semblait que la pluie inonderait la terre :
Enfin, après beaucoup d'éclairs,
Le Figuier malheureux fut frappé du tonnerre.
Les oiseaux, effrayés d'entendre un si grand bruit,
Dans le hameau prochain vont chercher un asile :
Et l'orage passé, chacun d'eux s'entresuit
Pour venir habiter son premier domicile.
Mais l'arbre qui pour eux avait eu tant d'appas,
Accablé sous le faix d'une telle disgrâce,
Avait si fort changé de face
Qu'on ne le reconnaissait pas.
Les premiers qui le reconnurent
Furent un Milan, un Autour,
Qui l'insultèrent tour à tour;
Et pour ne le point voir à l'instant disparurent.
« Suivez-nous, et vous ferez bien,
Dirent-ils aux oiseaux qu'ils crurent pitoyables.
» Ce Figuier, désormais au rang des misérables,
» Ne peut plus nous servir à rien. »
« Pour moi, dit une Tourterelle,
Connue aux environs pour un oiseau d'honneur,
» Je prétends partager sa fortune cruelle,
» Puisque j'ai partagé ce qu'il eut de bonheur. »
« Il m'a tant fait de bien, reprit une Colombe,
» Que je m'en souviendrai toujours;
» Je veux être avec lui le reste de mes jours,
» Dans quelque disgrâce qu'il tombe. »
« Plût au ciel pouvoir par mes chants,
Ajouta tendrement un Rossignol habile,
» Lui rendre ses attraits, et forcer les méchants
» A revenir un jour lui demander asile ! »

Combien au tableau qui paraît
En voit-on qui sont tous semblables?

C'est ainsi que l'on reconnaît
Les faux amis des véritables.

Jamais votre portrait ne fut mieux en son jour ;
Vous êtes, vous et lui, le Milan et l'Autour,
Qui, voyant du Figuier le destin déplorable,
Dès qu'il fut malheureux le trouvèrent coupable.
Tel paraît à vos yeux Iphis disgracié :
Votre infidèle cœur qui le voit foudroyé,
Oubliant ses bienfaits dans cette humble posture,
Ne le reconnaît plus que pour lui faire injure.
Si du sort inconstant j'éprouvais le courroux,
Que diriez-vous de moi qui ne fais rien pour vous?
Iphis... Mais je me trompe, ou c'est lui qui s'ap-
Adieu. De sa présence évitez le reproche. [proche,
Son faux discernement se connaît assez bien,
Puisqu'il s'est pu résoudre à vous faire du bien.

SCÈNE IV

ÉSOPE, IPHIS, TIRRENE, TRASIBULE.

IPHIS.
Jamais vit-on disgrace et plus prompte et plus
Que mon sort, cher Tirrene, est cruel ! [forte ?

TIRRENE.
Que m'importe ?

IPHIS.
Qu'entends-je ? Trasibule aura plus de bonté.

TRASIBULE.
Votre sort, quel qu'il soit, vous l'avez mérité.

IPHIS.
Juste ciel ! Trasibule et Tirrene me fuient !
Que d'affronts à la cour les malheureux essuient !

SCÈNE V

IPHIS, ÉSOPE.

IPHIS.
Monsieur, je viens ici, par un ordre du roi.
Déposer mon crédit, ma faveur, mon emploi ;
En de plus dignes mains je ne puis m'en démettre.

ÉSOPE.
Moi je vais le prier de ne pas le permettre.
Aux chagrins de Crésus dussé-je m'exposer,

J'aime mieux les souffrir que de vous en causer.
Loin qu'à votre pouvoir je veuille rien prétendre,
Je vous offre le mien pour vous le faire rendre.
Voyez auprès du roi ce que je puis pour vous.

IPHIS.

Respect, zèle, remords, tout aigrit son courroux.
Si pour moi tant de fois sa bonté fut extrême,
Contre moi sa colère est aujourd'hui de même.
Mais ce qui m'est sensible en un tel changement,
Ceux qui me doivent tout m'insultent lâchement :
Pendant que de vos soins vous m'offrez l'assistance,
Vous, qui ne me devez que de l'indifférence ;
En voulant me servir vous déplairiez au roi.

ÉSOPE.

Eh ! qui soupçonnez-vous de vous avoir nui ?

IPHIS.

Moi.

Ce qu'a de plus horrible une chute si haute,
Je ne puis qu'à moi seul en imputer la faute :
Un destin plus cruel me fût-il préparé ;
C'est moi qui sans raison me le suis attiré :
De ma témérité je reçois le salaire.

ÉSOPE.

Crésus est trop bon roi pour garder sa colère.
Votre crime envers lui n'est pas grand, que je crois.

IPHIS.

En fait-on de petits quand on déplaît aux rois ?
Hier, dans un festin dont j'eus le malheur d'être,
Crésus ayant mis bas la qualité de maître,
Et, nous regardant tous ainsi que ses égaux,
Voulut qu'en liberté l'on se dît ses défauts.
Quand pour se divertir il nous eut dit les nôtres,
Voulant être traité comme il traitait les autres,
J'eus l'indiscrétion, en lui disant les siens,
De les trouver plus grands qu'il n'avait fait les miens.
Je lui dis qu'un grand roi, qui veut qu'on le renomme,
Jusque dans ses défauts doit avoir du grand homme,
Et qu'avoir pour le vin plus d'amour qu'il ne faut,
Est un vice trop bas dans un degré si haut.
« Pour vous montrer, dit-il, d'un air fier, mais auguste,
» Que jamais dans le vin je ne fais rien d'injuste,
» Lorsqu'un sujet s'oublie et trahit son devoir,
» Je reprends mes bontés et ne veux plus le voir.
» Boire comme je fais n'est pas un trop grand vice,
» Puisqu'après avoir bu je rends si bien justice.

» Retirez-vous. »

ÉSOPE.

Eh quoi? pour un vieux courtisan,
Vous-même de vos maux vous êtes l'artisan? [res,
Pour reprendre les rois sans craindre leurs murmu-
Il faut bien d'autres soins et bien d'autres mesures.
C'est un sentier étroit qui de chaque côté
Présente un précipice à la sincérité.
Les rois et les flatteurs étant de même date
Il n'est dans l'univers aucun roi qu'on ne flatte,
Et qui dans leurs plaisirs a l'honneur d'avoir part,
S'il reprend leurs défauts le doit faire avec art.
Il faut, plein du respect que leur présence inspire,
Les leur faire sentir et non pas les leur dire;
Et prendre garde encore, en risquant ces leçons,
Qu'ils ne connaissent pas que nous les connaissons.
Il n'est rien près du roi que pour vous je ne fasse;
Mais n'oubliez jamais, si j'obtiens votre grâce,
Qu'eussions-nous l'un et l'autre encore plus de pou-
Nous sommes des jetons que le roi fait valoir: [voir,
Comme souverain maître à qui tout est facile,
Il nous fait valoir un, ou nous fait valoir mille;
Et, suivant que son choix nous poste mal ou bien,
Nous sommes quelque chose, ou nous ne sommes
[rien:
Surtout souvenez-vous dans tout ce que vous faites
De n'abuser jamais de la place où vous êtes:
La fortune en aveugle ouvre ou ferme la main,
Et puissant aujourd'hui, l'on ne l'est pas demain.
Pour vous rendre sensible aux raisons que j'étale,
J'y vais d'un apologue ajouter la morale.

LA GUENON ET SON MAITRE.

FABLE

Un grand seigneur avait une guenon
Qui lui semblait si jolie,
Qu'il l'aimait à la folie;
A ce qu'elle voulait on n'osait dire non.
Elle lui demanda s'il aurait agréable
Qu'elle s'assît sur un coin de sa table:
« Oui, dit-il, ce plaisir me semblera bien doux. »
« Trouverez-vous bon, lui dit-elle,
» Que, donnant l'essor à mon zèle,

» Je saute quelquefois sur vous? »
Pour laisser un champ libre à ses badineries,
Il consentit sans peine à ce manège-là.
Je ne vous dirai point combien de singeries
Elle fit après cela.
Je dirai seulement que, flattée, applaudie,
Qu'elle eût tort ou qu'elle eût raison,
La guenon un peu trop hardie
Oublia qu'elle était guenon.
Loin d'avoir pour son maître une sincère attache
Devenue orgueilleuse à le voir complaisant,
Un matin en le baisant
Elle arracha la moustache
D'un maître si bienfaisant.
« Ah ! perfide, dit-il, qui t'oses méconnaître,
» J'ai pour ton insolence un châtiment tout prêt :
» Dans un moment tu sauras ce que c'est
» Que d'abuser des bontés de son maître. »
Elle eut beau de son crime étaler les remords,
Et pour rentrer en grâce employer les prières :
Après vingt coups d'étrivières
Elle fut mise dehors.
Comme en toute rencontre elle était malhonnête,
Chacun avec plaisir la vit humilier.

Tel est, auprès des rois où la grandeur entête,
Le sort des Favoris qui s'osent oublier.

Quelque soumission que cette Fable inspire,
J'aurais sur ce sujet encor beaucoup à dire :
Mais comme votre grâce est mon plus doux espoir,
Je vais trouver Crésus et faire mon devoir.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

CRÉSUS, GARDES.

CRÉSUS.

Ésope ne suit pas ?

UN GARDE.

Non, seigneur.

CRÉSUS.

Qu'on l'appelle,
Quel ministre à son roi fut jamais plus fidèle?
Quelque prix de ses soins qu'il exige aujourd'hui,
Il fait bien plus pour moi que je ne fais pour lui.
Le voici. Laissez-nous.

SCÈNE II

CRÉSUS, ÉSOPE.

CRÉSUS.

Mon aspect t'embarrasse;
De l'indiscret Iphis tu demandes la grâce.
Je sais que la clémence est la vertu des rois,
Et tu me l'as toi-même appris assez de fois.
Mais après les bienfaits dont il m'est redevable,
L'injure qu'il m'a faite est-elle pardonnable;
Et sans te prévenir, si tu veux y penser,
Puis-je lui faire grâce, et peux-tu m'en presser?

ÉSOPE.

Je ne veux point, seigneur, pour avoir cette grâce,
Par de vaines raisons excuser son audace:
Je vous l'ai déjà dit, c'est avec équité
Que vous l'avez puni de sa témérité.
Mais quand votre justice a ce qu'elle souhaite,
Votre bonté, seigneur, est-elle satisfaite?
Le trouble où je vous vois me fait connaître assez
Que vous pardonnez mieux que vous ne punissez;
Quel plaisir ont les rois de pouvoir faire grâce!

CRÉSUS.

Songes-tu que d'Iphis je t'ai donné la place?
Puis-je lui pardonner sans la lui rendre?

ÉSOPE.

Non.
Je remets en vos mains un si précieux don.
Plus on est élevé, plus on cause d'ombrage.
Un vaisseau trop chargé n'est pas loin du naufrage,
Au lieu qu'il vogue à l'aise et ne craint nul assaut
Quand il n'a justement que le poids qu'il lui faut.
Les bienfaits excessifs font souvent qu'on raisonne
Contre qui les reçoit et contre qui les donne.
Et si j'osais, seigneur, prendre la liberté
De donner tout son lustre à cette vérité,
Je vous rapporterais un petit trait d'histoire,

Digne qu'un grand monarque en garde la mé-
Peut-être à ce sujet cadre-t-il assez bien. [moire.

CRÉSUS.

Parle. J'écoute tout d'un zèle égal au tien.

ÉSOPE.

En été que la pluie est chaude et passagère,
Un des rois vos aïeux, chassant avec sa cour,
Vit pleuvoir dans une rivière,
Et ne vit point pleuvoir aux endroits d'alentour.
Comme il en témoignait une surprise extrême,
« Seigneur, dit à ce prince un de ses courtisans,
» Voilà comme sont vos présents :
» C'est de l'eau qui tombe en l'eau même.
» Ceux sur qui tous les jours vous versez vos bienfaits
» Semblent être accablés sous ce précieux faix :
» Ils en sont si chargés, qu'ils n'en savent que faire,
» Pendant que tant de malheureux,
» A qui votre bonté serait si nécessaire,
» Avec un zèle égal n'attirent rien sur eux. »
« J'ai tort, lui dit le roi, d'en user de la sorte :
» Cet avis est utile, et je veux m'en servir. [porte,
» Vers qui que ce puisse être où mon penchant m'em-
» Je veux les contenter et non les assouvir.
» En suivant des conseils aussi bons que les vôtres,
» Mes bienfaits partagés deviendront plus communs.
» J'en veux faire un peu moins aux uns,
» Pour en faire un peu plus aux autres. »
Seigneur, vos sentiments sont conformes aux siens.
Non content d'enrichir, vous accablez de biens.
Par des soins prévenants votre âme bienfaisante
En répand sur un seul de quoi suffire à trente :
Et ce qu'un seul obtient répandu sur chacun,
Vous feriez trente heureux, et vous n'en faites
[qu'un,
Qui de vos propres biens, riche comme vous l'êtes,
Ne prend plus aucun goût à ceux que vous lui faites.
Par exemple, seigneur, trente braves guerriers,
Qu'on a vu de leur sang arroser vos lauriers,
Au sentier de la gloire encor prêts à vous suivre,
D'un seul de vos bienfaits auraient tous de quoi
[vivre.
Par vos ordres exprès je vous parle sans fard.
Vous le voulez.

CRÉSUS.

Pourquoi t'ai-je connu si tard ?

Qu'un monarque est heureux, quand un ami fidèle
Joint un si grand respect avec un si grand zèle!
Mais l'insolent Iphis avec un ton brutal...

ÉSOPE.

Peut-être à sa manière a-t-il un zèle égal.
Il n'est pas à la cour le premier qui s'oublie,
Et qui devienne sage après une folie.
Combien en a-t-on vu de toutes qualités
Qui, pendant leur jeunesse imprudents, emportés,
Dans un âge plus mûr dépouillés de tous vices,
Vous ont rendu, seigneur, de signalés services?
Rendez-lui vos bontés: sensible à ce bienfait,
Il vous rendra service encor mieux qu'il n'a fait.
Le ciel à ce propos me suggère une fable,
Qui peut-être à mes vœux vous rendra favorable:
Pour fléchir votre cœur c'est mon dernier moyen;
Ce que je vous demande est de l'écouter bien.
Je ne dirai plus rien si ma fable est frivole.

CRÉSUS.

J'écoute; souviens-toi de me tenir parole.

ÉSOPE.

LE LION ET LE RAT.

FABLE

Un lion endormi, s'éveillant en sursaut,
Rencontre un rat sous sa patte;
Comme un lion est fier et qu'il a le sang chaud,
Il fulmine, tonne, éclate.
Pour apaiser son courroux,
Le rat, que la crainte glace,
Se prosterne à ses genoux,
Et d'un ton suppliant lui demande sa grâce.
« L'intervalle est si grand, dit-il, de vous à moi,
» Qu'en me faisant périr vous auriez peu de gloire;
» Et la clémence d'un roi
» Eternise sa mémoire.
» Si vous avez la bonté
» De me conserver la vie,
» La prodiguer partout pour Votre Majesté
» Sera ma plus forte envie. »
Le lion généreux mettant la griffe bas,
Sensible à cette requête,
Fit grâce à la pauvre bête,
Et ne s'en repentit pas.

En poursuivant une proie
Trois ou quatre jours après,
Le lion, pris en des rets,
Pour s'en débarrasser ne trouve aucune voie.
Par des efforts vigoureux
Il tâche à rompre sa chaine:
Mais plus il y prend de peine,
Plus il en serre les nœuds.
De chaque animal qui passe,
En vain en ce péril il attend du secours :
Quand le destin nous menace,
Nos meilleurs amis sont sourds.
Le rat seul, d'un pas agile,
L'ayant entendu rugir,
Vient voir à quel usage il lui peut être utile,
Et sans beaucoup parler cherche à beaucoup agir.
Il s'attache avec soin à ronger une corde
Qui de tout l'attirail est le nœud gordien :
Et par bonheur tout succède si bien,
Tant de fortune à son zèle s'accorde,
Que du lion captif il brise le lien,
Pour le récompenser de sa miséricorde.

Princes, qui, pouvant tout, vous croyez tout permis,
Aux malheureux soyez toujours propices.
Tels que l'on croit d'inutiles amis
Dans le besoin rendent de bons services.

Eh bien ! seigneur, mes vœux seront-ils exaucés ?
Vous ne répondez rien !

CRÉSUS.

C'est te répondre assez.
Le lion me prescrit ce qu'il faut que je fasse :
Je dois, roi comme lui, comme lui faire grâce.
Qu'Iphis de mon courroux n'appréhende plus rien;
Puisqu'il est ton ami, je veux être le sien.

ÉSOPE.

Seigneur !...

CRÉSUS.

Je te défends d'oser ouvrir la bouche
Pour me persuader que ma bonté te touche.
Le plaisir le plus grand trop longtemps attendu
Par celui qui le fait est toujours trop vendu ;
Et c'est, je te l'avoue, une tache à ma vie
D'avoir été si lent à remplir ton envie.

Fais-moi, je t'en conjure, un plaisir à ton tour.
Iphicrate, autrefois l'ornement de la cour,
Qui se fait estimer de tous ceux qui le voient,
Va te rendre visite, et les Dieux te l'envoient.
Jamais plus honnête homme à tes yeux n'a paru:
Mais apprends sa faiblesse, il n'a jamais rien cru.
C'est le cœur le mieux fait que le ciel ait vu naître;
L'ami le plus ardent que l'on puisse connaître;
Généreux, magnifique, affable, officieux; [Dieux.
Pour tout dire accompli, s'il pouvait croire aux
Il vient; de son erreur fais-lui voir l'injustice.
Je l'aime, et c'est à moi que tu rendras service.

SCÈNE III

IPHICRATE, ÉSOPE.

IPHICRATE.

Monsieur, de vos vertus le bruit s'étend si loin
Qu'on ne peut pour vous voir se donner trop de
Après un long service en différentes guerres, [soin.
Relégué par la paix dans une de mes terres,
Où sans ambition, sans amour, sans désir,
Je préfère l'étude à tout autre plaisir;
Tout ce que j'ai d'amis qui m'y rendent visite
M'ont tant parlé de vous et de votre mérite,
Qu'ayant vu ce matin qu'il faisait un beau jour,
J'ai quitté pour vous voir mon tranquille séjour:
Et je suis si content d'avoir cet avantage,
Que mon plaisir paraît jusque sur mon visage.

ÉSOPE.

Si vous en exceptez la rareté du fait,
J'ignore quel plaisir ma figure vous fait;
Pour me bien définir je ne sais point de phrase.

IPHICRATE.

Je viens pour la liqueur, et non pas pour le vase;
Le corps, quel qu'il puisse être, est l'ouvrage
[d'autrui;
Mais la vertu d'un homme est son ouvrage à lui:
Et je croirais lui faire une injustice extrême
Si je ne le voyais par son mérite même.

ÉSOPE.

Quand j'aurais un mérite à vous frapper les yeux
Ne le devrais-je pas à la bonté des Dieux?

IPHICRATE.

Des Dieux ? bon !

ÉSOPE.

Comment bon ?

IPHICRATE.

Eh quoi ! vous qu'on renomme,
Vou avez la faiblesse et l'erreur d'un autre homme!
Vous croyez donc devoir votre mérite aux Dieux ?

ÉSOPE.

[mieux,
Avant que vous et moi nous nous expliquions
Avec qui, s'il vous plaît, ai-je ici l'honneur d'être ?

IPHICRATE.

On me nomme Iphicrate et vous m'allez connaî-
Je ne sais ici-bas d'autre félicité [tre;
Que dans une flatteuse et douce volupté.
Non dans la volupté dont le peuple s'entête,
Qu'on évite avec soin pour peu qu'on soit honnête;
Et qui, pour des plaisirs peu durables et faux,
Cause presque toujours de véritables maux.
J'appelle volupté proprement ce qu'on nomme
Ne se reprocher rien et vivre en honnête homme:
Appuyer l'innocent contre l'iniquité:
Briller moins par l'esprit que par la probité :
Du mérite opprimé réparer l'injustice :
Ne souhaiter du bien que pour rendre service :
Etre accessible à tous par son humanité:
Non, rien n'est comparable à cette volupté.

ÉSOPE.

Votre plaisir est grand, je n'en fais point de doute,
A suivre une si juste et si charmante route.
Je ne vous cèle point que je suis enchanté
De cette délicate et pure volupté.
Je rends grâces aux Dieux...

IPHICRATE.

Eh quoi ! les Dieux encore?
Laissez-là ces beaux noms que le vulgaire adore ;
Peut-on être si faible avec tant de raison?

ÉSOPE.

Vous ne croyez donc pas qu'il soit des Dieux?

IPHICRATE.

Moi ? non.
Et vous ne le croyez non plus que moi, je pense

ÉSOPE.

Vous le conjecturez avec peu d'apparence.
Sur quoi vous fondez vous pour n'en pas croire?

IPHICRATE.

Moi?
Sur quoi vous fondez-vous pour en croire?

ÉSOPE.

Sur quoi?
J'ai, vous n'en doutez point, pour moi le plus grand [nombre.

IPHICRATE.

Il est vrai, mais qui marche à tâtons et dans l'ombre,
Qui gronde à chaque pas, chancelle à chaque point;
Et qui les craint si peu, que c'est n'en croire point.
Les Dieux doivent leur être aux faiblesses des hom- [mes.

ÉSOPE.

Ne convenez-vous point que vous et moi nous som- [mes?

IPHICRATE.

Sans doute.

ÉSOPE.

Croyez-vous que nous venions de rien?
Mon père avait son père, et son père le sien;
Et que nous parcourions mes aïeux ou les vôtres,
Il en faut un premier d'où soient venus les autres.
Vous êtes trop prudent pour me nier cela:
Eh qui donc, je vous prie, a fait ce premier-là?
Voilà sur quel article il faut qu'on me réponde.

IPHICRATE.

Je crois l'homme éternel de même que le monde.

ÉSOPE.

Peut-il être éternel et sujet au trépas?
Il commence et finit, vous ne l'ignorez pas:
Tout être dépendant vient d'un être suprême;
Et ce que nous voyons ne s'est point fait soi-même.
Jetez les yeux partout; l'air, la terre, les eaux,
Le ciel où jour et nuit brillent des feux si beaux,
L'ordre toujours égal des saisons, des planètes,
Prouve par quelles mains elles ont été faites.
Vous qui paraissez être homme ferme, esprit fort,
Parce que d'un peu loin vous croyez voir la mort,
Si par quelque accident, maladie ou blessure,
Dans une heure au plus tard votre mort était sûre,
Penseriez-vous des Dieux ce que vous en pensez.
Et pour n'y croire pas seriez-vous ferme assez?
Parlez de bonne foi sur le fait que je pose.

IPHICRATE.

Si je devais mourir dans une heure?

ÉSOPE.

Oui.

IPHICRATE.

La chose
Est un peu délicate, et je ne sais pas bien...

ÉSOPE.

Croiriez-vous quelque chose, ou ne croiriez-vous
Vous et vos pareils, qui semblez intrépides, [rien ?
A l'aspect de la mort vous êtes si timides,
Que pour un insensé qui craint d'ouvrir les yeux,
Mille de cris perçants importunent les Dieux :
S'il vous fallait mourir que croiriez-vous ?

IPHICRATE.

Peut-être
Que mon cœur combattu par la peur du non-être...

ÉSOPE.

[moins :
Eh ! monsieur, le non-être est ce qu'on craint le
La peur d'être toujours cause bien d'autres soins:
Le passé fait trembler, l'avenir embarrasse.
Mais sans nous écarter, répondez-moi, de grâce.
Si vous deviez mourir dans une heure au plus tard,
Que croiriez-vous? Parlez sans énigme et sans fard.

IPHICRATE.

Sans énigme et sans fard! Je ne suis pas un homme
Qui par le nom d'athée aime qu'on me renomme.
Je ne dispute point pour vouloir disputer,
Je cherche à m'éclaircir et non pas à douter.
Loin d'avoir du plaisir, j'ai de l'inquiétude
A flotter dans le trouble et dans l'incertitude ;
Et, chagrin contre moi d'avoir ainsi vécu,
Le bonheur où j'aspire est d'être convaincu.
J'ai vu la mort de près dans plus d'une bataille,
Je l'ai vue à l'assaut de plus d'une muraille,
Sans que dans ce péril elle ait pu m'inspirer,
Ni de croire des Dieux, ni de les implorer.
Peut-être, ma carrière approchant de son terme,
Que dans ces sentiments je ne suis plus si ferme;
Et que si dans une heure au plus tard je mourais,
Plus juste, ou plus craintif, je les implorerais.
Eh ! que ne fait-on point quand il faut que l'on

ÉSOPE.

[meure ?
Votre raison alors sera-t-elle meilleure ?
Aurez-vous de l'esprit plus que vous n'en avez ?
Saurez-vous sur ce point plus que vous ne savez?
Seront-ce d'autres Dieux, ou sera-ce un autre hom-
Pouvez-vous ne rien croire, et dormir d'un bon [me ?
De la vie à la mort il s'agit d'un instant. [somme ?

SCÈNE V

LÉONIDE, ÉSOPE.

LÉONIDE.

, monsieur.

ÉSOPE.

Bonjour ; que voulez-vous, madame?

LÉONIDE.

ieur, je ne suis qu'une bien pauvre femme:
»int de parents, père, frère, ni sœur,
is ait été madame, ni monsieur;
cet habit pour paraître un peu brave ;
ce est mon pays, et j'y suis née esclave ;
e vous apprends montre assez, que je croi,
appelant madame on se moque de moi.

ÉSOPE.

en, ma bonne femme, à quoi vous suis-je utile?
ous fait de si loin venir en cette ville ?
e les raisons sans distinguer les rangs ;
crois me devoir plus aux petits qu'aux grands :
ils sont situés plus près de l'indigence,
besoin plus pressant veut plus de diligence :
puis vous servir ici, je le ferai.
ez-vous long-temps ?

LÉONIDE.

Le moins que je pourrai.
vous, de qui la vue adoucit ma disgrâce,
repentirais d'avoir quitté la Thrace ;
bien pris de la peine et bien fait du chemin
ne trouver au bout que mépris et chagrin.

ÉSOPE.

-vous de quelqu'un essuyé quelque injure?

LÉONIDE.

monsieur, et sans doute une qui m'est bien dure.

ÉSOPE.

qui ?

LÉONIDE.

D'une main de qui mon cœur déçu
endait point du tout le coup qu'il a reçu ;
hodope.

ÉSOPE.

Rhodope! elle qui plaît, qui brille ;
ope, dites-vous ?

Jusques à certain poids, qu'on y passe et repa
On est en sûreté sur leur épaisse glace:
Mais lorsqu'on la surcharge elle fond sous no
Et qui tombe dessous ne s'en retire pas.
Voilà ce que je crois.

IPHICRATE.

Monsieur, cessons, de
Ce discours vous fatigue autant qu'il m'emba
A lutter contre vous j'applique en vain mes s
Si vous ne m'abattez, vous m'ébranlez au n
Mais quel fruit, après tout, aurait votre vic
Croire comme l'on fait, par exemple, est-ce c
A parler sans contrainte et d'un cœur ingén
Quel Dieu, hors la Fortune, à la cour est cc
Pour peu que l'on y prie, on est toujours en g
On observe avec soin si le prince y regard
Et lorsque par hasard on rencontre ses yeu
C'est lui que l'on invoque encor plus que les
Adieu. Je sors d'ici plein de votre mérite.
Souffrez que je vous rende encore une visit
Je crois par les efforts que vos bontés feront,
Si mes yeux sont fermés, qu'ils se déferme
Je demande un jour fixe encor cette sema

ÉSOPE.

Non, monsieur, je saurai vous en sauver la p
Et je vous promets bien, pour vous faire ma
Que j'irai vous trouver jusqu'en votre séjou

IPHICRATE. [à

Vous, monsieur? Plût aux Dieux, que je com
Que vous me voulussiez accorder cette glo
C'est un endroit riant dans la belle saison
Les ondes du Pactole entourent la maison
On y voit d'un coup d'œil le printemps et l'au
Les richesses de Flore et les dons de Pomo
Et je ne vous dis pas le plaisir que j'aurai
De vous y recevoir le mieux que je pourrai
Précipitez l'honneur que vous voulez me fai
Adieu.

SCÈNE IV

ÉSOPE.

Que de clartés, hors la plus nécess
Et que d'honnêtes gens à la cour aujourd'h
Ont la m[illegible]e faiblesse, éclairés comme lui

SCÈNE V

LÉONIDE, ÉSOPE.

LÉONIDE.

Bonjour, monsieur.

ÉSOPE.

Bonjour ; que voulez-vous, madame?

LÉONIDE.

Eh ! monsieur, je ne suis qu'une bien pauvre femme;
Je n'ai point de parents, père, frère, ni sœur,
Qui jamais ait été madame, ni monsieur;
J'ai loué cet habit pour paraître un peu brave ;
La Thrace est mon pays, et j'y suis née esclave ;
Ce que je vous apprends montre assez, que je croi,
Qu'en m'appelant madame on se moque de moi.

ÉSOPE.

Eh bien, ma bonne femme, à quoi vous suis-je utile?
Qui vous fait de si loin venir en cette ville ?
J'écoute les raisons sans distinguer les rangs ;
Et je crois me devoir plus aux petits qu'aux grands :
Comme ils sont situés plus près de l'indigence,
Leur besoin plus pressant veut plus de diligence ;
Si je puis vous servir ici, je le ferai.
Y serez-vous long-temps ?

LÉONIDE.

Le moins que je pourrai.
Sans vous, de qui la vue adoucit ma disgrâce,
Je me repentirais d'avoir quitté la Thrace ;
J'ai bien pris de la peine et bien fait du chemin
Pour ne trouver au bout que mépris et chagrin.

ÉSOPE.

Avez-vous de quelqu'un essuyé quelque injure?

LÉONIDE.

Oui, monsieur, et sans doute une qui m'est bien dure.

ÉSOPE.

Et de qui ?

LÉONIDE.

D'une main de qui mon cœur déçu
N'attendait point du tout le coup qu'il a reçu ;
De Rhodope.

ÉSOPE.

Rhodope ! elle qui plaît, qui brille ;
Rhodope, dites-vous ?

LÉONIDE.

Eh ! bons Dieux ! quelle fille !
Elle vient de me faire un si cruel affront...

ÉSOPE.

Elle ? Rhodope ?

LÉONIDE.

Un jour les Dieux l'en puniront ;
J'en conçois par avance une douleur mortelle.

ÉSOPE.

Holà ! quelqu'un.

SCÈNE VI

ÉSOPE, LÉONIDE, LYCAS.

ÉSOPE *à Lycas,*

Voyez si Rhodope est chez elle.
Je la prie instamment de vouloir me mander
Quand je pourrai la voir sans trop l'incommoder.
Je vous attends ici pour avoir sa réponse.

(Lycas sort.)

SCÈNE VII

ÉSOPE, LÉONIDE.

LÉONIDE.

Cachez bien, s'il vous plaît, ce que je vous annonce,
Mon cher monsieur ; je l'aime, et quoi qu'elle m'ait [fait,
Si je lui faisais tort, j'en aurais du regret ;
Je le sens bien.

ÉSOPE.

D'où vient qu'elle vous est si chère ?

LÉONIDE.

Pour m'avoir méconnue, en suis-je moins sa mère ?

ÉSOPE.

Vous, sa mère ?

LÉONIDE.

Oui, monsieur ; si cet aveu lui nuit,
Je consens avec joie à n'en faire aucun bruit.
Après l'avoir pleurée et cru sa mort certaine,
Un marchand de Sardis qui vint à Clazomène,
Au bout de quatorze ans m'ayant appris son sort,
Je pars, je cours, j'arrive, et fais naufrage au port.
Pour le prix de mes soins, j'ai la douleur amère

De trouver une enfant qui méconnaît sa mère,
Et, contrainte à partir pour retourner si loin,
J'implore vos bontés dans le dernier besoin;
Pardon si jusqu'à vous ma douleur est venue.

ÉSOPE.

Rhodope est votre fille, et vous a méconnue!
Est-il bien vrai ? Vos yeux en sont-ils les témoins ?
Et n'y mêlez-vous rien ou du plus ou du moins ?
Quelles fausses raisons colorent cet outrage ?

LÉONIDE.

Je suis pauvre, elle est riche; en faut-il davantage ?
Elle a peur que ma vue infecte sa maison.
C'est tout.

ÉSOPE.

La pauvre femme a peut-être raison.
Rhodope n'est pas seule en sa bonne fortune
Qui d'un pauvre parent fuit la vue importune.
Il n'est pas sous le ciel de gens plus malheureux
Que ceux dont les enfants sont plus élevés qu'eux.
Qu'un homme de finance ait anobli sa race,
En l'avouant pour père on croit lui faire grâce;
Et qu'un riche marchand fasse un fils conseiller,
Ce fils en le voyant craint de s'encanailler.
Un mépris infaillible est le digne salaire
D'avoir plus fait pour eux que l'on ne devait faire;
Et, quoique tous les jours on éprouve cela,
On retombe sans cesse en cette faute-là.
Ce n'est pas envers vous tout à fait même chose;
Rhodope de son sort elle seule est la cause.
Le jour qu'elle respire est votre unique don.

LÉONIDE.

Est-ce un juste sujet de ne me pas voir ?

ÉSOPE.

Non.
Elle a dû, vous voyant, avoir l'âme ravie :
Eh! que ne doit-on pas à qui l'on doit la vie ?
Bientôt de ces raisons je vais être éclairci.

SCÈNE VIII

ÉSOPE, LÉONIDE, LYCAS.

LYCAS.

Rhodope suit mes pas, et va se rendre ici.
Je n'ai pu l'empêcher de prendre cette peine.

ÉSOPE, *à Lycas.*

Conduisez cette femme à la chambre prochaine,
Et surtout ayez soin de la placer si bien
Que de tous nos discours elle ne perde rien.
Allez. Ce que j'entends de Rhodope m'étonne.

SCÈNE IX

ÉSOPE, RHODOPE.

RHODOPE.

Je viens savoir de vous à quoi je vous suis bonne.

ÉSOPE.

Je m'en allais vous voir.

RHODOPE.

Et moi, je vous préviens,
Sûre que vos moments sont plus chers que les miens:
Que vous plaît-il?

ÉSOPE.

Vous dire une fable nouvelle
Que bien des courtisans m'ont paru trouver belle;
Mais, étant la plupart ou flatteurs ou jaloux,
Je veux m'en rapporter uniquement à vous.
Mon but est qu'une fable instruise, plaise, touche;
Et j'en crois plus le cœur que je n'en crois la bouche.
Si le vôtre s'émeut, je serai satisfait.

RHODOPE.

J'en dirai mon avis comme j'ai toujours fait:
Sans vanité pour moi, pour vous sans flatterie.

ÉSOPE.

C'est ce que je demande, et de quoi je vous prie.

LE FLEUVE ET LA SOURCE

FABLE.

Un Fleuve enflé d'orgueil de l'abondance d'eau
Qui de plusieurs endroits avait grossi sa course,
Avec indignité désavoua la source
Qui l'avait en naissant fait un simple ruisseau.
« Ingrat, lui dit la Source, à qui ce coup fut rude,
» Que tu reconnais mal ma tendresse et mes soins?
» Quelque injuste raison qu'ait ton ingratitude,
» Sans moi, qui ne suis rien, tu serais encor moins. »

Hé bien, de cette fable avez-vous l'âme émue?
Sentez-vous qu'en secret votre cœur se remue?

Vous pleurez ?

RHODOPE.

Est-ce à tort? je suis au désespoir :
J'ai trahi la nature, oublié mon devoir,
Sacrifié ma gloire à des chimères vaines;
Et fait taire le sang qui coule dans mes veines;
Semblable au fleuve ingrat, né d'un faible ruisseau,
Qui méconnut sa source, orgueilleux de son eau,
Ayant reçu le jour d'une esclave étrangère,
Par orgueil, comme lui, j'ai méconnu ma mère.

ÉSOPE.

Vous, Rhodope ?

RHODOPE.

Moi même. Est-il rien de si bas ?
Surprise d'un accueil qu'elle n'attendait pas,
« Hé bien, m'a-t-elle dit en versant quelques larmes,
» Rassurez-vous, Rhodope et n'ayez point d'alarmes:
» Prête à m'aller rejoindre à mes pauvres aïeux,
» Je venais vous prier de me fermer les yeux ;
» Et croyais que le sort, lassé de me poursuivre,
» Souffrirait qu'avec vous j'achevasse de vivre.
» Puisqu'il est si contraire à mes plus doux souhaits,
» Tout ce que je demande est de mourir en paix.
» Adieu. » La pauvre femme à l'instant est sortie :
Et pour s'en retourner est sans doute partie.
A peine de ma chambre a-t-elle été dehors,
Que pour la retrouver j'ai fait de vains efforts.
Faites, au nom des Dieux, qu'on me rende ma mère;
Plus elle est malheureuse et plus elle m'est chère ;
Je veux souffrir sa peine, ou me faire un honneur
De lui voir avec moi partager mon bonheur.
Calmez l'émotion où me met votre fable.

ÉSOPE.

Ce que vous m'avez dit, Rhodope, est-il croyable ?

RHODOPE.

Non, il n'est pas croyable, à vous parler sans fard,
Qu'un enfant pour sa mère ait eu si peu d'égard.
Si mon crime fut grand, mon remords est extrême:
Envoyez après elle, ou bien j'y vais moi-même.
Je ne puis sans la voir demeurer plus longtemps.

ÉSOPE.

Est-ce d'un cœur touché que part ce que j'entends?
Ne me faites-vous point une promesse vaine?

RHODOPE.

Quel plaisir prenez-vous à prolonger ma peine ?

Les moments sont trop chers pour les perdre en
[discours;
Ma mère, à qui tout manque, a besoin de secours.
Je dois à sa misère une prompte assistance.

ÉSOPE.

J'entrevois dans ce zèle un peu de bienséance ;
Un amour tendre et pur ne vous fait point agir ;
C'est la crainte du blâme et la peur de rougir :
Votre faute est secrète et deviendrait publique ;
Et la nature agit moins que la politique.

RHODOPE.

Mon cœur de vos mépris désespéré, confus,
Quelque rudes qu'ils soient, en mérite encor plus.
Soupçonner d'artifice un repentir sincère,
Je ne me plains de rien que des maux de ma mère;
Loin que notre dispute en termine le cours,
Pendant que nous parlons ils augmentent toujours;
Ce que je sens pour elle est si pur, que je jure
De ne prendre jamais repos ni nourriture,
Que nous ne partagions, pour tout dire en deux
La même nourriture et le même repos. [mots,
J'aime mieux devancer que voir ses funérailles.
Adieu.

SCÈNE X

ÉSOPE, RHODOPE, LÉONIDE, LYCAS.

LÉONIDE (*à part*).

Ce que j'entends me perce les entrailles.
Mon cœur est pénétré des plus sensibles coups.
Venez, ma chère fille...

RHODOPE.

Eh ! ma mère, est-ce vous ?
Après ce que j'ai fait puis-je vous être chère ?
Et reconnaissez-vous qui méconnaît sa mère ?
Quel prix vous recevez de m'avoir mis au jour !

ÉSOPE.

Je vous ai fait pleurer et je pleure à mon tour.
Consolez-vous, Rhodope, une si belle faute
Vous donne plus d'éclat qu'elle ne vous en ôte ;
Ce que je viens de voir m'a si fort satisfait,
Que je vous aime plus que je n'ai jamais fait.
Dans votre appartement conduisez-la vous-même.
(*à Léonide.*)
Ayez pour votre fille une tendresse extrême.

(à Rhodope.)
Et vous, à l'avenir, soumise à son aspect,
Ayez pour votre mère un extrême respect.
Pour être un des premiers à lui montrer mon zèle,
Ce soir je vous convie à souper avec elle.
Satisfait de l'entendre, et ravi de la voir,
Je ferai mes efforts pour la bien recevoir.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

ARSINOÉ, LAIS.

LAÏS.
Au plus riche des rois vous voilà presque unie ;
Il n'y manque plus rien que la cérémonie,
Et dans un beau fauteuil, assise à son côté,
Votre Altesse demain deviendra Majesté.
Le ciel à votre sang devait ce privilège,
Mais moi, madame, moi, demain que deviendrai-je ?
Je voudrais bien...

ARSINOÉ.
J'entends ce que tu voudrais bien :
Et ton bonheur, Laïs suivrait de près le mien.
Mais j'y vois un obstacle...

LAÏS.
Hé ! quel est-il ?

ARSINOÉ.
Rhodope.
Elle a fait ce matin sa paix avec Ésope ;
Tu sais en quelle estime il est auprès du roi :
Et je songeais à lui pour l'attacher à toi.

LAÏS.
Qui ? lui, madame ?

ARSINOÉ.
Ésope est né dans l'indigence ;
Mais, Laïs, ses vertus corrigent sa naissance.
Quel honneur n'a-t-il point de ne devoir qu'à lui
Le poste glorieux qu'il occupe aujourd'hui !
Ésope sans naissance est dans une posture...

LAÏS.

Avez-vous parcouru sa bizarre figure?
Je renonce à vos biens si le plus grand de tous
Consiste à me donner Ésope pour époux :
Je n'en veux vraiment point.

ARSINOÉ.

Connais-tu bien Ésope?

LAÏS.

Il ne faut pour le voir prendre aucun microscope.
De son hideux aspect on est d'abord frappé.
Hors l'esprit qu'il a droit, il a tout éclopé;
Et quoique sa morale ait des traits admirables,
L'Hymen n'est pas un Dieu qu'on repaisse de fables;
En un mot, quelque époux qui me soit destiné,
Je le veux, si je puis, bien conditionné ;
Que rien n'y manque.

ARSINOÉ.

Ésope a l'esprit net, affable.

LAÏS.

L'esprit net, il est vrai, le corps indéchiffrable.
C'est d'une fort belle âme un fort vilain étui.
Que ferait-il de moi? Que ferais-je de lui?
Pardon si ma pensée est contraire à la vôtre ;
Mais il faut pour s'aimer être fait l'un pour l'autre;
Si l'époux que l'on prend n'a le don de toucher,
La vertu de la femme est facile à broncher.
La mienne jusqu'ici ne s'est point démentie ;
De la contagion elle s'est garantie;
Je veux, s'il m'est possible, être femme de bien ;
Et si je suis à lui, je ne réponds de rien.
Préservez ma pudeur, qu'il rendrait chancelante,
D'une tentation qui serait violente.
Le voici. Justes Dieux, détournez un tel coup!
J'aime mieux mourir fille, et c'est dire beaucoup.

SCÈNE II

ÉSOPE, ARSINOÉ, LAIS.

ÉSOPE.

Vous me voyez confus d'oser vous faire attendre,
Moi qui dois à votre ordre avec respect me rendre :
Mais enfermé, madame, au cabinet du roi...

ARSINOÉ.

Eh! qui de vos bontés sait mieux le prix que moi?

Pouvez-vous m'en donner de plus sensibles marques?
Destinée à l'hymen du plus grand des monarques,
Je dois plus ce bonheur, que je n'attendais pas,
A vos soins empressés qu'à mes faibles appas.
Vous avez seul vers moi fait pencher la balance.

ÉSOPE.

Eh ! puis-je avoir pour vous trop de reconnaissance?
La qualité de reine est due à vos vertus ;
Mais plût aux Dieux, madame, avoir pu faire plus !
Je n'oublîrai jamais qu'à la première vue
Crésus de ma présence eut d'abord l'âme émue ;
Et que, si dans ces lieux j'éprouve un sort si doux,
Je le dois à l'appui que je reçus de vous.
Un bienfait tôt ou tard trouve un prix infaillible ;
Et vous en allez voir une preuve sensible.

LA COLOMBE ET LA FOURMI.

FABLE

La colombe qui s'égayait
Au bord d'une fontaine où l'onde était fort belle,
Vit se démener auprès d'elle
Une fourmi qui se noyait.
Sensible à son malheur, mais encor plus active
A lui prêter secours par quelque prompt moyen,
Elle cueille un brin d'herbe, et l'ajuste si bien,
Que la fourmi l'attrape et regagne la rive.
Quand elle fut hors de danger,
Sur le mur le plus près la colombe s'envole.
Un manant à pieds nus, qui la voit s'y ranger,
Fait d'abord vœu de la manger,
Et ne croit pas son vœu frivole.
Assuré de l'arc qu'il portait,
De sa flèche la plus fidèle
Il allait lui donner une atteinte mortelle :
Mais la fourmi qui le guettait,
Voyant sa bienfaitrice en cet état réduite,
Le mord si rudement au pié,
Que, se croyant estropié,
Il fait un si grand bruit que l'oiseau prend la fuite.
Par la faible fourmi ce service rendu
A la colombe bienfaisante,
Est une preuve suffisante
Qu'un bienfait n'est jamais perdu.

ARSINOÉ.

Il est vrai qu'un bienfait n'est jamais sans salaire,
N'eût-on que le plaisir que l'on goûte à le faire :
Épouse de Crésus, que mon sort sera doux,
Pouvant faire du bien, de commencer par vous ;
Je viens exprès ici vous le dire moi-même.
Demain associée à son pouvoir suprême,
Comme de votre bien usez de mon crédit.

ÉSOPE (*arrêtant Laïs*).

J'ai fait, belle Laïs, ce que vous m'avez dit ;
Tantôt d'un air galant, votre main dans la mienne,
Vous m'avez demandé quelqu'un qui vous convienne'
Et, sur qui que ce soit que j'arrête les yeux,
Je crois être celui qui vous convient le mieux.
Si le parti vous plaît, la main est toute prête.

LAÏS.

Moi, monsieur, de Rhodope enlever la conquête !
Que dirait-elle ? Non, je rends grâce à vos soins :
Vous lui convenez plus, et je vous conviens moins.
J'ai pour votre mérite une estime sincère ; [guère ;
Pour de l'amour... tout franc, vous n'en inspirez
Et vous savez le sort de quantité d'époux [vous.
Qui, sans vous offenser, sont bien mieux faits que
S'il vous faut, comme un autre, éprouver ce supplice,
Je vous honore trop pour en être complice.

ÉSOPE.

Allez ; c'est être sage, et l'être au dernier point,
Que de ne s'unir pas à ce qu'on n'aime point.
Je voulais éprouver quelle était votre pente.
Aimez et qu'on vous aime, et vous vivrez contente
C'est le sort le plus doux.

SCÈNE III

CLÉON, ÉSOPE.

CLÉON.

Eh ! bonjour, mon patron,
Baisez-moi, je vous prie, encore une fois. Bon.
Les yeux vifs, le teint frais, la face rubiconde,
Vous ferez, j'en suis sûr, l'épitaphe du monde.
Jamais homme, à mon gré, ne se porta si bien.

ÉSOPE.

Ma santé, par malheur, ne vous est bonne à rien.

CLÉON.

Puis-je compter sur vous pour me rendre un service ?

ÉSOPE.

Pouvez-vous en douter et me rendre justice ?
M'en offrir un moyen, c'est flatter mon désir.
Le plaisir d'obliger est mon plus grand plaisir.
Quand il faut à quelqu'un refuser quelque chose,
J'en ai plus de chagrin que ceux à qui j'en cause.
Rie ne m'est plus sensible et ne me touche tant
Que lorsque d'avec moi l'on s'en va mécontent.

CLÉON.

J'ai tablé là-dessus, et viens vous mettre en œuvre.
Je suis homme de guerre, et j'en sais la manœuvre;
Expert en ce métier je distingue d'abord
D'une armée ennemie et le faible et le fort.
Chagrin contre Ariston, qui ne fait rien qui vaille,
A le couler à fond sourdement je travaille.
Et pour m'aider sous main à le rendre odieux,
C'est sur vous, mon patron, que je jette les yeux;
Je vous préfère à tous, tant je vous crois fidèle.

ÉSOPE.

Pour le couler à fond ? La préférence est belle:
Pourquoi chercher à nuire à ce brigadier-là ?

CLÉON.

Pour mettre un habile homme en la place qu'il a;
J'en sais un (avec vous je m'explique sans feindre)
Qu'on ne ferait pas mieux quand on le ferait peindre:
Fier sans être orgueilleux, doux sans être soumis;
Estimé des soldats et craint des ennemis;
Enfin ce qu'on appelle un des plus jolis hommes
Qu'on ait vus de longtemps à la cour où nous sommes.
C'est le meilleur présent qu'on puisse faire au roi.

ÉSOPE.

Hé, quel est, s'il vous plaît, cet habile homme?

CLÉON.

Moi !

ÉSOPE.

Vous ?

CLÉON.

Oui. Je vous surprends de ce que je me nomme ;
Hé! qui sait mieux que moi que je suis habile homme?
La modestie est belle, enchâssée à propos ;
Mais hors de son endroit, c'est la vertu des sots.
Fiez-vous-en à moi ; je sais un peu la carte ;
Quand on a mes talents, rarement on s'écarte :

Du meilleur de mon cœur, je voudrais vous servir.
Me proposer au roi ce sera le ravir.
Vous ne pouvez jamais me causer plus de joie
Que de m'en procurer une équitable voie.

ÉSOPE.

Mais quel tort, dites-moi, m'a fait cet officier
Pour obliger Crésus à le disgracier ?
Parlez-moi d'élever, et non pas de détruire.
Je n'ai point de pouvoir quand il s'agit de nuire.
Ne me demandez point ce qui n'est pas permis.

CLÉON.

Il est permis, parbleu, d'obliger ses amis.
Et je vous crois le mien, comme je suis le vôtre.

ÉSOPE.

Pour en obliger un faut-il en perdre un autre ?
Il n'est rien de si beau que d'être généreux.
Vous auriez du scrupule à faire un malheureux.

CLÉON.

Bon ! c'est bien à la cour que l'on a du scrupule ?
On cherche à s'avancer sans voir qui l'on recule.
Il n'est point de moment que l'on ne soit au guet,
Pour y mettre à profit les faux pas qu'on y fait.
Et pourvu qu'à son but un courtisan arrive,
On l'applaudit toujours, quelque route qu'il suive :
Aller à la fortune est mon unique fin.

ÉSOPE.

Allez-y, croyez-moi, par un autre chemin.
Crésus, des potentats l'un des plus équitables,
A qui depuis un an j'ai dédié mes fables,
Se fait lire avec soin le matin et le soir
Celles que sans faiblesse un grand roi peut savoir :
Et le plus lâche crime étant la calomnie,
Pour ne pas un moment la laisser impunie,
Il s'est fait un devoir d'apprendre celle-ci.
Quel bonheur si les rois en usaient tous ainsi !
L'Envie, au désespoir honteusement réduite,
De leurs paisibles cours prendrait bientôt la fuite.
Écoutez.

LE LION DÉCRÉPIT.

FABLE

Le lion, accablé par les ans,
Et n'ayant presque plus de chaleur naturelle,
Avait autour de lui nombre de courtisans
Qui, par grimace ou non, lui témoignaient leur zèle.

Le loup, qui ne peut faire une bonne action,
Voyant que le renard n'était pas de la bande
Le fit remarquer au lion,
Qui jura de punir une audace si grande.
Mais le rusé renard, plus adroit que le loup,
Averti de son insolence,
Non content de parer le coup,
Résolut d'en tirer vengeance.
Il va rendre visite au roi des animaux.
Et d'un ton assuré : « Vous voyez, dit-il, sire,
» Des sujets de votre empire
» Le plus sensible à vos maux.
» Pendant qu'on vous faisait des compliments stéri-
» Qui ne partent souvent que d'un zèle affecté, [les,
» Je cherchais des secrets utiles
» Pour le soulagement de Votre Majesté.
» Elle est hors de péril, et l'État hors de crainte.
» La peau d'un loup écorché vif
» Est un remède aussi prompt qu'effectif
» Pour ranimer votre chaleur éteinte. »
Son attente eut un plein effet.
On écorche le loup, on en couvre le sire :
Et ceux qui du renard l'avaient ouï médire,
Dirent tous que c'était bien fait.

Messieurs les courtisans qui cherchez à vous nuire,
Quel plaisir prenez-vous à vous entre-détruire ?
Si par la calomnie un homme a réussi,
Cent pour un, tout au moins, s'y sont perdus aussi.
Je sais bien qu'à la cour, au milieu des caresses,
La jalousie immole amis, parents, maîtresses ;
A qui veut s'agrandir le cas n'est pas nouveau ;
Mais je sais bien aussi que cela n'est pas beau.
Quand d'une bonne race on a l'honneur de naître,
On cherche à mériter le poste où l'on veut être.
Et si de vos aïeux vous avez les vertus,
Vous irez par leur route aux emplois qu'ils ont eus.
C'est la plus juste voie, et la plus raisonnable.

CLÉON.

N'avez-vous autre chose à m'offrir qu'une fable?
Le bon ami !

ÉSOPE.

Meilleur que vous ne le croyez.
C'est moi qui me dois plaindre, et c'est vous qui criez
Je ne murmure point que pour votre service,

Vous me sollicitiez à faire une injustice;
Et vous murmurez, vous qui me la proposez,
De ce qu'à vos désirs les miens sont opposés.
Qui de vous ou de moi mérite qu'on l'excuse,
Vous qui la demandez, ou moi qui la refuse?

CLÉON.

Vous ne voulez donc pas me servir?

ÉSOPE.

J'y suis prêt.
Et même s'il le faut contre mon intérêt.
Ne me proposez rien dont pour vous je rougisse,
Et vous verrez alors si je rends bien service.
Vous seriez mal paré des dépouilles d'autrui.

CLÉON.

Savez-vous de quel sang j'eus l'honneur de naître?

ÉSOPE.

Oui.
Vous avez des aïeux dont la gloire est insigne:
Héritier de leur nom, tâchez d'en être digne;
Tâchez...

CLÉON.

Point de leçons. Je suis grâces aux Dieux,
Plus habile que vous, quoique je sois moins vieux.

ÉSOPE.

Je le crois. J'ai de l'âge et n'ai point de science;
Mais j'ai du train du monde un peu d'expérience.
A la guerre, et partout, la générosité
Est ce qui sied le mieux aux gens de qualité.
Et quiconque est formé d'un sang comme le vôtre
Doit naturellement en avoir plus qu'un autre.

CLÉON.

Parlons net. Mon dessein est de perdre Ariston.
Voulez-vous m'y servir?

ÉSOPE.

Pour cela, monsieur, non:
Si c'est le seul motif qui vers moi vous amène,
C'est, à vous parler net, une visite vaine.

CLÉON.

Hé! vous figurez-vous, mon cher petit monsieur,
Qu'un ministre inutile est un vrai serviteur?
Lorsqu'à vous encenser tout le monde travaille,
Est-ce pour vos beaux yeux ou votre belle taille?
Le présumez-vous?

ÉSOPE.

Non. Qui ferait ce projet,

Aurait assurément grand tort sur mon sujet.
Autant que je l'ai pu pendant une heure entière,
Je vous ai combattu d'une honnête manière :
Mais les coups éloignés ne vous émeuvent point,
Il faut vous les tirer plus à brûle-pourpoint.
Puis donc qu'à votre insulte il faut que je réponde
Je n'ai pas en laideur mon pareil dans le monde,
Je le sais : mais le ciel, propice en mon endroit,
Dans un corps de travers a mis un esprit droit.
Quelque hommage forcé que la crainte leur rende
Je méconnais les grands qui n'ont pas l'âme grande,
Et je n'ai du respect pour l'éclat de leur sang
Que lorsque leur mérite est égal à leur rang.
Les grands et les petits viennent par même voie :
Et souvent la naissance est comme la monnoie ;
On ne peut l'altérer sans y faire du mal :
Et le moindre alliage en corrompt le métal.
Un soldat comme vous s'imagine peut-être...

CLÉON.

Je ne suis point soldat, et nul ne m'a vu l'être.
Je suis bon colonel, et qui sert bien l'État.

ÉSOPE.

Monsieur le colonel qui n'êtes point soldat,
Je ne sais ce que c'est que de rendre service
Contre la bienséance et contre la justice.

CLÉON.

Adieu, monsieur : bientôt... je ne m'explique pas.

SCÈNE IV

ÉSOPE.

Peut-on être si noble avec un cœur si bas !
On dit que la noblesse a la vertu pour mère ;
S'il est vrai, ses enfants ne lui ressemblent guère.
Et pour un qui l'imite et qui fait son devoir...
Mais quel homme important en ce lieu me vient voir

SCÈNE V

M. GRIFFET, ÉSOPE.

M. GRIFFET.

Vous voyez un vieillard d'une assez bonne pâte,
Qui va voir ses aïeux sans pourtant avoir hâte ;
Et qui souhaiterait être assez fortuné

Pour vous entretenir sans être détourné.
C'est pour le bien public que je vous rends visite.

ÉSOPE.

Ah ! pour le bien public il n'est rien qu'on ne quitte.
(*à Lycas.*)
Holà ! s'il vient quelqu'un, on ne me parle point.
J'agirai de concert avec vous sur ce point.
Allons d'abord au fait. Point d'inutiles termes.

M. GRIFFET.

On doit le mois prochain renouveler les fermes ;
Et si par votre appui j'y pouvais avoir part,
Jamais homme pour vous n'aurait eu plus d'égard.
Pour me voir élever à cette place exquise
Je me crois le mérite et la vertu requise.
Il ne me manque rien qu'un patron obligeant.

ÉSOPE.

Et quelle est la vertu d'un fermier ?

M. GRIFFET.

De l'argent.
Il ne fait point de cas des vertus inutiles,
Des soins infructueux et des veilles stériles.
D'une voix unanime et d'un commun accord,
Les vertus d'un fermier sont dans son coffre-fort ;
Et son zèle est si grand pour des vertus si belles,
Qu'il en veut tous les jours acquérir de nouvelles.
La vertu toute nue a l'air trop indigent ;
Et c'est n'en point avoir que n'avoir point d'argent.

ÉSOPE.

Fort bien. Mais croyez-vous y trouver votre compte ?
Avez-vous calculé jusques où cela monte ?
Toute charge payée, y voyez-vous du bon ?
Parlez en conscience.

M. GRIFFET.

En conscience ? non.
Mais un homme d'esprit versé dans la finance,
Pour n'avoir rien à faire avec sa conscience,
Fait son principal soin, pour le bien du travail,
D'être sourd à sa voix tant que dure le bail :
Quand il est expiré, tout le passé s'oublie ;
Avec sa conscience il se réconcilie :
Et, libre de tous soins, il n'a plus que celui
De vivre en honnête homme avec le bien d'autrui.
Si vous me choisissez et que le roi me nomme,
Je doute que la Ferme ait un plus habile homme.
J'ai du bien, du crédit, et de l'argent comptant.

Quant au tour du bâton, vous en serez content ;
Votre peine pour moi ne sera point perdue :
Je sais trop quelle offrande à cette grâce est due :
Quoi que vous ordonniez, tout me semblera bon.

ÉSOPE.

Qu'est-ce que c'est encor que le tour du bâton ?
Je trouve cette phrase assez particulière.

M. GRIFFET.

Vous voulez m'avertir qu'elle est trop familière ;
J'ai regret avec vous de m'en être servi.

ÉSOPE.

Vous en avez regret et moi j'en suis ravi.
Pour familière ou non je vous en justifie.
Dites-moi seulement ce qu'elle signifie.

M. GRIFFET.

Le tour du bâton !

ÉSOPE.

Oui.

M. GRIFFET.

C'est un certain appât...
Un profit clandestin... Vous ne l'ignorez pas.

ÉSOPE.

J'ai là-dessus, vous dis-je, une ignorance extrême.

M. GRIFFET.

Pardonnez-moi.

ÉSOPE.

Vraiment, pardonnez-moi vous-même.
C'est peut-être un jargon qu'on n'entend qu'en ces [lieux.

M. GRIFFET.

'est partout l'univers ce qu'on entend le mieux.
ue l'on aille d'un grand implorer une grâce,
ans le tour du bâton, je doute qu'il la fasse :
'our avoir un emploi de quelque financier,
'est le tour du bâton qui marche le premier.
n ne veut rien prêter, quelque gage qu'on offre
i le tour du bâton ne fait ouvrir le coffre.
n'est point de coupable un peu riche et puissant,
ue le tour du bâton ne fasse un innocent :
oint de femme qui joue, et s'en fasse une affaire,
ue le tour du bâton ne dispose à pis faire :
inistres de Thémis, et prêtres d'Apollon,
e font quoi que ce soit sans le tour du bâton :
. tel paraît du roi le serviteur fidèle,
ont le tour du bâton fait les trois quarts du zèle.
ous êtes dans un poste à le savoir fort bien.

ÉSOPE.

Je vous jure pourtant que je n'en savais rien.
Je vois par ces effets et ces métamorphoses
Que le tour du bâton est propre à bien des choses;
Mais je ne conçois point où l'on peut l'appliquer.

M. GRIFFET.

Pour vous faire plaisir je vais vous l'expliquer.
Rien n'est plus nécessaire au commerce des hommes:
Et, pour ne point sortir de la ferme où nous sommes,
Lorsque l'on offre au roi la somme qu'il lui faut,
On ne biaise point, et l'on parle tout haut:
Cent millions, dit-on: plus ou moins, il n'importe.
On ajoute à cela, mais d'une voix moins forte,
D'un ton beaucoup plus bas, qu'on entend bien [pourtant,
Et pour notre patron une somme de tant;
Soit par reconnaissance, ou soit par politique,
C'est l'usage commun qui partout se pratique;
Il n'est point d'intendant en de grandes maisons
Qui n'ait le même usage et les mêmes raisons:
Quand on y fait un bail de quoi que ce puisse être,
Et qu'on a dit tout haut ce que l'on offre au maître,
On prend un ton plus bas pour le revenant bon;
Et voilà ce que c'est que le tour du bâton.
Son étymologie est sensible, palpable.

ÉSOPE.

Ce n'est pas le seul tour dont vous soyez capable.
Peu de fermiers, je crois, sont plus intelligents.

M. GRIFFET.

J'en connais quelques-uns assez habiles gens,
Mais qui ne feront point, tant ils sont débonnaires,
Ni le bien de l'État, ni leurs propres affaires.
Pour faire aller le peuple il faut être plus dur.

ÉSOPE.

Il est vrai : vous voulez le bien public tout pur.
Vous avez l'appétit toujours bon.

M. GRIFFET.

Je dévore.

ÉSOPE.

Quel âge avez-vous bien pour travailler encore?
Ne mentez point.

M. GRIFFET.

Lundi, j'eus quatre-vingt-deux ans.

ÉSOPE.

Vous avez des enfants et des petits-enfants?

M. GRIFFET.

Aucun. Je suis garçon. Le ciel m'a fait la grâce
De même qu'au Phénix d'être seul de ma race.
Avec économie ayant toujours vécu,
J'ai depuis soixante ans mis écu sur écu :
Si bien que ce matin, en consultant mes livres,
J'ai trouvé de bien clair quinze cent mille livres,
Sans avoir un parent à qui laisser un sou.

ÉSOPE.

Vous?

M. GRIFFET.

Moi.

ÉSOPE.

Point d'enfants?

M. GRIFFET.

Non.

ÉSOPE.

Peste soit du vieux fou!
Un homme de bon sens travaille en sa jeunesse
Pour passer en repos une heureuse vieillesse :
Mais c'est un insensé qu'un voyageur bien las,
Qui peut se reposer et qui ne le fait pas.
Quel indigne plaisir peut avoir l'avarice?
Et que sert d'amasser, à moins qu'on ne jouisse?
C'est bien être ennemi de son propre bonheur.

M. GRIFFET.

Je veux, si je le puis, mourir au lit d'honneur.
Quelque vieux que je sois, je me sens les pieds fermes.
J'ai rempli dignement tous les emplois des fermes ;
Directeur, reviseur, caissier, *et cætera* :
Et je prétends aller jusqu'au *non plus ultra* ;
Être fermier.

ÉSOPE.

Hé quoi! N'avez-vous rien à faire
Et de plus sérieux et de plus nécessaire?
La mort toujours au guet, avec son attirail,
Est-elle caution que vous passiez le bail?
Ne l'entendez-vous pas qui vous dit de l'attendre?
Et que demain peut-être elle viendra vous prendre?
Il faudra tout quitter quand elle arrivera :
Et vous ne songez point à ce *non plus ultra*.
Quel âge attendez-vous pour être raisonnable?
Voulez-vous là-dessus écouter une fable?

M. GRIFFET.

Volontiers.

ÉSOPE.

Elle est longue. Aurez-vous le loisir...

M. GRIFFET.

Plus elle durera, plus j'aurai de plaisir.
Une fable un peu longue est une double grâce.

ÉSOPE.

Vous y verrez des fous dont vous suivez la trace,
Et vous en verrez tant de toutes qualités,
Que vous réfléchirez sur vous-même. Écoutez.

L'ENFER.

FABLE

A l'exemple d'Hercule, un certain téméraire,
S'étant fait jour jusques dans les enfers,
Voulut voir des damnés les supplices divers;
Ce n'était pas une petite affaire.
Un jeune diable, à qui Pluton
Permit ce jour-là d'être bon
(Sans tirer à conséquence)
Conduisit l'homme partout,
Et de l'un à l'autre bout
L'honora de sa présence.
Il trouva là des gens de toutes les façons,
Hommes, femmes, filles, garçons,[tout âge:
Grands, petits, jeunes, vieux, de tous rangs, de
Il n'est profession, art, négoce, métier,
Qui n'ait là-dedans son quartier,
Et qui n'y joue un personnage.
Combien trouva-t-il dans les fers
De gros marchands drapiers, le teint livide et jaune,
Qui, par le calcul des enfers,
De trois quarts et demi faisaient toujours une aune!
Combien de merciers du Palais,
Tourmentés d'autant de méthodes,
Que pour flatter le luxe ils lui prêtent d'attraits
Par la multitude des modes!
Que de coiffeuses en lieu chaud,
Pour avoir, au temps où nous sommes,
Coiffé les femmes aussi haut
Que les femmes coiffent les hommes?
Que de cabaretiers, cafetiers et traiteurs,
Ces premiers corrupteurs de la vie innocente,
Sont dans une chambre ardente
Au rang des empoisonneurs!

Combien de financiers et de teneurs de banque,
Voulant compter le temps qu'ils seront encor là,
Trouvent que le chiffre leur manque,
Et ne peuvent nombrer cela!
Combien de grands seigneurs, qui d'un devoir [austère.
D'une dette du jeu s'acquittaient sur-le-champ,
Et qui sont morts sans satisfaire
Ni l'ouvrier ni le marchand!
Combien de magistrats, l'un bourru, l'autre avare,
Que jamais la main vide on n'osait approcher,
Voyant que de leur temps la justice était rare,
Prenaient occasion de la vendre bien cher!
Combien d'avocats célèbres,
Qui rendaient noir le blanc par leurs subtilités,
Maudissent dans les ténèbres
Leurs malheureuses clartés?
Si je voulais nommer les fragiles notaires,
Les dangereux greffiers, les subtils procureurs,
Les avides secrétaires
Des nonchalants rapporteurs,
Et certains curieux galopeurs d'inventaires,
Qui séduisent l'huissier pour tromper les mineurs:
Si je voulais parler de tant de commissaires
Qui font, comme il leur plaît, avoir raison ou tort;
Des médecins sanguinaires,
Et précurseurs de la mort;
Enfin, si je faisais une liste fidèle
De tous les réprouvés que Pluton a chez lui,
Ce serait une kyrielle
Qui ne finirait d'aujourd'hui.
Voici pour vous. Le jeune diable et l'homme,
Qui voyoient de l'enfer tous les bijoux *gratis*,
Après s'être bien divertis
A voir les damnés que je nomme,
Entendirent hurler des vieillards langoureux:
« Qui sont ceux-là, dit l'homme, et quel soin les [agite?
« Nous sommes, répond l'un d'entre eux,
» Les affligés de mort subite. »
« Taisez-vous, imposteurs, ou parlez autrement,
Dit le jeune habitant du pays des ténèbres;
» Vous mentez aussi hardiment
» Qu'un faiseur d'oraisons funèbres.
» Le plus jeune de vous a quatre-vingt-dix ans;
» Et vous avez eu tout ce temps

Pour penser à la mort, sans y donner une heure.
» Vieux, cassé, décrépit, la mort vient et vous prend.
» Après un terme si grand
» Est-il étonnant qu'on meure?
» Dans le moment que la mort vous surprit,
» Une vétille, un rien occupait votre esprit;
» Vous aviez l'œil à tout jusqu'à la moindre rente:
» Et vous faisiez, quant au surplus,
» L'affaire la moins importante
» De celles qui l'étaient le plus.
» Allez pour jamais, misérable,
» Pleurer d'un temps si cher l'usage si fatal. »
Ne m'avoûrez-vous pas que, pour un jeune diable,
Il ne raisonnait pas trop mal?

Examinons un peu, vous et moi, quel usage
Vous avez fait du temps pendant un si grand âge.
Vos quatre-vingt-deux ans contiennent dans leur cours
Le nombre (ou peu s'en faut) de trente mille jours:
Et de ces jours usés pour bien finir le terme,
Près d'entrer au tombeau, vous entrez dans la ferme!
Et pourquoi pour du bien vous donner tant de soin,
Vous qui dans quatre jours n'en aurez plus besoin?
Pour vous ouvrir les yeux j'ai dit ce qu'on peut dire,
Adieu. Quoique ma fable ait su vous faire rire,
Faites réflexion, en homme prévoyant,
Que c'est la vérité que je dis en riant.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

CRÉSUS, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

CRÉSUS.

Ce que vous m'apprenez a si peu d'apparence
Que je ne puis sans honte y donner de croyance.
Esope me trahir? lui qui me sert si bien!
J'en serais assuré, que je n'en croirais rien.
Je n'ai point de sujet qui me soit plus fidèle.

TIRRENE.

Il se peut qu'on ait tort de soupçonner son zèle;
Peut-être de l'envie est-ce un subtil poison;

Mais il se peut aussi, seigneur, qu'on ait raison;
Et de qui que ce soit que cet avis puisse être,
De celui qu'on soupçonne il faut se rendre maître.
Donnez ordre, seigneur, qu'on l'arrête.

CRÉSUS.

Qui, moi?
Que je sois insensible à ce que je lui doi?
Et qu'une ingratitude odieuse, effroyable,
(Vice le plus honteux dont un roi soit capable),
Soit l'injuste salaire et du zèle et des soins
Dont vos yeux et les miens ont été les témoins?
Pouvez-vous m'inspirer un sentiment si lâche?

TRASIBULE.

Seigneur, à vous servir appliqué sans relâche,
J'aurais cru faire un crime à vous dissimuler
Ce que votre intérêt me défend de celer.
J'ai dû, comme sujet et fidèle et sincère,
Vous avertir qu'Esope avec son air austère,
Qui semble être ennemi de l'argent et de l'or,
A dans une cassette en secret un trésor.
J'ignore le détail de ses supercheries:
Quel argent il possède, ou quelles pierreries:
Mais, à parler sans haine et sans prévention,
Je crois dans sa cassette au moins un million.

TIRRENE.

Un million! seigneur, il supprime le reste:
Dans la place d'Esope on n'est point si modeste.
Quand on peut ce qu'on veut, on étend loin ses droits:
C'est peu d'un million. il en a plus de trois:
L'ambition, seigneur, n'a guère de limites.

CRÉSUS.

Pensez bien l'un et l'autre à ce que vous me dites.
Esope criminel, quels que soient ses remords,
Je vous donne à tous deux ce qu'il a de trésors.
Mais Esope innocent, par la même justice,
Je lui fais de vos biens un égal sacrifice.
La récompense est sûre, ou la punition.

TRASIBULE.

J'accepte avec plaisir cette condition.

TIRRENE.

Je m'y soumets aussi, seigneur, et par avance
Je soutiens....

CRÉSUS.

Vous direz le reste en sa présence;
Pour le rendre suspect en vain l'on me prévient:

Je l'ai fait avertir, et je le vois qui vient.
Il faut que cette intrigue ici se développe ;
Laissez-moi lui parler : je vous l'ordonne.

SCÈNE II

CRÉSUS, ÉSOPE, TIRRENE, TRASIBULE,
GARDES.

CRÉSUS.

Ésope,
On t'accuse en ce lieu de me manquer de foi.
Je t'en veux croire seul. Me trompes-tu ? Dis.

ÉSOPE.

Moi !
Seigneur de votre part ce soupçon m'est sensible.
Je ne vous ai point dit que je fusse infaillible.
Peut-être avec ardeur prenant vos intérêts,
Ai-je pu me tromper et vous tromper après :
Mais d'aucune action je ne me sens capable,
Qui me puisse envers vous rendre un moment cou-
[pable.

CRÉSUS.

Et, si je te convainc, quand je me fie à toi,
De me faire un secret contre la bonne foi,
Que diras-tu ?

ÉSOPE.

Seigneur, ce discours m'inquiète,
Moi, des secrets pour vous !

CRÉSUS.

Et dans une cassette,
Qui dans ton cabinet conduit souvent tes pas,
N'as-tu rien de caché que je ne sache pas ?

ÉSOPE.

Eh ! bons dieux ! se peut-il que pour si peu de chose
Vous ayez du chagrin, et que j'en sois la cause !

CRÉSUS.

Je la veux voir.

ÉSOPE.

Seigneur, daignez m'en dispenser.
J'ai mes raisons.

CRÉSUS.

Qu'entends-je ? Et que puis-je penser ?
Quelles raisons as-tu que tu n'oses me dire ?

TIRRENE.

Hé! n'est-ce pas, seigneur, assez vous en instruire?
Que voulez-vous de plus? Interdit et contraint,
Le refus qu'il vous fait montre assez ce qu'il craint.

TRASIBULE.

Seigneur, de la parole il a perdu l'usage:
Vous faut-il de son crime un plus grand témoignage?
S'il était innocent, pour sortir d'embarras,
Une fable à propos ne lui manquerait pas:
Mais de sa trahison la preuve est si facile,
Qu'un si faible secours lui paraît inutile.

CRÉSUS.

On t'accuse, on t'insulte, et tu ne réponds rien!

ÉSOPE.

Que dirais-je, seigneur, que vous ne sachiez bien?
Quel que soit l'embarras où leur haine me jette,
Elle est de mon silence un mauvais interprète:
L'innocence est timide, et non la trahison.
Si je ne réponds pas, en voici la raison.

LA TROMPETTE ET L'ÉCHO.

FABLE

« D'où vient, dit un jour la trompette,
» Qu'il ne m'échappe rien qu'Écho ne le répète;
» Et que pendant l'été quand il tonne bien fort,
» Loin de vouloir répondre il semble qu'elle dort?
» Le bruit est bien plus grand quand le tonnerre [gronde,
» Que lorsqu'en badinant je m'amuse à sonner. »
Echo, de sa grotte profonde
L'entendant ainsi raisonner:
« A tort mon silence t'étonne;
» Je n'hésite jamais à répondre à tes sons:
» Mais j'ai, dit-elle, mes raisons
» Pour ne répondre pas lorsque Jupiter tonne.
» Aux suprêmes divinités
» Jamais nos respects ne déplaisent:
» Et, quand les grands sont irrités,
» Il faut que les petits se taisent. »

CRÉSUS.

Parle. Je ne suis point irrité contre toi;
Tu n'as aucun ami qui le soit plus que moi.
Ta vertu soupçonnée est tout ce qui m'irrite.

TIRRENE.

En disant une fable il croit en être quitte.
C'est ainsi que, du peuple obsédant les esprits,
Par sa fausse morale il en a tant surpris;
Pendant qu'à vos sujets il débite des fables,
Il acquiert sourdement des trésors véritables.
Combien dans sa cassette en va-t-on découvrir!

ÉSOPE.

Hé bien! seigneur, hé bien! il la faut faire ouvrir.
Quoique jusqu'à ce jour j'ose croire ma vie
A couvert des efforts de la plus noire envie,
J'avoue ingénûment qu'il m'eût été bien doux
Que jamais ce secret n'eût été jusqu'à vous.
Vous le voulez savoir, il faut vous satisfaire.

TRASIBULE.

Seigneur, s'il y va seul, il en va tout distraire,
Détourner les moyens de sa conviction,
Et peut-être en bijoux sauver un million;
Il peut en un moment faire tout disparaître.

ÉSOPE.

Pour ne rien détourner je veux bien n'y pas être.
En garde contre vous, comme vous contre moi,
Tout ce que je demande est que ce soit le roi
(Lui qui de l'équité fait son plaisir suprême)
Qui la fasse apporter, et qui l'ouvre lui-même.
Heureusement, seigneur, j'en ai les clefs ici.
La clef du cabinet est celle que voici:
L'autre, qu'aucun mortel n'aurait qu'avec ma vie,
Est celle du trésor dont on a tant d'envie.
Je les mets avec joie entre vos mains.

CRÉSUS.

Holà!

(*Il parle bas aux gardes.*)

Observez bien mon ordre, et ne touchez que là.
Je vous attends.

TIRRENE.

Seigneur, souvenez-vous du pacte;
La parole des rois jamais ne se rétracte.

CRÉSUS.

Quand il en sera temps, je m'en souviendrai bien.
Esope criminel, c'est à vous tout son bien:
Et, pour être aussi juste envers l'un qu'envers l'autre,
Vous calomniateurs, c'est à lui tout le vôtre.
Tu dois, s'ils m'ont dit vrai, par tes exactions,
Avoir en ta puissance au moins trois millions.

Ne me déguise point ce que je puis connaître.
Es-tu riche ?

ÉSOPE.

Moi, riche ! Eh ! demandé-je à l'être ?
Loin que le bien, seigneur, me cause aucun souci,
N'ayant besoin de rien, je ne veux rien aussi.
Si vous me retirez la main qui me protège,
Tel que je suis venu, tel m'en retournerai-je ;
Et je verrai l'éclat dont sous vous j'ai brillé
Comme on voit un beau songe après s'être éveillé :
Soyez content de moi, je le suis du salaire.

TRASIBULE.

Vous allez sur-le-champ découvrir le contraire ;
Et ce que par votre ordre on apporte en ces lieux
Va lui fermer la bouche, et vous ouvrir les yeux,
Seigneur.

SCÈNE III

CRÉSUS, ÉSOPE, TIRRENE, TRASIBULE.
ET LES GARDES, *qui reviennent.*

CRÉSUS.

C'est ton trésor, Esope ; avant qu'on l'ouvre,
Et que ce qu'il renferme à mes yeux se découvre,
Fais-m'en, je t'en conjure, un sincère détail.
C'est le prix de tes soins, le fruit de ton travail.
Cette épreuve t'est rude, et me fait violence.

ÉSOPE.

Cette épreuve à l'envie imposera silence ;
Et je ne puis, seigneur, en être mieux vengé
Qu'en la rendant témoin de tout le bien que j'ai.
Tout ce que je dirais lui semblerait frivole.

TIRRENE.

Qu'attendez-vous, seigneur, à nous tenir parole ?
De sa fausse fierté faites-le repentir.

CRÉSUS.

Hé bien ! puisqu'on m'y force, il y faut consentir,
Ouvrons. Ciel ! quel spectacle est-ce ici que l'on m'offre ?
Gardes.

UN GARDE.

Seigneur ?

CRÉSUS.

Voyez ce qu'enferme ce coffre.
(*On n'y trouve que l'habit d'Esope quand il était esclave.*)
Est-ce là le trésor qu'on m'oblige à chercher ?

ÉSOPE.

Oui, seigneur; vous voyez ce que j'ai de plus cher;
C'est l'habit que j'avais quand par un sort propice
Il vous plut me choisir pour me rendre service.
Habit vil, mais qu'on porte avec tranquillité;
Qu'inventa la pudeur, et non la vanité :
Qui jamais contre moi n'eût soulevé l'envie,
Si je l'eusse porté pendant toute ma vie;
Et que je redemande à Votre Majesté
Avec plus de plaisir que je ne l'ai quitté.
Comme je n'ai rien fait pour m'attirer la haine
Dont voulaient m'accabler Trasibule et Tirrene,
C'est de mon crédit seul dont ils sont mécontents;
Et tous deux ne font rien qu'on n'ait fait de tout temps.
Quelque soin qu'il se donne, et quelque bien qu'il fas-
Quel ministre est aimé pendant qu'il est en place? [se,
Et, quand de sa carrière il a fini le cours,
Ceux qui le haïssaient le regrettent toujours.
D'un si dangereux poste approuvez ma retraite.
Je connais, mais trop tard, la faute que j'ai faite.
Que ferais-je à la cour, moi qui ne suis, seigneur,
Hypocrite, jaloux, médisant, ni flatteur?

CRÉSUS.

Pour ta retraite, non. Tu m'es trop nécessaire.
Mais pourquoi cet habit? et qu'en voulais-tu faire?
Quel bizarre plaisir t'obligeait à le voir?

ÉSOPE.

L'orgueil suit de si près un extrême pouvoir,
Que souvent, dans la place où j'avais l'honneur d'être,
De ma faible raison je n'étais pas le maître.
Souvent l'éclat flatteur de ce rang fortuné,
M'élevant au-dessus de ce que je suis né;
Pour être toujours prêt à rentrer en moi-même,
Je gardais ce témoin de ma misère extrême.
Et quand l'orgueil sur moi prenait trop de crédit,
Je redevenais humble en voyant mon habit.
Voilà tout mon trésor. Quelque peu qu'il me coûte,
Je ne m'en dédis point, c'est un trésor sans doute,
Puisque, lorsqu'on travaille à me sacrifier,
Il vient à mon secours pour me justifier,
Si contre mon devoir c'est tout ce qu'on oppose,
Combien de gens, seigneur, s'ils faisaient même [chose,
Sachant ce qu'ils étaient, et voyant ce qu'ils sont,
Auraient à votre cour moins d'orgueil qu'ils n'en ont.

CRÉSUS (*à Tirrene*).

Hé bien! mes vrais amis, que ce succès désole,
Vous ne me pressez plus de vous tenir parole!
Je vous pardonnerais un effort plus puissant
Pour me faire trouver un coupable innocent:
Mais de vous pardonner je me sens incapable,
Lorsque d'un innocent vous faites un coupable.
Pour agir sans aigreur je suis trop irrité.
Esope plus tranquille aura plus d'équité.
Sûr qu'il est toujours juste en tout ce qu'il ordonne,
A son ressentiment le mien vous abandonne.
Il ne peut, quoi qu'il fasse, après vos duretés,
Vous causer tant de maux que vous en méritez.
(*Aux gardes.*)
Vous, que je laisse exprès pour garder cette porte.
Que sans l'aveu d'Esope aucun n'entre ou ne sorte:
Et que son ordre ici puisse autant que le mien.

SCÈNE IV

ÉSOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

ÉSOPE.

A votre tour, messieurs, vous ne dites plus rien.
Tantôt vous souteniez pour me tirer d'affaire,
Qu'une fable à propos eût été nécessaire;
Je vous ai crus. Voyons, pour vous mettre en repos
Ce que vous me diriez qui puisse être à propos.
Que vous avais-je fait pour vouloir me détruire?

TIRRENE.

Eh! que vous faisons-nous en cherchant à vous nuire?
Plus de vos ennemis attaquent vos vertus,
Plus vous avez de gloire à les voir abattus.
Malgré tout le chagrin dont votre âme est saisie,
Vous êtes redevable à notre jalousie:
Aucun de vos amis, le fût-il à l'excès,
N'a travaillé pour vous avec tant de succès.
Quel honneur plus parfait voulez-vous qu'on vous [fasse?

ÉSOPE.

Il est vrai! j'oubliais à vous en rendre grâce:
Je dois être content de vos bontés pour moi.

TRASIBULE.

Est-ce un crime à punir que de servir son roi?
Ayant su qu'un trésor, que l'on disait immense,
Pouvait de ce monarque affaiblir la puissance,

Pour ne le pas trahir nous avons cru devoir
En fidèles sujets le lui faire savoir.
Par bonheur pour l'État ce sont des impostures.
Au milieu des trésors vous avez les mains pures.
Puisse un si digne exemple un jour être à l'envi
Par tous vos successeurs exactement suivi !
Voilà le plus grand mal dont vous puissiez vous
[plaindre ;
Celui qui nous menace est beaucoup plus à craindre.
Par une loi sévère entre Crésus et nous,
Nous ne possédons rien qui ne doive être à vous.
Mais c'est un faible appât pour une âme si haute.

ÉSOPE.

Si mon mal n'est pas grand, ce n'est pas votre faute ;
De votre intention pleinement éclairci,
La mienne est d'imiter l'exemple que voici.

L'HOMME ET LA PUCE.

FABLE.

Par un homme en courroux la Puce un jour sur-
[prise,
Touchant, pour ainsi dire, à son moment fatal,
Lui demanda sa grâce, et d'une voix soumise :
« Je ne vous ai pas fait, dit-elle, un fort grand mal.»
« Ta morsure, il est vrai, me semble un faible ou-
[trage,
» Dit l'homme : cependant n'espère aucun pardon:
» Tu m'as fait peu de mal, mais j'en sais la raison,
» C'est que tu ne pouvais m'en faire davantage. »

Si j'eusse été coupable et que j'eusse eu du bien,
Est-il un mal plus grand que l'eût été le mien ?
Je dois à votre insulte une peine aussi grande.
Et mon honneur...

SCÈNE V

ÉSOPE, TIRRENE, TRASIBULE, UN GARDE.

UN GARDE.

Rhodope est là qui vous demande.
Nous n'avons sans votre ordre osé la faire entrer.

ÉSOPE.

J'ignore quel sujet peut ici l'attirer :

Qu'elle entre.

TIRRENE.

Elle a pour nous une haine mortelle.

SCÈNE VI.

RHODOPE, ESOPE, TIRRENE, TRASIBULE, UN GARDE.

RHODOPE.

Ma mère attend votre ordre, et je l'attends comme
Vous l'avez conviée à souper avec vous : [elle.
Il est tard.

ÉSOPE.

Ce plaisir m'aurait été bien doux :
Mais qu'à la cour, Rhodope, on est près du naufrage!
Trasibule et Tirrene, à qui je fais ombrage,
Ont voulu m'accabler sous leurs injustes coups.
Si je veux me venger, je le puis.

RHODOPE.

Vengez-vous.
Tous deux dans leur patrie, et nous loin de la nôtre,
Ma faveur les irrite aussi bien que la vôtre.
Que leur haine pour nous rejaillisse sur eux :
Une faute impunie en fait commettre deux.
D'un ruisseau qui peut nuire interrompez la course,
Et, pour faire encor mieux, tarissez-en la source.
Vous avez le pouvoir, décidez, ordonnez.

SCÈNE VII

CRÉSUS, ARSINOÉ, ÉSOPE, RHODOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

CRÉSUS.

Hé bien! Esope, à quoi les as-tu condamnés?
Dans mes premiers transports me trouvant trop à
Je me suis retiré pour ne pas te contraindre. [craindre,
As-tu vengé sur eux ton honneur offensé?
Parle.

ÉSOPE.

Je n'ai, seigneur, encore rien prononcé.
Peut-être que mon cœur, pénétré de l'offense,
Sous le nom de justice userait de vengeance ;
Et que, de ma rigueur bien loin de me louer,
Vous n'hésiteriez pas à me désavouer.

CRÉSUS.

Te désavouer! moi, qui t'estime, qui t'aime,
Et qui prends à ton sort plus de part que toi-
Je suis en ta faveur prêt à souscrire à tout. [même?

ÉSOPE.

Ils n'ont rien épargné pour me pousser à bout.
Permettez qu'à mon tour, seigneur, je les y pousse.
Un outrage est sensible, et la vengeance est douce.

CRÉSUS.

La tienne est toute juste, ou l'on n'en vit jamais.

ÉSOPE.

Me la permettrez-vous?

CRÉSUS.

Oui, je te la permets.
Venge-toi. Tu le peux. Tu le dois. Je l'ordonne.

ÉSOPE.

Puisque je puis user du pouvoir qu'on me donne,
Je les condamne donc, dussé-je être trahi,
A tâcher à m'aimer autant qu'ils m'ont haï.
A l'égard de leurs biens, loin d'y vouloir prétendre,
Je les condamne aussi, seigneur, à les reprendre:
Si votre ordre contre eux avait tout son effet,
Leurs enfants souffriraient d'un mal qu'ils n'ont pas
Enfin je les condamne à n'avoir de leur vie [fait.
De l'emploi que j'occupe une imprudente envie.
Un ministre honnête homme, et qui fait son devoir,
Est lui-même accablé sous un si grand pouvoir;
Quoique avant le soleil tous les jours il se lève,
Jusqu'à ce qu'il se couche il n'a ni paix ni trêve;
Et, durant la nuit même attentif à prévoir,
Le repos de l'État l'empêche d'en avoir.
Du plus faible parti souffrez que je me range,
Et que ce soit ainsi, seigneur, que je me venge.
Ils avaient de la joie à causer mon malheur,
Et j'aurais du chagrin si je causais le leur.

CRÉSUS. [tiennent.

Non, je prétends au moins que leurs biens t'appar-

ÉSOPE. [viennent?

Que voulez-vous, seigneur, que sans biens ils de-
Être de qualité sans du bien, c'est un sort,
Pour peu qu'on ait de cœur, plus cruel que la mort.
Il suffit qu'à vos yeux je ne sois point coupable.
La vengeance facile est honteuse et blâmable.
C'est un honneur pour moi, préférable à leur bien,
De pouvoir me venger, et de n'en faire rien.

Tandis que la balance est encore suspendue,
Donnez à vos bontés toute leur étendue.
Les rois, comme les dieux, sont faits pour pardon-
[ner.

TIRRENE.

Ah! c'en est trop, seigneur, quoi qu'on puisse or-
[donner,
Quelque punition qui suive notre crime,
La plus dure à souffrir est la plus légitime.
De la bonté d'Esope étonnés et confus,
Nons ne pouvons tenir contre tant de vertus.

TRASIBULE.

Oui, seigneur, de son bien avides l'un et l'autre,
C'est à lui justement qu'appartient tout le nôtre.
Vous avez fait la loi, nous y sommes soumis.

ÉSOPE.

Non! laissez-moi, seigneur, acquérir deux amis.
Si jamais mon service eut le bien de vous plaire,
Accordez-moi, seigneur, leur grâce pour salaire:
C'est une récompense un peu forte pour moi;
Mais un roi doit toujours récompenser en roi.
Par leur confusion, leurs remords, leurs alarmes,
Leur crime n'est-il pas expié?

CRÉSUS.

Tu me charmes.
A remplir tes désirs je n'ai tant hésité
Que pour voir jusqu'au bout ta générosité.
Trasibule, Tirrene, Esope vous pardonne:
Et j'aime à profiter des exemples qu'il donne.
Quel sujet fut jamais plus utile à son roi?
(*à Arsinoé.*)
Mais de tous ses conseils le plus charmant pour moi,
Madame, c'est celui que son zèle me donne
De vous sacrifier Argie et sa couronne:
Plus heureux d'être esclave en de si beaux liens,
Que de me voir un jour maître des Phrygiens!

ARSINOÉ.

Quelle faveur pour moi qu'un pareil sacrifice!
D'Esope à qui je dois cet important service
Faites que la fortune arrive au plus haut point.

CRÉSUS.

Hé! quel bien puis-je faire à qui n'en cherche point?
Je ne sais qu'un plaisir que je lui puisse faire.
Comme à toute ma cour, Rhodope a su lui plaire,
Je veux que dès demain au même autel que nous...

ÉSOPE.

Nous avons, elle et moi, trop de respect pour vous :

Et le ciel entre nous, seigneur, met trop d'espace
Pour oser accepter une pareille grâce.
Ce serait un orgueil inexcusable à moi,
De joindre mon hymen à celui de mon roi.
Quelques mois de délai, loin de fâcher Rhodope...

SCÈNE VIII

ATIS, CRÉSUS, ARSINOÉ, ÉSOPE, RHODOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

ATIS.

Seigneur, le peuple ému demande à voir Esope.
On répand dans Sardis des bruits confus et sourds,
Que pour sa récompense on attente à ses jours.

CRÉSUS.

A ce peuple agité viens te faire paraître :
Du jour de ton hymen je te laisse le maître.
Mais pour moi, c'est un terme assez long que demain.

ÉSOPE.

Unissez bien vos cœurs en vous donnant la main.
Puissiez-vous tout un siècle, oubliés par les Parques,
De la faveur des dieux sans cesse avoir des marques !
Et puissent vos enfants, aimés et craints de tous,
Voir un jour naître d'eux d'aussi grands rois que [vous !

Périn

LE MERCURE GALANT

BONIFACE

Un livre in-folio m a mis a l hôpital

Acte II, sc. VII



MERLIN.

C'est la première fois :
Encore suis-je trompé, car il n'est pas de poids.
Je serai bien heureux si j'en ai trois pistoles.

ORONTE.

Tiens, ne perds point de temps en de vaines paroles.
Prends ces quatre louis et me fais ce présent.

MERLIN (*après avoir pris les quatre louis*).

Pour vous les refuser je suis trop complaisant ;
Je vous l'offre.

ORONTE.

Il suffit qu'il soit de ce que j'aime,
Il m'est cher... Juste ciel ! ma surprise est extrême !
Un louis pèse plus que ce quadruple-là ;
Cécile avait sa vue en te jetant cela.
Avec autant d'esprit que j'en trouve à Cécile,
Un objet si charmant ne fait rien d'inutile ;
Et puisque son désir est de me rendre heureux...
Ah ! Merlin, je me trompe, ou ce quadruple est [creux.
Je ne me trompe point, il est creux ; oui, sans doute :
Et je crois qu'il enferme un billet. Tiens, écoute.

MERLIN.

Oui, j'entends remuer quelque chose.

ORONTE.

Ah ! Merlin,
Qu'elle a d'esprit !

MERLIN.

D'accord ; mais il est bien malin.
C'est en savoir beaucoup à son âge.

ORONTE.

Elle charme.
Son esprit me ravit, sa beauté me désarme.
Le ciel en la formant épuisa ses trésors ;
Elle a l'âme, Merlin, belle comme le corps.
Plus on la considère, et plus on y découvre...

MERLIN.

Voyez, sans perdre de temps, comment sa pièce [s'ouvre.
La chose est curieuse à savoir.

ORONTE.

C'est par là.
Justement, j'aperçois son billet ; le voilà.
(*Il lit.*)

« J'arrivai hier au soir à Paris avec mon père,
» qui est plus entêté que jamais de l'auteur du

» Mercure galant. Il ne trouve pas de mérite égal
» au sien. Si vous avez fait ce que je vous ai
» mandé par ma dernière lettre, nos affaires sont
» dans le meilleur état du monde. »
Jusqu'ici pour mes feux tout est de bon augure :
Je suis cousin germain de l'auteur du Mercure ;
Et, pour contribuer au succès de mes feux,
Il en use sans doute en parent généreux.
Quel zèle plus ardent peut-on faire paraître ?
De son logis entier il me laisse le maître :
Déjà depuis trois jours, sans avoir son talent,
Je passe pour l'auteur du Mercure Galant ;
Et selon l'apparence il me sera facile
De plaire sous ce nom au père de Cécile.
Jamais rien à mon sens ne fut mieux inventé.

MERLIN.

Oui, pour vous: mais pour moi j'en suis fort dégoûté.

ORONTE.

La raison ?

MERLIN.

Croyez-vous ma cervelle assez bonne
Pour résister longtemps à l'emploi qu'on me donne.
Tant que dure le jour j'ai la plume à la main :
Je sers de secrétaire à tout le genre humain :
Fable, histoire, aventure, énigme, idylle, églogue,
Epigramme, sonnet, madrigal, dialogue,
Noces, concerts, cadeaux, fêtes, bals, enjouements ;
Soupirs, larmes, clameurs, trépas, enterrements ;
Enfin, quoi que ce soit que l'on nomme nouvelle,
Vous m'en faites garder un mémoire fidèle.
Je me tue, en un mot, puisque vous le voulez.

ORONTE.

Crois-moi, cinq ou six jours sont bientôt écoulés.
Tu sais que Licidas, pour me rendre service,
Me fait de sa fortune un entier sacrifice :
A son propre intérêt il préfère le mien ;
Et je serais ingrat de négliger le sien.
Je te l'ai déjà dit, une de mes surprises,
C'est de voir tant de gens dire tant de sottises ;
Licidas est le seul, délicat comme il est,
Qui puisse avec tant d'art démêler ce qui plaît.
Depuis deux ou trois jours que je le représente,
Je ne vois que des fous d'espèce différente.
L'un qui veut qu'on l'imprime, et n'a point d'autre [but,
Croit que hors du Mercure il n'est point de salut.

L'autre dans la musique ayant quelque science,
Croit de celle du roi mériter l'intendance.
Celui-ci d'une énigme ayant trouvé le mot,
Se croit un grand génie, et souvent n'est qu'un sot;
Cet autre, d'un sonnet ayant donné les rimes,
Croit tenir un haut rang chez les esprits sublimes.
Enfin, pour être fou, j'entends fou confirmé,
A l'envi l'un de l'autre on veut être imprimé.
As-tu chez le libraire appris quelques nouvelles?

MERLIN.

Oui, Monsieur.

ORONTE.

Et de qui?

MERLIN.

D'un commis des gabelles
Qui, n'ayant pas trouvé ses profits assez grands,
A fait un petit vol de deux cent mille francs.
Qui pourrait de sa route avoir un sûr mémoire,
Aurait pour droit d'avis mille louis pour boire.
Voyez.

(*Il donne un papier à Oronte.*)

ORONTE.

Mille louis? c'est un homme perdu.

MERLIN.

Plût à Dieu les avoir, et qu'il fût bien pendu!

ORONTE.

Cela, qu'est-ce?

MERLIN.

Un portrait d'une jeune duchesse
Qui se fait distinguer par sa délicatesse.
Un pli qui par hasard est resté dans ses draps,
Lui semble un guet-apens pour lui meurtrir les bras:
Il n'est point de repas qui pour elle ait des charmes,
Si l'on met de travers l'écusson de ses armes:
Qui lui porte un bouillon trop doux ou trop salé,
D'auprès de sa personne est sûr d'être exilé:
Et même elle refuse, étant fort enrhumée,
De prendre un lavement lorsqu'il sent la fumée.
Mais, chut. Un gentilhomme entre ici.

SCÈNE II

M. MICHAUT, ORONTE, MERLIN.

M. MICHAUT.

Serviteur!

N'êtes-vous pas l'auteur du Mercure?

ORONTE.

Oui, monsieur.

(*à Merlin.*)

Laisse-nous.

M. MICHAUT.

Le Mercure est une bonne chose!
On y trouve de tout, fable, histoire, vers, prose,
Sièges, combats, procès, mort, mariage, amour,
Nouvelles de province, et nouvelles de cour...
Jamais livre à mon gré ne fut plus nécessaire.

ORONTE.

Je suis ravi, monsieur, qu'il ait l'heur de vous plaire.
Je ne le cèle point, j'ai toujours souhaité
Les applaudissements des gens de qualité.
Je ne puis exprimer le plaisir que je goûte...

M. MICHAUT.

Vous trouvez donc, monsieur, que j'ai l'air grand?

ORONTE.

Sans doute.
Vous êtes fort bien fait, on ne peut l'être mieux.

M. MICHAUT.

Pourriez-vous, en payant, me faire des aïeux?

ORONTE.

Des aïeux?

M. MICHAUT.

Ecoutez, je parle avec franchise.
J'aime depuis six mois une jeune marquise,
Belle, bien faite, noble : et grâces à mes soins,
Si j'ai beaucoup d'amour elle n'en a pas moins.
Ses parents, dont le moindre est baron ou vicomte,
Délicats sur l'honneur, sensibles à la honte,
Consultés tous ensemble ont approuvé mes feux,
Pourvu que mes parents soient aussi nobles qu'eux :
Et je viens vous trouver pour anoblir ma race.

ORONTE.

Moi, monsieur? et comment voulez-vous que je [fasse?
A moins d'avoir un titre et solide et constant
Puis-je...?

M. MICHAUT.

Bon! tous les jours vous en faites autant.
Tout vous devient possible étant ce que vous êtes.
Vos Mercures sont pleins de nobles que vous faites :
De noms si biscornus, s'il faut dire cela,
Qu'on ne peut être noble et porter ces noms-là.

Ne me refusez pas ce que je vous demande :
De toutes les rigueurs ce serait la plus grande ;
Et mon hymen rompu me ferait enrager.

ORONTE.

Je voudrais fort, monsieur, vous pouvoir obliger.
Je puis à la noblesse ajouter quelque lustre,
Et rappeler de loin une famille illustre :
Mais dans tous mes écrits jamais aucun appas
Ne m'a fait anoblir ce qui ne l'était pas.
N'entrevoyez-vous point, dans toute votre race,
De gloire ou de valeur quelque légère trace ?
Aucun de vos aïeux ne s'est-il signalé ?

M. MICHAUT.

Ma foi, mon père est mort sans m'en avoir parlé :
Et de tous mes aïeux, puisqu'il ne faut rien taire,
Je n'en ai point connu par-delà mon grand-père.

ORONTE.

Qu'était-il ? avait-il quelque grade ?

M. MICHAUT.

Entre nous,
Feu mon grand-père était mousquetaire à genoux.

ORONTE.

Quelle charge est-ce là ?

M. MICHAUT.

C'est ce que le vulgaire
En langage commun appelle apothicaire.

ORONTE.

Fi !

M. MICHAUT.

Dépend-il de nous d'être de qualité ?
Quand on m'a voulu faire ai-je été consulté ?
Sans savoir ce qu'il fait le hasard nous fait naître,
Et ne demande point ce que nous voulons être.
Mon père fut d'un cran plus noble que le sien :
Il se fit médecin, gagna beaucoup de bien ; [tente,
N'eut que moi seul d'enfants ; et, passant mon at-
Me laissa par sa mort cinq mille écus de rente.
Comme Paris est grand, j'ai changé de quartier :
Je me fais par mes gens appeler chevalier :
La maison que j'occupe a beaucoup d'apparence,
Et personne à présent ne sait plus ma naissance.
Faites-moi gentilhomme, il n'est rien plus aisé.

ORONTE

Je voudrais le pouvoir, j'y serais disposé :
Mais le roi qui peut tout aurait peine à le faire.

Le père médecin, l'aïeul apothicaire,
Le bisaïeul peut-être encor moins que cela,
Qui, diable, serait noble à descendre de là?
Pour remplir vos désirs il faut faire un prodige;
Je ne puis.

M. MICHAUT.

Greffez-moi sur quelque vieille tige.
Cherchez quelque maison dont le nom soit péri:
Ajoutez une branche à quelque arbre pourri.
Enfin, pour m'obliger, inventez quelque fable;
Et ce qui n'est pas vrai rendez-le vraisemblable.
Un homme comme vous doit-il être en défaut?

ORONTE.

Et comment, s'il vous plaît, vous nommez-vous?

M. MICHAUT.

Michaut.

ORONTE.

Ce nom-là n'est point noble, assurément.

M. MICHAUT.

Qu'importe?

ORONTE.

Michaut? Un gentilhomme avoir nom de la sorte,
Cela ne se peut pas, vous dis-je.

M. MICHAUT.

Pourquoi non?
Croyez-vous qu'à la cour chacun ait son vrai nom?
De tant de grands seigneurs dont le mérite brille,
Combien ont abjuré le nom de leur famille?
Si les morts revenaient ou d'en haut ou d'en bas,
Les pères et les fils ne se connaîtraient pas.
Le seigneur d'une terre un peu considérable
En préfère le nom à son nom véritable:
Ce nom de père en fils se perpétue à tort;
Et cinquante ans après on ne sait d'où l'on sort.
Je n'escroquerai point vos soins ni vos paroles.
J'ai certain diamant de quatre-vingts pistoles...

ORONTE.

Je vous l'ai déjà dit, monsieur, aucun appas
Ne me fera jamais dire ce qui n'est pas.

M. MICHAUT.

Parbleu! tant pis pour vous d'être si formaliste.
Adieu. Je vais trouver un généalogiste,
Qui, pour quelques louis que je lui donnerai,
Me fera sur-le-champ venir d'où je voudrai.

ORONTE, *seul.*

Qui jamais de noblesse a vu source moins pure?
Médecin!...

SCÈNE III

MADAME GUILLEMOT, ORONTE, JASMIN.

MADAME GUILLEMOT.

Est-ce vous qui faites le Mercure,
Monsieur?

ORONTE.

Oui, madame.

MADAME GUILLEMOT.

Oui? l'aveu m'en semble bon!

ORONTE.

En avez-vous besoin, madame?

MADAME GUILLEMOT

Qui? moi? non...
A moins d'être d'un goût insipide et malade,
Peut-on s'accommoder d'une chose si fade?

ORONTE.

Ah! ah! voici d'un style un peu rude.

MADAME GUILLEMOT.

Pour vous,
Quelque rude qu'il soit, il est encor trop doux.

ORONTE.

Je crois qu'avec raison vous êtes en colère:
Mais je ne sais par où je vous ai pu déplaire.
Je m'examine en vain, et vous m'embarrassez.

MADAME GUILLEMOT.

Regardez mon habit, il vous en dit assez.
Ne l'entendez-vous pas?

ORONTE.

Non, je vous le confesse.

MADAME GUILLEMOT.

O ciel! que vous avez l'intelligence épaisse!
Puisqu'il faut avec vous ne rien dissimuler,
On dit que c'est de moi dont vous vouliez parler,
Quand certaine bourgeoise à qui la mode est douce,
Pour être en cramoisi fit défaire une housse.

ORONTE.

De vous?

MADAME GUILLEMOT.

J'en défis une, et ne m'en cache pas;

J'avais un lit fort ample, et d'un beau taffetas :
A force d'être large, il était incommode;
Et le tapissier Bon le remit à la mode.
Par les soins que je pris, j'eus de reste un rideau :
Le cramoisi régnant j'en fis faire un manteau :
Voilà la vérité comme elle est dans sa source,
Et non que mon mari m'ait refusé sa bourse.
Pour le mot de bourgeoise un peu trop répété,
Les bourgeois de ma sorte ont de la qualité.
Quand vous voudrez écrire ajustez mieux vos contes,
Et sachez que je suis auditrice des comptes.

ORONTE.

Quand je fis cet article, il le faut avouer.
Mon unique dessein était de me jouer:
Je ne présumais pas en contant cette fable,
Qu'elle dût par vos soins devenir véritable.
Loin de vous en blâmer, j'admire votre esprit,
De trouver un manteau dans un rideau de lit;
Et j'ai quelque chagrin de voir que cela vienne
De votre invention plutôt que de la mienne.
Jamais dans ses desseins on n'a mieux réussi:
Vous êtes à la mode, et votre lit aussi.
C'est un avantage...

MADAME GUILLEMOT.

Oui: mais ce qui me courrouce,
On sait que mon habit est d'une vieille housse.
Que ce soit par hasard ou par malignité,
Votre indiscret Mercure a dit la vérité.
J'entends à chaque pas la basse bourgeoisie
Qui me nomme en raillant la housse cramoisie ;
Et par tout mon quartier la canaille se plaint
Que je prends des couleurs qui font sortir le teint.
Il est vrai, le gros rouge est une couleur sombre
Qui détache le clair par le secours de l'ombre:
Qu'on en ait un manteau, sans ornement dessus,
Pour peu que l'on soit blanche on le paraît bien plus;
C'est un fard innocent, sans pommade ni drogue ;
Et voilà la raison qui l'a tant mis en vogue.

ORONTE.

Redites-moi, de grâce, un certain mot choisi
Qui vous est échappé pour dire cramoisi.

MADAME GUILLEMOT.

Du gros rouge?

ORONTE.

A mon sens il a beaucoup de grâce:

Jamais le mot de gros ne fut mieux en sa place ;
Il charme.

MADAME GUILLEMOT.

Il m'est venu sans affectation.

ORONTE.

Votre esprit est fertile en belle invention.
J'ai de votre mérite une idée assez haute
Pour me faire un plaisir de réparer ma faute.
(*à Jasmin.*)
Le nom de madame est...

MADAME GUILLEMOT.

Parlez donc, petit sot.

JASMIN.

Monsieur, madame a nom madame Guillemot.

ORONTE.

C'est assez. Vous verrez dans le premier Mercure
Que j'aurai de la housse adouci l'aventure.
Si le mot de bourgeoise aigrit votre courroux,
Je mettrai tout au long, par estime pour vous,
En bon historien qui ne fait point de contes,
Madame Guillemot, auditrice des comptes.

MADAME GUILLEMOT.

Y ferez-vous entrer mon éloge ?

ORONTE.

Oui, vraiment.

MADAME GUILLEMOT.

Louez-moi, je vous prie, imperceptiblement.
J'ai pour la flatterie une haine invincible.
Si louer sans flatter vous paraît impossible,
J'aime mieux vous donner, si vous le souhaitez,
Un mémoire où seront mes bonnes qualités.
J'ai de la modestie et me rendrai justice.
Adieu .. Ne bougez.

ORONTE.

Moi, madame l'auditrice ?

MADAME GUILLEMOT.

De grâce...

ORONTE.

Je prétends pour finir tous débats,
Jusqu'à votre carrosse accompagner vos pas.

MADAME GUILLEMOT (*à Jasmin*).

Voyez si mon carrosse est venu me reprendre.
(*à Oronte.*)
J'avais quelques parents qu'il est allé descendre.

(*à Jasmin.*)
Voyez donc promptement si la Fleur est là-bas,
Mon cocher.

JASMIN.

Je suis sûr de ne le trouver pas,
Madame.

MADAME GUILLEMOT.

Le fripon craint d'aller dans la rue.
Si je vous...

JASMIN.

C'est à pied que vous êtes venue.

MADAME GUILLEMOT.

(*à Oronte.*)
Ah ! coquin... Ne bougez, pour raison.

ORONTE.

J'obéis.

MADAME GUILLEMOT (*en sortant.*)

Vous aurez le fouet en entrant au logis,
Petit gueux.

JASMIN.

Qu'ai-je fait?

MADAME GUILLEMOT.

Comment ! petite rosse,
Sans vous on aurait cru que j'avais un carrosse.
Je vous ferai sentir ce que pèsent mes coups.

JASMIN.

Dame ! je ne sais pas si bien mentir que vous.
(*Madame Guillemot et Jasmin sortent.*)

ORONTE (*seul*).

Madame l'auditrice est enfin apaisée.
La louange à propos rend toute chose aisée.
Allons fermer la porte et jusque après-dîné,
Passons quelques moments sans être importuné.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

ORONTE, MERLIN.

MERLIN.

(*On heurte assez rudement.*)

Qui diable est l'animal qui heurte de la sorte?

ORONTE.

Ouvre sans hésiter et l'une et l'autre porte.

(*On redouble.*)

MERLIN.

Je voudrais qu'en heurtant il se rompît les bras.

SCÈNE II

ORONTE, MERLIN, LISETTE.

LISETTE.

Est-ce ici le logis de monsieur Licidas?

MERLIN.

Ah! monsieur, c'est Lisette, ou bien j'ai la berlue.

ORONTE.

Lisette! quel bonheur! viens que je te salue.

(*Il l'embrasse.*)

Comment te portes-tu, ma pauvre enfant?

LISETTE.

Fort bien,

Monsieur.

MERLIN (*voulant l'embrasser aussi*).

Je suis ravi... Comment, je n'aurai rien?

Tu reviendras des champs sans me baiser?

LISETTE.

Ta bouche

Doit avoir du respect pour ce que monsieur touche.

MERLIN.

Patience : à ton tour tu verras ma fierté.

ORONTE (*à Lisette*).

Cécile est revenue en parfaite santé?

Pour elle mon ardeur va jusques à l'extrême.

LISETTE.

Et la sienne pour vous est presque tout de même.
Monsieur de Boisluisant, qui brûle de vous voir,
L'a déja disposée à faire son devoir.
On ne voit rien d'égal, c'est moi qui vous le jure,
A son entêtement pour l'auteur du Mercure :
S'il peut l'avoir pour gendre, il sera trop content.
Le fils d'un duc et pair ne lui plairait pas tant.
Il ne voit qu'en lui seul un mérite qui brille ;
Et tout autre lui semble indigne de sa fille.
Il va dans un moment vous l'amener ici.
Cécile de frayeur en a le cœur transi.
Elle craint, et sa crainte est assez raisonnable,
Qu'elle ne soit offerte à l'auteur véritable :
Et de monsieur son père ayant loué le choix,
Pour oser se dédire elle eût manqué de voix.
Pour détourner un coup à ses vœux si contraire,
J'ai cherché ce logis de libraire en libraire.
Enfin, monsieur Blageard, qu'on a fait à dessein
Trop petit pour un homme, et trop grand pour un
Avec civilité m'en a donné l'adresse : [nain,
Et par le zèle ardent que j'ai pour ma maîtresse,
A vous trouver chez vous n'ayant pas réussi,
Je me suis hasardée à venir jusqu'ici.
Avant qu'à vous y voir elle-même s'expose,
Apprenez-moi, monsieur, comment va toute chose.

ORONTE.

Tout va comme Cécile à peu près l'a voulu.
De ce logis entier je suis maître absolu.
La plus tendre amitié qu'inspire la nature
M'unit étroitement à l'auteur du Mercure.
Nous portons même nom, avons mêmes aïeux ;
Et son père et le mien étaient frères.

LISETTE.

Tant mieux.
Pour faire le contrat qui vous est nécessaire,
A point nommé, monsieur, il fallait un faussaire,
Un notaire fripon, prêt à prévariquer ;
Je sais bien qu'à Paris vous n'en pouviez manquer :
En payant largement, sans autre inquiétude.
On rencontre son fait en bien plus d'une étude.
Mais du gendre qu'on cherche ayant le même nom,
De votre tricherie on n'aura nul soupçon.
Ce qui peut mettre obstacle au bien qu'on vous des-
C'est que pour un auteur vous avez bonne mine : [tine,

Cette grande perruque, et ce linge et ce point,
Avec le nom d'auteur ne sympathisent point.
J'en vois par-ci, par-là ; mais ils ont tous l'air mince :
Et sous cet équipage on vous croirait un prince.
Par là votre dessein peut être divulgué.
Songez...

ORONTE.

Je représente un auteur distingué,
A qui, de compte fait, le débit de ses livres
Rapporte tous les ans plus de dix mille livres.

LISETTE.

Vous ne me dites pas que je m'arrête trop.
Pour regagner le temps je m'en vais au galop.
Encore une parole et puis adieu. Cécile,
Comme je vous ai dit, n'a pas l'esprit tranquille ;
Et, pour chagrin nouveau, ce matin d'un billet
Ayant incognito chargé votre valet,
Elle a craint qu'en chemin il ne prêtât l'oreille
A qui le convirait d'aller boire bouteille ;
Et qu'après le repas il ne fût assez sot
Pour offrir un quadruple à payer son écot.
Celui qu'il croit avoir, et dont l'appas le touche,
Quoique marqué de même, est une boîte à mouche.
Elle enferme un billet, à l'aide d'un ressort.

MERLIN.

Monsieur, qui l'a reçu, m'en a payé le port.
Tu peux lui demander si je mens.

ORONTE.

Non sans doute ;
Mais je l'ai mal payé : quelque prix qu'il me coûte,
De la part de Cécile un billet m'est si doux...

LISETTE

Il suffit que le sien soit venu jusqu'à vous.
Dans le cœur inquiet de ma jeune maîtresse
Je vais diligemment reporter l'allégresse ;
En dissiper la crainte, y remettre l'espoir,
Et flatter son amour du plaisir de vous voir.
Du feu dont vous brûlez rendez-vous bien le maître :
Gardez qu'il ne paraisse en la voyant paraître :
Monsieur de Boisluisant, le beau-père futur,
A toujours l'œil au guet, et n'a pas l'esprit dur.
Profitez de l'avis que mon zèle vous donne.
Adieu, monsieur. Adieu, monsieur Merlin.

MERLIN.

Friponne,

Tu m'as fait un affront dont il te souviendra...

LISETTE.

A la première vue on le réparera.
Prends courage.

SCÈNE III

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

Tu vois comme elle agit de tête:
Ne la trouves-tu pas jolie, aimable, honnête ?

MERLIN.

Assurément.

ORONTE.

Veux-tu l'épouser ?

MERLIN.

Non, monsieur,
Vous prétendriez sur elle avoir droit de seigneur ;
Droit de dîme.

ORONTE.

Es-tu fou ?

MERLIN.

Cela n'est point folie:
Un valet marié dont la femme est jolie,
Et de qui le patron est bâti comme vous,
A de justes raisons de paraître jaloux.
Je connais plus d'un sot que je ne veux point suivre.

SCÈNE IV

LONGUEMAIN, ORONTE, MERLIN.

LONGUEMAIN.

N'est-ce pas vous, monsieur, qui faites ce beau livre
Qui n'est pas plutôt vieux qu'il redevient nouveau ?
Le Mercure ?

ORONTE.

Je n'ose avouer qu'il soit beau.
Mais, tel qu'il soit monsieur, oui, c'est moi.

LONGUEMAIN.

Je vous jure
Que par toute la France on chérit le Mercure.
A Tours, il faut savoir quelle estime on en fait.

ORONTE.

Passons. Que vous plaît-il?

LONGUEMAIN.

Vous parler en secret.
J'ai mes raisons.

ORONTE (*à Merlin*).

Va-t'en.

LONGUEMAIN.

Avant que je me nomme,
Je crois en vous, monsieur, trouver un honnête [homme.

ORONTE.

Si vous m'estimez tel, quoi que vous me disiez,
Vous ne trouverez point que vous vous abusiez.
Croyez-en ma parole, et n'ayez aucun doute.

LONGUEMAIN.

Êtes-vous assuré que personne n'écoute ?

ORONTE.

Parlez sans vous contraindre, et n'appréhendez rien.

LONGUEMAIN.

Pour vivre en honnête homme il faut avoir du bien.
La vertu toute nue autrefois était belle,
Mais le vice à son aise est aujourd'hui plus qu'elle :
Et, de quelque talent dont on soit revêtu,
On ne fait point fortune avec trop de vertu.
Cela posé, j'ai cru pouvoir tout me permettre
Dans les divers états où l'on m'a voulu mettre.
Dès mes plus jeunes ans, dans mes plus bas emplois,
J'ai toujours eu le soin d'étendre un peu mes droits.
Cette inclination augmentant avec l'âge,
Dans des postes meilleurs je prenais davantage :
Mais tous ces petits gains, par leurs faibles appas,
En flattant mes désirs ne les remplissaient pas,
Si bien que tout d'un coup l'occurrence étant belle,
De deux cent mille francs j'ai fraudé la gabelle :
Et vous m'obligeriez, après ce beau coup-là,
De donner dans le monde un bon tour à cela.
Quand on a comme vous une plume si bonne....

ORONTE.

Eh quel diable de tour voulez-vous que j'y donne?
Après un vol si grand...

LONGUEMAIN.

Comment, vol ! parlez mieux,
Et ne vous servez point de ce terme odieux.
Tant pour vous que pour moi mettez-vous dans la tête
Que frauder la gabelle est un mot plus honnête.
C'est me déshonorer qu'employer de tels mots.

ORONTE.

Vous vous piquez d'honneur un peu mal à propos.
Si ce mot vous fait honte, et vous semble un outrage,
L'action qui le cause en fait bien davantage.
Un homme tel que vous en est assez instruit.

LONGUEMAIN.

Quel grand mal ai-je fait pour tant faire de bruit?

ORONTE.

Quel grand mal? Trouvez-vous qu'il soit petit?

LONGUEMAIN.

Sans doute.
Ce n'est au pis-aller faire que banqueroute.
Combien d'autres l'ont faite, et qui n'ont pas péri?

ORONTE.

Et comptez-vous pour rien l'affront du pilori?

LONGUEMAIN.

L'affront du pilori me paraît quelque chose;
Je plains ceux qu'en spectacle en ce lieu l'on expose:
Mais combien en voit-on, banqueroutiers parfaits,
Vivre du revenu des crimes qu'ils ont faits?
Pour un à qui l'on fait ces injures atroces,
Plus de dix à Paris ont deux ou trois carrosses.
Qu'un homme ait de bien clair jusqu'à cent mille
On lui prête sans peine un million et plus: [écus,
Chacun, ouvrant sa bourse à sa moindre requête,
Lui jette avec plaisir son argent à la tête;
Et, quand ses créanciers redemandent leur bien,
L'emprunteur infidèle, abandonnant le sien,
A la face des lois fait un vol manifeste:
Et pour cent mille écus un million lui reste.

ORONTE.

Les gens que vous citez, dont vous suivez le train,
Sont l'exécration de tout le genre humain.
Les affronts qu'on leur fait ont de si juste causes...

LONGUEMAIN.

Trois carrosses roulants rajustent bien des choses;
Et sept cent mille francs pour trahir son devoir,
C'est vendre son honneur tout ce qu'il peut valoir.
Avec ce que j'ai pris comparez cette somme,
Vous verrez que j'en use en bien plus galant homme.
Pour messieurs les fermiers, qui font des gains si
[grands,
Qu'est-ce de bonne foi que deux cent mille francs?
Gros seigneurs comme ils sont, ont-ils lieu de se
[plaindre?

A rien de plus modique ai-je pu me restreindre?
Et de vider ma caisse ayant fait un serment,
Pouvais-je en conscience en user autrement?
Mettez-vous en ma place, et pesez bien...

ORONTE.

De grâce,
Ne me proposez point cette odieuse place.
Quel secours de ce crime osez-vous espérer?
Vous vous êtes fait riche, et n'osez vous montrer:
De vos meilleurs amis vous craignez la présence.
Vous étiez plus heureux avec plus d'indigence.
Vous marchiez librement, sans peur d'être arrêté;
Et vous avez perdu jusqu'à la liberté.

LONGUEMAIN.

Je sais un sûr moyen de me la faire rendre.

ORONTE.

Quel moyen?

LONGUEMAIN.

Écoutez, et vous l'allez apprendre:
C'est l'unique sujet qui m'amène en ce lieu.
De deux extrémités j'ai choisi le milieu:
De l'argent qu'on a pris fait de la peine à rendre:
Mais on souffre encor plus quand on se laisse pendre;
Ainsi, soit par faiblesse, ou par bonne amitié,
Des deux cent mille francs je rendrai la moitié.
Ce sont cent mille francs que je perds: mais qu'y [faire?
J'aime, quand je le puis, à conclure une affaire.
Les fermiers généraux, voyant ma bonne foi,
Me pourront confier quelque meilleur emploi.
C'est ce qu'avec grand art, comme par bonté pure,
Il faut insinuer dans le premier Mercure.
Si je suis par vos soins à l'abri de la hart,
Du butin que j'ai fait vous aurez votre part:
Et cent louis...

ORONTE.

Monsieur, en m'offrant cette somme,
Vous oubliez, je crois, que je suis honnête homme?
Et, si je l'étais moins que je ne le prétends,
Vous passeriez peut-être assez mal votre temps.
Vous offrez cent louis pour vous faire un asile,
Et qui vous ferait prendre est sûr d'en gagner mille;
On les donne, on vous cherche, il n'est rien plus [certain;
Et vous vous appelez monsieur de Longuemain.

C'est un sensible appât qu'une somme si forte ;
Je n'ai pour la gagner qu'à fermer cette porte :
Mais, allez, sauvez-vous ; et ne m'apprenez pas
En quel lieu le destin va conduire vos pas.
Que sais-je si demain j'aurais encore la force
De pouvoir résister à cette douce amorce ;
Rien ne peut vous sauver, si l'on vous pousse à bout,
Pour vous mettre en repos restituez le tout.
Mais il faut vous hâter. Si vous vous laissiez prendre,
Il ne serait plus temps de s'offrir à tout rendre :
On vous y forcerait, et vous seriez pendu.

LONGUEMAIN.

Ne me pendrais-je pas si j'avais tout rendu ?
Un bien de ses aïeux qu'un héritage amène, [peine:
Comme il vient sans travail, peut se perdre sans
Mais un bien étranger que le plus grand bonheur
Ne peut faire acquérir qu'aux dépens de l'honneur ;
Un bien qui m'a coûté plus de soins et d'alarmes
Qu'à mes yeux éblouis il n'étalait de charmes ;
Enfin, pour expliquer la chose comme elle est,
Un bien que j'ai volé, puisque ce mot vous plaît ;
Quand tout est essuyé me parler de tout rendre,
C'est un pire destin que de se laisser pendre.
Je renonce au secours d'un tel médiateur.
Et suis de vos conseils très humble serviteur.
S'il faut être pendu, ce n'est pas une affaire.
(*Il sort.*)

ORONTE (*seul*).

Ce monsieur le commis a l'air patibulaire.
Si je ne suis trompé, sa mort fera du bruit.

SCÈNE V

ORONTE, MERLIN.

MERLIN.

Monsieur, voici Cécile et tout ce qui s'ensuit.
Père, fille, soubrette et laquais vont paraître.

ORONTE.

Suis-je bien? ma perruque...

MERLIN.

On ne saurait mieux être.

Ils entrent.

SCÈNE VI

M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, ORONTE, LISETTE, MERLIN.

M. DE BOISLUISANT.

Mon abord sans doute vous surprend.
De vos admirateurs vous voyez le plus grand.
Le bonheur de vous voir, dont j'ai l'âme ravie,
Est pour moi le plus doux que j'aie eu de ma vie:
Avant que de mourir je bornais mon espoir
Au sensible plaisir que je trouve à vous voir.
Souffrez que je vous aime, et que je vous embrasse.

ORONTE.

Monsieur, avec respect je reçois cette grâce.
De cet excès d'honneur tout mon cœur pénétré...

M. DE BOISLUISANT.

Quel mérite plus grand s'est jamais rencontré?
Avant que vous fussiez, quelles rapides plumes
Enfantaient tous les ans jusqu'à seize volumes?
Au moindre événement qui fait un peu de bruit,
Votre fécondité va jusques à dix-huit.
(*à Cécile.*)
Ah, ma fille

ORONTE.

Est-ce là madame votre fille,
En qui tant de beauté, tant de sagesse brille?

M. DE BOISLUISANT.

Oui, monsieur.

ORONTE.

Accordez à mon empressement
L'honneur de saluer un objet si charmant.
(*Il la salue et l'embrasse; et dans le même temps Merlin en fait autant à Lisette.*)
Madame, pardonnez si j'ai l'âme interdite.
C'est un charme pour moi qu'une telle visite:
Et du langage humain les termes impuissants
Ne peuvent exprimer les transports que je sens.
Que je suis redevable à monsieur votre père!

CÉCILE.

Votre joie à nous voir me paraît si sincère,
Que je répondrais mal à cet accueil si doux
Si je vous témoignais en avoir moins que vous.
Quelque estime pour vous que mon père ait conçue,
Je vois avec plaisir qu'elle vous est bien due:
Et comme son exemple a sur moi tout pouvoir,[voir.
Plus j'en montre à mon tour, mieux je fais mon de-

SCÈNE VII

BONIFACE, ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

BONIFACE.

Qui de vous, s'il vous plaît, est l'auteur du Mercure?

ORONTE.

Qui diable amène ici cette sotte figure?
Que voulez-vous?

M. DE BOISLUISANT (*à Oronte*).

Adieu. Tantôt nous reviendrons.

ORONTE.

Non, monsieur.

BONIFACE.

Pardonnez si je vous interromps.

ORONTE.

Voulez-vous quelque chose?

BONIFACE.

Oui, monsieur.

ORONTE.

Parlez vite,
De grâce.

BONIFACE.

J'aime mieux différer ma visite
Que d'avoir le malheur de vous être importun,
Et de ne choisir pas un moment opportun.

ORONTE (*à M. de Boisluisant*).

Monsieur, vous voulez bien me donner la licence...

M. DE BOISLUISANT.

Vous m'obligerez.

ORONTE (*à Boniface*).

Qu'est-ce?

BONIFACE.

Un avis d'importance,
Qui doit enjoliver votre Mercure.

ORONTE.

Eh bien?
Dites-moi ce que c'est.

BONIFACE.

Ce que c'est? c'est un bien,
Mais d'une utilité si grande, si féconde,
Qu'on vous en saura gré jusques dans l'autre monde.
C'est un bien, grâce au ciel, et grâce à mes efforts,
Honorable aux vivants, et plus encore aux morts.

ORONTE.

Ne perdons point de temps, monsieur. Que faut-il
[faire?
Parlez.

BONIFACE.

Monsieur Blageard, dont je suis le confrère,
M'avait promis, monsieur, de vous faire un récit
Du dessein qui m'amène.

ORONTE.

Il ne m'en a rien dit.

BONIFACE.

Qu'il doit être content d'avoir votre pratique!
On ne déserte point son heureuse boutique:
Du matin jusqu'au soir il ne voit qu'acheteurs.
Vous n'êtes point maudit comme certains auteurs,
Qui feraient beaucoup mieux de jamais ne rien faire
Que de mettre à l'aumône un malheureux libraire.
Un livre in-folio m'a mis à l'hôpital.

ORONTE.

Pour vous dédommager d'un livre qui va mal
Que puis-je?

BONIFACE.

Vous savez qu'il faut que chacun meure;
On le voit tous les jours, on l'éprouve à toute heure;
Et jusques à ce jour on n'a pu découvrir
D'infaillibles moyens pour jamais ne mourir.

ORONTE.

Et ce qu'on n'a point fait prétendez-vous le faire?

M. DE BOISLUISANT.

Le secret serait beau!

BONIFACE.

Non, monsieur. Au contraire,
Je serais bien fâché que l'on ne mourût pas:
Je ne puis être heureux qu'à force de trépas.
Mais, monsieur, jusqu'ici les billets nécessaires
Pour inviter le monde aux convois mortuaires
Ont été si mal faits qu'on souffrait à les voir;
Et pour le bien public j'ai tâché d'y pourvoir.
J'ai fait graver exprès, avec des soins extrêmes,
De petits ornements de devises, d'emblèmes,
Pour égayer la vue et servir d'agréments
Aux billets destinés pour les enterrements.
Vous jugez bien, monsieur, qu'embellis de la sorte
Ils feront plus d'honneur à la personne morte;
Et que les curieux, amateurs des beaux-arts,

Au convoi de son corps viendront de toutes parts.
A l'égard des vivants, dont l'orgueil est si vaste
Qu'en escortant le mort ils demandent du faste,
Tout le long d'une rue ils seront trop heureux
De traîner à leur suite un cortège nombreux.

CÉCILE.

Cet avis est fort beau!

ORONTE.

Mais surtout fort utile.

BONIFACE.

Je vendrai ces billets trois louis d'or le mille;
Et, si l'année est bonne et fertile en trépas,
Je crois gagner assez pour ne me plaindre pas.
La grâce que j'espère, et qui m'est importante,
C'est un peu de secours d'une plume savante:
Et la vôtre aujourd'hui, par son invention,
Met ce que bon lui semble en réputation.
Pour être dans le monde illustre à juste titre,
Il faut dans le Mercure occuper un chapitre.
Vous dispensez la gloire. Et si votre bonté
Voulait de mes billets montrer l'utilité, [cure,
Il vaudrait mieux, monsieur, dans le premier Mer-
Retrancher quelque fable, ou bien quelque aventure;
Et dans un long article avertir les défunts
De ne plus se servir de billets si communs:
Leur bien représenter qu'il y va de leur gloire;
Qu'on revit dans les miens mieux que dans une his-
Le prouver par raisons, et leur faire espérer [toire;
Qu'ils auront du plaisir à se faire enterrer.
Vous voyez bien, monsieur, que rien n'est plus facile.

ORONTE.

Je vous l'ai déjà dit, cet avis est utile.
Pour le faire valoir je n'épargnerai rien.
Dites-moi votre nom.

BONIFACE.

Boniface Chrestien,
Depuis plus de vingt ans imprimeur et libraire,
Et je tiens ma boutique auprès de Saint-Hilaire.
Vous en souviendrez-vous, monsieur?

ORONTE.

Assurément.

BONIFACE.

Votre temps vous est cher jusqu'au moindre moment.
Le public est lésé quand on vous importune.
Adieu; ménagez-moi ma petite fortune.

Je ne vous parle point de mon remerciement;
Je ferai mon devoir, n'en doutez nullement.
(*En montrant M. de Boisluisant.*)
Si monsieur vous est joint de sang ou d'alliance,
Il peut hâter l'effet de ma reconnaissance.

ORONTE.

Comment?

BONIFACE.

Vous voyez bien qu'il ne peut aller loin:
Il va de mes billets avoir bientôt besoin:
Et j'aurais un plaisir, que je puis dire extrême.
De pouvoir pour monsieur les imprimer moi-même.
A tel prix qu'il voudrait il aurait les meilleurs;
Et s'il perdait la vie il gagnerait d'ailleurs.
Je m'oblige de plus, lorsque vous rendrez l'âme,
De les fournir *gratis* pour vous et pour madame.
Mourez quand vous voudrez, et comptez là-dessus.

SCÈNE VIII

ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

ORONTE.

Des sottises d'un fat vous me voyez confus.
Victime du public, le Mercure m'expose
A la nécessité d'écouter toute chose.
Mais pour nous dérober aux surprises des sots,
Dans mon appartement nous serons en repos.
Entrons. D'être debout à la fin on se lasse.

M. DE BOISLUISANT.

C'est vous incommoder.

ORONTE.

Non; c'est me faire grâce.
Ne la différez point. Entrez, madame.

M. DE BOISLUISANT.

Entrons.
D'un dessein que j'ai fait nous nous entretiendrons.

ORONTE (*a Merlin*).

Merlin, voilà ma bourse, et je connais ton zèle;
Donne-m'en, je te prie, une preuve nouvelle.
Deux ou trois confiseurs sont mes proches voisins:
De ce qu'ils ont de bon fais emplir deux bassins.

MERLIN.

A montrer mes talents l'occasion est belle.

Savoir ferrer la mule est un art où j'excelle.
Secrétaire banal, je m'en vais essayer,
Puisqu'il me met en œuvre, à m'en faire payer.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

M. DE BOISLUISANT, ORONTE.

M. DE BOISLUISANT. [m'explique.
Oui, monsieur, c'est sans fard qu'avec vous je
Il n'est rien de plus propre et de plus magnifique.
Je connais quatre ducs et plus de vingt marquis
Qui n'ont pas à mon gré des meubles plus exquis
Je n'ai vu que miroirs, que pendules, que lustres
Que tableaux mis au jour par des peintres illustres
Et ce qui m'a surpris, une collation
Où la délicatesse et la profusion...

ORONTE.

Eh ! de grâce, monsieur, un peu plus d'indulgence
J'ai sans doute abusé de votre complaisance.
Je vous en fais excuse, et vous conjure...

M. DE BOISLUISANT.

Hé bien!
Puisque vous le voulez, je n'en dirai plus rien.
Disons un mot ou deux sur une autre matière.
Je vous ai là-dedans ouvert mon âme entière.
Vous savez le penchant qui m'entraîne vers vous
Et ma fille, en un mot, n'est plus si près de nous.
Peut-être que contraint par l'aspect de Cécile,
Un refus à ses yeux vous semblait difficile.
Pendant que votre aveu peut être rétracté,
Ne vous contraignez point; parlez en liberté.
Dites-moi franchement si votre cœur chancelle.

ORONTE.

Tout ce qu'on peut sentir mon cœur le sent pour [elle
Charmé de vos bontés comme de ses attraits,
A vous plaire, à l'aimer je borne mes souhaits:
Et, quoique mon amour ne fasse que de naître,
Il est dans un état à ne pouvoir plus croître.

Puisqu'à me rendre heureux vous vous intéressez,
Je vous donne ma foi que jamais...

M. DE BOISLUISANT.

C'est assez.
Vous pouvez librement entretenir Cécile
Pendant une heure ou deux que je vais par la ville.
J'aime mieux la laisser à vos soins obligeants
Qu'en un hôtel garni, rempli de mille gens.
Pénétrez si pour vous elle aura le cœur tendre.
Quand j'aurai fait mon tour, je viendrai la reprendre.
Adieu. Si vous m'aimez, traitez-moi sans façon.

SCÈNE II

ORONTE, CÉCILE, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur de Boisluisant est-il dehors?

ORONTE.

Oui.

LISETTE.

Bon.

(*à Cécile.*)
Il est sorti, madame. Avancez.

ORONTE.

Ah, madame!
Je puis donc à la fin vous parler de ma flamme;
Je puis, dans le transport dont je suis animé,
M'expliquer sans contrainte aux yeux qui m'ont charmé.
Mon aimable Cécile!

CÉCILE.

Hé bien, mon cher Oronte!

ORONTE.

M'aimez-vous toujours?

CÉCILE.

Oui; j'en fais l'aveu sans honte.
Si j'ai quelque chagrin dans cet heureux instant,
C'est d'abuser mon père, et de lui devoir tant.
Prévenu, comme il est, pour l'auteur du Mercure,
Nous pardonnera-t-il cette douce imposture?
Je crains...

LISETTE.

A cela près, hâtez le *conjungo*.
Tous deux jeunes, bien faits, vous vivrez à gogo.
Qu'est-ce que votre père après tout pourra dire?

N'êtes-vous pas soumise à tout ce qu'il désire?
C'est lui qui dans ce lieu vient de vous amener:
A monsieur qu'il y trouve il prétend vous donner:
Loin de blâmer son choix vous en êtes contente;
Et vous topez à tout en fille obéissante.
Êtes-vous obligée à savoir si monsieur
Est auteur véritable, ou bien façon d'auteur?
Vous soupçonnera-t-il d'être d'intelligence?

CÉCILE.

Oronte là-dessus ne dit point ce qu'il pense?

ORONTE.

Je pensais être aimé plus que je ne le suis,
Madame.

CÉCILE.

Je vous aime autant que je le puis,
Vous n'en pouvez douter sans me faire un outrage;
Et comment ferait-on pour aimer davantage?

ORONTE.

Hé bien! si vous m'aimez, n'appréhendez plus rien.
Le reste me regarde, et j'en sortirai bien.
Qui n'eût pas accepté, comme je viens de faire,
L'inestimable bien que m'offre votre père?
Fallait-il renoncer à vos divins appas,
Parce qu'il me croyait ce que je ne suis pas?
Et, lorsqu'il sera temps que je le désabuse,
N'êtes-vous pas, madame, une assez belle excuse?
Reposez-vous sur moi de tout l'événement.

LISETTE.

J'entends monter quelqu'un: parlez plus doucement.

CÉCILE.

Une dame paraît dont j'admire la mine.
Elle a grand air.

SCÈNE III

ORONTE, CÉCILE, CLAIRE, LISETTE.

ORONTE.

C'est vous, ma charmante cousine?
A quand la noce?

CLAIRE.

A quand? tout est rompu.

ORONTE.

Comment?

CLAIRE.

Peut-on se marier quand on n'a plus d'amant?

ORONTE.

Parlez-moi sans énigme; êtes-vous mariée ?
Répondez.

CLAIRE.

Non, vous dis-je; on m'a répudiée.
Je viens en avertir mon cousin Licidas.

ORONTE.

Vous aurez le chagrin de ne le trouver pas.
Il est à Saint-Gemain, pour quelques jours peut-être,
Et de tout son logis il m'a laissé le maître.
Voyez, en son absence, à quoi je vous suis bon.
J'aurai le même zèle, ayant le même nom:
Et cette dame enfin, que j'estime et respecte,
Ne doit ni vous gêner, ni vous être suspecte.
Elle entre comme moi dans tous vos intérêts.
J'en suis sûr.

CLAIRE.

Mon cousin, je n'ai point de secrets.
On m'avait accordée à monsieur de la Motte:
Il en est de moins fous que je crois qu'on garrotte.
Dénué de cervelle, il fait l'esprit profond,
Ne s'habille jamais comme les autres font;
Et, pour tout dire enfin, il semble qu'il se pique
D'être dans son espèce un animal unique.
Mais comme il est fort riche, et que j'ai peu de bien,
On lui promit ma foi sans que j'en susse rien.
La semaine passée, avec une compagne,
Je fus voir au Plessis sa maison de campagne:
Je fis pour l'obliger cette débauche-là;
Et ce fut de son mieux qu'il nous y régala.
Comme jeudi dernier j'étais un peu malade,
Seul, mon bourru d'amant fut à la promenade:
Je ne sais si c'est là qu'on m'a volé son cœur;
Mais quand il en revint je le trouvai rêveur.
Le soir, en confidence, il me dit que son âge
N'était plus guère propre au joug du mariage;
Qu'il avait cinquante ans, et qu'avec un vieillard
L'hymen de ses plaisirs me ferait peu de part.
Le lendemain matin, sans garder de mesure,
Il revint brusquement me parler de rupture;
Et, pour le mépriser comme il me méprisait,
J'acceptai sur-le-champ ce qu'il me proposait.
Voilà ce que je sais sans en savoir la cause.

CÉCILE.

Perdre un pareil amant, c'est perdre peu de chose.

LISETTE.

Belle, bien faite, jeune, et sans aucun défaut, [faut.
Un homme à cinquante ans n'est pas ce qu'il vous
Qu'en feriez-vous? à vingt la ressource est plus

CLAIRE. [grande.

Il m'a fait un présent qu'il faut que je lui rende.

ORONTE.

Puisqu'il rompt sans sujet, je n'en suis pas d'avis.
Et de combien est-il?

CLAIRE.

De deux mille louis.

ORONTE.

Il vous les a donnés?

CLAIRE.

A moi-même en personne.

ORONTE.

Le bien le mieux acquis est celui que l'on donne:
Ils sont à vous.

LISETTE.

Pour moi, je ne les rendrais pas.

CLAIRE.

Il va, je crois, monter; je l'ai laissé là-bas.
Je l'entends.

ORONTE.

Croyez-vous qu'il en aime quelque autre?

CLAIRE.

Je ne sais.

SCÈNE IV

ORONTE, CÉCILE, CLAIRE, M. DE LA MOTTE, LISETTE.

ORONTE.

Serviteur, monsieur.

M. DE LA MOTTE.

Et moi le vôtre.

ORONTE.

Le bonheur de vous voir m'est un plaisir bien doux.

M. DE LA MOTTE.

D'où vient?

ORONTE.

Mademoiselle est ma cousine.

M. DE LA MOTTE.

A vous?

Tout de bon?

ORONTE.

Oui, monsieur.

M. DE LA MOTTE.

J'en suis vraiment bien aise.

ORONTE.

Et moi je suis ravi, monsieur, qu'elle vous plaise.
Quel jour avez-vous pris pour un hymen si beau?

M. DE LA MOTTE.

Bon! la paille est rompue, et tout est à vau-l'eau.
Vous le savez fort bien, fin matois que vous êtes.

ORONTE.

Vous, monsieur, savez-vous quelle faute vous faites?

M. DE LA MOTTE.

Hé, oui! par cet hymen je m'étais figuré
Que j'aurais des enfants qui m'en sauraient bon gré:
J'entends, par des raisons que moi-même je forge,
Que ma postérité se plaint que je l'égorge;
Et, frappé quelquefois par de tristes accents,
Je pense massacrer de petits innocents.
Mais, tout dût-il crever, que tout crève, n'importe,
La raison opposée est toujours la plus forte.

ORONTE.

Et quelle est la raison qui vous fait hésiter,
Monsieur?

CÉCILE.

Mademoiselle est-elle à rebuter?

CLAIRE

Ai-je par ma conduite attiré votre haine?

M. DE LA MOTTE.

Je n'ai rien à répondre, et c'est ce qui me gêne.

ORONTE.

Croyez-vous que son sang est indigne de vous?

CÉCILE.

A-t-elle quelque amant dont vous soyez jaloux?

CLAIRE.

A vos yeux détrompés ne parais-je plus belle?

M. DE LA MOTTE.

Ce n'est point tout cela, ma chère demoiselle.

ORONTE.

Vous a-t-elle engagé par d'indignes moyens?

CÉCILE.

Vous a-t-on déguisé sa naissance et ses biens?

CLAIRE.

Ai-je trahi la foi que je vous ai donnée?

M. DE LA MOTTE.

Non; vous êtes en tout bien conditionnée,
Belle, sage, fidèle; et, malgré tout cela,
Il plaît à mon destin que je vous plante là.
Laissez-moi, pour raison, m'excuser sur mon âge,
Et ne me forcez pas d'en dire davantage.

CLAIRE.

Non, monsieur : dites tout, ne soyez point contraint;
Vous laissez des soupçons dont ma vertu se plaint.

ORONTE.

Elle a raison; parlez. Que voulez-vous qu'on pense?

M. DE LA MOTTE.

Mais je vais l'offenser si je romps le silence,
Pour n'en pas venir là je fais ce que je puis.
Rendez-moi seulement mes deux mille louis,
Et bonjour.

CLAIRE.

Pour cela, c'est un autre chapitre.
Je les prétends à moi par un assez bon titre :
En m'en faisant un don vous en fîtes mon bien.
Mais vidons l'autre affaire, et ne confondons rien.
Dussiez-vous m'offenser, expliquez-vous.

ORONTE.

Sans doute.
Je saurai de monsieur quel affront il redoute :
Il ne sortira point qu'il ne m'ait convaincu...

M. DE LA MOTTE.

Puisqu'il faut m'expliquer, je crains d'être cocu.

CLAIRE.

Impudent!

ORONTE.

Supprimez ces discours téméraires.

M. DE LA MOTTE.

Mon prétendu cousin, chacun sait ses affaires,
Pouvez-vous m'empêcher d'avoir peur?

CÉCILE.

C'est à tort,
Mademoiselle est sage, a de l'honneur.

M. DE LA MOTTE.

D'accord.

ORONTE.

Ses manières, son air, sa pudeur naturelle,
Ce sont des cautions qui vous répondent d'elle.

M. DE LA MOTTE.

Elle a plus de vertus encore que d'appas,

C'est je crois dire assez qu'elle n'en manque pas.
De quelque autre que moi qu'elle soit la conquête,
Des dangers de l'hymen je garantis sa tête :
Mais tout ce que j'entends, et tout ce que je vois,
Pour m'appeler cocu semble prendre une voix.
Écoutez quatre mots, sans aucune incartade,
Et traitez-moi de fou si j'ai l'esprit malade.
Ce fut jeudi dernier que l'enfer, en courroux
Du plaisir que j'aurais si j'étais votre époux,
Déchaîna contre moi tout ce qu'il crut capable
De pouvoir me contraindre à me donner au diable.
Ce jour-là, que depuis j'ai maudit mille fois,
Ayant beaucoup marché sans dessein et sans choix,
Je fus me reposer vers des bornes de pierre
Qui d'un jaloux voisin ont séparé ma terre,
Pour rêver à mon aise au moment bienheureux
Où l'amour dans vos bras remplirait tous mes vœux.
A peine étais-je assis sur une de ces bornes,
Que deux gros limaçons me présentent les cornes ;
Plus je donnai de coups pour les faire rentrer,
Plus il prirent de peine à me les mieux montrer ;
Et, de leur insolence ayant pris quelque ombrage,
Je me levai sur l'heure, et les tuai de rage,
Étant persuadé qu'à moins d'un prompt trépas
Les affronts à l'honneur ne se réparent pas.
Je venais en héros de venger mon injure,
Quand par méchanceté, pour confirmer l'augure,
Un misérable oiseau pensa me rendre fou,
A force de crier *coucou, coucou, coucou.*
Enragé contre lui, mon fusil sur l'épaule,
J'entre dans la forêt, et je cherche le drôle,
Fortement résolu, pour venger mes soupçons,
De lui faire éprouver le sort des limaçons.
Mais zeste ! le coquin, de branchage en branchage,
De son maudit *coucou* redoubla le ramage ;
Et quatre coups en l'air, loin de l'épouvanter,
Lui servirent d'appas pour le faire chanter.
Limaçons et coucou, mon âge et votre sexe,
Tout rendait à l'envi ma pauvre âme perplexe,
Lorsque dans mon chemin, et presque sous mes pas,
Je trouve un bois de cerf fraîchement mis à bas ;
Et vois un peu plus loin cette maligne bête
Qui semblait m'annoncer que c'était pour ma tête.
« Vous en aurez menti, malheureux animaux,
« Je rendrai malgré vous tous vos présages faux, »

M'écriai-je ; et soudain je gagnai ma chaumière
Sans vouloir regarder ni devant ni derrière.
Ainsi vous avez beau menacer ou prier,
Qui diable après cela voudrait se marier!

ORONTE.

Eh! monsieur, donnez-nous des raisons plus hon- [nêtes.
Ma cousine est croyable un peu plus que vos bêtes:
Et c'est de sa vertu faire trop peu de cas
Que de les vouloir croire, et ne la croire pas.
Je suis las de souffrir un si cruel outrage.

M. DE LA MOTTE.

Je vous ai déjà dit que je la crois fort sage;
Mais si l'astre s'en mêle, et veut me voir cocu,
Pensez-vous que par elle il puisse être vaincu?
Ce qu'avec un autre homme elle aurait d'innocence
Deviendra contre moi fidèle à l'influence;
Et moins par son penchant que pour remplir mon [sort
Je me verrai cocu sans qu'elle ait aucun tort.
Je veux de ce malheur sauver mademoiselle.
Elle me touche assez pour ne vouloir point d'elle.
S'il faut être cocu, c'est par un autre choix
Que je veux ressembler à tous ceux que je vois.
Pour l'honneur de mon front et de votre mérite,
Rendez-moi mon argent, et sortons quitte à quitte.

ORONTE.

Puisque par ses raisons monsieur est convaincu
Qu'on lui rendra justice en le faisant cocu,
La rupture qu'il cherche est une preuve insigne
Que de remplir son sort il ne vous croit pas digne.
Vous n'auriez pas l'esprit de lui manquer de foi.
Finissez. Quel argent lui devez-vous?

CLAIRE.

Qui, moi!
Rien du tout.

M. DE LA MOTTE.

En trois mots, c'est me payer ma somme.

CLAIRE.

Que me demandez-vous? Parlez en honnête homme.
Que vous dois-je?

M. DE LA MOTTE.

L'argent que vous me retenez.
Les deux mille louis que je vous ai donnés.

CLAIRE.

A moi, monsieur?

M. DE LA MOTTE.

A vous. Pourquoi tant de grimaces?

CLAIRE.

Lorsque je les reçus je vous en rendis grâces.
Me les ayant donnés, ils ne sont plus à vous.

M. DE LA MOTTE.

Je me flattais alors de me voir votre époux.
Jamais félicité ne me parut plus haute.

CLAIRE.

Si vous ne l'êtes pas, monsieur, est-ce ma faute?
Tous les dons qu'en m'aimant vous pouvez m'avoir
Me sont trop précieux pour les rendre jamais. [faits

CÉCILE.

Ce refus obligeant que fait mademoiselle
Marque pour un volage une bonté nouvelle:
Retenir vos présents, c'est vous aimer encore.

M. DE LA MOTTE.

Je renonce à l'amour qu'on vend au poids de l'or.
Quand je fis ce présent, elle m'était acquise.
Je n'ai fait avec elle aucune autre sottise.
Demandez-lui plutôt si jamais...

ORONTE.

Ecoutez.
(Aussi bien suis-je sûr que vous vous en doutez), [dre;
C'est par mon ordre exprès qu'on n'a rien à vous ren-
Et si vous l'ignorez je veux bien vous l'apprendre.
Epousez ma cousine, ou ne prétendez pas...

M. DE LA MOTTE.

Quand je serai cocu, qu'il sera bien plus gras!
Sachez, petit cousin, qui par votre menace
Prétendez m'ajouter aux cocus de ma race,
Que, malgré mon étoile et malgré vos leçons,
Je veux faire mentir cerf, coucou, limaçons,
Et fuir le mariage un peu plus que la peste.
Licidas à l'instant va décider du reste:
Nos communs intérêts sont remis en sa main.
N'est-il pas ici?

ORONTE.

Non; il est à Saint-Germain.

M. DE LA MOTTE

Pour longtemps?

ORONTE.

On ne sait.

M. DE LA MOTTE.

Attendons qu'il revienne:

Il entendra plaider votre cause et la mienne.
De mes prétentions quel que soit le succès,
Ne me pas marier c'est gagner mon procès:
Combien devant nos yeux en voyons-nous paraîtr
Qui pour bien plus d'argent voudraient ne le pas être
Tant ils sont assurés de trouver au logis,
Ou leur femme qui gronde, ou quelquefois bien pis
Serviteur.

SCÈNE V

ORONTE, CÉCILE, CLAIRE, LISETTE.

CÉCILE.

Quel amant pour une belle amante!

LISETTE.

Je n'en voudrais point, moi qui ne suis que servante
Ou, si j'étais réduite à cette extrémité,
Je crois que son coucou dirait la vérité.

ORONTE.

Consolez-vous, cousine; il en viendra quelque autr
Apprenez mon destin, puisque je sais le vôtre.
Je vous prie à mon tour de ma noce.

CLAIRE.

Comment!

ORONTE.

Nous sommes mieux unis que vous et votre aman
Ma maîtresse ni moi nous ne voulons pas rompr
Mais j'aperçois quelqu'un qui nous vient inte
[rompr
Passez dans l'autre chambre, où bientôt je vous su

SCÈNE VI

ORONTE, DUMESNIL.

DUMESNIL.

Monsieur, je suis perdu si je n'ai votre appui.

ORONTE.

Qu'est-ce, monsieur? Parlez. Quel sujet vous oblige..

DUMESNIL.

Si je n'ai votre appui, je suis perdu, vous dis-je.

ORONTE.

Vous est-il arrivé quelque accident fâcheux?

DUMESNIL.

Il n'est point sous le ciel d'homme plus malheureux.

ORONTE.

Avez-vous sur les bras quelque méchante affaire?
Etes-vous assassin, empoisonneur, faussaire?
Etes-vous poursuivi des archers?

DUMESNIL.

Moi, monsieur?
Ai-je l'air d'un faussaire, ou d'un empoisonneur?

ORONTE.

Vous a-t-on dérobé quelque somme un peu forte?

DUMESNIL.

Non, monsieur.

ORONTE.

N'est-ce point que votre femme est morte?

DUMESNIL.

Eh! si c'était cela, serais-je malheureux?

ORONTE.

Dites donc quel obstacle est contraire à vos vœux.
J'écoute: mais surtout, point de longue harangue.

DUMESNIL.

Force gens à Paris enseignent quelque langue.
Celui-là l'espagnol, celui-ci le latin;
Et sans autre secours ils subsistent enfin.
J'en connais deux ou trois tellement à leur aise, [se:
Que depuis quelque temps ils ne vont plus qu'en chai-
Et, cherchant un emploi que l'on ne pût m'ôter,
Je crus pour m'enrichir les devoir imiter.
Je pris dans un faubourg une maison fort grande,
Et mis un écriteau pour la *langue normande*;
M'offrant de l'enseigner avec affection,
Avec les tons, l'accent dans sa perfection.
Pendant le premier mois il ne me vint personne.

ORONTE.

Quoi! pas un écolier?

DUMESNIL.

Pas un.

ORONTE.

Je m'en étonne.
Un succès plus heureux devait suivre vos soins.
Le second mois sans doute alla bien?

DUMESNIL.

Encore moins.
Pour me manifester tant aux pauvres qu'aux riches,
Ces deux mois écoulés j'eus recours aux affiches:
Et par tous les endroits où j'étais affiché
Je voyais en passant force monde attaché.

J'en conçus de la joie, et, la chose étant sue,
Je me tins assuré d'en avoir bonne issue,
Et crus que ma maison crèverait d'écoliers ;
Mais le troisième mois eut le sort des premiers.
Pas une âme ne vint. Je disais à moi-même,
En songeant quelquefois à mon malheur extrême :
« Tous les gens de commerce ont affaire à Rouen,
» A Bayeux, à Falaise, à Dieppe, au Havre, à Caen,
» Peu de gens ont affaire à Florence, à Venise :
» Et c'est par conséquent une grande sottise
» D'ignorer le normand et de savoir si bien
» L'extravagant jargon qu'on nomme italien.
» L'un est infructueux, et l'autre fort utile. »
Comme on a vers l'espoir une pente facile,
Je me flattais alors, et même avec excès,
Qu'à la fin mon dessein aurait un grand succès.
Je faisais afficher de nouveau : mais ma peine
Pendant quatorze mois a toujours été vaine
Et, quoi que cette langue ait de particulier,
Je n'ai pas eu l'honneur d'avoir un écolier.
Le croiriez vous?

ORONTE.

Moi? non; cela n'est pas croyable.

DUMESNIL.

Rien n'est plus vrai pourtant, ou je me donne au
[diable.
Pas un seul n'a paru pendant quatorze mois :
Tant il est vrai qu'en France on fait peu de bon choix!

ORONTE.

Et que puis-je pour vous en semblable occurrence,
Monsieur?

DUMESNIL.

Réprimander la noblesse de France,
Qui parle italien, espagnol, allemand,
Et qui ne peut parler le langage normand :
Qui sait parfaitement deux ou trois langues mortes ;
Et qui n'en sait pas une usitée à ses portes :
Qui, sans avoir dessein d'aller jamais fort loin,
Des pays étrangers apprend le baragouin ;
Et qui, par une erreur que le bon sens condamne,
Aime mieux *Signor si*, que *voire*, ou *Dieu me damne*.
Vous voyez cependant quelle comparaison!

ORONTE.

Il est vrai ; je vois bien que vous avez raison.
Mais comme à ce dessein la fortune s'oppose,

Je vous conseillerais de tenter autre chose.
Quand on veut se tirer d'un fâcheux embarras,
Il est bon qu'avec elle on ne s'obstine pas.
Croyez-moi, faites choix de quelque autre exercice.

DUMESNIL.

Non, monsieur ; tôt ou tard on me rendra justice.
De quoi que l'on se mêle en un même quartier,
Quarante quelquefois sont d'un pareil métier ;
Et par cette raison, que je crois pertinente,
Ce qu'un seul gagnerait se partage à quarante :
Mais, par l'heureux effet de mon invention,
Je suis seul à Paris de ma profession.
Publiez mes talents dans le premier Mercure ;
Si le roi par hasard en faisait la lecture,
Bienfaisant comme il est par inclination
Doutez-vous que bientôt je n'eusse pension ?
Comme de mes pareils la nature est avare,
On a quelques égards pour un homme si rare.

ORONTE.

Pour rare, il est certain : on ne peut l'être plus.

DUMESNIL.

Me louer devant moi, c'est me rendre confus :
Je suis déconcerté d'une louange en face ;
Et votre honnêteté me fait quitter la place.
Adieu ; le mois prochain parlez si bien de moi
Que de voir mon visage il prenne envie au roi.
C'est la grâce qu'espère et que vous recommande
Dumesnil, professeur de la langue normande.

SCÈNE VII

ORONTE.

Juste ciel ! que ces fous qui fatiguent mes yeux
Volent à mon amour des moments précieux !

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

ORONTE, CLAIRE.

CLAIRE.

Demeurez, mon cousin, vous avez compagnie.
Je vous quitte aujourd'hui de la cérémonie.

ORONTE.

Et moi, qui suis ravi d'accompagner vos pas,
De votre sentiment je ne vous quitte pas.
Vous avez à loisir parcouru ma maîtresse,
Et vous jugez de tout avec délicatesse :
Comment la trouvez-vous? ai-je fait un bon choix?

CLAIRE.

Elle est belle, à mes yeux, jusques au bout des doigts.
Son teint, son air, sa taille, en un mot tout m'en-
[chante ;
Et de la tête aux pieds elle est toute charmante.
Jamais d'un pareil choix on ne peut vous blâmer.
Eh! comment feriez-vous pour ne la pas aimer?
Une dame qui vient m'empêche de poursuivre.
Adieu. Je vous défends de songer à me suivre.
Un pas que vous feriez me mettrait en courroux :
Et ce serait bannir tout commerce entre nous.

ORONTE.

A ce que vous voulez il faut que je consente.

CLAIRE.

Vous m'obligez.

SCÈNE II

ORONTE, MADAME DE CALVILLE.

MADAME DE CALVILLE, *en deuil.*

Monsieur, je suis votre servante.
Je vous suis inconnue et redevable.

ORONTE.

A moi,
Madame?

MADAME DE CALVILLE.

Oui, monsieur, à vous-même.

ORONTE.

Et de quoi?
En quelle occasion la fortune propice
M'a-t-elle offert l'honneur de vous rendre service?

MADAME DE CALVILLE.

En trois occasions où vous avez appris,
Mais galamment, la mort de trois de mes maris.
En lisant ces endroits j'eus un plaisir extrême :
Et, comme je fis hier enterrer le quatrième,
J'offre cette matière à votre heureux talent
Pour en faire un article au Mercure Galant.
Je lui dois de mes feux cette marque fidèle.

ORONTE.

Pour un mari défunt c'est montrer bien du zèle.
Je ne m'étonne pas, après cette action,
Qu'on brigue avec chaleur votre possession.
A votre âge, madame, être quatre fois veuve,
C'est de votre mérite une assez grande preuve.
Sur un si bel exemple on se doit écrier.

MADAME DE CALVILLE.

On me parle déjà de me remarier :
Mais je tiens au défunt par de si fortes chaînes
Que je n'y veux penser de plus de trois semaines.
Il verra si pour lui mes feux étaient constants.

ORONTE.

Quoi! Vous vous résoudrez à pâtir si longtemps,
Madame? Je vous plains, cet effort est pénible.

MADAME DE CALVILLE.

J'aimais feu mon mari : l'amour rend tout possible.

ORONTE.

Qui croirait qu'une dame aussi jeune que vous
Eût eu le déplaisir de perdre quatre époux?
Comment ont fait vos yeux pour conserver leurs [charmes,
Après s'être occupés à verser tant de larmes?
Voir mourir ce qu'on aime est un sort si fatal...

MADAME DE CALVILLE.

De tous les maux du monde il n'en est point d'égal.
Il faut pour en parler en avoir fait l'épreuve.
J'avoûrai cependant, moi qui suis souvent veuve,
Qu'au lieu de quatre fois j'aime mieux l'être neuf,
Que d'avoir le chagrin de faire un mari veuf.
Je sais bien au surplus ce qu'il faut que je fasse;

J'ai pleuré le défunt avec assez de grâce.
Pendant qu'il se mourait, fidèle à mon devoir,
J'apprenais à pleurer devant un grand miroir.
Pour pleurer un mari d'une manière honnête,
Il faut négligemment savoir pencher la tête;
Avoir la gorge nue, et laisser à dessein
Couler par-ci, par-là, des larmes sur son sein;
Eviter les hauts cris que la canaille jette;
Avoir un air stupide, une douleur muette;
Regarder son malheur avec tranquillité.
Voilà comme l'on pleure en gens de qualité;
Mais si quelque bourgeoise, ou simple demoiselle
Osait pleurer de même, on se moquerait d'elle.

ORONTE.

Pour avoir le plaisir d'être pleuré de vous,
On va briguer l'honneur de mourir votre époux.
Comment le nommait-on?

MADAME DE CALVILLE.

Le comte de Calville.

ORONTE.

Je vais marquer sa mort du plus sublime style.
Vous serez au Mercure avec distinction.

MADAME DE CALVILLE.

Marquez-y bien l'excès de mon affliction.
Comme une tourterelle à tous moments je pleure...
Si je me remarie, et que mon mari meure,
Je viendrai vous l'apprendre, et n'y manquerai pas.

SCÈNE III

ORONTE.

Que l'auteur du Mercure a de fous sur les bras!
Mais pendant qu'en ce lieu je me trouve tranquille,
Mon cœur impatient de rejoindre Cécile...
Ciel! on vient mettre obstacle à mon empressement.

SCÈNE IV

ORONTE, ORIANE, ÉLISE.

ORIANE.

Monsieur, vous allez faire un mauvais jugement,
Sans doute.

ORONTE.

Moi, madame? en tout ce que vous faites,
Vous n'avez point de peine à montrer qui vous êtes:
On découvre d'abord un mérite si grand...

ÉLISE.

Nous savons bien, monsieur, que vous êtes galant.
On ne voit point d'écrits comparables aux vôtres:
Que d'éloges charmants cousus les uns aux autres!
Vous louez avec grâce, il le faut avouer.

ORONTE.

D'agréables objets sont aisés à louer.
Vos manières, votre air...

ORIANE.

Brisons là, je vous prie;
La louange affectée est une raillerie.
Tirez-nous seulement d'une grossière erreur
Qui me fait tous les jours brouiller avec ma sœur.
Sitôt qu'un mois commence on m'apporte un Mercure.
C'est mon plaisir d'élite et ma chère lecture;
Et depuis qu'il paraît, ce qui m'en a déplu,
C'est qu'il est trop petit, et qu'on l'a trop tôt lu.
Mais un des plus charmants que l'on vous ait vu faire,
C'en est un où j'ai vu le grand art de se taire;
Art qui pour notre sexe est plein d'utilité,
Et dont ma sœur et moi nous avons profité.
Nous avons toutes deux purifié nos âmes
D'un défaut qui partout déshonore les femmes;
Et nous faisons un vœu, qui sans doute tiendra,
De ne parler jamais que lorsqu'il le faudra.
N'est-il pas juste aussi que des femmes se taisent?
Leurs discours éternels fatiguent et déplaisent.
Tout ce qui leur échappe est de si peu de poids,
Qu'un silence modeste est plus beau mille fois.
S'il n'était des rubans, des jupes, des dentelles,
Tant que dure le jour de quoi parleraient-elles?
Je sèche de chagrin lorsque j'entends cela.

ÉLISE.

Et qui pourrait tenir à ces sottises-là?
Est-ce un si grand effort qu'être femme et se taire,
Qu'aucune autre que nous n'ait encor pu le faire?
(Car ma sœur franchement, nous pourrions avouer,
N'était qu'il est honteux de vouloir se louer,
Que l'on ne voit que nous se faire violence,
Et trouver du plaisir à garder le silence.)
Mais je ne comprends point par quelle injuste loi

Vous prétendez, ma sœur, vous mieux taire que moi.
Depuis six mois entiers que j'apprends à me taire,
J'ai fait pour réussir tout ce que j'ai pu faire ;
Et dans ce grand dessein je vous suis d'assez près
Pour devoir me flatter d'un semblable progrès.
Je consens comme vous que monsieur en décide.

ORONTE.

Moi, mesdames?

ORIANE.

Monsieur, soyez juge rigide.
Ma sœur, me voilà prête à vous faire un aveu
Que vous ne parlez point, ou que vous parlez peu :
Que vous avez sur vous un merveilleux empire ;
Que vous ne dites rien que vous ne deviez dire ;
Que le don de vous taire est l'effet de vos soins ;
Mais avouez aussi que je parle encor moins :
Si ce n'est par devoir, que ce soit par tendresse.

ÉLISE.

Sur tout autre sujet vous seriez la maîtresse
Ma sœur ; mais sur cela ne me demandez rien.
Je donnerais pour vous tout mon sang, tout mon
Mais je ne puis celer que la gloire m'est chère :[bien,
Eh ! quelle gloire encore ! être fille et se taire !
Souffrez moi votre égale, et par cette équité...

ORIANE.

Non, ma sœur ; je ne puis souffrir d'égalité.
Je parle moins que vous, j'en suis sûre.

ÉLISE.

Au contraire,
Si vous en jugez bien, vous savez moins vous taire.

ORIANE.

Je vous appris cet art. Sans moi vous l'ignoriez.

ÉLISE.

Vous m'en avez appris plus que vous n'en saviez.

ORIANE.

Monsieur est sur ce point plus éclairé que d'autres :
Prions-le d'écouter mes raisons et les vôtres.
Nous verrons sur-le-champ notre doute éclairci.

ÉLISE.

J'en conjure monsieur.

ORIANE.

Je l'en conjure aussi.

ORONTE.

Je me fais un bonheur du désir de vous plaire :
Mais comment en parlant montrer qu'on sait se taire?

ORIANE.

Ecoutez mes raisons, et jespère...

ÉLISE.

Ma sœur,
Qui parle la première a le plus de faveur.
Que dirai-je après vous sur la même matière?

ORIANE.

L'une de nous, ma sœur, doit parler la première;
Et par mon droit d'aînesse il me semble devoir...

ÉLISE.

La qualité d'aînée est ici sans pouvoir.

ORIANE.

Quittez l'opinion où cette erreur vous jette;
Une aînée en tous lieux parle avant sa cadette.

ÉLISE.

Je sais bien qu'en tous lieux et qu'en toute saison
C'est un droit de l'aînée alors qu'elle a raison:
Mais si j'ai raison, moi, qu'ai-je affaire de l'âge?

ORIANE.

Apprenez que sur vous j'ai ce double avantage:
Que l'âge et la raison sont pour moi contre vous,
Et que votre sottise excite mon courroux.
Vous croyez que partout votre mérite brille.

ÉLISE.

Ah! que par le babil vous êtes encor fille,
Ma sœur! et que cet art que vous citez toujours
A votre pétulance offre un faible secours.
Vous me traitez de sotte; et par ce que vous faites
Je vois qu'au lieu de moi c'est vous-même qui l'êtes:
Et cependant, ma sœur, quoique vous le soyez,
Je ne vous en dis rien comme vous le voyez.
Je sais dans quel respect la cadette doit être.

ORIANE.

L'aînée entre nous deux est aisée à connaître.
(*Elles parlent toutes deux le plus vite qu'il leur est possible.*)
Vous avez quelque esprit, quelque rayon de feu;
Mais pour du jugement vous en avez si peu,
Qu'en voulant faire voir que vous savez vous taire
Vous parlez aujourd'hui plus qu'à votre ordinaire.

ÉLISE.

Monsieur en est le juge, il n'a qu'à prononcer.

ORIANE.

J'ai la bonté pour vous de ne l'en pas presser.

ÉLISE.

Pour comble de bonté faites-moi grâce entière:

Permettez qu'à monsieur je parle la première.

ORIANE.

Vous? me faire l'affront de parler avant moi!
Vous ne le ferez point, et j'en jure ma foi.

ÉLISE.

Ni vous aussi, ma sœur, et j'en jure la mienne.
Je vous interromprai sans que rien me retienne.

ORONTE (*à Oriane*).

Madame...

ORIANE.

Non, monsieur ; je veux le premier pas.

ORONTE (*à Elise*).

Madame...

ÉLISE.

Non, monsieur ; je n'en démordrai pas.

ORONTE (*à Oriane*).

Si vous...

ORIANE.

Je céderais à cette audacieuse!

ORONTE (*à Elise*).

Croyez...

ÉLISE.

J'obéirais à cette impérieuse!

ORONTE (*à Oriane*).

Montrez-vous son aînée, et considérez bien...

ORIANE.

Pour la faire enrager je n'épargnerai rien.

ORONTE (*à Élise*).

Montrez-vous sa cadette, et cherchez une voie...

ÉLISE.

A la contrecarrer je mets toute ma joie.

ORONTE.

En vain de vous juger vous m'imposez la loi.
Que sais-je qui des deux parle le moins?

ORIANE ET ÉLISE (*ensemble*).

C'est moi.

ORIANE.

Et par bonnes raisons je m'en vais vous l'apprendre.

ÉLISE.

(*A peine l'une donne-t-elle le temps d'achever à l'autre.*)
Et pour en être instruit vous n'avez qu'à m'entendre.

ORIANE.

C'est moi qui la première ai formé le dessein,

ÉLISE.

J'ai pour les grands parleurs conçu tant de dédain,

ORIANE.
De captiver ma langue et d'être distinguée.
ÉLISE.
Que du moindre discours j'ai l'âme fatiguée.
ORIANE.
Pour peu qu'on me { fréquente on admire
ÉLISE.
regarde on devine } cela.
ORONTE.
Vous taisez-vous souvent de cette force-là?
Tout franc, je ne vois goutte en toutes vos manières.
ORIANE.
Je ne vous croyais pas de si courtes
ÉLISE (*elles parlent en même temps*).
C'est pour un grand génie avoir peu de } lumières.
ORIANE.
Pour juger qui de nous était digne du
ÉLISE.
Vous ne deviez pas craindre en me donnant le } prix.
ORIANE.
Je ne sais que vous seul qui pût s'
ÉLISE
Que l'on vous soupçonnât de vous } être mépris.
(*Toutes deux.*)
Adieu, monsieur.

SCÈNE V

ORONTE.

Ma foi, voilà deux sœurs bien folles
Quel rapide torrent d'inutiles paroles
Pour me persuader qu'elles ne parlent point!
Jamais extravagance alla-t-elle à ce point?
Et peut-on faire voir par un trait plus sensible
Qu'être fille et se taire est chose incompatible?
A force de babil elles m'ont enivré.
Mais enfin par bonheur m'en voilà délivré.
Holà, Merlin!

SCÈNE VI

ORONTE, MERLIN.

MERLIN.
Monsieur.

ORONTE.

Mon cher Merlin, de grâce,
Pendant quelques moments occupe ici ma place;
Ma Cécile m'appelle auprès de ses appas.
Si l'on me vient chercher, dis que je n'y suis pas.

MERLIN (*seul*).

Je me passerais bien d'une pareille aubade:
Mais que veut ce soldat?

SCÈNE VII

LA RISSOLE, MERLIN.

LA RISSOLE.

Bonjour, mon camarade.
J'entre sans dire gare, et cherche à m'informer
Où demeure un Monsieur que je ne puis nommer.
Est-ce ici?

MERLIN.

Quel homme est-ce?

LA RISSOLE.

Un bon vivant, allègre,
Qui n'est grand ni petit, noir ni blanc, gras ni
[maigre.
J'ai su de son libraire, où souvent je le vois,
Qu'il fait jeter en moule un livre tous les mois.
C'est un vrai juif-errant qui jamais ne repose.

MERLIN.

Dites-moi, s'il vous plaît, voulez-vous quelque chose?
L'homme que vous cherchez est mon maître.

LA RISSOLE.

Est-il là?

MERLIN.

Non.

LA RISSOLE.

Tant pis. Je voulais lui parler.

MERLIN.

Me voilà,
L'un vaut l'autre. Je tiens un registre fidèle
Où chaque heure du jour j'écris quelque nouvelle:
Fable, histoire, aventure, enfin quoi que ce soit,
Par ordre alphabétique est mis en son endroit.
Parlez.

LA RISSOLE.

Je voudrais bien être dans le Mercure;
J'y ferais, que je crois, une bonne figure.

Tout à l'heure, en buvant, j'ai fait réflexion
Que je fis autrefois une belle action;
Si le roi le savait, j'en aurais de quoi vivre.
La guerre est un métier que je suis las de suivre.
Mon capitaine, instruit du courage que j'ai,
Ne saurait se résoudre à me donner congé.
J'en enrage.

MERLIN.

Il fait bien: donnez-vous patience...

LA RISSOLE.

Mordié, je ne saurais avoir ma subsistance.

MERLIN.

Il est vrai, le pauvre homme! il fait compassion.

LA RISSOLE.

Or donc, pour en venir à ma belle action,
Vous saurez que toujours je fus homme de guerre,
Et brave sur la mer autant que sur la terre.
J'étais sur un vaisseau quand Ruyter fut tué,
Et j'ai même à sa mort le plus contribué:
Je fus chercher le feu que l'on mit à l'amorce
Du canon qui lui fit rendre l'âme par force.
Lui mort, les Hollandais souffrirent bien des mals!
On fit couler à fond les deux vice-amirals.

MERLIN.

Il faut dire des maux, vice-amiraux. C'est l'ordre.

LA RISSOLE.

Les vice-amiraux donc ne pouvant plus nous mordre,
Nos coups aux ennemis furent des coups fataux,
Nous gagnâmes sur eux quatre combats navaux.

MERLIN.

Il faut dire fatals et navals. C'est la règle.

LA RISSOLE.

Les Hollandais réduits à du biscuit de seigle,
Ayant connu qu'en nombre ils étaient inégals,
Firent prendre la fuite aux vaisseaux principals.

MERLIN.

Il faut dire inégaux, principaux. C'est le terme.

LA RISSOLE.

Enfin, après cela nous fûmes à Palerme.
Les bourgeois à l'envi nous firent des régaux:
Les huit jours qu'on y fut furent huit carnavaux.

MERLIN.

Il faut dire régals et carnavals.

LA RISSOLE.

Oh! dame,

M'interrompre à tous coups, c'est me chiffonner
Franchement. [l'âme,

MERLIN.

Parlez bien. On ne dit point navaux,
Ni fataux, ni régaux, non plus que carnavaux.
Vouloir parler ainsi, c'est faire une sottise.

LA RISSOLE.

Eh ! mordié, comment donc voulez-vous que je dise?
Si vous me reprenez lorsque je dis des mals,
Inégals, principals, et des vice-amirals,
Lorsqu'un moment après pour mieux me faire en-
[tendre,
Je dis fataux, navaux, devez-vous me reprendre?
J'enrage de bon cœur quand je trouve un trigaud,
Qui souffle tout ensemble et le froid et le chaud.

MERLIN.

J'ai la raison pour moi qui me fait vous reprendre,
Et je vais clairement vous le faire comprendre.
Al est un singulier dont le pluriel fait *aux*.
On dit, c'est mon *égal*, et ce sont mes *égaux*.
C'est l'usage.

LA RISSOLE.

L'usage? Hé bien soit. Je l'accepte.

MERLIN.

Fatal, naval, régal, sont des mots qu'on excepte.
Pour peu qu'on ait de sens, ou d'érudition,
On sait que chaque règle a son exception.
Par conséquent on voit par cette raison seule...

LA RISSOLE.

J'ai des démangeaisons de te casser la gueule.

MERLIN.

Vous?

LA RISSOLE.

Oui, palsandié, moi : je n'aime point du tout
Qu'on me berce d'un conte à dormir tout debout:
Lorsqu'on veut me railler, je donne sur la face.

MERLIN.

Et tu crois au Mercure occuper une place,
Toi? Tu n'y seras point, je t'en donne ma foi.

LA RISSOLE.

Mordié! je me bats l'œil du Mercure et de toi.
Pour vous faire dépit tant à toi qu'à ton maître,
Je déclare à tous deux que je n'y veux pas être:
Plus de mille soldats en auraient acheté
Pour voir en quel endroit la Rissole eût été:

C'était argent comptant; j'en avais leur parole.
Adieu, pays. C'est moi qu'on nomme la Rissole.
Ces bras te deviendront ou fatals, ou fataux.

MERLIN.

Adieu, guerrier fameux par tes combats navaux.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

Je viens te relayer; Cécile me l'ordonne.
N'as-tu rien à m'apprendre? Est-il venu personne?

MERLIN.

Un soldat, dont j'ai su les exploits éclatants;
Un brave homme.

SCÈNE II

M. DE BOISLUISANT, ORONTE, MERLIN.

M. DE BOISLUISANT.

Pardon, si j'ai mis si longtemps,
Mon cher monsieur. Hé bien! vous sera-t-il facile
De faire des progrès sur le cœur de Cécile?

ORONTE.

Je ne puis en juger que suivant vos bontés;
Ce sont vos seuls désirs qui font ses volontés.

M. DE BOISLUISANT.

Si c'est moi qu'elle en croit, qu'on appelle ma fille.
(*Merlin sort.*)
J'ai l'esprit éclairci touchant votre famille:
Mon devoir le voulait, je m'en suis acquitté:
Vous avez du mérite et de la qualité;
On m'a dit de quel sang vous avez reçu l'être;
Enfin je suis content tout ce qu'on le peut être.
Si douze mille francs d'un revenu certain,
Qui doivent de ma fille accompagner la main,
Peuvent contribuer à vous la rendre chère,
Je serai trop heureux d'être votre beau-père.

ORONTE.

Ah! monsieur, quels devoirs m'acquitteront jamais...

SCÈNE III

CÉCILE, M. DE BOISLUISANT, ORONTE, LISETTE, MERLIN.

M. DE BOISLUISANT.

Ma fille, vos désirs seront-ils satisfaits,
Si demain de monsieur vous devenez la femme?
Avez-vous du penchant à l'aimer?

ORONTE.

Quoi! madame,
Vous ne répondez rien! Que dois-je croire, hélas!

CÉCILE.

Si je vous haïssais, je ne me tairais pas.

M. DE BOISLUISANT.

C'est dire en peu de mots tout ce que je souhaite.

LISETTE (*à Cécile*).

Dites-moi, s'il vous plaît, que deviendra Lisette,
Madame? Il me souvient qu'autrefois vous disiez
Quand on vous marîrait que vous me marîriez:
Vous allez devenir madame la Mercure,
Pendant que je serai Lisette toute pure.
Tàter un peu de tout ne me déplairait pas.

CÉCILE.

Eh, quoi! te lasses-tu d'accompagner mes pas?

LISETTE.

Non, je suis toute à vous, et mon sort tient au vôtre:
Mais je voudrais, madame, être encore à quelque [autre.
Tant qu'on demeure fille on n'est point en repos;
Et, quoiqu'on soit suivante, on est de chair et d'os.
Un tronc semble maudit s'il n'en sort quelque [branche.
Et si Merlin penchait du côté que je penche...

MERLIN.

Tu me parais jolie, à parler tout de bon,
Mais...

LISETTE.

Quoi! mais?

MERLIN.

Je te trouve un certain air fripon....

LISETTE.

Je ne sais si mon air est fripon ou modeste ;
Mais jusqu'à ce moment je te réponds du reste.

M. DE BOISLUISANT.

Pour leur tendre la main dans un pas si glissant
Je donne cent louis.

CÉCILE.

Et moi cent.

ORONTE.

Et moi cent.

MERLIN.

Trois cents louis ! Messieurs, je l'épouse au plus vite.
Tu m'aimes ?

LISETTE.

Oui.

MERLIN.

Demain nous nous verrons au gîte.

SCÈNE IV

LE MARQUIS, ORONTE, M. DE BOISLUISANT,
CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

LE MARQUIS.

Serviteur. Vous voyez un marquis distingué,
Que les plus grands emplois n'ont jamais fatigué.
Du Mercure Galant adorateur fidèle,
J'ai fait un air nouveau sur la saison nouvelle.
Ah ! je croyais parler à monsieur Licidas.
Est-il là ?

ORONTE.

Non, monsieur, mais il n'importe pas:
Je tiens ici sa place, et sais la tablature.

LE MARQUIS.

Tous les mois, de mes airs j'embellis le Mercure.
S'il a ce grand débit dont chacun s'aperçoit,
A parler entre nous, c'est à moi qu'il le doit.
L'éclat que je lui donne en est la seule cause.

ORONTE.

Je crois vos airs fort beaux, mais il faut autre chose:
Qui ne veut que des airs achète un opéra.

LE MARQUIS.

Parbleu ! je vais gager tout ce que l'on voudra
Que dans tout Phaéton, quelque bruit qu'on en fasse,
On ne verra point d'air que celui-ci n'efface.

Vous vous y connaissez, et cela me suffit.
D'ailleurs ce que je dis ne s'est point encor dit:
La route que je tiens est fraîchement tracée:
Tout y sera nouveau, jusques à la pensée;
Et, comme c'est un air à demi goguenard,
Je l'ai pris sur un ton entre doux et hagard.
Je voudrais qu'en cet art madame fût congrue:
Il serait mal aisé qu'elle n'eût l'âme émue.

CÉCILE.

Pour tous les airs nouveaux j'ai de la passion;
Et je vais écouter avec attention.

LE MARQUIS.

Je vous demande à tous une équitable oreille.
(*Il prélude, et dit ensuite ces vers.*)
Les paroles et l'air n'ont coûté qu'une veille.
(*Il chante.*)

Tant que l'hiver a duré,
Margot m'a fait la grimace:
Mon cœur n'a point murmuré
De voir le sien tout de glace.
Mais, le printemps de retour,
Elle doit changer de note;
Ou bientôt avec la sotte
J'enverrai paître l'Amour.

Comment le trouvez-vous?

ORONTE.

Fort nouveau.

LE MARQUIS.

Je me pique
D'avoir dans l'univers peu d'égaux en musique.
Outre qu'avec plaisir les tons sont variés,
Les paroles et l'air sont si bien mariés,
Qu'il semble qu'on ait fait, sans préceptes frivoles,
Les paroles pour l'air, et l'air pour les paroles.
Vous faites tous des vœux pour un second couplet,
J'en suis sûr.

CÉCILE.

Le plaisir en serait plus complet.

LE MARQUIS.

Pour vous refuser rien je vous trouve trop belle.
Prêtez-moi, je vous prie, attention nouvelle.

Avant le temps des frimas,
Dans une grotte champêtre,

De ses plus charmants appas
Elle me faisait le maître :
Et je prétends dès ce jour
La ramener dans la grotte ;
Ou bientôt avec la sotte
J'enverrai paître l'Amour.

Hé bien ! que vous en semble ?

ORONTE.

Il est beau, je vous jure.

LE MARQUIS.

Il faut le faire entrer dans le premier Mercure.
Le temps presse.

ORONTE.

Il est vrai. L'avez-vous tout noté,
Monsieur ?

LE MARQUIS.

Assurément. Et de plus cacheté.

(*Il montre le paquet, et lit le dessus.*)

A monsieur Licidas, à son accoutumée,
Substitut de la renommée.
Mon air aura pour lui des appas éclatants.
Adieu, mon cher.

SCÈNE V

M. DE BOISLUISANT, ORONTE, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

M. DE BOISLUISANT.

Monsieur, ménageons ces instants.
Nous chanterions ici sur de meilleures notes.
Avec des conseillers surnommés garde-notes.

ORONTE (*à Merlin*).

Va chercher un notaire, et reviens promptement.

(*Brigandeau paraît.*)

MERLIN.

J'en crois voir un qui vient de quelque enterrement.

ORONTE.

En robe ?

MERLIN.

C'est ainsi qu'ils sont mis d'ordinaire,
Quand ils vont d'un défunt mendier l'inventaire.

SCÈNE VI

M. BRIGANDEAU, ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

ORONTE (*à Brigandeau*).
Nous vous croyons notaire. Il en faut un ici.

M. BRIGANDEAU.
Dieu m'en garde ! Je suis procureur, Dieu merci ;
Et ma communauté près de vous me députe.
La vertu d'ordinaire est ce qu'on persécute :
Et telle est aujourd'hui la licence des mœurs.
Que des hommes de bien, comme des procureurs,
Qui de tant d'opprimés embrassent la défense,
Ne sont pas à couvert contre la médisance,
Depuis que dans le monde Arlequin procureur
Pour un corps si célèbre a donné tant d'horreur.
Mais ce n'est point, monsieur, comme on se le figure,
De ceux du Châtelet dont on fait la peinture :
Nous savons de l'auteur qui mit la pièce au jour
Qu'il ne prétend parler que de ceux de la cour ;
Et ma communauté par ma voix vous conjure
D'en instruire Paris dans le premier Mercure.
Mais, monsieur, est-ce ici votre procureur ?
(*M. Sangsue paraît.*)

ORONTE.
Non.
Je ne le connais pas seulement.

M. BRIGANDEAU.
Tout de bon ?

ORONTE.
Je n'impose jamais de la moindre syllabe.

M. BRIGANDEAU.
De tout le parlement c'est le plus grand Arabe.
Pour piller le plaideur lui seul en vaut un cent.

SCÈNE VII

M. SANGSUE, M. BRIGANDEAU, ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

M. SANGSUE (*à Oronte*).
Monsieur, votre très humble et très obéissant.
Ma personne, je crois, ne vous est pas connue ?

ORONTE.
Non, monsieur, par malheur.

M. SANGSUE.

Je me nomme Sangsue,
Procureur de la cour, pour vous servir.

ORONTE.

Monsieur,
Je vous rends sur ce point grâce de tout mon cœur.

M. SANGSUE.

Savez-vous quel dessein en ce lieu me fait rendre ?

ORONTE.

Non, monsieur.

M. SANGSUE.

En trois mots je m'en vais vous l'apprendre :
Voici le fait. En l'an six cent quatre-vingt deux,
Pour divertissement d'un théâtre fameux,
Contre les procureurs on fit une satire,
Où presque tout Paris pensa pâmer de rire :
Mais l'auteur qui l'a faite a dit publiquement
Qu'il n'entend point toucher à ceux du parlement ;
Et je viens tout exprès, pour braver l'imposture,
Vous en demander acte en un coin du Mercure.
En s'attaquant à nous, quel opprobre eût-ce été ?
C'était jouer la foi, l'honneur, la probité :
Mais ceux qu'on a choisis méritent qu'on les berne.
Ce sont des procureurs d'un ordre subalterne,
Comme ceux des consuls, du Châtelet...

M. BRIGANDEAU.

Tout beau,
Maître Sangsue ; ou bien...

M. SANGSUE.

Quoi ! maître Brigandeau,
Prétendez-vous nier ce que je dis ?

M. BRIGANDEAU.

Sans doute.

M. SANGSUE.

Et moi, devant monsieur, qui tous deux nous écoute,
Je m'offre à le prouver en cas de déni.

M. BRIGANDEAU.

Vous ?

M. SANGSUE.

Oui.

M. BRIGANDEAU.

Sauf correction, vous imposez.

ORONTE.

Tout doux.
Si vous voulez parler, point d'aigreur, je vous prie.

M. SANGSUE.

Entrons dans le détail de la friponnerie.
Souvent au Châtelet un même procureur
Est pour le demandeur et pour le défendeur:
Si quelque autre partie a part à la querelle,
A la sourdine encore il occupe pour elle.

M. BRIGANDEAU.

Combien au parlement, et des plus renommés,
Sont pour les appelants et pour les intimés,
Et savent les forcer par divers statagèmes
A se manger les os pour les ronger eux-mêmes?

M. SANGSUE.

Et, quand dans cette pièce on voit un procureur
Qui trouve le secret de voler un voleur,
Dis-moi qui de nous deux on prétend contrefaire?
C'était au Châtelet que pendait cette affaire.

M. BRIGANDEAU.

Et quand un scélérat, qui l'est avec excès,
Moyennant pension éternise un procès,
De qui veut-on parler? Dis-le-moi, si tu l'oses.
Ce n'est qu'au parlement où sont ces grandes causes.

M. SANGSUE.

Lorsque d'un chapelier on attrape un chapeau,
Et que d'un pâtissier on escroque un gâteau,
Ne m'avoueras-tu pas comme chacun l'avoue,
Que c'est un procureur du Châtelet qu'on joue?

M. BRIGANDEAU.

C'est à toi le premier à me faire un aveu,
Que ceux du parlement ne prennent point si peu;
Et que leur main crochue, à voler toujours prête,
Aime mieux écorcher que de tondre la bête.
Je vais devant monsieur dire ce que j'en crois:
On grappille chez nous, et l'on pille chez toi.

M. SANGSUE.

Ce que tu fais bâtir au faubourg Saint-Antoine,
Est-ce de grappiller, ou de ton patrimoine?
Ton père était aveugle, et jouait du hautbois.

M. BRIGANDEAU.

Et tes quatre maisons du quartier Quincampoix:
A-ce été tes aïeux qui les ont là plantées?
Du sang de tes clients elles sont cimentées.
Il n'entre aucune pierre en leur construction
Qui ne te coûte au moins une vexation:
Et, quand tu seras mort, ces honteux édifices
Publieront après toi toutes tes injustices.

M. SANGSUE.

Au mois de juin dernier, un mémoire de frais
Pensa dans un cachot te faire mettre au frais,
Tu l'avais fait monter à sept cent trente livres;
Et ton papier volant tel que tu le délivres
Étant vu de Messieurs, trois des plus apparents
Réduisirent le tout à trentre-quatre francs:
Encore dirent-ils que, dans cette occurrence,
Ils te passaient cent sous contre leur conscience.

M. BRIGANDEAU.

Et l'hiver précédent, toi qui fais l'entendu,
Sans un peu de faveur n'étais-tu pas pendu ?
Tu pris quinze cents francs, dont on a tes quittances,
Pour avoir obtenu deux arrêts de défenses.

ORONTE.

Eh, Messieurs ! il sied mal, lorsque vous disputez,
De dire l'un de l'autre ainsi les vérités.
Pour rompre un entretien qui me fait de la peine,
Adieu. Je sais, messieurs, quel dessein vous amène :
Votre voyage ici n'aura pas été vain ;
Vous aurez tous deux place au Mercure prochain.

M. SANGSUE.

Procureur de la cour, j'entends qu'on me discerne
D'un méchant procureur du Châtelet moderne.

ORONTE.

Je ferai mon devoir, je vous le promets.

M. SANSGUE.

Bon.

M. BRIGANDEAU.

Ne me confondez pas avec un tel fripon.
Tout Paris sait, monsieur, de quel air je m'acquitte...

ORONTE

Je prétends vous traiter selon votre mérite :
(*à M. de Boisluisant.*)
Laissez-moi faire. Hé bien ! vous avez tout ouï ?

M. DE BOISLUISANT.

On se plaint de leurs tours, mais ils m'ont réjoui.
J'avais à les entendre une joie infinie.

SCÈNE VIII

BEAUGÉNIE, ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE.

BEAUGÉNIE.

Serviteur à l'illustre et belle compagnie.

Je vois, au sombre accueil que je reçois de tous,
Que je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous.

ORONTE.

Puis-je vous être utile, et vous rendre service,
Monsieur ?

BEAUGÉNIE.

Non. Je viens, moi, vous rendre un bon office.
Je viens vous faire voir que j'ai quelque talent.
Je viens vous réciter un ouvrage excellent.

ORONTE.

Qu'est-ce, monsieur ? voyons.

BEAUGÉNIE.

Une énigme si belle
Qu'elle fera du bruit dans plus d'une ruelle.
C'est un effort d'esprit, mais si rempli d'attraits.
Qu'il n'a point eu d'égal, et n'en aura jamais.

CÉCILE.

Écoutons, je vous prie. Une énigme me charme.

BEAUGÉNIE.

L'énigme qui jadis causa tant de vacarme,
Fit verser tant de sang, ouvrit tant de tombeaux,
Des monarques Thébains mit le trône en lambeaux,
Et fut cause qu'Œdipe eut la douleur amère
De faire des enfants à madame sa mère ;
Cette énigme, en un mot, qui fit tant de fracas,
A celle que j'ai faite aurait cédé le pas.
Vous en allez juger : mais je veux par avance
Que vous me promettiez d'être sans complaisance.
Ecoutez :

Je suis un invisible corps
Qui de bas lieu tire mon être ;
Et je n'ose faire connaître
Ni qui je suis ni d'où je sors.

Quand on m'ôte la liberté,
Pour m'échapper j'use d'adresse ;
Et deviens femelle traîtresse,
De mâle que j'aurais été.

ORONTE.

Ces vers-là me semblent bien tournés.

CÉCILE.

Je brûle de savoir ce que c'est.

BEAUGÉNIE.

Devinez.

CÉCILE.

Soit manque de lumière, ou de bonne fortune,
Je n'ai pu de ma vie en deviner aucune.

BEAUGÉNIE.

Et monsieur?

M. DE BOISLUISANT.

Sur ce point je demande quartier.
J'y rêverais *gratis* au moins un siècle entier.

BEAUGÉNIE.

Et vous, monsieur?

ORONTE.

Ma foi, je ne la puis comprendre.

BEAUGÉNIE.

Et vous?

LISETTE.

Je ne l'entends, ni je ne veux l'entendre.
C'est du grimoire.

BEAUGÉNIE.

Enfin, vous ne l'entendez pas?

CÉCILE.

Non. Qu'est-ce?

BEAUGÉNIE.

C'est un vent échappé par en bas.
Vous vous regardez tous, et j'en sais bien la cause.
Tous ceux qui l'ont ouïe ont fait la même chose.
Sur un sujet si faible un ouvrage si beau
Paraît à tout le monde un prodige nouveau.
Mais pour voir si les vers cadrent à la matière,
Faisons-en, vous et moi, l'anatomie entière.

Je suis un invisible corps
Qui de bas lieu tire mon être;
Et je n'ose faire connaître
Ni qui je suis ni d'où je sors.

Est-il rien de plus juste et de mieux rencontré?
Jamais dans son sujet homme est-il mieux entré?
Il semble que ce vent ait de la connaissance,
Et qu'il n'ose avouer son nom ni sa naissance.
Rien n'est plus singulier que cette énigme-là.

LISETTE.

Il faut avoir bon nez pour deviner cela.

ORONTE.

Il n'est rien plus galant que votre énigme.

BEAUGÉNIE.

Peste!

Je le sais bien. Passons à l'examen du reste.

Quand on m'ôte la liberté,
Pour m'échapper j'use d'adresse;
Et deviens femelle traîtresse,
De mâle que j'aurais été.

Jamais dans une énigme a-t-on rien vu de tel?
Qu'est-il de plus coulant et de plus naturel?
Loin que ce que je dis blesse la vraisemblance,
On en fait tous les jours la rude expérience:
Et quelqu'un en ce lieu qui ne s'en vante pas
Peut-être à quelque mâle a fait passer le pas.
Des injures du temps mon nom n'a rien à craindre.
J'ai peint ce qu'un pinceau ne pourra jamais peindre.
Et je suis étonné, quand je songe à cela,
Comment l'esprit humain peut aller jusque-là.
Je vais recommencer...

ORONTE.

Non; je vous en supplie,
Nous avons de vos vers la mémoire remplie:
Votre nom à l'énigme ajouterait du poids.

BEAUGÉNIE.

La nature prudente eut soin d'en faire choix;
Et, de mes vers nombreux prévoyant l'harmonie,
Me doua tout exprès du nom de Beaugénie.
Je vous laisse l'énigme avec mon nom au bas:
Ornez-la d'un prélude, et vantez ses appas.
Les vers en sont si beaux, la matière si belle,
Que vous n'en direz rien qui soit au-dessus d'elle.

ORONTE.

C'est assez; vos désirs seront tous satisfaits.

BEAUGÉNIE.

Adieu: je me retire, et je vous laisse en paix.

SCÈNE IX

ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

ORONTE.

Puisqu'il nous laisse en paix, nous ne pouvons mieux [faire

Que d envoyer Merlin nous chercher un notaire.

LISETTE.

Montre-moi ton amour par ton empressement:
Cours, vole.

M. DE BOISLUISANT.

Allons l'attendre en votre appartement:
Et conduisons si bien cette heureuse aventure,
Qu'elle fasse du bruit dans le premier Mercure.

Si je pouvais vous rendre heureux.
Vous êtes fils du dieu qui lance le tonnerre,
Je suis fille du roi qui commande en ces lieux.
Et mon sort serait glorieux
D'unir l'auguste sang du plus puissant des Dieux
Au sang du plus grand roi qui règne sur la terre.

ÉPAPHUS.

Hélas! princesse, hélas! que ces tendres bontés,
Sur un fidèle amant si souvent répandues,
Me seront chèrement vendues
Si quelque heureux rival m'enlève vos beautés!
Plus vous prenez de soin à m'en faire paraître,
Plus je trouve de gloire à vivre dans vos fers;
Et, si je dois vous perdre, il m'est dur de connaître
La grandeur du bien que je perds.

CÉPHISE.

Et qui peut vous défendre un espoir légitime?
Pour vous le roi mon père a plus que de l'estime;
C'est vous en dire assez pour calmer votre effroi.
Et, si je suis votre partage,
Vous aurez encor l'avantage
De ne pas devenir mon époux malgré moi.

ÉPAPHUS.

Mais Phaéton, madame, est le fils de la reine:
Nous avons l'un pour l'autre une invincible haine:
Nous ne pouvons nous voir sans paraître en cour-
Soit caprice, raison, destinée, influence, [roux.
On voit depuis notre naissance
Une antipathie entre nous.
Je ne puis le souffrir, il me souffre avec peine;
Il me hait malgré lui, je le hais malgré moi;
Cependant l'esprit de Climène
Est puissant sur l'esprit du roi.
Vers qui que ce puisse être où penche son suffrage,
Vous ne pouvez douter qu'il ne soit d'un grand poids:
Et, sans faire à son fils le plus sensible outrage,
Elle ne peut sur moi faire tomber sa voix.
Je vous perdrai, belle princesse.

CÉPHISE.

Si Phaéton m'aimait, je n'en douterais pas:
Mais par bonheur pour moi j'ai pour lui peu d'appas,
Théone a toute sa tendresse.
Protée, à qui toujours l'avenir est présent,
Malgré tout l'enjoûment de son aimable fille,
Aux feux de Phaéton serait moins complaisant

PHAËTON

THÉONE

Je ne pretends point perdre tout Puisque vous me changez je me prie a la noce

Acte II sc V.



S'il ne le voyait près d'entrer dans sa famille.
Ne vous lassez point de m'aimer;
Je ne vous trompe point par des paroles vaines ;
Phaéton est le seul qui nous puisse alarmer;
Et Théone le tient en de trop fortes chaînes.
Adieu. J'ai ménagé ces moments pour vous voir.
Si le ciel m'est propice, ainsi que je l'espère,
Et que ce soit à vous que me donne mon père,
Croyez qu'avec plaisir je suivrai mon devoir.
(*Elle sort.*)

SCÈNE II

ÉPAPHUS.

Et moi, Céphise, et moi, quoi que l'on me prépare,
Du sort de mes rivaux je ne suis point jaloux :
Je suis le plus heureux de tous,
Puisque c'est pour moi seul que l'amour se déclare.

SCÈNE III

MOMUS, ÉPAPHUS.

MOMUS.

Très humble serviteur au seigneur Epaphus.
Comment va l'amoureux commerce?
Peut-on vous demander sous ces arbres touffus
A quel jeu votre esprit s'exerce?
Sans doute cet abord vous paraît familier,
Et surtout n'ayant pas l'honneur de me connaître?
Je demeure d'accord que je suis singulier;
Et, pour dire encor plus, je me pique de l'être.
Vous paraissez tout je ne sais comment
De m'ouïr parler de la sorte.
Et votre œil enflammé semble un gros diamant
Dont on dirait que le feu sorte.
Vraiment, vraiment, vous n'êtes pas au bout,
Pour peu que vous et moi nous fassions connais-
[sance...

ÉPAPHUS.

Je n'en veux point faire du tout
Avec gens comme vous d'une obscure naissance;
Savez-vous à qui vous parlez?
Et quel rang tient ici celui qui vous écoute?

MOMUS.

Si je ne le sais pas, tout au moins je m'en doute.

Vous, l'ami, qui me querellez
Au moment que je vous cajole,
Savez-vous que, sans hyperbole,
Je vaux mieux que vous ne valez?

ÉPAPHUS.

Mon cher, quand on extravague,
On attire mon courroux.

MOMUS.

Doucement, mon cher, j'incague
De plus grands seigneurs que vous.
Eût-on la foudre en main comme l'a votre père,
On n'est point à l'abri de mes traits mordicants:
Malgré moi dans ma bouche il vient des mots pi-
A quoi les sots n'échappent guère. [quants
Les plus déterminés devant moi sont émus:
Ennemi des défauts, partout je les censure;
Et si vous connaissez Momus,
C'est Momus qui vous en assure.

ÉPAPHUS.

Quoi! vous êtes Momus, vous?

MOMUS.

Oui, moi; pourquoi non?

ÉPAPHUS.

Ce dieu qui sans cesse contrôle?
Qui ne voit rien de bien? ne trouve rien de bon?

MOMUS.

Oui, justement. C'est moi qui suis ce dieu si drôle.

ÉPAPHUS.

Pardon si j'ai trouvé votre début suspect;
Votre divinité ne m'était pas connue.

MOMUS.

Couvrez-vous. Quoique dieu, je suis peu circonspect;
Vous pouvez me parler sans être tête nue.
Je hais les grands seigneurs dont le farouche aspect
Imprime tant de crainte et tant de retenue
Qu'on croit leur manquer de respect
Lorsqu'on tousse ou qu'on éternue.

ÉPAPHUS.

Aucun char n'a dans l'air marqué votre venue;
De vous rendre invisible avez-vous le talent?

MOMUS.

J'étais enveloppé dans une épaisse nue,
De peur qu'un chasseur turbulent,
A qui j'aurais frappé la vue,
Ne me crût un mets succulent;

Et que, de cette erreur son âme prévenue,
Il ne me tirât en volant.
Choisi par Jupiter, soi-disant votre père...

ÉPAPHUS.

Comment? soi-disant ? Ma colère,
Si vous n'étiez un dieu, vous ferait repentir
D'un jugement si téméraire.

MOMUS.

En dieu de bonne foi je dois vous avertir
Que je n'ai pas dessein d'offenser votre mère :
Mais comme je suis sincère,
J'appréhende de mentir.
Combien sur les deux hémisphères
Voit-on d'enfants éclore à chaque pas,
Dont force honnêtes gens s'osent dire les pères,
Qu'on sait bien qui ne le sont pas?
Revenons à notre matière.
Choisi par Jupiter, je descends ici-bas
Pour apaiser tous les débats
D'entre vous et le fils du dieu de la lumière.
A tous les Dieux du ciel rangés dans un festin,
Le Soleil en a fait une plainte publique ;
Et vous a peint aussi mutin
Que Phaéton est pacifique.
La jalouse Junon fut d'abord contre vous ;
Il n'est pas malaisé que l'on se l'imagine :
Elle hait les enfants que son fragile époux
A fabriqués à la sourdine.
Vénus, qui dans le cœur garde un secret dépit
De ce que le Soleil, par malignité pure,
La fit prendre en flagrant délit
Dans une amoureuse aventure,
Parla longtemps pour vous en termes obligeants;
Mais elle eût mieux fait de se taire :
On sait que Vénus d'ordinaire
Ne prend pas le parti des plus honnêtes gens.
Pallas, qui sans amour passe son plus bel âge,
Pour avoir trop d'esprit et trop peu de beauté ;
Qui veut qu'à toute outrance une fille soit sage
Par le chagrin qu'elle a de l'avoir trop été,
Pour vous punir du penchant de vos mères,
Friandes autrefois de larcins amoureux,
Dit qu'il fallait à tous deux
Vous donner les étrivières.
Je deviendrais prolixe, et peut-être ennuyeux

Si je vous apprenais le reste
Des divers sentiments de la troupe céleste :
Je pense que je ferai mieux
De vous représenter que l'air est une route
Où, quelque grande soif qu'on ait,
On ne trouve aucun cabaret
Où l'on puisse boire une goutte :
Et du ciel jusqu'ici le chemin est si long
Qu'avant qu'on soit au bout aisément on s'altère :
De grâce pourvoyez-y donc ;
Et songez que je suis un dieu de bonne chère.

ÉPAPHUS.

Eh! les Dieux mangent-ils? j'ai toujours cru que non:
Et que tout le nectar et toute l'ambroisie,
Dont on dit que là-haut chacun se rassasie,
Etaient des aliments moins d'effet que de nom :
Je serai ravi de connaître
Que je me trompais sur ce point.

MOMUS.

Si les Dieux ne mangeaient point,
Serais-je assez fou pour l'être? [heureux ?
Et comment sans manger pourrions-nous vivre
Notre condition serait la plus mauvaise :
On n'est jamais à son aise
Tant qu'on a le ventre creux.
Jupiter, Mars, Neptune, et tous tant que nous som-
Qui réglons notre sort au gré de nos désirs, [mes
Exempts des disgrâces des hommes,
Nous partageons tous leurs plaisirs.
A ce que nous voulons jamais rien ne s'oppose :
Sans cesse accompagnés et des Jeux et des Ris,
Nous buvons, nous mangeons : et bien vous en a pris
Que Jupiter ait su faire encore autre chose.
Jeune, beau, vigoureux, l'œil perçant, le teint frais,
Ennemi de la bagatelle,
Lorsqu'en votre chemin vous trouvez une belle,
Vous allez droit au but sans faire de faux frais.
Comment gouvernez-vous certains jeunes attraits
D'une appétissante femelle
Qui pour prendre les cœurs semble être faite exprès?
Comme je descendais, vous étiez avec elle ;
Je vous ai vu de loin l'apostropher de près.

ÉPAPHUS.

L'un pour l'autre, Momus, le Destin nous fit naître ;
Vivre et mourir ensemble est notre unique but.

Dès la première fois que je la vis paraître,
J'eus le bien de lui plaire autant qu'elle me plut:
Mais sur tous ses désirs dont je serais le maître,
La volonté du roi de tout temps prévalut:
Il lui donne un époux que je ne puis connaître;
Si ce n'est Phaéton, ce sera moi peut-être.
Avant la fin du jour ce grand choix se conclut:
Et, si j'ai le malheur de ne le pouvoir être,
Je voudrais qu'aucun ne le fût.

MOMUS.

Vous voulez donc, tête baissée,
Essayer si l'Hymen a des plaisirs bien doux?

ÉPAPHUS.

Oui, cher Momus, c'est ma pensée.

MOMUS.

Cher Épaphus, tant pis pour vous.
Malgré toutes les amorces
Que l'Hymen peut faire voir,
L'amour perd bien de ses forces
Quand il agit par devoir.
Il ne faut point chercher en famille étrangère
D'exemple à vous étaler:
Il suffit de citer Jupiter votre père;
Chacun sait que Junon n'est que son pis-aller.
Vous jugez bien qu'elle est belle,
Puisque je la trouve telle,
Moi que l'on croit médisant:
Mais une femme immortelle
Est un fardeau fort pesant.

ÉPAPHUS.

Et moi, je ne sais rien de plus satisfaisant,
De plus doux, de plus beau, qu'une ardeur éternelle.
Que ne m'est-il permis d'espérer... Mais, adieu.
Je m'en vais vous attendre au temple de ma mère.
La reine, que je vois, s'approche de ce lieu;
Et je sais que ma vue excite sa colère.

MOMUS.

Pour sortir de l'erreur où vous avez été,
Et savoir si les Dieux font leur devoir à table,
Faites provision de quelque bon pâté,
Et surtout de vin délectable.
A ce rendez-vous agréable,
Escortés de la joie et de la liberté,
Nous verrons qui des deux est le plus redoutable,
Et qui de meilleur air sait boire une santé.

SCÈNE IV

CLIMÈNE, MOMUS, GARDES.

UN GARDE.

Place à la reine. Holà ! Garde, l'ami ; dépêche.

MOMUS.

Eh! monsieur le garde, tout doux ;
Il sied mal près des rois d'avoir l'esprit revêche.

UN SECOND GARDE.

Assomme ce coquin de coups ;
Il raisonne!

CLIMÈNE.

Tout beau ; sur peine de ma haine,
Je vous ai commandé d'être plus indulgents.

MOMUS.

Vous n'êtes pas la seule reine
Qui près de sa personne ait de vilaines gens.
Chez les grands comme vous c'est un mal nécessaire;
On en est infecté presque en toutes les cours.
Mais passons à d'autres discours ;
J'ai des baise-mains à vous faire,
Madame.

CLIMÈNE.

A moi! de qui?

MOMUS (*bas à Climène*).

De l'un de vos galants.

CLIMÈNE.

Téméraire ! les fous me sont insupportables.
Je prends pitié des misérables,
Et fais punir les insolents.
Un mensonge si condamnable
Rencontrerait ailleurs un châtiment tout prêt.

MOMUS.

Je ne mens point, madame, ou je me donne au [diable ;
Je dis la chose comme elle est.
Ce matin, le Soleil, à qui je rends service,
(Car afin que vous me croyez,
Si l'on ne m'a changé quand j'étais en nourrice,
Je me garantis dieu, tel que vous me voyez.
Je suis Momus)...

CLIMÈNE.

Momus! quoi! Momus en personne!

MOMUS.

Que diantre dans la face ai-je de si nouveau?

Suis-je trop laid? suis-je trop beau?
Dès que je dis mon nom tout le monde s'étonne.

CLIMÈNE.

Vous êtes ici-bas en modeste appareil!

MOMUS.

Il est vrai. Mais l'orgueil ne fut jamais mon vice.

CLIMÈNE.

Comment se porte le Soleil?

MOMUS.

Il se porte fort bien, hors quand il fait éclipse.

CLIMÈNE.

Faites-m'en, je vous prie, un tableau raccourci.
Autrefois sa beauté me paraissait extrême.

MOMUS.

Madame, il est toujours le même,
Il ne vieillit point, dieu merci.
Qu'on parcoure avec soin le ciel, la terre et l'onde,
Chez les dieux les plus beaux il tient le premier rang:
Quoiqu'il soit de même âge à peu près que le monde,
Il n'a pas une ride, et pas un cheveu blanc.
Le hâle l'accompagne, et jamais ne le gâte.
Environné de flamme, il est frais au milieu:
Pour tout dire en un mot, je ne sais point de dieu
Pétri d'une meilleure pâte.
A moins qu'on ne le tue, il doit vivre longtemps.

CLIMÈNE.

Plût au ciel qu'à ses yeux Phaéton pût paraître!
Que de joie il aurait, lui qui lui donna l'être,
De lui voir des vertus qui préviennent les ans!
(*A un garde.*)
Que l'on cherche mon fils, et que l'on nous l'amène:
Vous en serez, je crois, pleinement satisfait.
Je ne puis vous celer que je suis un peu vaine
D'avoir un fils si parfait.
Peut-être en sa faveur suis-je trop entêtée:
Que cela soit ou non, je prétends ce matin
Par force ou par amour faire parler Protée,
Pour savoir de mon fils le glorieux destin.
Toutes les choses futures
Sont présentes à ses yeux;
Mais il est si capricieux
Qu'il prend cent diverses figures
De peur de contenter mon désir curieux.

MOMUS.

Tous les diseurs de bonnes aventures

Sont fripons et malicieux.
Je cherche à vous servir, et vous l'allez connaître.
Des troupeaux de Neptune il est le gardien ;
Mais près de moi c'est ne rien être ;
Mon pouvoir fait cesser le sien :
A ce que je prescris c'est à lui de souscrire.
Si par ses changements il prétend vous lasser,
Je prétends, moi, ne lui laisser
Que la faculté de prédire.
L'occasion vous rit, c'est lui que j'aperçois.
Quel bonheur pour vous, il sommeille !

CLIMÈNE.

Il faut assurément qu'il parle cette fois.
Gardes, qu'on le surprenne avant qu'il se réveille.

SCÈNE V

PROTÉE, MOMUS, CLIMÈNE, GARDES.

PROTÉE (*à demi éveillé*).

Hé bien, oui ; çà, j'y vais. Qui va là ? que veut-on ?

CLIMÈNE.

A la fin j'ai su vous surprendre :
Malgré vous il me faut apprendre
Quel sera le destin de mon cher Phaéton ;
Vous ne pouvez vous en défendre.

PROTÉE.

Et quoi ! toujours sur mes talons ;
Votre importunité me gêne.

MOMUS.

Allons, seigneur Protée, allons,
De l'honnêteté pour la reine.
Vous pouvez devenir âne, cheval, ou veau,
Pour ne pas remplir sa requête,
Je le sais ; mais il n'est pas beau
Qu'un demi-dieu fasse la bête.
Prenez un air plus sérieux.
C'est moi qui le souhaite, et qui vous le commande.

PROTÉE.

Il sied bien au bouffon des Dieux
De me faire une réprimande !

MOMUS.

Outre qu'on m'a là-haut immatriculé dieu,
Je suis député d'un couple
Qui vous diront en temps et lieu

Qu'il faut qu'en ma présence un demi-dieu soit
Satisfaites la reine, en honnête devin, [souple.
Sans vous faire tirer l'oreille.
En vertu de mon droit divin
Je puis vous commander ce que je vous conseille.

PROTÉE.

Si vous saviez quelle fatigue c'est
Que de vouloir se mêler de prédire,
Vous ne trouveriez pas à dire
De ce qu'à point nommé je ne suis pas tout prêt.
Je me transforme en bête, en arbre, en flamme, en
Pour tâcher à m'en garantir ; [roche,
Mais il n'en est plus temps, je commence à sentir
Du dieu qui me saisit la redoutable approche.
Mes cheveux sur mon front sont déjà hérissés.
Maudit soit le moment que j'eus cette science !
Juste Ciel, que vous me pressez !
Donnez-vous, je vous prie, un peu de patience,
Neptune. Quel éclat tout à coup me surprend ?
Cet éclat disparaît, et la terre s'entr'ouvre ;
Mon enthousiasme me prend,
Et le sombre avenir à mes yeux se découvre.
Reine, voici le sort de votre Phaéton,
Puisque vous souhaitez que je le développe.
C'est l'oracle qui parle. Écoutez sur quel ton
Il va faire son horoscope.
« C'est en vain que Théone a pour lui des appas :
» A ce que veut l'Amour le sort ne consent pas ;
» L'hymen entre elle et lui ne saurait se conclure.
» Jamais mortel ne fut si haut
» Que Phaéton sera bientôt !
» Je sais ce que je dis quand je vous en assure.
» Si mon art n'est trompeur, j'entrevois aujourd'hui
» Une suite de conjectures
» Qui sont d'infaillibles augures
» Que l'univers entier sera dans peu sous lui. »
Je ne puis de son sort vous apprendre la suite.
Mon enthousiasme me quitte.
Adieu.

SCÈNE VI

CLIMÈNE, MOMUS, GARDES.

CLIMÈNE.

Que mon bonheur est grand !

Que j'ai de Phaéton une haute espérance !
Au dieu dont il tient la naissance
Mon fils n'est pas indifférent.
Protée est mutin, mais sincère.
« Jamais mortel ne fut si haut
» Que Phaéton sera bientôt ! »
Ah ! mon fils, quel plaisir pour ton heureuse mère !

MOMUS.

Je vous congratulerais bien,
Si j'avais de la foi pour de telles promesses ;
Mais devins et devineresses
Ne valent presque jamais rien.

CLIMÈNE.

Protée est un devin que tout le monde honore.
« Jamais mortel ne fut si haut
» Que Phaéton sera bientôt ! »
De peur que l'on en doute il le répète encore :
« Si mon art n'est trompeur, j'entrevois aujourd'hui
» Une suite de conjectures
» Qui sont d'infaillibles augures
» Que l'univers entier sera dans peu sous lui. »
Je prends tant de part à la gloire
D'un fils qui sans relâche occupe mon esprit,
Que tout ce que Protée a dit
M'est demeuré dans la mémoire.
Phaéton est sans doute attaché près du roi :
Portons-lui promptement cette grande nouvelle.
J'aurais une douleur mortelle
Si mon fils l'apprenait d'un autre que de moi.
Allons, Momus.

MOMUS.

Madame, une affaire importante
Me dérobe l'honneur d'accompagner vos pas.

CLIMÈNE.

Quoi ! vous tromperez mon attente ?
Vous ne me remènerez pas ?

MOMUS.

Je prétends, ma belle reine,
Dans deux heures au plus tard,
En député céleste, allez vous faire part
Du paisible dessein qui dans ce lieu m'amène.
Jusque-là, s'il vous plaît, je demande congé ;
Cette incivilité me fait peine à commettre :
Mais enfin l'affaire que j'ai
N'est pas d'une nature à pouvoir se remettre.

Vous voulez bien me pardonner
Si je cours au plus nécessaire.

CLIMÈNE.

Et ne puis-je savoir cette importante affaire ?

MOMUS.

Le fils de Jupiter m'attend à déjeuner.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

THÉONE, NISE.

NISE.

Je ne vous blâme point d'être grande rieuse :
Vous êtes belle, jeune, et cela vous sied bien ;
Mais ne vous alarmer de rien,
Être fille, être amante, et si peu curieuse,
C'est violer les droits du sexe féminin ;
Je vous l'ai déjà dit, et je vous le répète.

THÉONE.

Je ne veux point aller au-devant du chagrin.
Il vient toujours plutôt que l'on ne le souhaite.

NISE.

Souvent quand on sait le prévoir
On l'évite par sa prudence.

THÉONE.

N'est-ce pas un chagrin que cette prévoyance,
Et même un des plus grands que nous puissions [avoir ?
Ne se mettre rien dans la tête,
Et prendre le temps comme il vient,
C'est, à ce que tu crois, vivre comme une bête ;
Et la plupart du monde avec toi le soutient ;
Trop heureux qui pourrait l'être
En bien des occasions !
On ne saurait qu'aimer et paître,
Et l'on ignorerait les autres passions.
La raison qu'on nous vante et qu'on trouve si belle,
Loin d'être un si grand bien, est le plus grand des [maux ;
Le pur instinct des animaux
Est bien plus raisonnable qu'elle.
Guerre, procès, vieillesse, infirmité, trépas,

N'ont rien qu'un animal redoute ;
S'il lui vient du bien, il le goûte ;
Et, s'il lui vient du mal, il ne le connaît pas.
La nature envers l'homme est beaucoup plus avare.
Le bien qu'elle lui fait est trop proche du mal:
En le faisant savant, elle le rend bizarre ;
En le faisant vaillant, elle le rend brutal ;
L'animal au contraire a toujours l'âme égale.
De tout ce qu'il rencontre il se fait des plaisirs ;
Et s'il a de l'amour il rempiit ses désirs
Sans blesser la pudeur ni la foi conjugale.
La joie est le vrai bien: tous les autres sont faux ;
Où je ne la vois point rien ne saurait me plaire :
Si la pente au plaisir est un de mes défauts,
Je ne te promets pas de jamais m'en défaire.

NISE.

Mais quoi ! pour la princesse avoir tant d'amitié,
Et la voir en danger de perdre ce qu'elle aime,
Sans avoir aucune pitié
De son inquiétude extrême !
Si des maux qu'elle sent vous aviez la moitié,
En userait-elle de même ?
Quel chagrin vous voit-on, pour peu qu'il soit touchant,
Que sa tendresse ne ressente ?

THÉONE.

La princesse suit son penchant
De même que je suis ma pente.
Elle ne sait par quelle loi
Aux tendres sentiments le ciel l'a dévouée ;
Et je ne puis dire pourquoi
Il m'a faite plus enjouée.
C'est me connaître mal que de conjecturer
Que l'amitié sur elle ait un plus fort empire ;
Mon talent n'est point de pleurer,
Comme le sien n'est point de rire.
S'il dépendait de moi de choisir son époux,
Je sais une infaillible voie
De lui procurer de la joie,
Et de tous mes plaisirs ce serait le plus doux.
Son sort peut être heureux, son sort peut être rude;
Un grand plaisir l'attend, ou d'extrêmes ennuis:
J'ai toujours de l'espoir dans cette incertitude,
Et je m'afflige enfin le plus tard que je puis.

NISE.

Votre façon d'aimer est aisée et nouvelle.

ιis lorsqu'à la princesse on choisit un époux,
Si vous ne craignez rien pour elle,
N'appréhendez-vous rien pour vous ?
›puis sept ou huit jours Phaéton vous évite ;
› si loin qu'il vous voit il paraît interdit :
ı disant qu'il vous aime, il chancelle, il hésite,
›mme s'il avait peine à croire ce qu'il dit :
ıoique pour l'arrêter vous ayez du mérite,
ı ne puis m'empêcher de soupçonner sa foi.

THÉONE.

Tant pis pour lui s'il me quitte,
Il y perdra plus que moi.
› ne présume point que j'aie une rivale ;
Mais quand cela se pourroit,
Quelque belle qu'elle soit,
Je doute qu'elle m'égale.
Je vois, à ton air sérieux,
)ue de ma vanité ta pudeur souffre et gronde.
e n'ai pas des attraits à surprendre les yeux :
lais j'ai je ne sais quoi qui plaît à tout le monde:
Jamais le conjugal lien
׀'a rangé sous ses lois une meilleure épouse ;
'est de mon devoir seul que je serai jalouse,
Si je trouve un mari qui s'acquitte du sien :
Toujours d'humeur égale et toujours complaisante,
Une tendre union bornera mes souhaits :
Et, si nous nous brouillons, je suis trop bienfaisante
Pour être plus d'un jour sans refaire la paix.
Avec ces qualités, qu'on ne me peut débattre,
Et, comme tu le vois, de passables appas,
Que Phaéton me quitte, ou ne me quitte pas,
Pour un amant perdu j'en retrouverai quatre.

NISE.

Mais, nymphe, votre père à qui tout est présent,
Qui lit dans l'avenir comme moi dans un livre,
Et qui du dieu Neptune a reçu ce présent,
Sait bien sous quelle loi vous aurez l'heur de vivre.

THÉONE.

Je l'ai toujours prié de ne me dire rien
De ce qui m'est là-haut nuisible ou favorable ;
'e ne veux point languir dans l'attente d'un bien,
Ni souffrir par avance un mal inévitable.
'e vois toujours le sort aller son même train ;
Ordinairement il envoie
A la jeunesse de la joie,

A la vieillesse du chagrin.
Jouissons des plaisirs que l'âge nous présente,
Sans nous inquiéter de ce qui vient après :
La folie à vingt ans a pour moi plus d'attraits
Que la sagesse à soixante.
Voilà, ma chère Nise, où je veux m'en tenir :
Je conviens avec toi qu'il est beau d'être sage :
Mais comme d'ordinaire on ne l'est qu'avec l'âge,
Je ne veux pas encor sitôt le devenir.

NISE.

Mais parlez-moi de grâce avec une âme ouverte ;
Aimez-vous Phaéton, ou ne l'aimez-vous pas?
D'un cœur indifférent souffrirez-vous sa perte
Si pour d'autre attraits il quitte vos appas?
Si l'on en croit un bruit que fait courir sa mère,
Dans peu le monde entier doit être sous ses pieds ;
Et dans un rang si haut on dit que votre père
Ne veut plus qu'à l'aimer vous vous émancipiez.

THÉONE.

Je sais le bruit qui court de sa grandeur future,
Et ce bruit ne m'alarme pas:
Pour toi qui crains toujours, ton esprit se figure
Qu'il se verra trop haut pour descendre si bas.
Depuis lui jusqu'à moi quel que soit l'intervalle,
L'amour n'en souffre point entre de vrais amants ;
Et l'hymen par des nœuds charmants
En les unissant les égale.
Il est vrai, depuis quelques jours,
Des soins qu'il me rendait Phaéton est avare,
Mais ce sont de certains détours
Pour faire souhaiter ce que l'on trouve rare.
Je n'ose jusqu'ici le soupçonner de rien:
Mais si je m'aperçois qu'il aille à l'inconstance,
Eût-il trente pas d'avance,
Je le rattraperai bien;
Et, s'il faut entre nous parler en conscience,
Notre sexe en sait plus là-dessus que le sien.

NISE.

Quelque raison que j'aie, et quoi que je vous dise,
Vous renversez d'un mot tout mon raisonnement,
Tant vous débitez finement
Votre méchante marchandise.
Encore un mot ou deux, et je ne dis plus rien;
Aussi bien avec vous fait-on mieux de se taire.
Sait-on ce qu'ici-bas Momus est venu faire?

THÉONE.

On ne me l'a point dit, mais je m'en doute bien.

NISE.

Et que présumez-vous qui l'y fasse descendre?
On est mieux au ciel qu'en ces lieux.

THÉONE.

Peut-être est-ce l'Amour qui l'oblige à s'y rendre;
Et c'est où l'on se plaît qu'on est toujours le mieux.

NISE.

Quoi! vous croiriez Momus capable de tendresse?
Je voudrais que cela fût;
Et pour comble d'allégresse
Que votre beauté lui plût.
Lui rieur, et vous rieuse,
Les chagrins de l'hymen vous seraient inconnus;
Et si votre lignée un jour était nombreuse,
Vous peupleriez la terre et le ciel de Momus.

THÉONE.

Il arrive souvent des choses moins possibles;
Et, si j'ose parler du peu que j'ai d'attraits,
Je sais bien qu'ils ne sont pas faits
Pour rendre Jupiter ou Neptune sensibles.
Si je m'entêtais là-dessus,
Je demeure d'accord que je serais trompée:
Mais pour les Dieux, tels que Momus,
Qui n'ont que la cape et l'épée,
Dusses-tu nommer cela
Orgueil, faiblesse, folie,
Je crois être assez jolie
Pour prétendre jusques-là.
De l'humeur dont il est, si nous vivions ensemble.
Nous serions l'un et l'autre ennemis de l'ennui.

NISE.

Vous pouvez, si bon vous semble,
En raisonner avec lui.
Je l'aperçois.

SCÈNE II

MOMUS, THÉONE, NISE.

MOMUS.

Bonjour, ma charmante cousine;
Je crois pouvoir ainsi vous nommer en ce lieu:
Votre père Protée étant un demi-dieu,

Vous êtes à moitié divine:
Et je ne suis pas assez fier,
Quoique je sois dieu tout entier,
Pour ne pas cousiner ceux de votre origine.

THÉONE.

Je n'ai garde d'abuser
De l'honneur que vous me faites:
Je sais trop le respect que me doit imposer
La présence d'un dieu galant comme vous l'êtes.

MOMUS.

Pour galant, cousine, non,
Ce n'est pas ce dont je me pique;
Mais pour censeur et critique
Je le crois être assez bon;
Au moins assez souvent est-ce à quoi je m'applique.
L'homme est un animal dont l'imposteur aspect
En trompant son voisin fait semblant qu'il l'honore.
Par l'homme j'entends *hic et hæc*;
Et la femme est bien pis encore.
J'ai querellé cent fois, comme chacun le sait,
Notre vieux Jupiter, tout grand dieu qu'il puisse
De ce qu'il ne leur a pas fait [être,
Ici devant une fenêtre
Par où l'on pût voir et connaître
Ce qu'on a là-dedans de difforme et de laid:
Mais le bonhomme, quoique maître,
Garde là-dessus le *tacet*,
Et de l'intérieur ne laisse rien paraître,
Tant il croit son chef-d'œuvre un ouvrage imparfait!

THÉONE.

Les Dieux ne font point de fautes;
Ils sont exempts de défauts.

MOMUS.

Les sottises les plus hautes
Viennent des lieux les plus hauts.
Mais laissons là cette corde,
Et chantons plus bas d'un ton.
Aidez-moi, je vous prie, à mettre la concorde
Entre Épaphus et Phaéton.
Leurs pères prétendus m'ont fait ici descendre
Pour les faire marcher droit;
Mais je ne sais point d'endroit
Par où je les puisse prendre:
Si vous en savez un, ma cousine, il faudrait
Me faire le plaisir de vouloir me l'apprendre.

THÉONE.

Pour réunir leurs cœurs je n'ai rien oublié ;
Mais plus on y travaille, et plus on les divise :
J'ai parlé, querellé, menacé, supplié,
Et j'ai toujours perdu la peine que j'ai prise.
C'est pour toujours qu'ils ont rompu ;
Il n'est point de raison qui jamais les rassemble.

MOMUS.

J'ai fait tout ce que j'ai pu
Pour les faire boire ensemble. [dieux.
Quoiqu'ils soient en détrempe issus du sang des
Comme les jeunes gens d'une haute naissance
Sont souvent impécunieux,
Sauf à la répéter, j'en faisais la dépense.
Mais Epaphus sur Phaéton
Prétendait de plein droit avoir la préférence ;
Et, mettant Jupiter au-dessus d'Apollon,
Voulait entre leurs fils la même différence.
Phaéton, au contraire, en termes fort exprès
Disait que Jupiter, à cause de son âge,
Était *primus inter pares ;*
Et n'avait, comme aîné, sur les dieux ses cadets,
Hors le vol du chapon, aucun autre avantage ;
Que le Soleil par ses vertus
Rendait seul la terre féconde,
Et faisait plus de bien au monde
Que le foudre enrouillé du père d'Épaphus.
Là-dessus l'Antipathie
Qui ne peut souffrir la Paix,
S'étant mal-à-propos mise de la partie,
Ils se sont séparés plus brouillés que jamais.
Et pour moi, qui de l'Olympe
Pour les rapatrier m'étais ici rendu,
Il faudra que j'y regrimpe
Comme j'en suis descendu ;
A moins que Phaéton qui pour vous est de braise,
Et qui pour vos appas file un amour constant...
(Sa raison, par parenthèse,
Ne me paraît point mauvaise,
Et j'en ferais bien autant.)
A moins, dis-je, que l'empire
Que vous avez sur lui n'offre quelque moyen...

THÉONE.

Je vous ai déjà dit que je n'y pouvais rien :

Et, si vous vous plaisez à l'entendre redire,
Épaphus qui paraît le confirmera bien.

SCÈNE III

ÉPAPHUS, THÉONE, MOMUS, NISE.

ÉPAPHUS.

Ah! Théone, ah! Momus, prenez part à ma peine;
Je suis au désespoir, et c'est avec raison.
Le roi, tout roi qu'il est, moins puissant que la reine,
Pour époux de sa fille a choisi Phaéton.

THÉONE.

Phaéton, dites-vous ?

ÉPAPHUS.

Phaéton.

MOMUS.

Il se moque.
Il cherche à vous sonder en vous parlant ainsi.

ÉPAPHUS.

Non, non, mon désespoir n'use point d'équivoque,
Jamais la vérité n'a mieux paru qu'ici.

MOMUS.

Puisque Phaéton vous troque,
Je le troquerais aussi.
Epaphus est vacant, et vous êtes vacante ;
Vous valez bien, vous deux, les deux autres au moins;
Et ce serait leur faire une pièce piquante
Que de vous joindre ensemble avant qu'ils fussent joints.
Si vous voulez mêler l'agréable à l'utile,
Je vous donne un avis à ne point négliger ;
Il vous offre un moyen aussi prompt que facile,
De vous faire bien aise et de vous bien venger.

ÉPAPHUS.

Eh de qui voulez-vous, hélas ! que je me venge ?
Le cœur de la princesse est-il double ou léger ?
On la contraint à changer ;
Ce n'est point elle qui change.
Je crois l'aimer assez pour l'aimer sans espoir :
Et Théone à mes yeux serait cent fois plus belle,
Qu'avec tous les appas qu'elle pourrait avoir
Je ne pourrais l'aimer comme elle.

THÉONE.

Eh ! là, là, seigneur Epaphus,
Ne vous défendez pas si crûment que vous faites :

Les filles comme moi ne sont pas au refus
D'un fils de Jupiter qui l'est comme vous l'êtes.
Si jadis je me prévalais
De voir Phaéton ma conquête,
Souvent mal-à-propos une fille s'entête ;
Et j'ignorais d'abord tout ce que je valais.
Maintenant que j'en suis instruite,
Et que, pour ainsi dire, on le sait en tous lieux,
Le pis que j'aie à craindre est de me voir réduite
A l'honneur de choisir entre vingt demi-dieux.
Songez donc, je vous prie, à ne vous plus défendre
De vouloir être mon époux :
Le moins que je puisse prétendre,
A ne point nous flatter, c'est Phaéton ou vous.
Vous avez trop d'esprit pour ne me pas entendre !
Adieu.

SCÈNE IV

MOMUS, ÉPAPHUS.

MOMUS.

Vous le voyez, elle sort en courroux.

ÉPAPHUS.

Et quel sujet en a-t-elle ?
Qu'ai-je dit pour l'offenser ?

MOMUS.

Une petite bagatelle,
Qui ne vaut pas la peine d'y penser.
Que peut-elle essuyer de plus désagréable
Que d'entendre à brûle-pourpoint
Dire que vous ne l'aimez point ?
C'est un tacite aveu qu'elle n'est point aimable :
Et vous n'êtes pas excusable
D'avoir été fat à ce point.

ÉPAPHUS.

Frappé du coup mortel, dont j'ai l'âme accablée,
Une juste douleur rend mes sens interdits :
Et ma raison est si troublée,
Que je ne sais ce que je dis.
Eh ! pour qui désormais prétend-on que je vive ?
J'aimais, j'étais aimé, c'est un destin si doux...

MOMUS.

Phaéton, qui vous en prive,
Est plus à plaindre que vous.

Le destin le plus doux est de vivre sans maître:
Et de tous ceux que vous voyez,
Je crois que les mieux mariés
Seraient ravis de ne pas l'être.

ÉPAPHUS.

Dans un moment mon superbe rival,
Dont le destin semble être le complice,
Va conduire à l'autel, ou plutôt au supplice...
Ah ! de tous les tourments il n'en est point d'égal.
Vous, par qui les tyrans ont été mis en poudre,
Maître absolu de tous les Dieux,
Souffrirez-vous qu'un rival odieux
Impunément méprise votre foudre ?
Appuyez mon juste courroux :
Et, si de vos bontés, je ne suis pas indigne,
Montrez au moins par quelque signe
Que mes plaintes vont jusqu'à vous.
(Il tonne et fait quantité d'éclairs.)

MOMUS.

Malpeste, quel tintamarre !
Le bonhomme en campagne a mis tous les éclairs.
De pareille harmonie il est bon qu'on se gare.
Nous ferons bien d'être clos et couverts.
Soit qu'il soit maladroit, ou soit qu'il soit bizarre,
Sa foudre quelquefois tombe tout de travers.

SCÈNE V

PHAÉTON, MOMUS, ÉPAPHUS.

PHAÉTON.

Je vous cherche, Momus, pour vous dire ma joie.
Je vais de la princesse être l'heureux époux.
Puisque Apollon mon père en ce lieu vous envoie,
Le plaisir que je goûte est commun entre nous.

MOMUS.

Je suis un dieu d'honneur, quoique de bas étage.
Je ne prévarique jamais.
Jupiter de mon voyage
A fait la moitié des frais;
Et les vœux de son fils n'étant pas satisfaits,
Ainsi qu'à vos plaisirs je prends part à sa rage.

ÉPAPHUS.

De semblables plaisirs me rendent peu jaloux.[che.
J'aime un cœur qui se donne, et non pas qu'on arra-

PHAÉTON.

D'un cœur que vous teniez avoir rompu l'attache,
C'est pour moi, ce me semble, un plaisir assez doux.

ÉPAPHUS.

Croyez-vous qu'à ma flamme injustement ravie,
La beauté que par force on oblige à changer
Ne trouvera point dans la vie
D'occasion de se venger?

MOMUS.

Bon ! une femme en manque-t-elle?
Pour peu contre un mari qu'elle soit en courroux,
Il ne faut qu'être douce et belle,
Mille gens prennent sa querelle,
Et la vengent de son époux.

PHAÉTON.

Loin qu'un soupçon si bas me chagrine ou m'irrite,
Je le méprise assez pour n'y répondre rien:
Il sait ce que doit craindre un homme sans mérite,
Et juge de mon sort comme il ferait du sien.

ÉPAPHUS.

Si le mérite seul décidait de la chose,
Je doute qu'entre nous on voulût hésiter:
Et je ne sais pourquoi le fils de Climène ose
Se méconnaître assez pour me rien disputer.

PHAÉTON.

Je sais bien moins encor quelle vaine chimère
Vous fait prendre avec moi ces manières d'agir;
Vous, fils d'Io, vous dont la mère
Savait moins parler que mugir.

ÉPAPHUS.

Savez-vous qui je suis?

PHAÉTON.

Oui, je sais qui vous êtes.

ÉPAPHUS.

Cédez-moi donc en tout.

PHAÉTON.

Je ne vous cède en rien.

ÉPAPHUS.

Vous me faites pitié!

PHAÉTON.

Moins que vous ne m'en faites.

ÉPAPHUS.

Jupiter est mon père.

PHAÉTON.

Apollon est le mien.

ÉPAPHUS.

Apollon ! c'est donc par magie.
Celui qui le premier a répandu ce bruit,
De votre généalogie
Était sans doute mal instruit.

PHAÉTON.

Téméraire! rendez grâce
A la présence d'un dieu.
Vous me ferez ailleurs raison de cette audace.

ÉPAPHUS.

Je vous laisse le choix et du temps et du lieu.
Pour venger son honneur on doit tout entreprendre:
Et, s'il est vrai que Phaéton
Soit fils du vainqueur de Python,
Il aura soin de me l'apprendre.
Adieu.

SCÈNE VI

MOMUS, PHAÉTON.

MOMUS.

Puis-je savoir où vous courez si fort?

PHAÉTON.

Où me transporte ma colère;
Je vais voir la reine ma mère
Pour être pleinement éclairci de mon sort.
C'est d'elle que je sais qu'Apollon est mon père,
Il faut, par un aveu sincère,
Qu'elle confirme ce rapport.

(Il sort avec précipitation.)

MOMUS.

Peste du fou qui s'imagine
Qu'on parle là-dessus avec sincérité!
Allons vite après lui, de peur qu'il ne s'obstine
A faire la sottise où je le vois porté.
Que diable d'une mère ose-t-il là prétendre?
Si toutes celles de ce temps
Disaient de qui sont leurs enfants,
Ce serait un beau compte à rendre!

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

PHAÉTON, MOMUS.

PHAÉTON.

on, Momus, vos discours ne sont point de saison;
: prétends me venger de ce mortel outrage.

MOMUS.

Il a tort. Vous avez raison.
ue diable voulez-vous, qu'on dise davantage !
uoiqu'on sache là-haut aussi bien qu'ici-bas,
ıe vous êtes le fils du Dieu de la lumière,
vous ai déjà dit que je ne voudrais pas
Approfondir cette matière.

PHAÉTON.

on, vous dis-je; il est beau que j'en fasse du bruit.
Ma naissance est-elle incertaine ?
L'univers n'est-il pas instruit
ce que le Soleil a senti pour Climène ?

MOMUS.

Oui, sans doute tout l'univers
su que le Soleil a soupiré pour elle :
ıis qui sait si toujours elle lui fut fidèle,
si rien de sa part n'est allé de travers !
ous m'allez alléguer qu'il serait difficile
ı'elle eût pour un mortel voulu quitter un dieu;
Si cette raison a lieu,
C'est une fois entre mille.
faut avec les Dieux être toujours guindé :
ı prenant de l'amour, concevoir de la crainte:
un respect importun avoir l'esprit bridé ;
la tendresse est faible où règne la contrainte,
est mille plaisirs que je ne nomme pas,
ıoiqu'ils soient les plus grands de tous ceux qu'on [renomme,
Où plus on fait voir qu'on est homme,
Plus on y fait trouver d'appas.
urcombien de mortels, savants en l'art de plaire
s maîtresses des Dieux leur font-elles faux-bond!
n connais quelques-uns bâtis d'une manière

A ne dire jamais non ;
Et madame votre mère
A toujours eu le goût bon.

PHAÉTON.

Et que prétendez-vous par là me faire entendre!

MOMUS.

Rien. Je veux seulement, par manière d'acquit,
Tâcher de vous faire comprendre
Qu'il n'est pas toujours sûr qu'on ait l'heur de des
Du père que la mère dit. [cendr

PHAÉTON.

Je sais que de Momus la langue médisante,
En quelque rang qu'on soit, pousse chacun à bout
Mais eût-elle à médire une plus forte pente,
Elle n'a rien qui m'épouvante ;
Le Soleil est mon père, et le Soleil voit tout,
Ma mère de tout temps fut sensible à la gloire:
Mais quand elle l'eût moins été,
Elle n'en pouvait faire accroire
Au dieu qui donne la clarté.

MOMUS.

Que je plains vos raisons, si c'est là la meilleure
Quelque précaution qu'on prenne en cas pareil,
L'amour plus fin que le Soleil
Fait bien du chemin dans une heure.
Il trompe le plus simple et le plus défiant :
Et quelque opinion que puisse être la vôtre,
Le dieu le plus clairvoyant
N'y voit pas plus clair qu'un autre.
Croyez-moi, seigneur Phaéton,
C'est en dieu de bon sens qu'avec vous je m'explique
Ne prenez point un si haut ton
En chose problématique.
Vous pouvez me répondre et vous aurez raison,
Qu'il vous importe peu qui vous ait donné l'être
Que le Soleil soit votre père ou non,
Il vous suffit qu'il s'imagine l'être :
Aussi bien, entre nous, à parler tout de bon,
Lorsqu'on dit qu'un enfant nous doit son origine
A moins qu'on ne se l'imagine,
Quelle certitude en a-t-on ?
N'allez point de la reine agiter la cervelle ;
Je vous crois bonnement fils du Dieu lumineux :
Mais supposé le cas douteux,

Votre mère le dira-t-elle ?
Ne vous exposez point à la confusion...

PHAÉTON.

Momus, la plaisanterie
Est un peu délicate en cette occasion :
Finissons là je vous prie.
Je vois venir la reine il suffit de moi seul
Pour développer ce mystère.
Je veux savoir quel est mon père ;
Et s'il est besoin, qui était mon aïeul.

SCÈNE II

CLIMÈNE, PHAÉTON, MOMUS, GARDES.

CLIMÈNE.

Quoi ! mon fils, lorsque tout conspire
A rendre vos jours fortunés.
Votre chagrin... D'où vient que Momus se retire ?
Vous ne répondez rien et vous me surprenez.

MOMUS.

Le seigneur Phaéton, votre fils à bon titre,
(Et qui du blond Phébus ne l'est, je crois pas moins)
Veut vous entretenir sur un certain chapitre
Où les gens de bon sens souffrent peu de témoins.

SCÈNE III

CLIMÈNE, PHAÉTON, GARDES.

CLIMÈNE.

Hé bien, cher Phaéton, qu'avez-vous à m'apprendre
N'êtes-vous pas content de moi !
J'ai si bien ménagé mon crédit sur le roi,
Qu'au mépris d'Epaphus il vous a fait son gendre.
J'ai cru vous rendre heureux et vous ne l'êtes pas.
Vous perdez à regret Théone :
Mais, Phaéton, l'appas du trône
Doit vous rendre insensible à tous autres appas.
Protée interrogé, l'infaillible Protée,
Promet tout l'univers à votre heureux destin ;
Et la gloire aujourd'hui qui vous est présentée
A ce qu'il a prédit vous ouvre le chemin.
Méritez qu'à mes vœux votre bonheur réponde.
Du dieu qui fait le jour soyez le digne fils.

L'Hymen qui vous élève au trône de Memphis
Va conduire vos pas à l'empire du monde.
Quel plaisir au Soleil, qui dans tous les climats
Avec égalité dispense sa lumière,
De vous la donner tout entière
Et d'éclairer partout vos paisibles États ?
Astre qui toujours nous regarde,
Toi, dont les rayons éclatants...

PHAÉTON.

Madame, dites à vos gardes
De vous laisser pour quelque temps.

CLIMÈNE.

Retirez-vous plus loin. Et surtout que personne
Ne vienne nous troubler ici.
Plus je rêve, moins je soupçonne
Ce qui peut vous contraindre à soupirer ainsi.
Ne me déguisez point les secrets de votre âme,
Mon amour à la fin en serait offensé ;
Expliquez-vous, parlez.

PHAÉTON.

Madame,
Je ne le cèle point je suis embarrassé.
Vous cherchez à savoir d'où vient que je soupire?
Plût au ciel que vous le sussiez !
Ou tout au moins que vous pussiez
Deviner ce que je veux dire.

CLIMÈNE.

Hé bien, gardez votre secret,
C'est trop perdre de temps à le vouloir apprendre :
Je vous fais trop de grâce, et j'en ai du regret ;
Je ne devais pas tant descendre.

PHAÉTON.

Eh, madame! au nom du Soleil,
Que vous dites être mon père...

CLIMÈNE.

Que je dis! O ciel! quelle mère
Reçut jamais d'un fils un traitement pareil?
Qu'osez-vous penser, fils indigne !
Allez, retirez-vous; songez à m'éviter.

PHAÉTON.

C'est à votre vertu faire un outrage insigne ;
Et vous avez raison de vous en irriter :
Je vous respecte trop pour en être capable.
Le sang que j'ai reçu du Soleil et de vous
Dans mon cœur agité bouillonne de courroux

Contre l'indigne objet qui seul en est coupable.
L'insolent Épaphus, sur un ton méprisant,
A tantôt avec énergie
Fait le fade et mauvais plaisant
Touchant ma généalogie :
Et pour surcroît d'affront, Momus était présent.
Je sais quelle douleur cet outrage vous coûte,
Et pour vous en venger quel effort vous est dû :
Bientôt le sang dont il doute
Vous aura satisfaite, ou sera répandu.

CLIMÈNE.

Quoi ! mon fils, se peut-il ?...

PHAÉTON.

Oui, madame, l'Envie,
Pour donner une atteinte à mon être divin,
Sur la beauté de votre vie
Ose répandre son venin.
J'ai ma gloire à venger et celle de ma mère :
Pour m'y fortement animer,
Il suffit de me confirmer
Que le dieu du jour est mon père.

CLIMÈNE.

Oui, mon fils, le Soleil t'a formé de son sang :
Et qui te soutient le contraire
Est un jaloux, un téméraire,
Qu'offusque ton mérite, et qu'alarme ton rang.
Je le prends à témoin, je l'atteste et le jure,
Ce dieu qui m'honora d'un si parfait amour,
Que ma flamme fut aussi pure
Que la clarté qui fait le jour.
Si ce n'est du Soleil que tu tiens la naissance,
Je le conjure ici du cœur et de la voix,
Que pour en tirer la vengeance
Il m'éclaire aujourd'hui pour la dernière fois.

PHAÉTON.

Vous apercevez-vous que j'hésite à vous croire ?
Epargnez des serments dont je n'ai pas besoin.

CLIMÈNE

Je dois ces serments à ma gloire,
Et je veux même aller plus loin.
Pour confondre l'Envie et sa noirceur extrême,
Qui de mon innocence inspire du soupçon,
Il faut que le Soleil lui-même
Dise s'il est ton père ou non.
Le palais de la lumière,

S'il est tel qu'on le dit, ne te déplaira pas:
Et Momus, à ma prière,
Ne refusera point d'y conduire tes pas.
Va de la Médisance interrompre la course:
Rends un calme profond à ton cœur agité;
Et, pour trouver la vérité,
Cherche-la jusque dans sa source.
Le discours que je tiens rend tes sens tout émus:
Qu'appréhendes-tu?

PHAÉTON.

J'appréhende
De ne pas obtenir une faveur si grande.
Madame, au nom des Dieux, priez-en bien Momus,
Que me sert d'être fils de l'astre qu'on révère,
Du dieu qui fait les jours et qui règle les ans,
Si je ne suis vu de mon père
Que comme il voit les autres gens?
Parlez, pressez; enfin obtenez-moi la grâce
Que vous me faites espérer:
Si je puis un moment voir l'auteur de ma race,
Je n'ai plus rien à désirer.
Mon âme impatiente y marche, y court, y vole.

CLIMÈNE.

Oui, mon fils, tu verras qui t'a donné le jour:
Je te promets l'entrée en son sacré séjour;
Et je vais travailler à te tenir parole.

SCÈNE IV

PHAÉTON.

Quel plaisir au mien est égal!
J'ai peine à contenir tout l'excès de ma joie,
Puis-je confondre mon rival
Par une plus illustre voie?
Lâche, qui de ma mère as attaqué la foi,
Mon sang n'est point douteux; je vais trouver mon [père:
Et, s'il t'en fallait autant faire,
Peut-être serais-tu plus empêché que moi.
Je vois Théone. O ciel! que n'en dois-je point crain- [dre?
Quel courroux son amour va-t-il faire éclater?

SCÈNE V

THÉONE, PHAÉTON.

THÉONE.

Peut-être croyez-vous que je vienne me plaindre;

Et je viens vous féliciter,
De maîtresse au besoin vous feriez un négoce,
Et de tout ce qu'il veut votre amour vient à bout.
Je ne prétends point perdre tout :
Puisque vous me changez, je me prie à la noce.

PHAÉTON.

J'ai toujours pour Théone un amour effectif,
Elle a tous mes désirs et toute ma tendresse...

THÉONE.

Trompez-moi, je vous prie, avec plus d'allégresse;
Je n'aime point le ton plaintif.
Un cœur qui ne sent rien qui ne soit légitime
Toujours chante et toujours rit :
Et celui qui paraît contrit
Est toujours infecté de quelque petit crime.
Le chagrin, à votre âge, est un poison mortel :
Quelque juste qu'il soit, rendez-vous-en le maître;
Et, si vous êtes criminel,
Tâchez à ne le point paraître.
Rompre les plus beaux nœuds, et les plus engageants,
N'est pas une action trop basse :
Aujourd'hui l'inconstance passe
Pour une peccadille entre d'honnêtes gens.

PHAÉTON.

Je vais faire un aveu dont vous serez surprise.
Je vous quitte, Théone, et vous aime toujours :
Mais le trône tient à Céphise,
Et c'est au trône que je cours.
Votre père lui-même a prédit que le monde
Devait un jour être à mes pieds :
A ce que veut le sort il faut que je réponde,
Et que tous mes plaisirs lui soient sacrifiés.
Peut-être un temps viendra, pour mon bonheur ex-[trême,
Que le ciel à mes vœux se montrera plus doux;
Et que, maître du monde, et maître de moi-même,
Je serai plus digne de vous.
Mon ardeur toujours aussi forte
Se ferait une douce loi...

THÉONE.

J'entends. Vous songerez à moi
Quand votre femme sera morte.
Je rends très humble grâce au seigneur Phaéton :
Quelles que soient ses destinées,
Il me ferait un mauvais don

Que de me régaler de ses vieilles années.
Je ne veux point si cher acheter la grandeur
Dont le flatteur espoir vous rend l'âme ravie :
J'aime mieux un peu moins d'honneur
Et plus d'agrément dans la vie.
L'heureuse tranquillité
De deux cœurs faits l'un pour l'autre,
Est une félicité
Plus parfaite que la vôtre.
Ce n'est pas, grâce au ciel, la disette d'acteurs
Qui me fait parler de la sorte :
Qui voudrait assembler tous mes adorateurs,
On en ferait une cohorte.

PHAÉTON.

Je ne suis que trop convaincu
Que pour peu qu'on vous voie il faut que l'on vous [aime :
C'est pour vous que j'aurais vécu,
Si j'avais vécu pour moi-même.
Mais cet astre qui m'est si cher,
Le Soleil qui m'a donné l'être,
De son lever à son coucher
Ne veut rien éclairer dont je ne sois le maître.
C'est au prix d'un bonheur qui m'eût été bien doux
Que j'achète une gloire insigne :
Mais faut-il que du ciel j'attire le courroux,
Et que fils du Soleil je m'en déclare indigne?
Voulez-vous qu'à l'honneur préférant le repos,
Contre un arrêt du sort mon âme se mutine ?
Et que de naissance divine
J'évite le sentier que doit suivre un héros?
Quelle place odieuse aurais-je dans l'histoire
Si je sacrifiais mon devoir à mes feux ?

THÉONE.

Vous prenez un chemin pour aller à la gloire
Qui me semble un peu raboteux.
Je ne vois que vous seul, à vous rendre justice,
Prendre un sentier si peu battu ;
Et vouloir aller par le vice
Où d'autres vont par la vertu.
Un héros n'a jamais, ou doit n'avoir, je pense,
Que d'héroïques passions ;
Et vous mettez votre inconstance
Entre vos belles actions !
Si vous y parvenez, soit dit sans vous déplaire,
Par une route si contraire,

Bien des gens en seront surpris ;
ussi m'avoûrez-vous, si vous êtes sincère,
Qu'on aurait de la peine à faire
Un héros à plus juste prix.

PHAÉTON.

quelque impatience où ce mépris m'expose,
ien ne m'échappera qui vous puisse irriter :
oi-même je songeais à vous représenter
i'en perdant Phaéton vous perdez peu de chose.
vous aurais fait voir que mes vœux inconstants
'arrachaient de vos fers qu'un amant sans mérite.
Mais, grâce à ce que j'entends,
Vous en êtes assez instruite.
es égards qu'autrefois vous avez eus pour moi
M'avaient rendu l'âme assez vaine
Pour craindre que le choix du roi
Ne vous causât un peu de peine :
is sans doute Épaphus a déjà pris le soin...

THÉONE.

Laissons Épaphus, de grâce ;
our me venger de vous je n'en ai pas besoin.
dieu. Je vois Momus, et lui cède la place.
Pour faire voir qu'en vous perdant
u succès de vos vœux je ne mets point d'obstacle,
vous dis, par pitié, qu'un homme bien prudent
e fait guère de fonds sur la foi d'un oracle.
e plus intelligible est plein d'obscurité :
isqu'à l'événement on ne peut le comprendre ;
t sur un tel espoir on se croit haut monté,
Que l'on est bien près de descendre.
ous ne méritez pas ces avis obligeants.
ais n'importe.

SCÈNE VI

MOMUS, THÉONE, PHAÉTON.

MOMUS.

Je sors, si je vous inquiète.
ne puis me résoudre à séparer des gens
Dont l'union est si parfaite.

THÉONE.

ous ne pouviez choisir un plus heureux moment.
J'ai dit ce que j'avais à dire.
Et Phaéton patiemment
Souffrira que je me retire.

SCÈNE VII

MOMUS, PHAÉTON.

MOMUS.

La reine vient de me prier,
D'une si pressante manière,
De vous faire charrier
Au palais de la lumière ;
En des termes si soumis
Elle m'a conjuré de m'y vouloir soumettre,
Que j'ai sottement promis
Plus qu'il ne fallait promettre.
Cela m'arrive souvent,
Et je n'en suis pas plus sage.
Or çà, puisque dans l'air nous alions en voyage,
Il est bon auparavant
Que je sache de vous si vous avez l'usage
D'aller à cheval sur du vent ?

PHAÉTON.

Sur du vent ? Quelle monture
Me faites-vous prendre là ?

MOMUS.

Je n'en sais point de plus sûre.
Vous même choisissez-la.

PHAÉTON.

Si vous êtes sensible au beau feu qui m'embrase,
A l'ardeur qui m'anime à monter jusqu'aux cieux,
Tâchez à m'obtenir Pégase ;
Je m'en accommoderai mieux.

MOMUS.

Quelle demande vous faites !
Eh, ne savez-vous pas bien
Qu'il ne vaut presque plus rien.
Tant il est fatigué par de méchants poète
Outre qu'on n'a pas le soin
De le fournir de litière,
Il passe quelquefois une semaine entière
Sans avoir à manger une botte de foin.
Si vous voulez aller vite,
Il n'est point dans les airs de meilleur postillon
Que le fougueux Aquilon ;
En quelque endroit qu'on aille on est bientôt au gîte.
Quand de son souffle bruyant
Il va rendre visite aux humides campagnes,

Quelquefois en se jouant
Il élève leurs flots plus haut que des montagnes :
Et quant sa fougue le prend,
Et qu'aux bois innocents il déclare la guerre,
Le chêne le plus vieux, le plus gros, le plus grand,
Dans un moment est par terre.
Souvent jusques aux enfers,
Par des routes souterraines,
Il semble des damnés vouloir rompre les fers,
Et contraindre Pluton à suspendre leurs peines.
Pour peu qu'il s'abandonne à sa malignité,
Il détruit en un jour tout l'espoir d'une année!
Et voilà la haquenée
Sur quoi vous serez monté.

PHAÉTON.

Vous en faites une peinture
Qui pourrait effrayer un autre homme que moi :
Mais il n'est rien dans la nature
Dont le fils du Soleil conçoive de l'effroi.
Je crains moins le péril que je n'aime la gloire ;
Je ne saurais mourir pour un plus beau sujet.

MOMUS.

Vous avez raison : ce projet
Fera vivre votre mémoire.
Dans une heure Aquilon doit se rendre ici-bas
Pour conduire cette manœuvre.
L'audace ne me déplaît pas
Quand on la sait bien mettre en œuvre.
Adieu. La reine vous attend :
Et d'ailleurs Épaphus vient ici par mon ordre.

SCÈNE VIII

ÉPAPHUS, MOMUS, PHAÉTON.

(*Épaphus et Phaéton, chacun la main sur la garde de l'épée se regardant fièrement.*)

MOMUS.

Moi présent, s'il vous plaît, ne vous morguez point [tant :
On dirait deux mâtins qui cherchent à se mordre.
Si je prends mon air divin,
Malheur pour l'un et pour l'autre.
(*à Phaéton.*)
Vous, passez votre chemin :

(*à Épaphus.*)
Et vous, achevez le vôtre.

PHAÉTON.

Mon courroux est comme un torrent
Qui s'enfle et se grossit quand il trouve une digue.

ÉPAPHUS.

Si la tentation vous prend,
Vous pourrez me trouver sans beaucoup de fatigue.
(*Phaéton sort.*)

SCÈNE IX

MOMUS, ÉPAPHUS.

MOMUS.

Je vous ai fait chercher l'âme pleine de fiel
De votre farouche incartade,
Pour vous dire que jusqu'au ciel
Je vais faire une promenade.
Jupiter, qui tantôt m'a fait descendre ici
Pour savoir si son fils y fait quelque sottise,
Du succès de mes soins espère être éclairci :
Que voulez-vous que je lui dise ?

ÉPAPHUS.

Vous ?

MOMUS.

Oui.

ÉPAPHUS.

Vous lui direz, sans déguiser rien,
Ce que vous en savez de certaine science.
Si je ne suis trompé, vous me connaissez bien :
Et je crois que les Dieux ont de la conscience.

MOMUS.

Vous leur faites bien de l'honneur :
Et les Dieux vous sont redevables.
Puisqu'ils ont l'extrême bonheur
D'être crus par vous équitables,
Dites-moi de quel autre nom
Que de celui d'impertinence,
Je pourrai baptiser tout ce qu'en ma présence
Vous avez dit à Phaéton ?

ÉPAPHUS.

Qu'ai-je dit qui ne fût à dire ?
C'est bien à Phaéton à prendre un si grand air !
Lui, fils du Soleil ! je l'admire.

MOMUS.

Il vous admire aussi, vous, fils de Jupiter !

ÉPHAPHUS.

Ma naissance est justifiée :
Il suffit sur ce point d'avoir les yeux ouverts ;
Et ma mère déifiée
Remplit de son nom l'univers.

MOMUS.

Il est vrai : j'eus une chandelle
A sa déification ;
Et c'est là ce que l'on appelle
Couvrir d'un beau vernis sa réputation.
Mais pendant si longtemps que transformée en [vache
Elle fut vagabonde, et vit tant de climats,
Quelque taureau peut-être échappé de l'attache
Eut de l'amour pour ses appas :
De pareils animaux souvent ne les ont guères ;
Et si de quelqu'un d'eux votre mère a fait choix,
La plupart des veaux que je vois
Sont peut-être messieurs vos frères.
Quoi qu'il en soit, vous avez tort :
Par bonté cependant je veux bien me soumettre,
Si vous voulez écrire, à porter votre lettre ;
Vous aurez le plaisir d'en épargner le port,
Je connais Jupiter, un compliment modeste,
S'il ne lui coûte rien, ne lui déplaira pas.
Soyez court, et mettez au bas.
Que le porteur dira le reste.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

MOMUS, PHAÉTON.

MOMUS.

Hé bien ! comment vous trouvez-vous
De votre fougueuse monture ?
N'est-il pas vrai que son allure
A je ne sais quoi d'assez doux ?
Je ne fis jamais mieux que de vous mettre en croupe
Sur l'impétueux Aquilon :
On a toujours le vent en poupe

Avec un pareil postillon:
Il vous aura fait peur, je n'en fais point de doute
Mais quand on n'a rien d'écorché,
C'est dans une si longue route
En être quitte à bon marché.

PHAÉTON.

Dites-moi, je vous prie, en quel pays nous sommes
Car je ne puis penser que nous soyons aux cieux:
A peine quittons-nous la demeure des hommes :
Arrive-t-on sitôt dans le séjour des Dieux ?

MOMUS.

Ne vous le dis-je pas ! Quand Aquilon s'en mêle,
On perce promptement les espaces de l'air :
Qu'il neige, qu'il pleuve, qu'il grêle,
Il va toujours son train, vite comme un éclair.
D'ailleurs, vous jugez bien que l'on vous a fait [prendre
Le chemin le plus court pour trouver le Soleil ;
Pour l'attraper au gîte il fallait vous y rendre
Quelque temps avant son réveil.
S'il eût été sur l'hémisphère,
On aurait eu beau l'appeler ;
Quelque effort que l'on eût pu faire,
Ses chevaux sont rétifs quand il faut reculer.
Grâce au ciel (et de plus grâce à notre vitesse,
Car il est bon d'y mettre tout),
On ne peut arriver avec plus de justesse ;
Le Soleil sûrement sera bientôt debout.
Déjà le crépuscule à mes yeux se découvre ;
Et dans peu l'horizon paraîtra tout riant.
Mais chut. Du côté d'Orient
Je vois une porte qui s'ouvre ;
C'est la première Heure du jour
Qui de la naissante lumière
Fait insensiblement entrevoir le retour.

SCÈNE II

LA PREMIÈRE HEURE, MOMUS, PHAÉTON.

MOMUS.

Bonjour, belle heure matinière.
A vous voir si bien mise on a lieu de juger
Qu'un petit grain d'amour vous rend l'âme agitée.
Une Heure si bien faite et si bien ajustée

Ressemble extrêmement à l'Heure du Berger.

LA PREMIÈRE HEURE.

Ah! c'est Momus! je me console.
D'éprouver un destin à tant d'autres commun :
Il ne dit pas une parole
Qui ne soit employée à censurer quelqu'un.

MOMUS.

Il est vrai que partout j'en trouve des matières.
Mais j'ai beau censurer souvent,
Autant en emporte le vent:
Quelque raison que j'aie, on n'en profite guères.
Qui vous tâterait bien le pouls,
Peut-être de défauts n'êtes-vous pas exempte :
Mais une affaire plus pressante
Me contraint à passer légèrement sur vous.
Le seigneur Phaéton que j'amène à son père...

LA PREMIÈRE HEURE.

Quoi! Momus, c'est là Phaéton!
Ce fils si chéri d'Apollon!

MOMUS.

Oui, c'est lui-même. Au moins à ce que dit sa mère.

PHAÉTON.

Pour me faire connaître tel,
Je viens voir le Soleil jusques dans sa demeure.
Introduisez un fils au séjour paternel. [Heure.
Vous serez ma plus chère et ma plus aimable
De peur de le manquer je préviens son réveil ;
Daignez favoriser une si belle audace.

MOMUS.

Voyez donc vite, de grâce,
S'il fait jour chez le Soleil.

LA PREMIÈRE HEURE.

C'est ici qu'en sortant il a soin de se rendre.
Je n'ose aller plus loin sans savoir son désir.

MOMUS.

Donnez-nous donc quelque plaisir
Pour nous dédommager du chagrin de l'attendre.
A délasser le fils d'un Dieu
Qui vient de traverser tant de vastes campagnes,
Employez tous vos soins et ceux de vos compagnes;
Médisons de quelqu'un ou je vous dis adieu.

LA PREMIÈRE HEURE.

Mon humeur, par malheur, cadre mal à la vôtre;
Mais j'ai sept ou huit sœurs qui sont bien votre fait;

Et le moins que l'on doive faire
Est d'aller chez les Dieux comme on va chez les rois.
Il n'est pas beau qu'on s'apprivoise...

L'HEURE QU'ON VA AU TEMPLE.

Que votre esprit a d'épaisseur !
Je vous trouve, ma pauvre sœur,
Une Heure extrêmement bourgeoise.
Montrez-moi, je vous prie, à choisir dans un cent,
Aucune dame qui s'en aille
Rendre visite aux Dieux dans un habit décent ;
Cela n'est bon qu'à la canaille :
A de petites gens, propres à fatiguer,
Qui sans un vêtement honnête
Souvent ne pourraient distinguer
Un jour ouvrable d'une fête.
Ça donc, vite mes gants.

UN MOMENT.

Vous plaît-il vos souliers ?

L'HEURE QU'ON VA AU TEMPLE.

Non. J'aime mieux aller en mules.

LA PREMIÈRE HEURE.

En vérité, ma sœur, des airs si familiers
Dégénèrent en ridicules.
Outre que vous faites pitié,
Vous prêtez ou suivez un fort mauvais exemple.

L'HEURE QU'ON VA AU TEMPLE.

Trop bien, trop bien de la moitié,
Ce n'est que pour aller au temple.
Quand je vais autre part je me mets autrement ;
Et partout où je vais je porte mon mérite.
Moment, prenez ma jupe, allons.

MOMUS.

Apparemment,
Elle croit les Dieux bons, ou leur vertu petite.

SCÈNE IV

LA PREMIÈRE HEURE, MOMUS, PHAÉTON.

LA PREMIÈRE HEURE.

Quelle autre Heure voulez-vous voir ?

PHAÉTON.

Celle où le Soleil doit paraître. [être,
Quelque belle à mon gré qu'une autre Heure puisse

Elle charme les yeux sans remplir mon espoir.
Mon bonheur, ma gloire suprême
Est de voir le Soleil, d'embrasser ses genoux.

MOMUS.

Vous jouirez bientôt de ce plaisir extrême,
Je l'aperçois qui vient à nous.
Avant que de parler vous-même,
Laissez-moi lui parler de vous.

SCÈNE V

LE SOLEIL ET SA SUITE, MOMUS, PHAÉTON.

LE SOLEIL.

Quoi! Momus de retour? As-tu fait bon voyage?

MOMUS.

Fort bon: hors que j'ai craint de me rompre le cou.

LE SOLEIL.

As-tu vu Phaéton? Que fait-il? Est-il sage?

MOMUS.

Pas trop: mais Épaphus est encor bien plus fou.
Ce sont deux ennemis irréconciliables,
De qui le jeune sang fume, pétille, bout,
Et tous les Dieux ni tous les diables
Ne pourraient en venir à bout.
Si vous croyez que j'exagère
En vous disant ce que je dis,
Il ne tient qu'à vous, comme père,
De vous en informer à monsieur votre fils.
Le voilà.

LE SOLEIL.

Ciel! que vois-je! Ah! mon cher fils!

PHAÉTON.

Je tremble.
Je veux parler, et je ne puis.
Tant d'éclat, tant de pompe, et tant de gloire ensem-
Me font oublier qui je suis. [ble

LE SOLEIL.

Viens, mon fils; viens, mon sang, viens embrasser ton père.
l que soit mon éclat, mon amour le tempère,
Pour t'en faciliter l'accès.
ı lieu de soupirer fais que ton allégresse
Aille aussi loin que ma tendresse;
Elle ira jusques à l'excès.

PHAÉTON.

Digne père du jour, qu'en dépit de l'envie
Je crois pouvoir nommer le mien,
Epaphus de Climène ose noircir la vie,
Et dire que mon sang est moins pur que le sien.
Momus, témoin de son audace,
M'a fait par Aquilon amener en ce lieu.
De mon destin vous-même instruisez-moi de grâce;
Suis-je fils d'un mortel, ou suis-je fils d'un dieu?
S'il est vrai, comme je m'en flatte,
Que vous m'avez donné le jour,
Faites qu'en ma faveur votre tendresse éclate:
Et de ma mère enfin justifiez l'amour.
L'ardeur qu'elle eut pour vous, et qu'Épaphus [soupçonne
Avec tant d'insolence et de témérité,
Egalait par sa pureté
La clarté qui vous environne.
Il profane un autel honoré de vos vœux.
Mon père, car enfin je sens bien que vous l'êtes,
Rendez tout son éclat à l'objet de vos feux.

LE SOLEIL.

Je reconnais mon fils à ce que tu souhaites.
Dans l'âge où je te vois ta vertu me surprend.
Du sang qui t'a formé tu te montres si digne,
Que je tiens à bonheur insigne
D'être père d'un fils dont le cœur est si grand.
Oui c'est moi qui t'ai donné l'être:
J'ai brûlé pour Climène et vécu dans ses fers:
C'est une vérité que je ferai connaître
Partout où ma lumière éclaire l'univers.
Pour t'en donner, mon fils, une sensible preuve,
Gloire, trésors, grandeurs, tout est en mon pouvoir:
Choisis ce que tu veux avoir,
Et mets ma tendresse à l'épreuve.
Quoi que ce soit, enfin, dont je sois possesseur,
Je ne réserve rien, et tu peux tout prétendre:
Si j'avais le secret de lire dans ton cœur,
Je préviendrais tes vœux au lieu de les attendre.

PHAÉTON.

Me jeter à vos pieds interdit et confus,
C'est à tant de bontés ce que je puis répondre.
J'accepte avec respect, pour braver Épaphus,
Tout ce qui pourra le confondre.
Mais, divin auteur de mes jours.

ɜxigerai peut-être une si grande grâce,
Que vous trouverez mon audace
Indigne de votre secours.

LE SOLEIL.

ɔn, mon fils, ne crains point que ton père s'opppose
A ce qui te fait du plaisir.
ırle avec confiance. Explique-toi.

PHAÉTON.

Je n'ose.
ıi peur qu'un prompt refus ne suive mon désir.

LE SOLEIL.

Eh ! peux-tu m'en croire capable,
oi de qui la bonté cherche à te prévenir;
algré ce doute injuste, et qui te rend coupable,
ı peux tout demander, sûr de tout obtenir.
i d'un père et d'un dieu la parole infaillible
e fait pas sur ton cœur assez d'impression,
en jure par le Styx, par ce fleuve terrible,
ui des serments des Dieux punit l'infraction.
tes vœux maintenant il faut que je réponde.
n'est plus à mon choix d'en user autrement.

PHAÉTON.

Permettez qu'un jour seulement,
ssis dans votre char, j'aille éclairer le monde.

LE SOLEIL.

ieu ! qu'entends-je ! Ah ! mon fils, dédis-toi promp-
(*a Momus.*) [tement.
uel usage fait-il d'une bonté si grande !

MOMUS.

Vous avez fait une sot serment,
Il fait une sotte demande.
Un serment un peu moins préfix
ffrirait du dédit le secours favorable :
uel besoin aviez-vous de jurer par le Styx ?
Que ne le laissiez-vous au diable ?

LE SOLEIL.

ıi mal fait, je l'avoue, et j'en ai du regret :
ı ne peut concevoir d'imprudence plus haute :
J'ai fait un serment indiscret ;
ı il est un moyen de réparer ma faute :
ɒ sort et mon repos, mon fils, sont dans ta main.
Rends le calme à qui t'a fait naître.

PHAÉTON.

ne veux votre char que pour un jour. Demain

Vous en redeviendrez le maître.

LE SOLEIL.

Que pour un jour ! Un seul moment
Est un terme trop long pour ce que tu veux faire.
L'imprudence de mon serment
A fait naître en ton cœur ce désir téméraire :
J'ai juré par le Styx de te tout accorder ;
Il faut que je le fasse, et rien ne m'en dispense :
Mais ce que ta faiblesse ose me demander,
D'un mortel, d'un dieu même excède la puissance.
Pour voir ton désir satisfait,
Fais-en un qui soit plus modeste :
Si tu ne te dédis, le serment que j'ai fait
Me serait odieux et te serait funeste.
Épaphus ne croit pas que tu sois né de moi,
Il attaque ta gloire et celle de ta mère ;
Si tu n'étais mon fils, si je n'étais ton père,
Craindrais-je en cet instant ce que je crains pour toi ?
T'arracher des mains de la Parque
Où tu veux te précipiter,
C'est du sang dont tu sors te donner une marque
Dont la plus noire envie aura peine à douter.

MOMUS.

Je pleure *incognito* d'entendre un si bon père.
Je doutais qu'il le fût, j'en fais l'aveu tout haut ;
Mais à voir sa tendresse indulgente et sincère
S'il ne l'est tout à fait, je crois que peu s'en faut.
Qu'avez-vous à répondre à ce qu'il vient de dire ?

PHAÉTON.

Que le Soleil a des bontés
Dont tous les cœurs sont enchantés :
Pour moi, moins j'en suis digne, et plus je les admire.
Ce que je lui demande, et dont il est surpris,
En tout autre que moi pourrait être une faute ;
Mais la gloire d'être son fils
Ne me fait point trouver d'entreprise trop haute.
Puisque vous souhaitez qu'en cent climats divers
On sache qui m'a donné l'être,
Peut-on mieux le faire connaître
Qu'en me faisant moi-même éclairer l'univers ?
Je sais que pour un fils un père s'intéresse ;
S'il n'était question d'en convaincre que moi,
Les marques de votre tendresse
Sont des témoins dignes de foi :
Mais de mes ennemis il faut tromper l'attente ;

Je les dois de chagrins accabler à mon tour :
Et pour rendre leur honte et ma gloire éclatante,
Est-il rien de plus beau que de donner le jour ?
L'entreprise est hardie. Et qu'importe ? Elle est belle.
Il n'est rien qui m'oblige à vivre plus ou moins.
Mais je suis obligé de donner tous mes soins
Pour tâcher d'acquérir une gloire immortelle.
Conduire le char du Soleil
Est une action si célèbre,
Que du Gange à l'Euphrate, et du Pactole à l'Èbre,
Jamais homme avant moi n'eut un destin pareil.
Laissez-vous attendrir à ma juste prière,
Et ne craignez rien pour mes jours.
La gloire m'ouvre une carrière ;
Je suis votre fils, et j'y cours.

MOMUS.

Dans le fond ces raisons ne sont pas trop mauvaises.
Il est beau qu'un jeune homme ait de l'ambition ;
Et non comme j'en vois qui font profession
De passer leur vie en fadaises.
Le mépris qu'il fait du trépas
Marque un cœur élevé, qui veut qu'on le distingue ;
Et, puisque le péril ne l'épouvante pas,
Je joûrais au hasard, et dirais taupe et tingue.

LE SOLEIL.

Quoi! l'auteur de ses jours creusera son tombeau !
La douleur que j'en ai me trouble et me consterne.
L'ambition n'a rien de beau,
Si la raison ne la gouverne.
Mais pendant que mon cœur s'abandonne à l'effroi,
La lune disparaît, et le ciel se colore :
Déjà la vigilante Aurore
M'avertit de songer à moi.
Mon fils, laisse à ton père exercer son emploi :
Ne me refuse pas la grâce que j'implore.
Rends-moi mon serment, sauve-toi
Pendant qu'il en est temps encore.
N'exige rien de moi qui ne te soit permis.

PHAÉTON.

Laissez-moi mériter un beau nom dans l'histoire.

LE SOLEIL.

Si tu me crois ton père, écoute mes avis.

PHAÉTON.

Si je suis votre fils ayez soin de ma gloire.

LE SOLEIL.

A ton ambition tu te vas immoler.
Ton dessein est mortel si tu l'oses poursuivre.

PHAÉTON.

Je préfère au plaisir de vivre
La gloire de me signaler.

LE SOLEIL.

Pour te faire acquérir une gloire immortelle,
Il est des moyens plus aisés.

PHAÉTON.

Eh ! quelle occasion sera jamais si belle
Que ce que vous me refusez?

LE SOLEIL.

Ton injuste désir m'aigrit, me désespère.

PHAÉTON.

Votre cruel refus rend mes sens interdits.

LE SOLEIL.

Montre-toi plus docile à la voix de ton père.

PHAÉTON.

Soyez plus favorable aux vœux de votre fils.

LE SOLEIL.

Eh bien, puisqu'en vain la nature
Essaye à te sauver le jour,
Dans cette affreuse conjoncture
Je vais plus souhaiter qu'attendre ton retour:
Allez, vous et les autres Heures,
Atteler mes coursiers à mon char lumineux.
Et toi, Momus, si tu le peux,
Donne-lui des leçons que tu crois les meilleures
Dans un dessein si dangereux.
Malgré la prière importune
Dont tu viens de m'assassiner,
Je vais conjurer la Fortune
De ne te pas abandonner.

SCÈNE VI

MOMUS, PHAÉTON.

MOMUS.

Dites-moi, jeune barbe aux desseins intrépides,
Qui voulez galoper et par monts et par vaux;
Prêt d'arpenter vous seul tant d'espaces arides,
Et de vous exposer au plus grand des travaux,
Savez-vous le nom des chevaux

Dont vous gouvernerez les guides ?

PHAÉTON.

Moi ? non.

MOMUS.

Tant pis, *primo*, l'on doit savoir leur nom :
Secundo, sagement les flatter ou les battre.
Ethon et Pyroïs, Eoüs et Phlégon,
Autant qu'il m'en souvient, sont les noms de tous
[quatre.

PHAÉTON.

Et comment retenir de si barbares noms ?

MOMUS.

Quittez donc un dessein aussi fou que le vôtre.
Il sont pires que des démons
Lorsque l'on fouette l'un pour l'autre.

PHAÉTON.

Répétez-les, de grâce, et je les retiendrai,
Cher Momus, je vous le proteste.

MOMUS.

Quand il en sera temps, je vous les apprendrai
Prêtez l'oreille à ce qui reste.
Ces chevaux mille fois plus beaux
Que tous les chevaux de l'Asie,
Soûls de nectar et d'ambroisie,
Ronflent le feu par les naseaux.
Du matin au midi le chemin est rapide.
Il est bon jusque-là de les encourager :
Surtout gardez-vous bien de leur serrer la bride ;
Le Soleil subalterne y serait en danger.
Quand on est au midi, pour peu qu'on y séjourne,
C'est un bien plus grand embarras :
On est monté si haut que la cervelle tourne,
Si l'on est assez sot pour regarder en bas.
Mais lorsque sur le soir, dans la région froide,
On est sur le penchant des cieux,
Le précipice le plus roide
Est sans comparaison plus agréable aux yeux.
Il faut en biaisant éluder cette pente :
Une si rapide descente
Vous conduirait je ne sais où :
C'est là que bride en main, pour se tirer d'affaire,
Est absolument nécessaire
A qui veut éviter de se casser le cou.
Je ne dis pas un mot qui ne vous soit utile,
Si vous avez l'esprit d'en faire un bon emploi.

PHAÉTON.

Rien au monde n'est plus facile.

MOMUS.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi.
Si vous montez trop haut, j'ai peur que du tonnerr
Vous n'attiriez quelques éclats;
Et si vous descendez trop bas,
Vous allez embraser la terre.
Ce qu'il faut faire en cas pareil
Pour avoir de sûres lumières,
C'est de marcher toujours dans les vieilles ornières
Je ne puis vous donner de plus juste conseil.
Mais je me trompe ou la nature
Trouve qu'à se lever le Soleil est trop lent :
Allons apaiser son murmure :
Nous dirons le reste en allant.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

ÉPAPHUS, CÉPHISE.

ÉPAPHUS.

Ma princesse, vous me fuyez !
Votre cœur et mon sort sont-ils d'intelligence

CÉPHISE.

J'ai raison de vous fuir, puisque vous appuyez
Sur des maux dont le poids accable ma constance
Aux pleurs que je répands laissez un libre cours
Au repos de mon cœur votre vue est fatale;
Je veux fuir pour jamais les attraits qu'elle étal

ÉPAPHUS.

Moi, je veux vous chercher toujours.
Quelque douleur que j'aie à voir couler vos larme
Le plaisir que je goûte au bonheur de vous voir
Y mêle je ne sais quels charmes
Qui suspendent mon désespoir.
J'ai beau voir tous les maux dont le ciel me menac
Votre seule présence en dissipe l'horreur ;
Au lieu que loin de vous, outré de ma disgrâce,
Je m'abandonne à ma fureur.

Il est donc vrai, Céphise, après votre promesse,
Qu'un autre sera votre époux !
Je l'ai dit mille fois, et le dirai sans cesse,
Il n'est point de mortel qui soit digne de vous :
Mais si l'on eût pu l'être à force de tendresse
C'était moi, divine princesse,
Qu'on devait préférer à tous.

CÉPHISE.

Je vous avais promis une tendresse égale,
Désirs pour désirs, soins pour soins,
Si nos cœurs avaient été joints
Par le sacré lien d'une foi conjugale.
Sensible à l'ardeur d'un époux,
Un feu pur et fidèle eût secondé le vôtre :
Mais je n'aurais rien fait pour vous
Que je ne fasse pour un autre.
Dans quelque situation
Où le sort me fasse paraître,
Je n'aurai d'inclination [puisse être.
Qu'à remplir mon devoir, quelque affreux qu'il
Si le roi pour son gendre eût voulu vous choisir,
(Je puis à votre amour rendre cette justice
Avant qu'à Phaéton l'hymen m'assujettisse),
Je me serais donnée avec plus de plaisir.
N'exigez rien de plus, seigneur de ma tendresse ;
J'aurais trop de douleur, quand je dois obéir,
S'il m'échappait quelque faiblesse
Qui m'obligeât à vous haïr.

ÉPAPHUS.

Je vous entends, princesse, un soupir, une larme,
Que vous accordez à mon sort,
Coûte à votre devoir un si pénible effort
Que votre vertu s'en alarme.
Votre cœur à mes yeux paraît saisi d'effroi :
Peut-être craignez-vous, quand tout me désespère,
Que l'heureux Phaéton sur le char de son père
Ne vous aperçoive avec moi.
Zéphyre ce matin, pour en instruire Flore,
Est exprès descendu des cieux :
Toutes les fleurs qu'on voit éclore
Sont autant de témoins d'un sort si glorieux.
Pendant que du Soleil il fournit la carrière,
Et qu'à tout l'univers il dispense le jour,
Jupiter que j'implore est sourd à ma prière :
Je n'ai pour moi, madame, aucun dieu que l'Amour.

CÉPHISE.

Vous connaissez mon cœur ; il est sincère et tendre.
L'Amour, plus éloquent que tous les autres Dieux,
Me persuaderait le mieux
S'il m'était permis de l'entendre.
Je me fais des efforts qu'on ne peut exprimer
Pour contenter du roi la volonté suprême ;
Mais plus je prends de soins pour ne vous plus aimer,
Et plus je sens que je vous aime.
Depuis hier que je vous fuis,
Et qu'à mon désespoir je suis abandonnée,
En moins d'une seule journée
J'ai souffert un siècle d'ennui.
Je voulus vous écrire, et n'en eus pas la force :
L'amour et le devoir m'entraînaient tour à tour ;
Et dans ce funeste divorce
Le devoir effaçait ce que dictait l'amour.
Voilà de l'état de mon âme
Le triste et fidèle tableau.
S'il vous faut, malgré vous, éteindre votre flamme,
Il me faut, malgré moi, brûler d'un feu nouveau.
Votre mal est léger, et le mien est extrême :
Lorsque l'on vous arrache au peu que j'ai d'appas,
N'était-ce pas assez de m'ôter ce que j'aime ?
Fallait-il me donner ce que je n'aime pas ?

ÉPAPHUS.

Que mon destin a d'injustice !
Un si grand excès de bonté
Dans l'état où je suis est une cruauté
Qui va redoubler mon supplice.
Prêts à nous séparer pour ne plus nous revoir,
Accablez-moi plutôt de mépris et de haine :
Dire que vous m'aimez, c'est m'ôter le pouvoir
De reprendre mon cœur, et de briser ma chaîne.
Quand vous serez unis par les nœuds les plus doux,
Quelles félicités parfaites,
Adorable comme vous l'êtes,
L'hymen prépare à votre époux !
Je croyais que pour moi l'amour les avait faites,
Puisque j'étais aimé de vous.

CÉPHISE.

Adieu. Plus je vous vois et plus je vous redoute.
Quoique votre rival m'assassine aujourd'hui,
Vous parlez, et je vous écoute :
C'est peu faire pour vous, et beaucoup contre lui.

ÉPAPHUS.

Adieu, trop vertueuse et trop belle princesse.
Quel amant et quel fils est plus infortuné!
Dans ce funeste jour je suis abandonné
De mon père et de ma maîtresse.

SCÈNE II

THÉONE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

Ah! Théone, est-ce là cette tendre amitié
Que vous m'aviez promise, et qui m'était si chère!

THÉONE.

Je vous aime trop de moitié,
Et je fais plus pour vous que je ne devrais faire.

CÉPHISE.

Eh! que faites-vous, justes Dieux!
Depuis le choix fatal qui me trouble et m'alarme,
Avez-vous employé vos soins officieux
A daigner seulement m'essuyer une larme?

THÉONE.

Je ne cherche qu'à rire, et je m'en trouve bien.
Mais, quant à soupirer je pourrais me contraindre,
Je n'ai pas votre amant, et vous avez le mien:
C'est moi qui suis le plus à plaindre.

CÉPHISE.

Eh! pourquoi me le donnait-on?
Contrainte d'obéir à la loi qu'on m'impose,
J'épouse demain Phaéton,
Et votre père en est la cause:
Son oracle a si bien flatté
L'ambition du fils, et l'orgueil de la mère,
Que le roi n'a point hésité
Sur le choix qu'il avait à faire.
Pouvait-il se choisir un plus digne héritier,
Et m'offrir un époux moins indigne de l'être,
Qu'un mortel que le ciel fit naître
Pour voir sous lui le monde entier?

THÉONE.

L'oracle le plus clair est amphibologique.
Qui croit s'en approcher s'en écarte le plus.
Si l'événement ne l'explique,
Tous les soins qu'on y prend sont des soins superflus.
Je viens vous dire, moi, qu'un bon génie inspire,

(Voyez si je vous aime et si je pense à vous,)
Qu'avec toute la gloire où Phaéton aspire,
Il ne sera point votre époux.

CÉPHISE

Que dites-vous, Théone, et que viens-je d'entendre!

THÉONE.

Je dis que Phaéton, que le roi croit son gendre,
Et vous, par conséquent, votre mari futur,
Au bonheur d'être à vous aurait tort de s'attendre :
Je le sais de mon père, et je parle à coup sûr.

CÉPHISE.

Ce que vous m'apprenez, Théone, est-il possible?
Verrai-je Phaéton rentrer dans vos liens?
Que le tendre Epaphus, à ma perte sensible,
Se ferait de plaisir de rester dans les miens!
D'une amère douleur son âme prévenue,
Il passe les moments les plus infortunés...
Il était avec moi quand vous êtes venue;
Que ne lui disiez-vous ce que vous m'apprenez!
Du bonheur que le sort m'envoie,
C'est empoisonner les appas;
Je ne saurais goûter de joie
Qu'Epaphus ne partage pas.
Est-il vrai, ma chère Théone;
A me rendre l'espoir voyez-vous quelque jour?
Je consens qu'on m'ôte le trône
Si l'on me laisse mon amour.
Rend-on Phaéton à vos charmes?
Epaphus avec moi finira-t-il son sort?
Le roi fait-il cesser nos mortelles alarmes?
Climène en est-elle d'accord?

THÉONE.

Eh! bons Dieux, de quelle vitesse,
Vous m'interrogez coup sur coup!
Mon incomparable princesse,
Vous en savez déjà beaucoup.
Puisque je suis ici pour vous tirer de peine,
Et que j'ai déjà commencé,
Tandis qu'un peu de temps vous allez prendre [haleine,
Je vais dire ce que je sais.
Ce matin de vous seule ayant l'âme occupée,
Et me représentant vos soupirs et vos pleurs,
(Car je sais de quelles douleurs
En pareille occurrence une fille est frappée :
Malgré ce que j'ai d'enjoûment

Ne vous figurez pas que je m'en garantisse ;
On ne saurait perdre un amant
Que je ne sais quoi ne pâtisse,)
Ce matin, dis-je au jour naissant,
En allant saluer mon père,
Il m'a semblé si caressant
Que j'ai, sans balancer, risqué cette prière :
« Eh ! mon père, ai-je dit d'un ton insinuant,
» Au nom de tous les Dieux et surtout de Neptune,
» Qui dans tout l'avenir vous rend si clairvoyant,
» Permettez qu'une fois je vous sois importune.
» Je ne demande rien pour moi ;
» Mais enfin la princesse est une autre moi-même:
» Pour le fils du Soleil son horreur est extrême ;
» Et l'on veut la contraindre à lui donner sa foi.
» Apprenez-moi son sort que je commence à plaindre;
» La princesse m'est chère, et je crains son trépas.»
« Du destin qu'elle attend elle n'a rien à craindre:
« Phaéton, m'a-t-il dit, ne l'épousera pas.
» Qu'elle cesse d'être agitée ;
» Les Parques de concert lui filent d'heureux jours.»
Après ces mots il m'a quittée ;
Et depuis ce temps-là je vous cherche toujours.
Impatiente enfin que vous fussiez levée,
Pour vous dire du sort le décret absolu ;
Pour tout remercîment, quand je vous ai trouvée,
Vous m'avez voulu battre, ou peu s'en est fallu.
Quelle injustice !

CÉPHISE.

Elle est extrême.
Ne m'en aimez pourtant pas moins,
Si je ne vous aimais autant que je vous aime,
Vous demanderais-je vos soins ?
La reine qui paraît fait que je me retire.
Adieu. De vos bontés le souvenir m'est doux.
Je vais voir Épaphus, le charmer, et lui dire
Que mon plaisir redouble à le tenir de vous.

SCÈNE III

CLIMÈNE, THÉONE.

CLIMÈNE.

Je parais devant vous avec un peu de peine,
Théone, de mon fils le cœur vous était dû ;

A posséder le vôtre il s'était attendu ;
Mais l'amour le flattait d'une espérance vaine :
Jugez-en par l'arrêt que l'oracle a rendu.
Ce ne sont point contes frivoles;
C'est un arrêt des dieux par eux-mêmes dressé ;
Votre père l'a prononcé;
Et voici ses propres paroles:
« C'est en vain que Théone a pour lui des appas :
» A ce que veut l'amour le sort ne consent pas :
» L'hymen entre elle et lui ne saurait se conclure.»
Quand je vis que de vos attraits
Il était privé pour jamais,
De Céphise pour lui je voulus être sûre.
Il vous quitte à regret et les Dieux sont témoins,
Qu'il change sans être infidèle.

THÉONE.

Un amant de plus ou de moins
N'est pour moi qu'une bagatelle.
Sans les soins obligeants que vous avez de moi,
Qui vous ouvrent les yeux sur ce qui me regarde,
Je vous engage ma foi
Que je n'y prenais pas garde.
Phaéton qui m'aimait est sorti de mes fers :
Qu'il ait eu ses raisons, ou qu'il ait cru les vôtres,
Je songe moins aux amants que je perds
Que je songe à m'en acquérir d'autres.

CLIMÈNE.

Je ne puis vous dissimuler
Que j'ai de vous entendre une sensible joie ;
Je venais pour vous consoler,
Et j'ignorais par quelle voie.
L'amant que vous perdez n'eut jamais de pareil ;
Il égale le dieu dont il a reçu l'être !
Conduire le char du Soleil,
C'est se montrer digne de l'être.
Le peuple orné de fleurs va border le chemin
Qu'il honore de son passage ;
Et les prêtres d'Apis, l'encensoir à la main,
L'attendent pour lui rendre hommage.
Il est peu de climats où l'on n'ait élevé
Des prodiges d'esprit, et des foudres de guerre ;
Mais quel autre mortel a-t-on jamais trouvé
Qui répandît le jour aux deux bouts de la terre.
Cet honneur, qui sans doute est le plus grand de [tous,
Qui flatte, émeut, ravit et pénètre mon âme,

Ainsi que sur sa mère, eût rejailli sur vous
Si vous aviez été sa femme.

THÉONE.

Par le brillant endroit que vous me faites voir,
Il est vrai que tout charme et que rien ne rebute;
Mais madame s'il culbute,
J'aurais été veuve ce soir.
On dit quand on a fait l'épreuve,
Qu'une douleur pareille est facile à porter,
Et qu'être jeune femme et veuve
Est de tous les états le plus à souhaiter :
Pour moi, qui suis d'avis contraire,
Si j'avais un époux qui m'aimât comme il faut,
Il me serait trop nécessaire
Pour s'aller promener si haut.
Je le vois sans regret brûler d'une autre flamme ;
Si ses vœux sont remplis, mes désirs sont contents :
Je craindrais, si j'étais sa femme,
De ne la pas être longtemps.

CLIMÈNE.

Ne craignez rien, Théone, il n'est aucun obstacle
Dont mon fils ne soit le vainqueur ;
J'en ai pour garant son grand cœur
Et la foi qu'on doit à l'oracle.
Mon espoir est fondé sur un trop ferme appui
Pour être ébranlé par la crainte :
La promesse des dieux inviolable et sainte,
M'assure que le monde un jour sera sous lui.
Je goûte une tranquille joie,
Et je ne prévois rien qui la puisse troubler.
Momus, que le Soleil m'envoie,
Vient sans doute la redoubler.

SCÈNE IV

MOMUS, CLIMÈNE, THÉONE.

CLIMÈNE.

Eh bien ! qu'est-ce, Momus ? quel sujet vous ramène?
Qu'avez-vous à me dire au comble de mes vœux ?

MOMUS.

Que votre fils et vous me donnez plus de peine
Que vous ne valez tous deux,
Mercure et moi, pêle-mêle, [Dieux :
Nous passons tour à tour pour les courriers des

Et je ne suis pas envieux
Des métiers différents dont Mercure se mêle.
Depuis hier qu'en ce lieu
Je vins sottement me rendre,
On n'a jamais vu de dieu
Tant monter et tant descendre.

CLIMÈNE.

Cher Momus, vous avez raison.
Vous avez des bontés dont je vois que j'abuse ;
Mais enfin je suis mère, et c'est de Phaéton :
Je ne sais pas au monde une plus belle excuse.
Parmi ce que le ciel a de divinités,
Est-il rien de plus grand ! rien de plus admirable !

MOMUS.

Entre autres bonnes qualités,
Il est obstiné comme un diable.
Puisque c'est votre fils et celui d'Apollon,
Construit de son sang et du vôtre,
Ce qu'il a de méchant, et ce qu'il a de bon,
Indispensablement vient de l'un et de l'autre :
Et, comme le Soleil est élevé si haut
Que vraisemblablement l'équité le gouverne,
Apparemment que ce défaut
Vient de la moitié subalterne.
Son obstination l'a mis en bel état !

CLIMÈNE.

Quoi ! Momus, Phaéton...

MOMUS.

C'est un joli jeune homme !
S'il fallait réparer ce qu'il fait de dégât,
Vous en seriez vraiment pour une belle somme.

CLIMÈNE.

Dites-vous vrai, Momus, ou bien si vous raillez?
Cette incertitude me lasse.
De grâce expliquez-vous, parlez.

MOMUS.

Quoi ! vous ne savez rien de tout ce qui se passe ?

CLIMÈNE.

Je sais que le Soleil, satisfait de mon fils,
Lui donne son char à conduire,
Pour confondre les ennemis
Qui, jaloux de sa gloire, aspiraient à lui nuire.
Flore et Zéphyre ce matin,
En signe de bonheur couronnés de guirlandes, [des,
De leurs plus doux parfums m'ayant fait des offran-

Pour surcroît de plaisir m'ont appris son destin.
Une heure après la renommée
A rendu mon plaisir parfait.
D'aucun autre incident je ne suis informée.

MOMUS.

Vous savez tout le beau ; je vais dire le laid.
Hier après soupé, ne pouvant m'en défendre,
Je chargeai votre fils sur le dos d'Aquilon ;
Et je m'obligeai de le rendre
Bien conditionné chez son père Apollon.
Je le fis. Le Soleil, d'une riante face
Prenant plaisir à regarder
Cet échantillon de sa race,
Avec empressement le caresse, l'embrasse,
Le contraint à lui demander
Quelque grande et sensible grâce ;
Et, quelque demande qu'il fasse,
Il jure par le Styx de lui tout accorder.
Le Styx, *autem*, est certain fleuve
Qu'on trouve en allant en enfer,
Dont après le trépas chaque mortel s'abreuve,
De peur que des défunts la bile ne s'émeuve
A cause du changement d'air.
Pour la moindre petite chose
Qu'un dieu l'atteste faussement,
Il est irrémissiblement
Dégradé de l'apothéose.

CLIMÈNE.

Je sais encore, Momus, le serment d'Apollon,
Et combien pour le rompre il s'est donné de peine :
S'il savait quel est Phaéton,
Il se reprocherait une frayeur si vaine.
Zéphyre m'a tout raconté,
Je vous l'ai déjà fait entendre :
Sur le char du Soleil mon fils était monté
Quand il est descendu pour venir me l'apprendre.

MOMUS.

Pour ouïr les exploits qu'il a faits dans ce char,
Prêtez-moi, je vous prie, attention nouvelle.
En lui disant adieu, pour lui marquer mon zèle,
J'ai voulu qu'il ait pris un verre de nectar :
Comme il entreprenait une course assez ample,
Je l'ai fait redoubler jusqu'à cinq ou six fois ;
Et, comme le conseil touche moins que l'exemple,
Quand il buvait un coup j'en buvais toujours trois.

Il part. Ses coursiers qui hennissent
Frappant leur barrière des pieds,
Marchent dans les airs qu'ils blanchissent,
Comme si Phaéton les en avait priés.
Ce début favorable avait de quoi lui plaire :
Mais à peine ont-ils fait cent pas
Qu'ils ont senti qu'ils n'avaient pas
Leur guide accoutumé ni leur poids ordinaire.
Phaéton, pour un homme, est bien pris, bien taillé;
Mais, à voir sa grosse bedaine,
Phébus de tous les Dieux le plus entripaillé
En pèse pour le moins une demi-douzaine.
Eoüs et Phlégon, Ethon et Pyroïs,
Les chevaux de son attelage,
Confus d'avoir été trahis,
Sans en faire semblant en écument de rage.
Vous m'allez demander qui s'est donné le soin
De m'en instruire de la sorte :
Par l'ordre du Soleil,je n'en étais pas loin ;
Je sais d'original ce que je vous rapporte.

CLIMÈNE.

Momus, achevez promptement ;
Vous préparez mon âme à trop d'inquiétude.

MOMUS.

Ce n'est ici que le prélude :
Je vais chanter bien autrement.
Confus, comme j'ai dit, de traîner une charge
Dont ils faisaient si peu de cas,
Ces chevaux mutinés ont d'abord pris le large,
Et quitté leur sentier pour aller haut et bas.
Phaéton étonné se trouble, s'inquiète,
(Je ne le blâme pas, on s'inquiète à moins);
Plus à les adoucir il applique ses soins,
Plus leur malice le maltraite.
Las d'essuyer leur fougue et d'être leur jouet,
Les voyant sourds à ses paroles,
Il s'arme d'un vigoureux fouet,
Et leur en sangle les épaules.
Sitôt qu'ils ont senti ses coups,
Ils n'ont plus gardé de mesures :
On voyait dans leurs yeux éclater leur courroux,
Et leurs hennissements n'étaient que des injures ;
Sans savoir ni pourquoi, ni pour où, ni comment,
Ils vont aveuglément où leur fureur les mène ;
Et dans cette route incertaine

ʒ ont deux ou trois fois heurté le firmament.
)ieux, sans un peu d'eau qu'enfermait une nue
Allaient tous périr par le feu ;
Vénus, par malheur, étant là toute nue,
ı a senti l'atteinte un peu plus fort que jeu.
ıel dommage!

CLIMÈNE.

Achevez votre récit funeste.
ı'est devenu mon fils ? où l'avez-vous laissé ?

MOMUS.

ı quelque endroit qu'il soit, je le crois mal placé.
ı serez-vous plus grasse en apprenant le reste ?

CLIMÈNE.

ne puis demeurer dans l'état où je suis.
ırlez ; délivrez-moi de cette incertitude.

MOMUS.

ıisque vous m'ordonnez d'augmenter vos ennuis,
vais m'en acquitter avec exactitude.
ː char, qui de Vénus a rissolé la peau,
S'étant approché de la terre,
ıx montagnes, aux bois, aux champs, aux prés, à [l'eau,
ıfin à toute chose a déclaré la guerre.
ːs monts pour qui la foudre avait eu du respect,
ː sa malignité font la première épreuve :
n'est dans un moment ni rivière, ni fleuve
Que l'on ne traverse à pied sec.
Les naïades, qui dans les ondes
e sentent d'autres feux que les feux de l'amour,
Se sauvent des ardeurs du jour
Dans leurs grottes les plus profondes.
artout où votre fils a l'honneur d'approcher
On pousse des cris effroyables;
Et l'on envoie à tous les diables
Et les chevaux et le cocher.
.oi qui d'un vieux Triton, dont la barbe était bleue,
Avais appris que le moyen
De n'être point mordu d'un chien
tait d'être toujours du côté de sa queue,
ː m'en suis souvenu, quoique exempt du trépas;
Et dans cette belle carrière,
e peur d'être brûlé j'allais toujours derrière,
Où les rayons ne venaient pas.

THÉONE.

e croyez pas Momus, madame, il exagère;
'n ne sent point ici qu'il y fasse trop chaud.

MOMUS.

Ne vous ennuyez pas, vous n'attendrez plus guère ;
Phaéton paraîtra bientôt.
Ne pouvant l'assister que d'un zèle inutile
Dont il n'avait pas grand besoin,
J'ai pris mon vol vers cette ville;
Et suivant l'apparence il n'en est pas bien loin.

CLIMÈNE.

Quoi! l'oracle m'a donc trompée!

MOMUS.

Non, madame, l'oracle a dit la vérité ;
Et malgré son obscurité
Je l'ai tantôt développée.
« Jamais mortel ne fut si haut
« Que Phaéton sera bientôt. »
Il était tout à l'heure au plus sublime étage;
Et, du char malheureux qu'il occupe aujourd'hui,
Il a plus d'une fois eu le triste avantage
De voir tout l'univers sous lui.
Un oracle, pour l'ordinaire,
Est aux yeux des hommes prudents
Une boîte d'apothicaire ;
De grands mots au-dessus, et jamais rien dedans.

THÉONE.

O ciel! quelle chaleur tout à coup est venue!

MOMUS.

Ah! ah! vous commencez à prendre un autre ton.

CLIMÈNE.

C'est mon fils, je le vois ; c'est mon cher Phaéton.
Dieux! un nuage épais le dérobe à ma vue !
Quel spectacle frappe mes yeux !
Que de vapeurs étincelantes!
Ciel! je ne découvre en tous lieux
Que rochers enflammés, que montagnes brûlantes!
Sauvez de ce péril votre fils et le mien,
Apollon ; cette grâce est la seule où j'aspire.

MOMUS.

La Terre qui paraît n'est pas ici pour rien:
Écoutons ce qu'elle va dire.

SCÈNE V

LA TERRE, MOMUS, CLIMÈNE, THÉONE, PHAÉTON
sur un char en l'air.

LA TERRE.

Jupiter, à qui j'ai recours,
Armez-vous de votre tonnerre:
J'implore dans mes maux votre divin secours,
Ne vous refusez pas aux besoins de la Terre.
Partout où ma douleur promène mes regards,
Je ne vois que des feux et que des funérailles;
L'horreur règne de toutes parts,
Jusques au fond de mes entrailles.
Si le destin a résolu
De finir mon empire et de tout mettre en poudre,
Pour servir de victime-à son ordre absolu
Suis-je indigne de votre foudre?
L'encens qui tous les jours fume sur vos autels
Me coûte le sang de mes veines;
Et le ciel n'a point d'immortels
Qui ne jouissent de mes peines.
Si pour vous obliger de répondre à mes vœux,
Cette raison est faible et n'a rien qui vous touche,
Pour votre intérêt seul, qui va m'ouvrir la bouche,
Hâtez-vous d'éteindre ces feux.
Mais je puis vous tromper par de vaines paroles:
Sur l'univers brûlant daignez jeter les yeux;
Vous verrez fumer les deux pôles
Qui soutiennent le poids des cieux.
Pour peu que vous tardiez à lancer votre foudre:
Neptune va cesser d'être le dieu des flots
La terre va périr; les cieux vont se dissoudre;
Et tout va retourner dans son premier chaos.
Le voilà qui paraît. Abrégez sa carrière:
Par une prompte mort vengez tant de trépas.

CLIMÈNE.

Ah! juste ciel! quelle prière!
Jupiter, ne l'exaucez pas.

LA TERRE.

Épaphus, fils d'Isis, c'est pour votre querelle
Que la Terre est en proie aux maux que vous voyez:
En quelque lieu que vous soyez,
Elle souffre pour vous, venez parler pour elle.

SCÈNE VI

ÉPAPHUS, CÉPHISE, LA TERRE, MOMUS, CLIMENE, THÉONE, PHAÉTON *dans un char en l'air.*

ÉPAPHUS.

Ma mère a fait des vœux et pour vous et pour moi.
Nous sortons d'auprès d'elle ; et je viens vous appren- [dre
Que Jupiter mon père en ce lieu va descendre :
Je ne puis vous dire pourquoi :
C'est de sa propre voix qu'il le veut faire entendre.

SCÈNE VII

JUPITER, CLIMÈNE, ÉPAPHUS, LA TERRE, CÉPHISE, MOMUS, THEONE, PHAÉTON *sur un char en l'air.*

JUPITER *sur son aigle.*

Reine, qui remplissez le trône de Memphis,
Où par les droits du sang la princesse Céphise
Après le roi son père un jour doit être assise ;
Cessez d'être contraire à l'ardeur de mon fils,
Par un ordre éternel ils sont faits l'un pour l'autre,
C'est un arrêt du sort qui n'a jamais changé.
Théone eût été pour le vôtre
Si votre ambition ne l'en eût dégagé.
L'amour trahi, quoi qu'il arrive,
Se venge d'un amant sans foi.

THÉONE.

Seigneur Jupiter, quant à moi,
Je ne suis point vindicative :
Je consens que Phaéton vive,
Pourvu qu'il vive sous ma loi.

JUPITER.

A celle du Destin il faut que je réponde,
C'est le maître de tous les Dieux.
L'air, la terre, le ciel et l'onde,
Tout demande la mort de cet audacieux.
(*Jupiter foudroie Phaéton.*)
Périssent comme lui tous les ambitieux
Qui troublent le repos du monde !

CLIMÈNE.

Ah ! Dieux !

MOMUS.

Ma pauvre reine, il a passé le pas,
C'est une besogne toisée ;
Et le rappeler du trépas
Ne me paraît pas chose aisée.
Il avait le cœur grand et l'esprit étendu ;
La douleur d'Apollon égalera la vôtre :
Pour vous en consoler il faut en faire un autre ;
Le moule n'en est pas perdu.

LES

MOTS A LA MODE

COMÉDIE

1694

PERSONNAGES

JOSSE, noble, auparavant orfèvre.
DAME JOSSE, sa femme.
ANETTE, } fille de monsieur et de madame
ARET, } Josse.
ICE, avocat, frère de madame Josse.
DU RUS, } frères, nobles, auparavant par-
DE L'ORME, } fumeurs.
ROTTE POUSSINEAU, fille d'un marchand.
DAME BRICE, bouchère, mère de madame Josse.
GRIFFET, commissaire.
NICODÈME, jardinier.
DRIENNE, femme de Nicodème.
ICOLE, servante.
HAMPAGNE, laquais.
ES ARCHERS.

LA SCÈNE EST A PARIS

SCÈNE PREMIÈRE

M. JOSSE, M. GRIFFET.

M. JOSSE.

: vous ai de ma femme appris la trahison ;
uoi qu'il puisse arriver, j'en veux avoir raison.
ontre ce bon mémoire elle ne peut rien dire ;
t, pour la condamner, il suffit de le lire.

M. GRIFFET.

arlons sans passion. Êtes vous bien certain
ue ce mémoire-là soit de sa propre main ?
'y trouve, comme vous, des endroits effroyables.

M. JOSSE.

Si j'en suis bien certain ? Trop de par tous les diables.
Oui, monsieur, il est d'elle. Avez-vous bien ouï ?
Voilà cinq ou six fois que je vous dis que oui.
En cherchant des papiers hier dans son armoire,
Dans un coin, à l'écart, j'aperçus ce mémoire.

Quoiqu'elle m'observât, ses yeux furent déçus :
Avec subtilité je mis la main dessus.
Je cherchais un prétexte à me défaire d'elle :
Et je l'ai bien trouvé, puisqu'elle est infidèle,

M. GRIFFET.

J'ai reçu votre plainte, et je sais tout cela :
Ne poussez point la chose et tenez-vous-en là.
Vous donner cet avis, c'est vous mal satisfaire ;
Mais un sot par arrêt est dificile à faire.
Si tous ceux qui le sont intentaient des procès,
Il faudrait leur créer un tribunal exprès ;
Encore est-il certain, à bien peser les choses,
Qu'il ne pourrait suffire à juger tant de causes.
Quoi ! pour donner à rire à tout le genre humain,
Comme fit ce bourgeois du faubourg Saint-Germain,
Voulez-vous, en rendant votre femme si noire,
Vous-même troubler l'eau que vous avez à boire ;
Et quand vous serez sot, à la face de tous,
Être encore trop heureux de la revoir chez vous ?
Est-ce peu pour un sot de la douleur de l'être ?
Quelle démangeaison de le vouloir paraître !

M. JOSSE.

Hé qui, de bonne foi, croyez-vous le moins sot,
D'un sot qui l'est assez pour n'en dire aucun mot,
Ou d'un qui se démène, et qui donne à connaître
Qu'il fait tout ce qu'il peut pour s'empêcher de
Je veux, si je le suis, le dire à haute voix, [l'être ?
Et ne pas ressembler à tous ceux que je vois
Qui, par un mercenaire et coupable silence,
Avec leurs substituts semblent d'intelligence.
Vous avez, pour ma plainte, eu quatre louis d'or ;
Je prétends par la suite en user mieux encor :
Je sais combien d'argent vous coûte votre office,
Et comment aujourd'hui s'exerce la justice :
On ne la connaît plus que par son attirail :
Et qui l'achète en gros la revend en détail.
N'importe ce qu'il coûte à venger cet outrage !

M. GRIFFET.

Mais si, par cas fortuit, votre femme était sage ?

M. JOSSE.

Après les actions dont vous êtes instruit,
Il est vrai que le cas serait assez fortuit.
Elle, sage !

M. GRIFFET.

Je sais que dans le voisinage

On ne s'est jamais plaint qu'elle ne fût point sage :
Je demeure d'accord qu'elle a d'autres défauts :
Elle s'en fait accroire, et prend des airs trop hauts.
On la blâme surtout de ce qu'elle s'infecte
De certains mots nouveaux que sans cesse elle affecte.
Alexandre le Grand, l'exemple des héros,
Est appelé par elle Alexandre le *gros*.
Hier au soir elle-même, en parlant d'Allemagne,
Dit que le *gros* Vizir s'allait mettre en campagne.
On ne peut là-dessus lui faire ouvrir les yeux :
C'est un mot favori qu'elle fourre en tous lieux ;
Mais de quelque façon qu'une femme s'exprime,
C'est un entêtement, mais ce n'est pas un crime.

M. JOSSE.

Aussi suis-je chagrin, mon cher monsieur Griffet,
Moins de ce qu'elle dit que de ce qu'elle fait.
Quoique dans le quartier chacun se moque d'elle,
Le vice du langage est une bagatelle ;
Et quant au choix des mots, il m'est indifférent
Quel est le plus en vogue ou le gros ou le grand.
Le cas dont il s'agit est un cas plus énorme.

M. GRIFFET.

Je reviens dans une heure avec un acte en forme.
Adieu.

M. JOSSE.

Souvenez-vous d'arrêter prisonnier
Un certain gros coquin qui sert de jardinier.
J'ai mes raisons.

M. GRIFFET

Suffit. C'est une affaire faite.

SCÈNE II

M. JOSSE.

Dans quel piège ma femme elle-même se jette !
Quelle imprudence aussi d'écrire mot pour mot
Tout ce qu'elle dépense à faire un mari sot !
Ce que depuis six mois elle a fait de sottises,
En termes naturels dans ce journal sont mises.
La voici. Sa présence augmente mon courroux.

SCÈNE III

M. JOSSE, MADAME JOSSE.

MADAME JOSSE.

Je viens vous avertir qu'il ne tiendra qu'à vous

De donner dès ce soir des époux à vos filles.

M. JOSSE.

Connaissez-vous leurs biens, leurs emplois, leurs [familles?

MADAME JOSSE.

Leurs familles? Eh fi! Perdez-vous la raison?
Les voudrais-je souffrir s'ils n'étaient de maison?
Qui vous fait présumer en moi tant de faiblesse?
Famille est bourgeoisie, et maison est noblesse.
Je vous les garantis nobles ; c'est un grand point.

M. JOSSE.

Vous les garantissez?

MADAME JOSSE.

Nobles.

M. JOSSE.

Je n'en veux point.
Je veux d'honnêtes gens ; par exemple, un notaire,
Un banquier, un marchand, un bon homme d'affaire,
Gens avides de bien, sûrs d'en amasser ;
Et non pas de ces gens faits pour en dépenser,
Qui, consumant leurs jours en des chimères vaines,
Ont plus de créanciers qu'un an n'a de semaines.
Entendez-vous, ma femme?

MADAME JOSSE.

Oui, mon mari, j'entends.
Que dirait-on de pis chez de petites gens?
A moins d'être du *peuple* on ne dit point *ma femme ;*
C'est une *impolitesse* à faire rendre l'âme.
Cela sent le bourgeois du plus méchant *aloi.*

M. JOSSE.

Hé que suis-je de plus? Parlons net.

MADAME JOSSE.

Vous?

M. JOSSE.

Oui, moi.
Que diable suis-je?

MADAME JOSSE.

Noble. Et ce qui plus me touche,
C'est moi qui, malgré vous, ai voulu faire souche,
Pour peu qu'on ait de *goût* au rang où je me vois
On *abdique* aisément ce qu'on a de *bourgeois*:
Imitez-moi.

M. JOSSE.

Ma femme, en un mot comme en mille,
Votre sotte noblesse est comme votre style ;
Et je ne m'accommode en aucune façon

ıtre fierté ni de votre jargon.
es, comme moi, d'une fabrique neuve,
ɔre croît si fort qu'on dirait qu'il en pleuve.
ɔoint de manant, pourvu qu'il ait de quoi,
r le même prix ne le soit comme moi.
onc, s'il vous plaît, mademoiselle Josse,
ule orgueil qui vous rend si féroce.
arge ni rang qui puisse me cacher
n père est orfèvre, et le vôtre boucher?
ur faire un jour de célèbres familles!
à leurs égaux associer vos filles.
s-moi venir ; et surtout, pour leur bien,
e leur parlerai ne vous mêlez de rien.

MADAME JOSSE.

qu'un! Mes laquais, montrez-vous, je vous [prie.

M. JOSSE.

ppelle Champagne, et l'autre a nom la Brie.
mal aisé de se souvenir d'eux?

MADAME JOSSE.

montrer par là que l'on n'en a que deux ;
qu'en m'expliquant de manière incertaine,
s en avoir une demi-douzaine.
-on aujourd'hui distingué du commun,
de ses gens, qui ne dise, *hé quelqu'un ?*
ıoble sied bien jusques aux bagatelles,
z-vous, monsieur, voici des demoiselles
nt les beaux mots comme leur alphabet.

SCÈNE IV

E, MADAME JOSSE, NANETTE, BABET

M. JOSSE.

ez-vous, Nanette ; et vous aussi, Babet.
i qui vous demande.

NANETTE.

Hé, monsieur, je vous prie,
ıous à chacune un nom de seigneurie :
is que vous seul de gens de qualité,
si peu de soin de sa postérité.
Coquerico, marchand de savonnettes,
gentilhomme aussi bien que vous l'êtes,
ın de ses fils qui n'ait un nom nouveau,
m de quelque arbre ou de quelque ruisseau
re ses enfants nobles en bonne forme,

L'un est monsieur du Rus, l'autre, monsieur de l'Orme ;
Et, comme le plus jeune a le dos tout courbé,
Sûr qu'il n'est bon à rien, il en fait un abbé.
S'il avait comme vous une fille bien faite,
Lui ferait-il l'affront de l'appeler Nanette?

M. JOSSE.

Vous me citez, vraiment, un plaisant animal!

NANETTE.

Est-ce vous offenser que citer votre égal,
Monsieur !

M. JOSSE.

Je vous ai dit, et vous le réitère,
Que vous m'appellassiez simplement votre père;
A moins que votre mère en secret, et tout bas,
Ne vous ait fait savoir que je ne le suis pas.

BABET.

Les gens de qualité dont elle a l'honneur d'être
Ont une extrême peine à ne pas le paraître:
Quoique le nom de père ait de beau, de touchant,
Depuis un an ou deux cela *put* le marchand.
Un chétif avocat, par un ordre sévère,
Défend à ses enfants, de l'appeler leur père.
C'est une vérité qu'on peut vous garantir.

M. JOSSE.

J'en sais bien la raison: c'est de peur de mentir.
Souvent un avocat donne toutes ses peines
Aux affaires d'autrui pendant qu'on fait les siennes.
Mais je vous mande ici pour un autre entretien.
Je veux vous marier. Vous ne répondez rien!

NANETTE.

Je n'ai de volonté que pour suivre la vôtre.

BABET.

Je me fais un devoir de n'en avoir point d'autre.

M. JOSSE.

Fort bien: j'aime à vous voir dans ces sentiments-là.

NANETTE.

Je dois à vos bontés beaucoup plus que cela.

BABET.

Vos ordres en tous temps me sont doux et faciles.

M. JOSSE.

Puisqu'à mes volontés vous êtes si dociles,
Vous aurez pour époux, dans huit jours au plus tard,
Vous, monsieur Poussineau ; vous, monsieur Rodillard.

'un est un bon marchand à grand'porte cochère,
)ù l'étoffe par aune est d'un écu plus chère ;
'ar aux gros magasins comme aux grands cabarets,
'apparence entre en compte au mémoire des frais ;
'autre est un homme d'ordre, un banquier d'im-
[portance,
)ui n'avait pour tout bien que mille écus d'avance ;
t qui par son mérite est devenu puissant
. prêter pour six mois à quatorze pour cent.
nfin, gens sans reproche et d'une bonne race.

NANETTE.

e vous baise les mains.

BABET.

Et moi, je vous rends grâce.

M. JOSSE.

'omment ?

NANETTE.

Je ne veux pas me marier sitôt.

BABET.

i moi non plus.

M. JOSSE.

Non ?

BABET.

Non.

M. JOSSE.

Je le veux. Il le faut.

NANETTE.

otre prétention sur ce point sera vaine.
e ne puis.

M. JOSSE.

Craignez-vous de mourir dans la peine ?
otre mère à votre âge avait franchi ce pas :
lle n'en est pas morte ; et vous n'en mourrez pas.

NANETTE.

ous nous offrez des gens d'une agréable *allure !*

BABET.

nous faut des partis bien d'une autre *tournure.*

NANETTE.

'uis-je prendre un époux à moins que de son chef
l ne soit noble, riche et d'un *gros relief ?*

BABET.

[croire,
'our moi, je n'en veux point, comme vous pouvez
'il me fait *dérouter* du chemin de la gloire.

NANETTE.

e voudrais bien savoir si monsieur Poussineau

Peut jamais, quoi qu'il fasse, être à notre *niveau?*

BABET.

Et monsieur Rodillard avec qui l'on m'assemble,
Ne fera-t-il pas beau nous *faufiler* ensemble ?

NANETTE.

J'en sais qui sous nos lois sont prêts à se ranger,
Faits comme une *peinture* et *jolis à manger* :
Au lieu que les amants dont vous faites l'ébauche
Ont un esprit si *louche!* un entretien si *gauche!*

BABET.

Quoique votre noblesse ait déjà près d'un mois,
Il vous reste toujours des *vestiges* bourgeois.
Je ne vois qu'à vous seul *ces petites manières.*

M. JOSSE.

Hé bien! n'est-il pas beau de voir trois grimacières,
Qui sans le fade appas de vingt bizarres mots,
Que font des étourdis et que disent des sots,
Tant que dure le jour n'auraient rien à se dire?
Encor n'est-ce pas là ce que l'on fait de pire.

MADAME JOSSE.

Hé que fait-on, monsieur?

M. JOSSE.

Ce que l'on fait?

MADAME JOSSE.

Oui; quoi?

M. JOSSE.

Ce que personne ici ne doit faire que moi.
Mais je vais de ce pas y donner si bon ordre,
Qu'il sera mal aisé que nous puissions nous mordre.
Serviteur.

SCÈNE V

MADAME JOSSE, NANETTE, BABET.

MADAME JOSSE.

Moquez-vous des menaces qu'il fait:
Messieurs Coquerico sont bien mieux votre fait:
Il ne s'est jamais vu d'égalité plus grande:
Age, rang...

BABET.

Moi, banquière!

MADAME JOSSE.

Il est fou.

NANETTE.

Moi, marchande!

MADAME JOSSE.

Il radote.

SCÈNE VI

M. BRICE, MADAME JOSSE, NANETTE, BABET.

MADAME JOSSE.

Ah ! c'est vous ! Eh ! mon frère, bonjour.

M. BRICE.

Bonjour, ma sœur.

MADAME JOSSE.

De quand êtes-vous de retour,
Monsieur l'avocat ?

M. BRICE.

D'hier à dix heures je pense.

MADAME JOSSE.

Je vous veux un *gros* mal d'une si *grosse* absence,
Depuis quinze *gros* jours ne m'avoir point écrit,
Vous qui passez partout pour un si *gros* esprit.
A peine un *gros* seigneur, que le rang autorise,
Se serait-il permis cette *grosse* sottise.

M. BRICE.

Quoi ! ma sœur, votre erreur dure jusqu'à présent?
Laissez mourir en paix un mot agonisant.
Hors chez quelques laquais qu'il est en étalage,
En aucun lieu du monde il n'est plus en usage.
Laissez, encore un coup, mourir ce mot en paix,
Me trouver l'esprit *gros* c'est le trouver épais.
A moins qu'un *gros* seigneur n'ait la taille fort
Est-il expression plus bizarre et plus fausse?[grosse,
Qui diable a jamais dit depuis quinze *gros* jours ?
Ceux qui risquent ces mots pour leur faire avoir
Devraient être punis presque de même voie[cours,
Que ceux qui font passer de la fausse monnoie.
Gros est un mot proscrit, ma sœur.

MADAME JOSSE.

Avez-vous peur
Que l'on ne sache pas que je suis votre sœur ?
A qui plus justement voulez-vous qu'appartienne
Le titre de Madame ?

M. BRICE.

Oh! qu'à cela ne tienne.
C'est un titre abusif que tant de femmes ont,
Qu'il ne fait plus d'honneur à celles qui le sont.

On traite également, tant on rend de justice,
Et la femme d'un duc et celle de son suisse ;
Et l'on distingue à peine en un même quartier,
Celle d'un président de celle d'un huissier.
Jadis un conseiller défendait à sa femme
De souffrir que ses gens l'appellasent madame:
Et le clerc de son clerc, moins scrupuleux que lui,
Trouve bon que la sienne ait ce titre aujourd'hui.
Cette contagion s'étend avec furie ;
Particulièrement parmi la librairie :
Auprès des Mathurins j'en connais un trio,
Une madame *in-douze*, et deux *in-folio*.
Mais les gens de bon goût distinguent les espèces.
Hé bien! mariez-vous mes deux charmantes nièces?

NANETTE.

Vous ne pouviez choisir un plus heureux moment.
Il nous vient ce matin à chacune un amant:
Mais bien fait! mais d'un *goût* et du rang dont nous [sommes.

SCÈNE VII

CHAMPAGNE, MADAME JOSSE, M. BRICE, NANETTE, BABET.

CHAMPAGNE.

Madame, on vous demande.

MADAME JOSSE.

Hé qui ?

CHAMPAGNE.

Deux gentilhommes;
Leur père est parfumeur, et demeure ici près,

BABET.

Il semble que le ciel nous les envoie exprès.

M. BRICE.

Les fils d'un parfumeur gentilshommes ! prodige!

MADAME JOSSE.

Oui, mon frère, ils le sont.

M. BRICE.

Eux, ma sœur ?

MADAME JOSSE.

Oui, vous dis-je.

(*à ses filles*)

De l'éclat de vos yeux, éblouis, pénétrés,
Ils ne sortiront pas comme ils seront entrés.

Charmez-les bien.
(*à M. Brice.*)
Et vous, respectez leur noblesse ;
Et qu'il ne vous échappe aucun mot qui la blesse.
Qu'ils entrent.

SCÈNE VIII

M. DU RUS, M. DE L'ORME, M. BRICE, MADAME JOSSE, NANETTE, BABET.

MADAME JOSSE.
Hé, quelqu'un ! des fauteuils.

M. DU RUS.
Vos appas
ui font à tout venant mettre pavillon bas,
ûrs de tout conquérir aussitôt qu'ils se montrent,
ont autant de captifs que de cœurs qu'ils ren-
[contrent.
ers une autre beauté j'avais pris mon essor,
e change.

M. DE L'ORME.
Pour moi, mon cœur est libre encor ;
is à voir tant d'appas, pour peu qu'il persévère,
appréhende bien fort qu'il ne le soit plus guère.

NANETTE.
uel plaisir de ranger sous l'amoureux lien
e ces cœurs *isolés* qui ne tiennent à rien !
ue ne puis-je causer votre première alarme !

MADAME JOSSE
solés! Ah ! messieurs, le joli mot ! Il charme !
ui jamais avant elle, à l'âge où la voilà,
vec tant de justesse a placé ce mot-là ?
solés !

M. DU RUS.
Franchement, *isolés* me prend l'âme.

M. DE L'ORME,
solés me ravit, me pénètre, m'enflamme.

M. DU RUS.
e qui m'en plaît le plus c'est qu'elle s'en sert
[bien.
ces cœurs *isolés* qui ne tiennent à rien !
uand de l'architecture on saurait la manœuvre,
On aurait de la peine à mieux le mettre en œuvre.
Ce mot est d'un *bon sel*, et d'un excellent *goût*.

MADAME JOSSE.

Il m'a fait oublier que vous êtes debout.
Ces fauteuils sont ici pour nous mettre à notre aise.
Hé quelqu'un! pour mon frère il ne faut qu'une chaise;
Il n'est pas noble.

M. BRICE.

Non, dont je rends grâce au ciel.

M. DE L'ORME.

Ouais! contre la noblesse il semble avoir du fiel.

M. BRICE.

Point du tout; je l'honore autant qu'on le peut faire:
Il n'est dans un État rien de plus nécessaire:
A le rendre tranquille elle applique son soin;
Mais je l'aime un peu vieille, et marquée au bon coin.

M. DU RUS.

Fi! peut-on avouer qu'on aime la vieillesse?
Rien n'est plus décrépit que la vieille noblesse.
Est-il un financier noble depuis un mois,
Qui n'ait son dîné sûr chez madame Guerbois?
Et que de vieux barons pour le leur trouvent blanque
Quand le gibier s'envole, ou que leur fusil manque?
Monsieur parle en bourgeois des plus *invétérés*.

MADAME JOSSE.

Les mots les plus *jolis* sont par lui censurés.
Contre celui de *gros* il jette feux et flammes.

M. DE L'ORME.

Tant pis: il se fera lapider par les dames.
C'est un des mots nouveaux qu'elles aiment le plus.

MADAME JOSSE.

Est-il rien de mieux dit que de *grosses* vertus?
Je suis de cette phrase inséparable amie.

M. BRICE.

Vous avez contre vous toute l'académie:
Elle, qui dans la langue a le don d'exceller.

M. DU RUS.

Moi, je lui soutiens, moi, qu'on ne peut mieux parler.
Il est certains endroits où ce mot charme, enchante.
Quelle académie est-ce? est-ce celle où l'on chante?

M. BRICE.

Plaisante académie, et dont on fait grand cas!

M. DU RUS.

Est-ce celle où l'on fait de si bons almanachs?

M. BRICE.

Ces gens, pour bien parler, n'ont pas l'air assez grave.

M. DU RUS.

st-ce l'académie où l'on peint, où l'on grave?
es gens-là sont du monde, et parlent juste.

M. BRICE.

Non.

M. DE L'ORME.

est donc l'académie où l'on ne fait rien!

M. BRICE.

Bon!
elle que je vous dis travaille plus que toutes.
est là que de la langue on décide les doutes:
a que l'on sert de règle à tous les gens d'esprit,
ar ce que l'on prononce et ce que l'on écrit:
ennemie, en un mot, des sottises nouvelles.

SCÈNE IX

HAMPAGNE, MADAME JOSSE, M. DU RUS, M. DE L'ORME, M. BRICE, NANETTE, BABET.

CHAMPAGNE.

arotte Poussineau vient voir ces demoiselles.

MADAME JOSSE.

oyez pour quel sujet le sot nous interrompt:
is qu'elles n'y sont pas.

CHAMPAGNE.

J'ai dit qu'elles y sont;
ne serai pas cru si je dis le contraire.

MADAME JOSSE.

e ces sortes de gens tâchez à vous défaire.
'est vers la *bourgeoisie* un reste de penchant
ue de souffrir ici la fille d'un marchand.
lle ne connaît pas, tant elle est animale,
ombien entre elle et vous le rang met d'intervalle.
u'elle entre. Ces messieurs permettront bien cela.
ardon.

SCÈNE X

.ROTTE, MADAME JOSSE, M. DU RUS, M. DE L'ORME, M. BRICE, NANETTE, BABET.

MAROTTE.

Bonjour, Nanette; à la fin te voilà!
e suis venue ici deux ou trois fois de suite;
t toutes ces fois-là j'ai perdu ma visite.

Comment te portes-tu ? J'en suis en peine.

NANETTE.

Bien.

MAROTTE.

Je te vois du chagrin. Qu'as-tu ?

NANETTE.

Qu'aurai-je ? Rien.

MAROTTE.

Parle-moi bonnement, et ne fais point la sotte.
Qu'as-tu ? Bonjour, madame.

MADAME JOSSE.

Ah, ah ! bonjour, Marotte.
Bonjour.

MAROTTE.

On me reçoit ici bien froidement !
D'où vient donc que Babet ne me dit rien ? Vraiment
On me chasse ; et l'on veut que je m'en aperçoive.

BABET.

Comment donc voulez-vous, dites, qu'on vous re-[çoive ?

MAROTTE.

Comment ? Il semble ici qu'on me voie à regret.

MADAME JOSSE.

Apportez pour Marotte un petit tabouret.
Car je ne pense pas que votre orgueil vous porte
A vous *équipoller* aux gens de notre sorte :
Il faut, selon les rangs, de la distinction ;
Et l'on nomme cela subordination.

MAROTTE.

Je veux un fauteuil, moi, s'il faut que je le dise:
Non pour avoir l'honneur d'être un peu mieux assise:
Mais, sachant où je suis, pour m'épargner l'affront
De l'être un peu plus mal que les autres ne sont.

NANETTE.

Que le monde aujourd'hui se rend peu de justice!
Et qu'aux petites gens l'audace est un sot vice !
Vous imaginez-vous qu'ici, non plus qu'ailleurs,
Vous ayez un fauteuil où seront ces messieurs,
Eux qui vont à la gloire avec tant de vitesse,
Et qui, de compte fait, ont un mois de noblesse ?
Il faut de la raison et de l'ordre partout.

MAROTTE.

Ces messieurs où je suis devraient être debout.
Une belle noblesse et de source bien pure
Que celle qu'on débite à la manufacture !

MADAME JOSSE.

Vous vous êtes, ma fille, exposée à cela,
En vous encanaillant de cette guenon-là.
Marotte Poussineau ! Ce nom seul est atroce.

MAROTTE.

Marotte Poussineau vaut bien madame Josse.
Cet orgueil avec moi ne lui sied-il pas bien ?
Elle de qui le père est le boucher du mien ;
Et qui plus d'une fois eût fermé sa boutique,
S'il n'eût eu le bonheur d'avoir notre pratique :
Je m'en vais le changer, sans y perdre un moment.

SCÈNE XI

MADAME JOSSE, M. DU RUS, M. DE L'ORME, NANETTE, M. BRICE, BABET.

M. DE L'ORME.

Vous l'avez repoussée, et vigoureusement.
Je ne sais rien de mieux pour vous en bien défaire.

MADAME JOSSE.

Remettons-nous. Eh bien, messieurs, qu'allez-vous [faire ?
Car rien n'est plus honteux, dans ces temps divisés,
Que de voir la noblesse avoir les bras croisés.
Il faut, pour son honneur, qu'elle soit occupée.
Prenez-vous une charge ou de robe ou d'épée ?

M. DU RUS.

D'épée. On sent bien mieux l'homme de qualité.
Partout Mars sur Thémis l'a toujours emporté.
Chez tous les gens d'épée aujourd'hui c'est la mode
De passer sur le ventre à tous les gens du code.
Ce n'est pas au palais que croissent les lauriers.

BABET.

Que vous serez tous deux de *jolis* officiers !

NANETTE.

Si l'on en croit le bruit que fait la renommée,
De *jolis* officiers ornent bien une armée.

M. DU RUS.

Quand ils ont à leur tête un *joli* général,
Il n'est pour les *grivois* point de plaisir égal :
Et ce qui rend la France en tous lieux formidable,
En *jolis* généraux elle est inépuisable.
Ce que nous en avons sont des gens accomplis.

MADAME JOSSE.

Ceux que nous n'avons plus étaient bien plus *jolis*.

Quoique pour en juger mon esprit soit trop mince,
Feu monsieur de Turenne, et feu monsieur le Prince,
L'un pour temporiser et lasser l'Allemand,
L'autre pour foudroyer Espagnol et Flamand,
Ont été, selon moi, les deux plus *jolis* hommes
Que la France ait produits dans le siècle où nous [sommes.

M. BRICE.

Et ne voulez-vous pas que les gens soient piqués
Contre des mots si sots et si mal appliqués!
Est-il dans l'univers encore un capitaine
Tel que monsieur le Prince et monsieur de Turenne?
Quels noms ont plus de gloire, et sont mieux établis?
Et des gens d'un tel poids vous paraissent *jolis*?
Qui jamais, dites-moi, fut assez ridicule
Pour traiter de *jolis* Hector, Achille, Hercule?
Vous nommez deux héros qui les effacent tous:
Il faut, quand on en parle, en parler à genoux;
Et ceux qu'en pareil cas ces *jolis* termes tentent
Sont du moins aussi fous que ceux qui les inventent.
On ne dit point non plus de *jolis* officiers.
Jolis ne convient point à de vaillants guerriers:
Il faut que l'épithète exprime ce qu'on nomme:
Dire un *joli garçon* n'est pas dire un brave homme;
Et le mot de *joli* n'a jamais été fait
Qu'en faveur d'un enfant ou d'un colifichet.

M. DE L'ORME.

J'entrevois les raisons de monsieur votre frère:
Joli ne lui plaît pas, parce qu'il ne l'est guère.
Voilà ce qui l'oblige à s'expliquer ainsi.

MADAME JOSSE.

Ah! que mal à propos ma mère vient ici!

SCÈNE XII

MADAME BRICE, MADAME JOSSE, M. DU RUS
M. DE L'ORME, M. BRICE, NANETTE, BABET.

MADAME JOSSE.

Quel sujet vous amène en ce lieu, toute seule?

MADAME BRICE.

Je devrais y venir vous souffleter la gueule.
Vous avez par vos soins fait si bien et si beau
Que nous ne servons plus chez monsieur Po
Sa fille...

MADAME JOSSE.

Savez-vous qu'elle est assez brutale
our oser sottement se croire notre égale ?
e la désabuser on s'est donné le soin.

M. DU RUS.

ranchement, l'insolence allait un peu trop loin.

MADAME BRICE.

lez-vous, s'il vous plaît, de ce qui vous regarde.

NANETTE.

es messieurs sont d'un rang...

MADAME BRICE.

Vous, taisez-vous, guimbarde.
vous appartient bien de dire vos raisons,
t de mettre le nez dans ce que nous disons.
ui demande un avis aussi sot que le vôtre ?

M. BRICE.

h ! de grâce, ma mère, abstenez-vous...

MADAME BRICE.

A l'autre,
ui, pour être boucher ayant trop peu d'esprit,
oulut être avocat pour nous faire dépit ;
t de qui chaque jour la principale affaire
st d'endosser sa housse, écouter et se taire.
aites-moi le plaisir de me laisser en paix :
n vous y laisse bien tous les jours au palais.

BABET.

iel ! Que les vieilles gens ont un esprit revêche?

MADAME BRICE.

ntendez-vous jaser la petite pimbêche ?
oyez : ne faut-il pas qu'elle s'en mêle aussi !
es vieilles gens ! La masque, oser parler ainsi !
: t'apprendrai, friponne, à me morguer en face.
ieille !

M. DE L'ORME.

Madame Brice, il faut lui faire grâce.
os attraits par ce mot ne sont pas effacés.
ous êtes encor jeune ; on le voit bien.

MADAME BRICE.

Assez
'our voir votre noblesse un jour aller au peautre ;
t vous, redevenir parfumeurs l'un et l'autre.
Ion gendre est une bête et votre père un fou
De chercher à monter pour se casser le cou.
Suffit d'être enrôlé dans la gentilhommaille
Pour être convaincu de n'avoir pas la maille :

Et de tous les états où l'on est malheureux,
Le plus insupportable est d'être noble et gueux.
Ajoutez à cela quelle sera la fièvre
D'un noble parfumeur, d'un gentilhomme orfèvre
Si le roi les oblige à marcher dans un an,
Comme l'autre noblesse, à quelque arrière-ban?
Les braves gens!

M. BRICE.

Ma mère, il vaut mieux qu'on se taise.....

MADAME BRICE.

Jour de Dieu! je prétends quereller à mon aise.
C'est à vous à vous taire, imbécile orateur.

M. DU RUS.

Adieu. Madame Brice est de mauvaise humeur.

MADAME JOSSE.

Elle rêve. Eh, messieurs, supposez qu'elle dorme.

NANETTE.

Restez, monsieur du Rus.

BABET.

Restez, monsieur de l'Orme

M. DE L'ORME.

Nous prendrons notre temps, pour revoir tant [d'appas,
Que la mère éternelle un matin n'y soit pas.

MADAME JOSSE.

Votre façon d'agir, ma mère, est effroyable.
Ils sont sortis.

MADAME BRICE.

Tant mieux: qu'ils s'en aillent au diable!
J'aurai la joie au moins de gronder en repos.

SCÈNE XIII

M. JOSSE, MADAME JOSSE, MADAME BRICE, M. BRICE, M. GRIFFET, NANETTE, BABET.

M. JOSSE.

Ah! ah! je vous rencontre ici tout à propos.
Je viens de vous chercher pour une belle affaire.

MADAME BRICE.

Comment donc? Qu'est-ce?

M. JOSSE.

Entrez, monsieur le commissaire.

MADAME JOSSE.

Un commissaire ici! Pourquoi faire?

M. JOSSE.

Attendez.
saurez assez tôt ce que vous demandez.
ux auparavant, sans nulle incertitude,
'mer vos parents de votre turpitude.
à madame Brice.)
ͻfois, par l'hymen l'un à l'autre conjoints,
: fille m'aimait ; je ne l'aimais pas moins :
s jeune : un mari toujours jeune est aimable ;
enfin...

MADAME BRICE.

Enfin, quoi ?

M. JOSSE.

J'ai vieilli : c'est le diable ;
femme, au plaisir immolant le devoir,
petits besoins a pris soin de pourvoir.
tout dire.

MADAME JOSSE.

Imposteur ! l'impudence est extrême.

SCÈNE XIV

ͻOLE, M. JOSSE, MADAME JOSSE, M. BRICE,
M. GRIFFET, NANETTE, BABET.

NICOLE.

à l'aide, au secours du pauvre Nicodème :
us ne vous hâtez, c'est fait du jardinier.

MADAME JOSSE.

nent ?

NICOLE.

Des poussecus l'arrêtent prisonnier.
me il est fort et roide, et qu'il sait battre et
[mordre,
ır donne à tretous bien du fil à retordre :
viendrait à bout s'il avait de l'appui.
ͻici qu'on amène, et sa femme avec lui.

SCÈNE XV

ͻDÈME, ADRIENNE, M. JOSSE, MADAME JOSSE,
DAME BRICE, M. BRICE, M. GRIFFET, NA-
:TTE, BABET, NICOLE.

M. JOSSE.

'oche, gros coquin.

Dont mes filles et moi nous fûmes bien contentes,
Trois cents livres.

M. JOSSE.

Voilà ce qui m'outre le plus.
Donner à ses enfants des leçons là-dessus.
A quoi lui servais-tu?

ADRIENNE.

Qui ? moi, monsieur ?

M. JOSSE.

Oui, chienne.

MADAME BRICE.

Je te tordrai le cou, suborneuse.

NICODÈME.

Adrienne,
Dis-moi sans barguiner ce que c'est que cela
Et quelle manigance on débagoule là.
Parle.

ADRIENNE.

Moi, Nicodème?

NICODÈME.

Oui, palsangué, dégoise.

ADRIENNE.

Est-ce ma faute, à moi, si madame l'emboise?
Quand on a beau renom, cela vaut mieux que tout.
Je sommes comme on dit, plus couchés que debout.
Tenez, je ne fais rien, comme sait Nicodème,
Que ce que je voudrais qu'on me fit à moi-même.
J'allons tête levée, et je ne craindons rien;
Dieu marci.

NICODÈME.

Pour cela, je sommes gens de bien ;
Et j'avons de l'honneur malgré la médisance,
Plus qu'il ne nous en faut pour notre suffisance.
J'ignorons ce que c'est que de faire faux-bond :
Ce n'est pas comme vous et madame.

M. JOSSE.

Ah, fripon!
Tu ne t'amuses pas à voler des vétilles.

M. GRIFFET.

Plus, pour des *papillons,* des *guêpes,* des *chenilles*
Huit cents écus.

M. JOSSE.

Maraud, qui fais l'homme de bien,
Te voilà si confus que tu ne dis plus rien !
Tu ne présumais pas que l'on sût ton négoce.

Vendre des *papillons* une somme si grosse !
Je prétends qu'aujourd'hui cet argent soit rendu.

M. GRIFFET.

Ou qu'il soit dans trois jours bien et dûment pendu.
Pour un vol domestique on ne fait pas long gîte.

MADAME BRICE.

On ne peut d'un voleur se défaire trop vite.
Pendez, pendez.

M. JOSSE.

Crois-moi de peur d'être étranglé,
Rends-moi ce que ta femme et toi m'avez volé :
Voilà neuf cents écus marqués en deux articles.

ADRIENNE.

Volé ! Nous?

NICODÈME.

Têtedié, boutez mieux vos besicles.
Quand je suis échauffé, je suis pis qu'un Satan.
Si je ne vous agrée, il faut dire, va-t'en.
Avec un peu d'esprit jamais on ne demeure ;
Et, sans reproche à Dieu, j'en eus d'assez bonne [heure.
J'apprenais de Musa le Singulariter,
Quand je me dépétri de notre Magister :
Il me brisi, mordié, quasiment une côte,
Parce que, disit-il, par ma chienne de faute,
Notre âne avec sa bouche un soir avait failli
A démettre la gueule à monsieur le bailli.
Sans cet accident-là qui vint troubler la fête,
Moi, la bourrique et lui, je n'étions qu'une tête.
Je n'avons pas toujours mangé notre pain sec.

M. JOSSE.

Jamais aucun fripon n'a manqué par le bec.
Ne crois pas m'éblouir par de tels artifices.
Ta femme, pour ses bons et louables services,
A reçu trois cents francs. Toi pour des *papillons*,
Et je ne sais combien de pareils guenillons,
Huit cents écus.

ADRIENNE.

Eh fi, si je n'étais honnête,
Je vous dirais, monsieur, que vous êtes bien bête,
Bien nigaud, bien butor, bien badaud de Paris :
Mais Nicodème et moi, je sommes bien appris ;
Et je ne disons rien qui chagrine personne.
C'est une bride à viau que madame vous donne
Que tous les *papillons* qu'elle vous boute là ;
Elle dépense mieux son argent que cela ;

Fraîche comme un gardon, droite comme une par-
[che
Bon, vrâment, c'est bien là les bêtes qu'elle charche!
Les femmes de Paris en savont bien plus long.

M. BRICE.

Vous m'impatientez, ma sœur. Répondez-donc.
Tout parle en sa faveur, et tout vous est contraire.

M. GRIFFET.

Plus, quatre louis d'or pour un *laisse-tout-faire.*

M. JOSSE.

Cela n'est point obscur, et chacun l'entend bien :
Quand on laisse tout faire, on ne réserve rien.
Mettez-vous en ma place, Est-ce à tort que je gronde?

MADAME BRICE.

Que ne l'ai-je étouffée en la mettant au monde!
Je n'aurais pas l'affront de voir ce que je voi.

MADAME JOSSE.

Je ris de vous voir tous déchaînés contre moi.
Vous me charmez.

MADAME BRICE.

L'infâme! Et toi, tu m'assassines.

M. GRIFFET.

Plus, pour une *effrontée*, et pour deux *gourgandines,*
Quinze louis.

MADAME BRICE.

Comment! tu connais ces gens là !
Des *gourgandines!* Ciel! quelle peste voilà !
Il n'est pas sur la terre une plus méchante âme.
Le dangereux bétail qu'une pareille femme!

M. GRIFFET.

Plus, pour une *innocente,* onze louis.

M. JOSSE.

Viens ça.

NICOLE.

Qui ?

M. JOSSE.

Toi.

NICOLE.

Moi ? je ne sais ce que c'est que tout ça.
J'ai toujours vu madame une bonne vivante.

M. JOSSE, *à monsieur Griffet.*

La preuve de son crime est assez convaincante.
On lui dira le reste en temps et lieu. Suffit.

M. GRIFFET *à madame Josse.*

Qu'avez vous à répondre à tout ce que j'ai dit?

MADAME JOSSE.

Que mes filles, monsieur, ont sur elles les pièces
Que contient ce mémoire, espèces par espèces.
De me justifier je leur laisse le soin.
Défendez mon honneur.

M. JOSSE.

Je crois qu'il est bien loin.

NANETTE.

Ce qui dans cet écrit vous paraît des injures
Sont des noms que l'on donne aux nouvelles parures.
Une robe de chambre étalée amplement,
Qui n'a point de ceinture, et va nonchalamment,
Par certain air d'enfant qu'elle donne au visage,
Est nommée *innocente*, et c'est du bel usage ;
Ce manteau de ma sœur, si bien épanoui,
En est une.

M. JOSSE.

Cela c'est une *innocente?*

BABET.

Oui.
Sont-ce là des sujets pour vous mettre en colère?

NANETTE.

Voilà la *culebute*, et là le *mousquetaire*.

BABET.

Un beau nœud de brillants dont le sein est saisi
S'appelle un *boute-en-train*, ou bien un *tâtez-y:*
Et les habiles gens en étymologie
Trouvent que ces deux mots ont beaucoup d'énergie.

NANETTE.

Une longue cornette, ainsi qu'on nous en voit,
D'une dentelle fine, et d'environ un doigt,
Est une *jardinière* : et ces manches galantes,
Laissant voir de beaux bras ont le nom d'*engageantes*.

BABET.

Ce qu'on nomme aujourd'hui *guêpes* et *papillons*,
Ce sont les diamants du bout de nos poinçons :
Qui, remuant toujours et jetant mille flammes,
Paraissent voltiger dans les cheveux des dames.

NANETTE.

L'homme le plus grossier, et l'esprit le plus lourd,
Sait qu'un *laisse-tout-faire* est un tablier fort court :
J'en porte un par hasard qui, sans aucune glose,
Exprime de soi-même ingénument la chose.

BABET.

La coiffure en arrière, et que l'on fait exprès

Pour laisser de l'oreille entrevoir les attraits,
Sentant la jeune folle et la tête éventée,
Est ce que par le monde on appelle *effrontée*.

NANETTE.

Enfin la *gourgandine* est un riche corset,
Entr'ouvert par devant à l'aide d'un lacet: [fine,
Et, comme il rend la taille et moins belle et moins
On a cru lui devoir le nom de *gourgandine*.
Vous avez pris l'alarme avec trop de chaleur.

M. JOSSE.

A ce compte mon mal n'était donc qu'une peur;
Et mon front avait tort de croire son cas sale?

MADAME JOSSE.

Comment prétendez-vous réparer ce scandale?
Après un tel éclat je n'ai plus d'yeux pour vous,
Et je vais tout permettre à mon juste courroux.
Qui voulait me punir mérite un sort semblable.

NICODÈME.

Le moins qu'il puisse faire est amende honorable,
Tête nue, en chemise, avec la torche au poing:
Madame fera bien de n'en démordre point.
Vartidié! ce n'est pas une faute légère
Que de prendre l'honneur à ceux qui n'en ont guère.

ADRIENNE.

Je ne prétends pas, moi, qu'il soit quitte pour rien,
D'avoir, ou peu s'en faut, fait une brèche au mien.
On ne peut de l'honneur se rendre trop friande,
Et ce qu'il m'en a pris je veux qu'il me le rende.

M. GRIFFET.

Je vous l'avais bien dit d'aller moins vite.

MADAME BRICE.

Eh, quoi?
Vous l'acusez à tort de vous manquer de foi!
Cette brutalité n'est point du tout permise:
Et, dussé-je manger jusques à ma chemise,
Il ne sera point dit que je souffre cela.

M. JOSSE.

Que pouvais-je penser de ce mémoire-là?
Tâtez-y, boute-en-train, culebute, engageantes;
Tout cela pour le front sont des armes parlantes;
Et je sens que le mien me démange toujours.
Voilà de vilains noms pour de si beaux atours.

M. BRICE.

Il a raison.

MADAME JOSSE.

Lui ?

M. BRICE.

Lui. N'est-ce pas une honte
De voir de la pudeur faire si peu de compte ?
Donnez, puisqu'il vous plaît d'avoir ces ornements,
De plus honnêtes noms à vos ajustements.
Tous ces termes impurs, ces équivoques sales.
Sont, de droit naturel, du Pont-Neuf ou des Halles.
Qui de les inventer s'ose mettre en devoir
Sait plus d'obscénités qu'il n'est beau d'en savoir :
Rien n'est plus odieux qu'une femme immodeste ;
Et qui risque ces mots risque aisément le reste.
Les cœurs bien situés sont posés, retenus...

MADAME BRICE.

Franchement ces mots-là sont un peu saugrenus.
J'ai sué de frayeur de son *laisse-tout-faire*,
Et de sa *culebute* avec un *mousquetaire*.
En un mot ce jargon n'est point édifiant.

M. JOSSE.

Monsieur le commissaire, en vous remerciant :
Vous et vos grippechairs, vous pouvez disparaître,
Puisque je ne suis pas ce que je croyais être.

M. GRIFFET.

Comment ? N'est-ce pas vous qui m'avez employé ?...

M. JOSSE.

Si j'eusse été cocu, je vous aurais payé.
De tout ce que j'ai fait vous êtes le complice.

M. GRIFFET.

Moi ?

MADAME JOSSE.

Vous. Si l'on faisait une exacte police,
On ne souffrirait point tous ces vilains mots-là,
Non plus que la bassette et le jeu du hocca ;
Et l'on condamnerait à mille écus d'amende
L'impudent lapidaire et l'impure marchande
A qui l'on entend dire avec un front d'airain,
Un *tâtez-y*, monsieur : madame, un *boute-en-train* ;
Gourgandine à bon prix ; *culebute* nouvelle.
Quel abus !

M. GRIFFET.

Mon devoir en d'autres lieux m'appelle :
Payez-moi, je vous prie, ou bientôt un exploit...

M. BRICE.

Satisfaites monsieur, et qu'il s'en aille.

M. JOSSE.

Soit.
J'en suis quitte à bon compte, et la peine est petite.

NICODÈME.

Oh palsandié, non fait, vous n'en êtes pas quitte.
Si l'honneur de madame a fait queuque faux pas,
J'avons notre cas net, si le sien ne l'est pas.
La femme de cheuz nous n'est point une *engageante*.

M. JOSSE.

Au lieu de vingt écus je t'en donnerai trente.
C'est payer son honneur et le tien grassement.

NICODÈME, *à Adrienne.*

Est ce assez?

ADRIENNE.

Eh, oui-dà, c'est bien honnêtement.
Les femmes d'aujourd'hui faisont bien voir aux [hommes
Que l'honneur n'est pas cher dans le temps où je [sommes.
Dix écus pour le mien, c'est un prix assez haut.

NICODÈME.

Je crois, comme tu dis, que c'est tout ce qu'il vaut.
Boutez-là votre main : je vous pardonne. Et qu'est-ce?
Pour des mots de travers faut-il bouder sans cesse?

M. BRICE.

Je me charge du soin de les rapatrier.

MADAME JOSSE.

Et l'affront qu'il m'a fait se peut-il oublier ?

M. JOSSE.

Si me croire timbré c'est vous faire une offense,
En faisant le péché, j'en ai fait pénitence :
J'ai souffert comme un diable. Eh, bon Dieu ! com- [ment font
Tant de gens que je vois qui savent qu'ils le sont,
Et qui, de ce malheur n'étant tristes ni mornes,
Vivent dans un plein calme à l'abri de leurs cornes ?
La patience est belle en de semblables cas :
Mais c'est un don du ciel qu'il ne m'accorde pas.
Nommez, si vous voulez, mon imprudence extrême ;
J'aime mieux avoir tort que vous l'ayez vous-même ;
Et le risque est moins grand, pour tout dire en un mot,
D'être imprudent cent fois que d'être une fois sot.

MADAME JOSSE.

L'êtes-vous?

M. JOSSE.

S'il est vrai ce qu'on me fait connaître,
Non je ne le suis pas, mais je croyais bien l'être :
Et sur une apparence égale à celle-ci
Bien d'autres en ma place auraient cru l'être aussi.
Puisqu'il faut se soumettre à ce que veut la Mode,
Et que la plus suivie est d'être époux commode,
Oublions toute chose. Y consentez-vous ?

MADAME JOSSE.

Non.
Je ne veux plus vous voir.

MADAME BRICE.

Moi, je le veux, guenon.
Ce serait un ménage assez beau que le vôtre,
Le mâle d'un côté, la femelle de l'autre !
Il faut qu'à son époux, de peur d'avoir du bruit,
Une femme obéisse en tout temps, jour et nuit.
Ce n'est point à la poule à tant lever la crête.

ADRIENNE.

A tout ce qu'il lui plaît le mien me trouve prête.
Demandez-lui plutôt si je mens.

NICODÈME.

Pardié non.
Parmi bien du méchant elle a cela de bon,
Que, lorsqu'il faut m'aider à de certains ouvrages,
Elle court, tête-dié, comme des arrérages.
Veux-je boire deux coups, elle en veut boire trois ;
Aussi vivons-je heureux comme de petits rois ;
La paix est d'un logis la pièce la plus bonne.

M. BRICE.

Profitez des leçons qu'un jardinier vous donne.
A vivre bien ensemble appliquez votre soin.
Votre sotte querelle est allée assez loin.
Surtout, qu'il ne vous sorte aucun mot de la bouche
Dont l'oreille s'indigne, et l'honneur s'effarouche.
Portez des diamants, des dentelles, de l'or,
Et, si faire se peut, plus de richesse encor ;
Mais évitez les mots dont les mœurs sont blessées,
Et qui mènent l'esprit à de sales pensées,
Chez tous les gens d'honneur ces mots sont interdits.

MADAME JOSSE.

Je voudrais bien savoir quels vilains mots je dis.

M. BRICE.

Lisez votre mémoire : on ne voit rien de pire.
Lisez.

MADAME JOSSE.

Hé bien, mon frère, il ne faut plus les dire ;
J'ai cru de nos bijoux pouvoir mettre les noms
Sans attirer sur moi de si cruels affronts.
S'ils rendent ma conduite ou douteuse ou suspecte,
J'y renonce à jamais, loin que je les affecte ;
Je n'ai pas eu dessein de le mettre en courroux.

NANETTE.

Si vous y renoncez, j'en fais autant que vous.

BABET.

Pour les dire jamais, j'ai trop peur qu'on me gronde.

M. JOSSE.

Fort bien. Nous voilà tous les plus contents du
(*à ses filles.*) [monde.
Je ne suis pas ingrat à qui me fait plaisir :
Choisissez des époux selon votre désir.

MADAME BRICE.

Allons nous ébaudir, et dîner tous ensemble.

NICODÈME *aux auditeurs.*

Et vous, allez souper, messieurs, si bon vous semble.
Comme en chemin faisant vous trouvez quelquefois
D'impertinents parleurs et de nobles bourgeois,
Envoyez-les ici voir comme on accommode
La noblesse en détrempe, et les *Mots à la Mode.*

———

LA

SATIRE DES SATIRES

COMÉDIE

PERSONNAGES

ÉMILIE, maîtresse du chevalier.
LE CHEVALIER, amant d'Émilie.
LE MARQUIS, marquis du siècle.
LA MARQUISE ORTHODOXE, jeune veuve et précieuse.
AMARANTE, amie d'Émilie.
BOURSAULT.
LA WALTOLINE, suisse d'Émilie.
LA FRANCE, laquais d'Émilie.

LA SCÈNE EST CHEZ ÉMILIE.

SCENE PREMIÈRE

ÉMILIE, LE CHEVALIER, UN LAQUAIS.

ÉMILIE.

Allez-moi de ce pas quérir la Waltoline,
Et revenez.

LE CHEVALIER.

D'où vient que vous êtes chagrine?
Qu'avez-vous?

ÉMILIE.

Juste Dieu, qui ne le serait pas?
A-t-on rien dit de bon pendant tout le repas?
Sans façon, suivez-moi, si vous me voulez suivre;
Mais je ne puis rester là-dedans, je suis ivre.
Pour peu qu'on ait de sens, se figure-t-on rien,
Qui soit plus fatigant qu'un si sot entretien?
Votre ami le marquis, dont la langue estropie,
Est un original qui n'a point de copie:
Il emporte le prix sur les plus éventés,
Et ne dit que fadaise, et qu'inutilités. [être,
Ce qu'il a d'assommant, quelque sot qu'il puisse
Aux ouvrages d'esprit il prétend se connaître;

Et n'en croyant jamais que son faible cerveau,
Ce qu'il loue est blâmable et ce qu'il blâme est
[beau;
Mal avec la raison, il n'est point de rencontre
Où, sitôt qu'on en parle, il ne se ligue contre.
J'ai de son entretien autrefois fait l'essai :
Il est si plein de foi, qu'il en crève.

LE CHEVALIER.

Il est vrai.
Qu'il soit seul à manger, d'une mine adoucie,
Il boit à sa santé, puis il se remercie;
A se complimenter passe le tiers du jour, [cour.
Et croit qu'on s'aperçoit quand il manque à la
Mais tout fat qu'il puisse être, une dame galante,
Doit, quand elle régale, être plus complaisante.
Je n'ai jamais rien vu qui fût mieux ordonné
Que le pompeux repas que vous avez donné:
Lorsqu'à charmer nos sens votre esprit s'étudie,
Et qu'au bal qui s'apprête il joint la comédie,
Faut-il qu'un étourdi, qui n'a point de raison,
Avec si peu d'esprit, en alarme un si bon?
Si vous le trouvez fat, riez-en.

ÉMILIE.

Que j'en rie!
Et morbleu (car enfin il m'a mise en furie,
Et s'il faut librement vous en faire l'aveu,
Je ne puis en sortir, si je ne jure un peu).
Riez-en, dites-vous? Faudrait-il me le dire?
N'en aurais-je pas ri, si j'en avais pu rire?
A plusieurs méchants mots, qu'il garantissait bons,
J'ai fait semblant de rire, et j'enrageais au fonds.
Plein de son Despréaux qu'en louant il déchire
(Car ce qui n'en vaut rien est ce qu'il en admire),
Il en parle sans cesse, et prétend sottement
Que l'univers en corps soit de son sentiment.
J'ai bien affaire, moi, pour se faire de fête,
Que de son Despréaux il me rompe la tête;
Et qu'à brûle-pourpoint il m'attaque vingt fois
Pour piller mon suffrage, et corrompre ma voix.
Grâce au babil fécond d'un marquis ridicule,
Qui toujours se regarde, et toujours gesticule,
Si monsieur Despréaux n'eût servi d'entretien,
Tant qu'a duré le jour, on n'eût parlé de rien:
On l'a plus de cent fois conjuré de se taire,
Mais le traître qu'il est, n'en a rien voulu faire:

Despréaux qui l'entête est si fort à son goût,
Qu'il le mettait en œuvre, et l'enchâssait partout.
Défaites-vous-en. Fi !

LE CHEVALIER.

Je suis près de le faire,
Il vous blesse la vue, et je cherche à vous plaire,
Mais (et vous voulez bien que je vous parle ainsi)
Il n'est pas le seul fat que vous souffriez ici.
Le marquis, à mon sens, est plus sage qu'Eudoxe,
Qui se fait appeler la marquise Orthodoxe,
Parce que dans Alger son aïeul fait captif,
Pour la religion, fut empalé tout vif:
Cependant chaque jour vous souffrez sa visite,
Et, si je m'y connais, c'est un mince mérite.
Est-il rien de si fade, et de plus dégoûtant,
Que les mots qu'elle affecte, et qu'elle estime tant?
N'est-ce pas à dessein de faire rire le monde,
Que toujours répéter que l'on couvre sa blonde,
Pour dire aux gens de cour, en des termes nouveaux,
Usez-en librement, et mettez vos chapeaux.

ÉMILIE.

Et puis-je honnêtement m'en débarrasser? Dites,
Puis-je sans l'offenser, refuser ses visites?
Et de la qualité dont vous savez qu'elle est,
Lui dirai je tout franc que son air me déplaît?

LE CHEVALIER.

Par la même raison, sur la moindre matière,
Voulez-vous qu'au marquis j'aille rompre en visière?
Et du rang dont il est (car dans tout cet Etat
On trouverait à peine un plus illustre fat),
Son père qui descend d'un échappé de prince,
Met dans ses qualités, gouverneur de province,
Duc, vicomte, marquis, chevalier, maréchal,
Comte, baron, vidame, écuyer, senéchal,
A Paris, pair de France, à Madrid, grand d'Espagne,
Trésorier d'Angleterre, électeur d'Allemagne;
Et comme si pour lui c'était peu que cela,
Il fait encore au bout mettre un *et cætera*,
Après vingt qualités d'une telle importance,
Comme font la plupart des grands seigneurs de [France.
A des gens de la sorte ira-t-on dire au nez,
Qu'en théâtre public leur pareils sont bernés?
Sûr qu'à vos sentiments c'est à tort qu'il s'oppose,
Le marquis est un fou, mais je n'en suis pas cause;
Et je suis étonné qu'avec tant de clartés,

Vous vouliez me charger de ses iniquités.

ÉMILIE.

Vous l'avez amené.

LE CHEVALIER.

Je l'ai dû, ce me semble:
Accordés aujourd'hui, pour être unis ensemble,
L'honneur dont vos bontés récompensent mes soins
Me paraît assez grand, pour avoir des témoins.
D'ailleurs, vous faire voir en l'état où vous êtes,
A ce qui m'a charmé c'est mener des conquêtes:
Rien n'échappe à vos yeux, et je ne voulais pas
Faire tort d'un hommage à vos charmants appas.

ÉMILIE

Vous voulez m'adoucir, mais enfin je m'obstine...

SCÈNE II

EMILIE, LE CHEVALIER, LA WALTOLINE, UN LAQUAIS.

ÉMILIE.

A la fin, grâce au ciel, voici la Waltoline:
Mon Dieu, comme il est fait! il s'est battu!

LA WALTOLINE.

Pardi,
Un laquais par deux fois dit que j'avre menti:
Par mon foi, moi d'abord que lui tourne son tête.
Je tiens mon hallebarde en ma main toute prête.
Et quand il ne voit rien, pardi, tout à l'instant
J'en donne un coup bien fort dessus son dos qu'il [tend;
Mais le laquais, mon foi, qui n'est guères pagnote,
Me prend mon hallebarde, et, pardi, m'en tapote;
De son main, qu'il fait poing, me casse tous les dens;
Mon foi, le maison s'ouvre, et j'ai sorti dedans:
J'aime encor plus que mieux qu'il déchire mon [manche.
Voudrais bien maintenant un petite fil blanche
Pour deux liards.

ÉMILIE.

Et faquin, faut-il se battre?

LA WALTOLINE.

Ho, ho,
Voulez-vous que j'endure un menti tout de go?
Non par mon foi.

ÉMILIE.

Viens-çà, tu sais lire, je pense?

LA WALTOLINE.

Point, pardi!

ÉMILIE.

Point!

LA WALTOLINE.

Ah, ah : j'avre la souvenance
Que si fait. Oui, pardi. Foi de suisse d'honneur.

ÉMILIE.

Tu sais lire?

LA WALTOLINE.

Mon foi, savre lire par cœur,
Et fort bien.

ÉMILIE.

Viens-çà donc. La noblesse ambiguë
Qui traîne le désordre, et qui fait la cohue,
Me fatigue, m'assomme, et tout en sera plein,
A moins que de bonne heure on n'y tienne la main :
C'est pourquoi, songes-y ; je prétends qu'aucun n'entre,
Hormis ceux dont les noms sont là-dessus.

(*Elle lui donne un papier.*)

LA WALTOLINE.

Oh diantre !
Si quelqu'un vient : Qui tape? Ami. Dis votre nom?
Moi je veux pas le dire ; et moi j'ouvre point.

ÉMILIE.

Bon.
Retourne, et souviens-toi de ce que je t'ordonne.

LA WALTOLINE.

Oh! pardi, j'avre moi la souvenance bonne :
S'il ne cline son nom, personne entre aujourd'hui.

(*Après avoir fait cinq ou six pas, il revient, et dit au chevalier*)

Dites-moi, l'écriture est-ce pas le noir?

LE CHEVALIER.

Oui.

LA WALTOLINE.

Grand merci.

SCÈNE III

LE MARQUIS, ÉMILIE, LE CHEVALIER, UN LAQUAIS.

LE MARQUIS (*de derrière le théâtre*).

Chevalier!

ÉMILIE.

Me revoilà chagrine;
L'étourdi de marquis, dont la langue assassine,
A dessein de nous joindre, et je crains son caquet.

LE MARQUIS.

Chevalier!

ÉMILIE.

Paix!

LE MARQUIS.

Ma foi, je vous prends sur le fait,
Vous voilà l'un et l'autre à ma miséricorde:
Comment diable? à l'écart dès le jour qu'on
[s'accorde!
A vous dire le vrai, si je m'y connais bien,
Deux amants comme vous, ne sont pas là pour riên:
Pour fausser compagnie, il faut avoir affaire,
Dieu me damne.

LE CHEVALIER.

L'amour n'est jamais sans mystère,
Tu le sais.

LE MARQUIS.

Dites-moi, dansera-t-on bientôt?
Je m'en suis autrefois démêlé comme il faut.
Dolivet et Beauchamp m'en faisaient la grimace.

ÉMILIE.

Les gens faits comme vous ont partout bonne grâce.

LE MARQUIS.

Assurément.

ÉMILIE.

La danse est votre vrai talent;
Vous avez le corps souple, et de plus l'air galant.

LE MARQUIS.

Pour souple, il est certain que je n'ai pas les
Je saute.... [gouttes,

ÉMILIE.

A quelle danse excellez-vous?

LE MARQUIS.

A toutes,
Par ma foi.

ÉMILIE.

Vous dansez les menuets?

LE MARQUIS.

Oh qu'oui;
Et qui plus est, j'espère y piper aujourd'hui.
Mais à propos de danse, as-tu su des paroles

Que je fis l'autre jour, et qui sont assez drôles?

ÉMILIE.

Sur quel air?

LE MARQUIS.

Sur quel air? Sur l'air des menuets.

LE CHEVALIER.

Des vers de ta façon sont, je crois, bien mal faits,
Les auteurs de ta sorte, effarouchent les muses.

LE MARQUIS.

Dieu me damne, mon cher, pour le coup tu t'abuses.
Pour des vers cavaliers, qui toujours sont mauvais,
Je n'en ai jamais vu de plus joliment faits.
Les voici:
Un jour Lysis au bord de l'onde
Parlait d'amour à Rosemonde;
Mais cette blonde,
Qui toujours gronde,
Et que jamais le berger ne choqua,
Sans raison du monde
S'en estomaqua;
Depuis, par dépit, le berger la troqua.
Qu'en dis-tu?
Mais cette blonde,
Qui toujours gronde,
Et que jamais le berger ne choqua,
Sans raison du monde
S'en estomaqua;
Depuis, par dépit, le berger la troqua.
M'en croyais-tu capable?

LE CHEVALIER.

Non.

LE MARQUIS.

Tu vois bien par là que je suis véritable.
Les trois vers de la fin sentent l'homme de cour.
Sans raison du monde
S'en estomaqua;
Depuis, par dépit, le berger la troqua.
N'est ce pas, chevalier, que j'y mets le beau tour
Et que sans le secours des préceptes frivoles,
Je fais passablement de méchantes paroles?
Dis donc.

LE CHEVALIER.

Passablement! Sans te flatter en rien,
Tu fais de méchants vers admirablement bien.

ÉMILIE.

A merveille !

LE MARQUIS.

Oh ! parbleu, modérez la louange.
Touchant votre repas, je vous rendrais le change ;
A vous congratuler je serais occupé,
Mais je pense jamais n'avoir plus mal soupé,
J'en enrage.

ÉMILIE.

Et pour moi, ce reproche me pique.

LE CHEVALIER

Je n'ai jamais rien vu qui fût plus magnifique,
On a même trouvé bien des mets superflus ;
Il se moque.

LE MARQUIS.

Ma foi, ce que j'aime le plus,
Y manquait.

LE CHEVALIER.

Sait-on bien quels ragoûts tu souhaites ?

LE MARQUIS.

Non, mais dans un repas n'avoir point d'*alouettes*,
C'est pour moi, qui les aime, un supplice cruel,
Parbleu.

ÉMILIE.

Prenez-vous-en à mon maître-d'hôtel.

LE MARQUIS.

C'est un manger de prince ; elles sont succulentes...

LE CHEVALIER.

C'est en cette saison qu'elles sont excellentes.
Il a raison.

LE MARQUIS.

Comment, c'est en cette saison ?

LE CHEVALIER.

Oui, car durant l'été l'on n'en mange point.

LE MARQUIS.

Bon !
Veux-tu que je te prouve, et par raisons fort nettes,
Qu'au plus fort de l'été l'on voit des alouettes ?

LE CHEVALIER.

En l'air donc ?

ÉMILIE.

Comme il dit, en l'air donc ?

LE MARQUIS.

Point du tout.

ÉMILIE.

Voyons comme il fera pour en venir à bout,
Et comme il prouvera par des raisons fort nettes,
Qu'au plus fort de l'été l'on ait des alouettes.

LE CHEVALIER.

Il ne saurait.

LE MARQUIS.

Parbleu, nous allons voir cela.
As-tu lu Despréaux?

ÉMILIE.

De grâce, brisons là;
Laissons là Despréaux, et les vers qu'il compose,
On n'a tout aujourd'hui discouru d'autre chose,
Je fuis lasse à la fin d'ouïr citer son nom.

LE MARQUIS.

Tout de bon?

ÉMILIE.

Oui.

LE MARQUIS.

Ma foi, soyez en lasse, ou non,
Je prétends vous prouver, et par raisons fort nettes,
Qu'au plus fort de l'été l'on a des alouettes:
Vous m'en avez tous deux défié.

LE CHEVALIER.

Mais marquis,
Ne peux-tu le prouver, sans citer ses écrits?
Tu n'en as pas besoin pour ce que tu souhaites.

LE MARQUIS.

Et quel autre écrivain a parlé d'alouettes,
Dis, benêt?

ÉMILIE.

Croyez-moi, laissez-le discourir.
C'est un mal qui le tient, dont il faut le guérir:
Despréaux qui le charme, est dans sa fantaisie,
Et j'en vais tant parler que je l'en rassasie.
Des sièges, laquais. Çà,

LE MARQUIS.

Je vous tiens, par ma foi.
N'as-tu pas les écrits de Despréaux?

LE CHEVALIER.

Sur moi?
Non.

LE MARQUIS.

Les voici. Je ris de ton extravagance.
As-tu lu le repas qu'il décrit?

LE CHEVALIER.

Oui, je pense.

LE MARQUIS.

Fort bien. Te souviens-tu des mets qu'il fait venir?

LE CHEVALIER.

Confusément.

LE MARQUIS.

Je vais t'en faire souvenir.
Sur un amas confus de viandes entassées,
Régnait un long cordon d'alouettes pressées [1].
Mot pour mot. Que t'en semble? Avais-je le goût
Mange-t-on en été des alouettes? [bon?

ÉMILIE.

Non.

LE MARQUIS.

Comment! c'est Despréaux qui dans une satire...

ÉMILIE.

D'accord, mais c'est peut-être en hiver qu'il veut

LE MARQUIS. [dire.

Bon; par ce faux-fuyant vous croyez m'échapper,
Mais parbleu, sans courir, je vais vous rattrapper.
Dans le même repas : *Pour comble de disgrâce,*
Par le chaud qu'il faisait l'on n'avait point de glace.
Point de glace, bon Dieu ! dans le fort de l'été !
Au mois de juin! [2] ! Voyez, ai-je rien inventé?
Voilà l'endroit, lisez.

LE CHEVALIER.

Que veux-tu qu'elle lise ?
Tant pis pour Despréaux, s'il met une sottise ;
Comme ami de l'auteur, tu pourrais répliquer,
Quand il fait ce repas, qu'il prétend s'en moquer ;
Que c'est un fat qui traite; et qu'on peut sans scru-
Orner d'un méchant plat un festin ridicule. [pule
A cela je réponds, pour te pousser à bout,
Qu'en mai, juin et juillet, on n'en voit point du tout;
Que chez les rôtisseurs pas une âme n'en trouve ;
Que c'est en ce temps-là que l'alouette couve,
Et que, tout fat qu'il fût, le maître du logis
N'avait pas envoyé dénicher les petits.

LE MARQUIS.

Mon pauvre chevalier, que ta réponse est sotte !
Tu sais, quand je m'y mets, de quel air je te frotte :
Sur le raisonnement, je suis plus fort que toi.

1. Vers de Despréaux, *sat.* 3.
2. *Ibid.*

SCÈNE IV

ÉMILIE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LA WALTOLINE.

ÉMILIE.

Qu'est-ce, la Waltoline, où revas-tu?

LA WALTOLINE.

Mon foi,
Je vas apprendre à vous, qu'une personne il tape.

ÉMILIE.

Qui se nomme?

LA WALTOLINE.

Bour... Bour... Pardi, son nom me chape,
Lui trois fois l'avre dit, mais je m'en dessouviens.

ÉMILIE.

As-tu bien consulté le papier que tu tiens?
Est-ce Acante, Lycas, Oriane, Caliste,
Damon, Tirsis....

LA WALTOLINE.

Mon foi, lui n'est point sur mon liste;
Cartinement.

ÉMILIE.

Hé bien, n'ouvre donc point.

LA WALTOLINE.

Pardi,
Lui voudrait vous, madame, un peu voir un petit.

ÉMILIE.

Ouvre donc.

LA WALTOLINE.

Voulez-vous? Moi suis votre service. (*Il sort.*)

LE MARQUIS.

De quel endroit de France est monsieur votre [suisse?
S'il vous plaît.

ÉMILIE.

Eh, mon Dieu! point de subtilité;
Parlons de Despréaux, vous l'avez souhaité;
Ou je dirai partout, pour vous faire la guerre,
Que dès qu'on vous résiste, on vous jette par terre.
Défendez ce qu'il fait, je suis contre, et vous pour,
Voyons.

SCÈNE V

BOURSAULT, ÉMILIE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

BOURSAULT.

C'est un peu tard venir faire ma cour,
Madame.

ÉMILIE.

Était-ce vous qui heurtiez?

BOURSAULT.

Oui, madame.

ÉMILIE.

Un siège.

LE CHEVALIER.

Songez-vous à notre épithalame?
L'hymen où j'aspirais, est conclu d'aujourd'hui,
Et vous m'avez promis que vous le feriez.

BOURSAULT.

Oui.

LE MARQUIS.

En vers?

ÉMILIE.

Monsieur en fait de fort beaux.

LE MARQUIS.

On le nomme?

ÉMILIE.

Monsieur Boursault.

LE MARQUIS.

Ah, fi! ce n'est pas là mon homme.
Un pareil compliment lui doit sembler nouveau;
Mais des méchans auteurs, je suis parbleu le fleau:
Je n'en puis souffrir un, s'il n'excelle.

LE CHEVALIER.

Il se moque.

LE MARQUIS.

Point par ma foi.

LE CHEVALIER.

Point?

LE MARQUIS.

Non.

LE CHEVALIER.

Mais ton discours le choque.

BOURSAULT.

Moi? Comment voulez-vous qu'il trouve mes vers [beaux?

Monsieur est partisan de monsieur Despréaux,
Je le connais.

LE MARQUIS.

Ma foi, c'est un charmant Génie.
Lorsque d'un froid rimeur, il dépeint la manie,
Ses vers, comme un torrent, coulent sur le papier :
Il rencontre à la fois Perrin et Pelletier [1],
Bardou, Mauroy, Boursault. Au moins sans artifice,
Boursault.

ÉMILIE.

C'est vous, je crois?

BOURSAULT.

Pour vous rendre service :
C'est moi-même.

ÉMILIE.

Pour moi, quand je lis Despréaux,
Je trouve en des endroits quelques vers assez beaux ;
Mais ce qui me déplaît de sa veine féconde,
Elle est trop satirique, et nomme trop de monde.
C'est pour un galant homme, un peu s'être oublié :
Plus son nom fait de bruit, plus il est décrié :
On court à ses écrits, mais chacun les achète,
Moins pour voir ce qu'il fait, que les gens qu'il maltraite.
Caressé d'un libraire, à qui va le butin,
Aux dépens de sa gloire, il enrichit Barbin ;
Et sûr que sans nommer son génie est aride,
Pour un honneur frivole, il en quitte un solide.
S'il avait des amis, il devrait le savoir.

LE MARQUIS.

Avec tout le respect que je crois vous devoir,
Ce que vous dites là, madame, est ridicule,
Parbleu. Despréaux nomme! ô le plaisant scrupule!
C'est qu'il est franc.

SCÈNE VI

AMARANTE, ORTHODOXE, ÉMILIE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, BOURSAULT.

AMARANTE (*qui de la porte aperçoit Émilie*).

Madame, avancez, s'il vous plaît,
J'ai pris la bonne route, et c'est ici qu'elle est,
Avec l'époux futur je la vois qui s'amuse.

1. Vers de Despréaux, *sat.* 7. Le nom de Boursault ne figure pas dans le texte de Despréaux.

ORTHODOXE (*de la porte*).

Ne font-ils rien de plus? Je sais comme on en use,
Je m'en irais.

ÉMILIE.

Entrez, nous vous en prions tous,
Si vous n'avez dessein que l'on coure après vous.
Que prétendez-vous donc que nous fissions ?

ORTHODOXE.

Que sai-je !
Les amants de sa sorte ont un grand privilège;
Et puis, à le bien prendre, ayant trouvé son fait,
Quand on est accordé, n'est-ce pas quasi fait?
C'est en deux oui qu'on dit que tout l'hymen [consiste,
Et parmi le grand monde on n'est point formaliste :
Dès qu'on est accordé, la pudeur prend l'essor.
Que je vous baise un peu, je vous en prie encor,
Et monsieur l'accordé veut-il que je le baise?

ÉMILIE.

S'il le veut ? de sa vie on ne l'a fait plus aise;
Vous moquez-vous?

ORTHODOXE.

Bon Dieu! qu'il s'en acquitte bien!
Je vous en congratule.

LE MARQUIS.

Et moi, n'aurai-je rien?

ORTHODOXE.

Et monsieur, quel est-il?

LE CHEVALIER.

Bel esprit.

LE MARQUIS.

Il se raille.

ÉMILIE.

C'est un auteur.

LE MARQUIS.

D'accord, qui ne fait rien qui vaille.

BOURSAULT.

J'avoue ingénument que j'ai fort peu d'esprit;
Mais si vous le savez, il faut qu'on vous l'ai dit.

LE MARQUIS.

Vous enragez, parbleu, de ce qu'on vous terrasse:
Le parti de l'esprit est celui que j'embrasse;
Par un vœu solennel je m'y suis engagé.

BOURSAULT.

C'est être généreux autant qu'on le puisse être

Que prendre son parti, sans même le connaître.

ÉMILIE.

Des sièges donc, laquais, faut-il dire cela,
Petit sot?

AMARANTE.

Hé, mon Dieu, ne demeurons point là;
Ou du moins, car pour moi j'aime la comédie,
Avant qu'on la commence, ordonnez qu'on le die.

LE MARQUIS.

Quels comédiens sont-ce? Est-ce pas Molière?

LE CHEVALIER.

Oui,
Et Tartuffe.

LE MARQUIS.

Ma foi, j'en suis bien réjoui,
Je ne l'ai jamais vu.

ORTHODOXE.

Ni moi, certes.

ÉMILIE (*au laquais*).

La France,
Allez voir de ce pas quand la pièce commence:
Vous viendrez nous quérir, si les acteurs sont prêts.

ORTHODOXE.

Évangélisez mieux votre petit laquais,
De grâce.

ÉMILIE.

Asseyez-vous; cela suffit.

LE MARQUIS.

Marquise,
Savez-vous qu'elle et moi, nous venons d'avoir
[prise?

ORTHODOXE.

Je vous donne le droit sans rêver. Fais-je bien?

LE MARQUIS.

Je l'ai toujours.

AMARANTE.

Sur quoi roulait votre entretien?

LE CHEVALIER.

Sur Despréaux.

ORTHODOXE.

Oh oui!

ÉMILIE.

Qu'en dites-vous?

ORTHODOXE.

Qu'en di-je!
Qu'il ravit tout le monde, et que c'est un prodige:

Quand je lis ce qu'il fait, j'ai l'esprit si content!
Despréaux !

LE MARQUIS.

Par ma foi, j'en disais tout autant;
Mais madame et monsieur, deux fâcheuses [personnes,
De cent sottes raisons ont combattu mes bonnes.
Dans leurs cruelles mains le bon sens est martyr.

LE CHEVALIER.

Pour moi, je ne crois pas devoir te repartir :
Mais respecte madame, elle est si délicate...

LE MARQUIS.

Il est vrai, Dieu me damne : elle approuve *l'Astrate*.

AMARANTE.

Quoi! l'*Astrate*?

LE MARQUIS.

L'*Astrate !*

ORTHODOXE.

Ah! mon Dieu! je l'ai vu!
Que les vers en sont forts, et que tout m'en a plu!
J'en revins satisfaite autant qu'on le puisse être;
Un ouvrage si beau part de la main d'un maître;
Bien des gens qu'il charma, l'applaudirent tout [haut.
Dites-moi, s'il vous plaît, qui l'a fait.

BOURSAULT.

C'est Quinault.

ORTHODOXE.

Bon, Quinault!

ÉMILIE.

Oui, vraiment : voudrait-il vous le dire ?

ORTHODOXE.

Quoi, le même Quinault que Despréaux déchire,
A composé....

ÉMILIE.

L'*Astrate*. Où l'on donne un anneau.

ORTHODOXE.

Je suis au desespoir, de l'avoir trouvé beau.
Il me parut charmant, j'en admirai le tendre;
Mais si jamais j'y vais, j'en dirai pis que pendre:
Il ne doit rien valoir, car Despréaux le dit.

LE MARQUIS.

Quoi que ce soit.

LE CHEVALIER.

Tout beau; Quinault a de l'esprit.

AMARANTE.

Et du beau.

ORTHODOXE.

Monsieur raille, ou madame le flate.

LE MARQUIS.

S'il avait de l'esprit, aurait-il fait l'*Astrate?*

LE CHEVALIER.

Parle mieux de l'*Astrate*, ou du moins n'en dis rien,
Il a charmé madame.

ORTHODOXE.

Ah! je m'en repens bien.
A tous les beaux endroits que l'acteur y rencontre,
Je fis le brouhaha, mais je proteste contre.
On doit me pardonner, si je le fis tout haut;
Ce fut innocemment que j'applaudis Quinault:
Si l'auteur, par l'ouvrage, avait pu se connaître,
Je l'aurais trouvé laid, tout galant qu'il puisse être,
En conscience.

ÉMILIE.

Et vous, depuis quand, et pourquoi,
Êtes-vous gendarmé contre l'*Astrate?*

LE MARQUIS.

Moi?

ÉMILIE.

Oui, vous, oui.

LE MARQUIS.

J'aime assez depuis quand.

ÉMILIE.

Il me semble
Que dans sa nouveauté nous le vîmes ensemble:
Je ne sais depuis quand vous vous êtes dédi,
Mais je sais qu'à mes yeux vous l'avez applaudi,
Et qu'en vous démembrant pour louer cet ouvrage,
Comme font la plupart des marquis de votre âge,
De vos bras fatigants vous donnâtes cent coups
A ceux qui par malheur s'étaient mis près de vous:
Vous trouvâtes la pièce admirablement belle.

LE MARQUIS.

Elle était belle aussi quand elle était nouvelle;
Mais elle ne l'est plus à présent.

LE CHEVALIER.

Ah! fort bien.
Ponpée est déjà vieux, il ne vaut donc plus rien?
Dans deux ans l'*Alexandre*, et sa sœur l'*Andromaque*,
Ne seront donc plus beaux, si quelqu'un les attaque?

Le *Cid*, dont tout Paris admira la beauté,
A donc perdu sa grâce avec sa nouveauté,
A ce compte ?

ORTHODOXE.

Oh ! le *Cid* ! quel poème en approche ?
Y songez-vous ?

LE MARQUIS.

Ma foi, ta comparaison cloche.
Le *Cid* est de Corneille, où diable as-tu l'esprit ?
Il ne vaudrait plus rien, si Despréaux l'eût dit,
J'en demeure d'accord : mais d'assez fraîche date,
Il approuve le *Cid*, et condamne l'*Astrate*.

BOURSAULT.

Les ouvrages d'esprit cessent donc d'être beaux,
Dès qu'ils sont attaqués par monsieur Despréaux ?

LE MARQUIS.

Qui doute de cela, sieur Boursault ?

BOURSAULT.

Moi, peut-être,
Qui sais rendre justice, et qui crois m'y connaître.
Il ne faut pas avoir l'esprit fort délicat,
Pour nommer l'un fripon, appeler l'autre fat.
Qu'a-t-il fait jusqu'ici qu'exciter des murmures ?
Insulter des auteurs et rimer des injures ?
Quelle honteuse gloire, et quel plaisir brutal,
De ne pouvoir bien faire, à moins de faire mal ?
A quel homme d'honneur a-t-il vu sa manie ?
Qui jaimais à médire a borné son génie ?
Quand d'un si grand génie on a l'esprit doué,
Sur la même matière est-on toujours cloué ?
A la satire seule est-il beau qu'on s'amuse ?
Et n'en peut-on sortir, sans égarer sa muse ?
Sortir d'assez bon lieu, c'est vouloir sans raison
Prostituer sa race aussi bien que son nom :
Si par malheur pour eux, ses écrits sont durables,
Ce qu'il a de parents, en seront crus coupables :
Nos neveux, après nous, ne distingueront pas
Qui de cette famille avait le cœur si bas :
Et l'erreur populaire ou la haine publique,
Confondra l'honnête homme, avec le satirique.
Si l'*Astrate* qu'il blâme, est un monstre à ses yeux,
Comme il est du métier, il devrait faire mieux.
Mais je pense, ma foi, qu'il ne l'ose entreprendre.

LE MARQUIS.

S'il voulait s'en mêler, que d'auteurs s'iraient [pendre !

Corneille le premier, quoique auteur assez bon,
Je crois, s'il ne fait rien, que c'en est la raison :
Sûr qu'il est de ravir, et de faire merveille,
Il veut bien faire grâce au bonhomme Corneille,
Et lui laissant en paix achever tout son sort,
L'empêcher de mourir que de sa belle mort.
C'est ma pensée.

ORTHODOXE.

Au vrai?

LE MARQUIS.

D'homme d honneur.

ORTODOXE.

Je meure,
Si je n'allais tâcher de penser tout à l'heure
La même chose.

LE MARQUIS.

Oh, oui?

ORTHODOXE.

Oui, foi de veuve.

LE MARQUIS.

Allez,
Il est aisé de voir que vous me ressemblez,
Vous crevez d'esprit.

ORTHODOXE.

Moi?

LE MARQUIS.

Pour un si grand service,
Je veux que Despréaux vous accole la cuisse.

AMARANTE.

D'où vient qu'il ne dit rien de cet auteur galant
Qui compose à la glace, et qui rime en tremblant?

BOURSAULT.

Je ne le connais point; quel auteur est-ce?

LE MARQUIS.

Diable!

ÉMILIE.

Je le connais; la peste! Il est bien agréable,
C'est Boyer.

BOURSAULT.

Bon, Boyer : vous le connaissez peu.
Boyer, quand il compose, est toujours tout en feu;
Dans ses moindres discours on voit ce feu qui brille,
Et dans les vers qu'il fait, le salpêtre pétille.
Quand d'un crime parfois il exprime l'horreur,
La fureur poétique est sa moindre fureur.

S'il faut peindre Bellone au millieu du carnage,
Son Pégase bondit, et sa muse fait rage:
Il sait camper, résoudre, assaillir, effrayer,
Et dans ses vers pompeux étaler tout Boyer:
Mais s'il faut de vers doux embellir quelques scènes,
On le saigne d'abord de trois ou quatre veines,
Pour faire évaporer par ces canaux ouverts,
La grandeur du génie, et la force des vers.

LE MARQUIS.

Boyer fait mal des vers, à ce compte?

LE CHEVALIER.

Au contraire,
Il serait mal aisé de pouvoir en mieux faire ;
Il écrit nettement, et pour dire encor plus,
Ses vers ont de la pompe et ne sont point confus:
Car enfin, cher marquis, et souvent on s'y trompe,
Le galimatias est voisin de la pompe;
La plupartdes grands vers qu'on devraitsupprimer,
Ressemblent à ces gens que je n'ose nommer,
A ces sots du bel air, dont l'esprit est sans force:
Avec qui le bon sens est toujours en divorce;
Et qui de trois grands mots ornant leur entretien,
Parleront tout un jour pour ne se dire rien.

LE MARQUIS.

Que ta comparaison est absurde!

AMARANTE.

Et de grâce,
Revenons à l'auteur qui compose à la glace,
Je vous en prie.

LE MARQUIS.

Ah, ah ; c'est sans doute...

AMARANTE.

Qui?

LE MARQUIS.

Non,
Ce ne l'est pas.

AMARANTE.

Mon Dieu, qu'ai-je fait de son nom?
C'est un auteur galant, mais qui ferait scrupule.
De se lever sans feu pendant la canicule.
C'est G***.

ÉMILIE.

Que madame en parle comme il faut !
Quelque chaleur qu'il fasse, il n'a jamais eu chaud:
Apollon et G*** sont toujours mal ensemble;

Quand tout le monde brûle, on le trouve qui tremble:
Un de ses bons amis que je vis hier au soir,
Me soutint par deux fois, que l'étant allé voir,
Il trouva son laquais qui lui chauffait, dimanche,
L'épingle qu'il lui faut pour attacher sa manche.

LE CHEVALIER.

Est-il possible?

LE MARQUIS.

A l'autre, il la croit.

LE CHEVALIER.

Ce garant
A, pour se faire croire, un mérite assez grand:
J'ai l'honneur, tu le sais, de grossir ses conquêtes,
Et d'ailleurs...

LE MARQUIS.

Hé, morbleu, que les amants sont bêtes!
Regardez que G***, s'il avait ce défaut,
Pour chauffer une épingle, en aurait bien plus chaud.

LE CHEVALIER.

Nullement ; mais à tort ton esprit se gendarme ;
Que cela soit ou non, la figure m'en charme:
Quand parfois à G*** le froid livre un assaut,
Pour chauffer une épingle il n'en a pas plus chaud,
D'accord : mais, notre ami, sans t'échauffer le foie,
Le plaisant de l'affaire, est que Gilbert le croie,
Et qu'il ait prétendu se morfondre le bras,
S'il osait s'en servir et ne la chauffer pas.

LE MARQUIS.

Le méchant raisonneur!

ORTHODOXE.

Il faut bien qu'il conteste;
Qui reprend Despréaux, peut médire du reste.

LE MARQUIS.

Ma foi, je voudrais bien, pendant qu'il est ici.
Qu'il censurât encor un endroit que voici:
Jamais dans aucun siècle on n'a vu mieux écrire;
Et je le maintiens fou, s'il y trouve à redire.
C'est l'endroit de Cotin: l'as-tu vu?

LE CHEVALIER.

Je le crois.
Mais, Cotin, tu le sais, est en bien des endroits:
Quand je lis quelquefois les satires malignes,
Je rencontre Cotin presque à toutes les lignes;
Et mes yeux voltigeant de Cotin en Cotin,
Sans m'en apercevoir, je me trouve à la fin.

Apprends-moi quel endroit tu veux dire.

LE MARQUIS.

Il est juste :
C'est l'endroit, tu sais bien, où Despréaux l'ajuste.
Quand chacun, malgré soi, l'un sur l'autre porté,
Faisait un tour à gauche, et mangeait de côté :
Juge si dans ce lieu Despréaux put se plaire,
Lui, qui ne compte rien ni le vin, ni la chère,
Si l'on n'est plus au large assis dans un festin,
*Qu'aux sermons de*** ou de l'abbé Cotin* [1].

ORTHODOXE.

Que cet endroit me plaît !

ÉMILIE.

Il me plairait je pense,
Si j'avais pour l'entendre assez d'intelligence.
Bien des gens comme vous en font assez de cas ;
Mais j'ai l'esprit si lourd, que je ne l'entends pas.
Despréaux hait Cotin ; et ce qui m'a surprise,
On ne sait s'il le loue, ou s'il le satirise,
N'est-il pas vrai ?

BOURSAULT.

Sans doute ; et vous avez bien dit,
On ne sait s'il critique, ou bien s'il applaudit :
Je le soutiens.

LE MARQUIS.

Et moi, je soutiens le contraire.
Moi qui ne compte rien ni le vin, ni la chère,
Si l'on n'est plus au large assis dans un festin,
*Qu'aux sermons de*** ou de l'abbé Cotin ;*
Il veut dire par-là, j'en fais juge madame,
Qu'aux sermons de Cotin il n'y va pas une âme.
Voilà ce qu'il veut dire.

LE CHEVALIER.

Oh ! d'accord en ce cas :
Il le veut dire, bon ; mais il ne le dit pas :
Au contraire à l'entendre, on dirait qu'on s'y tue,
Que la foule y fatigue ; et que chacun y sue.
Vouloir plus être au large assis en ce lieu-ci
Qu'au Tartuffe qu'on joue, on ne fut vendredi :
Ce n'est, je crois, pas dire, au rapport de madame,
Qu'au Tartuffe qu'on joue, il n'y va pas une âme.

LE MARQUIS.

C'est bien de même.

1. Vers de Despréaux, *sat.* 3. Depuis, les astérisques ont été remplacés par le nom de « Cassagne ».

ORTHODOXE.

Oh ! non, cela n'y vient pas bien.

LE MARQUIS.

Comment voudrais-tu dire autrement? Voyons.

LE CHEVALIER.

Tien,
Si j'avais son esprit, j'aurais mis, pour mieux faire,
Moi qui ne compte rien ni le vin, ni la chère,
A moins d'être à mon aise *assis dans un festin*,
Comme..... il aurait pu dire aux sermons de *Cotin*,
S'il l'eût voulu : mais là, sans faire l'habile homme,
En la place de *plus*, il fallait mettre *comme*,
Sans contredit.

LE MARQUIS.

Oui?

LE CHEVALIER.

Oui, rêves-y quelque temps.

LE MARQUIS.

En tout cas rien n'y manque, excepté le bon sens.
La belle affaire!

AMARANTE.

Et fi, je pense qu'il se moque;
Il n'y manque autre chose, et cet endroit le choque!
Du bon sens plus ou moins n'y fait rien.

LE MARQUIS.

C'est bien dit.

ORTHODOXE.

Laissez-moi lui citer un endroit plein d'esprit.
C'est au discours au roi. Rien n'est plus agréable:
Je n'en lis pas un vers qui ne soit impayable.
L'endroit que je veux dire est un endroit nouveau
Si galamment tourné....

LE MARQUIS.

Madame qu'il est beau!
Il m'enlève.

ORTHODOXE:

Avouez que c'est un coup de maître.

LE MARQUIS.

Il ne me souvient pas quel endroit ce peut-être,
Mais à mon gré, madame, il est beau! Ris, mon cher.

LE CHEVALIER.

Qui diable, en t'écoutant, pourrait s'en empêcher?
Quand on loue un endroit qu'on nomme un coup de
[maître,
On doit dire du moins quel endroit se peut être :

Cet endroit si galant que tu dis qui te plaît,
Peux-tu le trouver beau, sans savoir ce que c'est?

LE MARQUIS.

Et c'est donc de cela que tu ris? je t'admire.
Qu'ai-je dit de bouffon qui t'ait dû faire rire?
Je vois dans ses écrits cent endroits délicats,
Il doit peu t'importer, s'il ne m'en souvient pas:
Celui que dit madame, en doit être un, je gage.

ORTHODOXE.

Monsieur a le sens bon.

LE MARQUIS.

Point du tout, mais j'enrage
De voir rire de rien un esprit égaré:
Je suis des idiots l'ennemi déclaré.
La marquise Orthodoxe aurait dit des merveilles,
Sans ce perturbateur du repos des oreilles.
Pour le désarçonner, reparlez nous ici [aussi:
De l'endroit qui vous charme, et qui me charme
Je n'ai rien vu de beau qu'aisément il n'efface:
Qu'il le censure après, s'il le peut.

ORTHODOXE.

Qu'il le fasse,
Je l'en défie.

LE MARQUIS.

Allons, mortifiez-le un peu.

ORTHODOXE.

Despréaux parle au roi.

LE MARQUIS.

Bon.

ORTHODOXE.

Et lui dit...

LE MARQUIS.

Morbleu!
Cela me touche!

ÉMILIE.

Eh, quoi? qu'a-t-on dit? Rien.

LE MARQUIS.

N'importe.
Je ne vois point d'auteurs s'exprimer de la sorte.
Despréaux parle au roi, ne saurait se payer.
J'ai beau lire Corneille et Racine et Boyer,
Je ne vois rien d'égal.

ÉMILIE.

Pour cela je l'avoue.

ORTHODOXE.

Quand il parle du roi voici comme il le loue :
Et tandis que ton bras, des peuples redouté,
Va, la foudre à la main, rétablir l'équité,
Et retient les méchants par la peur des supplices,
Moi, la plume à la main, je gourmande les vices [1].
Ces vers sont d'une force à jamais n'égaler.

LE MARQUIS.

Justement : c'est l'endroit dont je voulais parler ;
Sur des vers si pompeux je m'arrête sans cesse.
Ils sont si beaux, *tandis que ton bras...* Comment [est-ce?

ORTHODOXE.

Et tandis que ton bras, des peuples redouté,
Va, la foudre à la main, rétablir l'équité.
Et retient les méchants par la peur des supplices...

LE MARQUIS.

Moi, la plume à la main, je gourmande les vices...
Censure donc.

LE CHEVALIER.

Peut-être.

LE MARQUIS.

Eh censure, crois-moi ;
Blâme des vers royaux qui sont faits pour le roi.
Tu dois, pour ton honneur, les censurer.

LE CHEVALIER.

Ecoute,
On le pourrait !

LE MARQUIS.

Madame, on le pourrait !

LE CHEVALIER.

Sans doute.
Ne me presse point tant de te rendre confus.

LE MARQUIS.

Parbleu, je t'en défie.

ORTHODOXE.

Et pour moi je fais plus,
Je l'en conjure.

LE CHEVALIER.

Hé bien, il faut vous satisfaire.
Qu'ont de si beau ces vers qui vous puisse tant plaire ?
Toi qui crois posséder un esprit plus qu'humain,
Dis-moi, dit-on qu'un *bras va la foudre à la main* ?

1. Vers de Despréaux, *Discours au roi*.

LE MARQUIS.

Et qu'on le die ou non, que t'importe?

LE CHEVALIER.

Il m'importe.

Le dit-on?

LE MARQUIS.

Non.

LE CHEVALIER.

Ta foi.

LE MARQUIS.

Non, le diable m'emporte.
Tu peux, sur ma parole, être sûr de cela.
Mais pourquoi, s'il te plaît, cette question-là?
Despréaux le dit-il?

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment.

LE MARQUIS.

Imposture.

ORTHODOXE.

Je le crois, moi.

LE CHEVALIER.

Ses vers sont encore en nature.
Et tandis que ton bras, des peuples redouté,
Va, la foudre à la main.... je n'ai rien inventé.
Vous le voyez.

ORTHODOXE (*au marquis*).

Marquis, on le dit, ou je meure.

LE MARQUIS.

Je m'en viens, comme vous, d'aviser tout à l'heure.
Il est vrai, l'on le dit, il est même fort bon,
Malepeste!

ÉMILIE.

Pour moi, je ne dis oui, ni non.
Je condamne avec peine, et sans peine j'admire:
Peut-être est-ce bien dit, mais il eût pu mieux dire;
Et les vers dont on parle auraient moins d'embarras,
S'il eût mis la personne en la place du bras. [mettre
Pour parler nettement, par exemple, on peut
Que la foudre à la main, le roi tout va soumettre.
Par exemple, on peut dire, en parlant de son bras,
Qu'il va lancer la foudre au milieu des combats ;
En parlant de lui-même, on peut dire avec grâce:
Que suivi de la foudre, il va punir l'audace ;
Mais, dans cette occurence, un meilleur écrivain
N'aurait pas dit qu'un *bras va la foudre à la main*.

BOURSAULT.

Je suis du sentiment de madame.

LE MARQUIS.

Eh de grâce,
Diminutif d'auteur, exilé du Parnasse,
Laissez-nous seuls.

LE CHEVALIER.

Ho, ho, c'est parler un peu haut!
Chez de plus grands seigneurs on endure Boursault:
Ce qu'il a dit est juste et n'a rien que je blâme.
C'est prendre un bon parti, que celui de madame.

AMARANTE.

J'en suis aussi.

ORTHODOXE.

Vous?

AMARANTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Tant pis

LE CHEVALIER.

Tant mieux.

LE MARQUIS.

Ma foi,
C'est un faible ennemi qu'un censeur comme toi.
Viens au sens, notre ami; c'est le sens qu'on admire.
Qui chicane des vers ne saurait plus que dire.
Et tandis que ton bras... c'est-à-dire, *grand roi,*
Nous allons faire rage à présent, vous et moi.
On nous craindra tous deux, vous de peur des supplices;
Moi, de peur de mes vers qui gourmandent les vices;
Et pourvu que tous deux nous nous entendions bien
Votre nom ira loin, aussi bien que le mien.
Quand je bats des auteurs, vous gagnez des batailles.
Voilà ce qui s'appelle être sensé.

LE CHEVALIER.

Tu railles.
Ces vers de son bon sens sont de faibles témoins.

ORTHODOXE.

Jamais rien n'en eût tant.

ÉMILIE.

Jamais rien n'en eût moins.

LE MARQUIS.

Vous avez l'un et l'autre, ou je sois misérable,
Une absence d'esprit que je trouve effroyable.

Que voit-on là-dedans qui soit hors de raison ?

LE CHEVALIER.

C'est avec un grand roi faire comparaison
Simplement. Tu dirais, si tu savais l'histoire,
Que ce sont les auteurs qui dispensent la gloire :
Que les rois du vieux temps qui les ont révérés,
Ont souffert qu'avec eux ils se soient comparés :
Mais ces comparaisons ne se sont jamais faites,
Qu'entre de petits rois et d'excellents poètes :
Au lieu que dans l'exemple, allégué tant de fois,
C'est un petit poète et le plus grand des rois.

LE MARQUIS.

Et bon, bon.

AMARANTE.

Quoi, bon, bon ? cela ne veut rien dire,
Mon cher marquis.

LE MARQUIS.

Bon, bon, doit pourtant vous suffire,
Je ne vous dirai rien autre chose.

ORTHODOXE.

Il fait bien.
A cent bonnes raisons on ne lui répond rien.
Par-ci, par-là, du moins, le bon sens doit paraître.

LE MARQUIS.

Je gage que Boursault, tout Boursault qu'il puisse [être,
De l'endroit qu'on censure est lui-même content.

BOURSAULT.

Un tailleur béarnais en fit un jour autant :
Il se nommait Barangue, et disait à quelqu'autre,
Que ceux de son pays ne faisaient rien au nôtre :
Que pour lui, grâce au ciel, il avait le bonheur,
Quoique né Béarnais, d'être maître tailleur :
Qu'ils étaient dans Paris, d'une ville commune,
Deux adroits Béarnais, compagnons de fortune :
Mais qu'en France jamais, quoi qu'ils eussent d'appui,
Nul n'avait fait fortune, hors Henri Quatre, et lui.
Cette comparaison est égale.

LE MARQUIS.

La peste
Soit du traître d'auteur, qui sans cesse conteste.
Je n'ai jamais rien vu de plus extravagant.
J'allais encore citer un endroit élégant,
Où Despréaux du roi dit tout ce qu'on peut dire :
C'est l'endroit le plus beau qui soit dans la satire :
Mais je n'en dirai rien, Dieu me damne.

ORTHODOXE.

Et pourquoi ?

ıloir m'en priver, que vous ai-je fait, moi ?
eur Despréaux je sais rendre justice;
ırs. bons ou non, je suis l'admiratrice;
e un endroit que je n'ai point ouï.

LE MARQUIS.

ın aurez donc, seule, obligation ?

ORTHODOXE.

Oui.

LE MARQUIS.

. Despréaux rien n'acquit tant de gloire.
lus à propos on n'a cité l'histoire;
u grand Alexandre, il compare le roi [1],
arme.

ORTHODOXE.

On dirait qu'il s'entend avec moi.
ıits qu'il admire ont tous eu mon suffrage.
avez d'esprit ! on ne peut davantage.

LE MARQUIS.

s y connaissez; en ai-je ?

ORTHODOXE.

Autant que dix.

LE MARQUIS.

ıbez dans mon sens sur l'endroit que je dis.
ımparaison d'Alexandre ?

ORTHODOXE.

Elle est belle.

LE MARQUIS.

ne, qui rit, comment la trouve-t-elle ?
lait.

ÉMILIE.

Comment ?

LE MARQUIS.

Oui.

ÉMILIE.

Je la trouve là-là.

ORTHODOXE.

; me douter qu'elle dirait cela;
.

LE MARQUIS.

noi de même, ou je me donne au diable.
rbleu, madame, êtes-vous raisonnable ?

rs au roi.

Lorsqu'au grand Alexandre on compare le roi,
Dire là-là ; tudieu ! qu'en dites-vous ?

AMARANTE.

Qui? moi?
Pour blâmer un endroit contre qui chacun peste,
Le là-là de madame, est un là-là modeste.
Quoi qu'en pense l'auteur, il a tort selon moi.

LE MARQUIS.

Lorsqu'au grand Alexandre, il compare le roi,
Il a tort !

LE CHEVALIER.

Oui-da, tort, et le bon sens en gronde,
Non de le comparer à ce vainqueur du monde:
Je sais bien que Louis, qui paraît si galant,
Est bien plus équitable, et n'est pas moins vaillant;
Et qu'un roi comme lui, dont la gloire est extrême,
Ne se peut sans erreur comparer qu'à lui-même.
De Despréaux pourtant l'on souffrirait cela,
Si son fougueux génie en fût demeuré là :
Mais au plus fameux roi que la Grèce ait vu naître
Comparer le plus grand que l'on puisse connaître
Et dans un autre endroit, par de sottes raisons,
Vouloir mettre Alexandre aux petites-maisons;
N'est-ce pas du bon sens avoir perdu l'usage?

LE MARQUIS.

Et crois-tu qu'Alexandre ait toujours été sage?
Il était quelquefois presque aussi fou que toi.

LE CHEVALIER.

Il ne fallait donc pas lui comparer le roi,
Ce monarque intrépide, en qui tout est auguste,
Et qui sert de modèle à qui veut être juste.
L'univers, étonné de ses faits éclatants,
Sait qu'en lui la sagesse a devancé les ans;
Et que pour faire voir ce qu'il aurait l'heur d'être,
Les vertus avec lui commencèrent de naître.
Après ces vérités, vois ta comparaison.

LE MARQUIS.

Ma foi, si tu n'as point de meilleure raison,
Tu n'est qu'un fat.

ÉMILIE.

Pour fat, pas tant fat que l'on pense.

ORTHODOXE.

En vérité, madame, il l'est à toute outrance.
Je veux qu'avec raison vous blâmiez Despréaux;
Mais des flots d'encenseurs trouvant ses écrits beaux,

On se fait par le monde un tort irréparable.

ÉMILIE.

Tout le monde qu'on voit n'est pas déraisonnable,
Despréaux d'encenseurs eût-il même des flots,
On doit par charité désabuser les sots. [duite:
Les endroits qu'on reprend font bien voir sa con-
Il fait quelques beaux vers, mais le reste est sans suite;
C'est un jeune emporté qui, dans ce qu'il écrit,
Prise le jugement moins que le bel esprit;
Et pour courre un bon mot que par fois il attrape,
Du bon sens qu'il néglige à tout moment s'échape.
Ses amis les plus chers n'en disconviennent pas.

LE MARQUIS.

Vous êtes, vous et lui, deux aussi francs ingrats...

LE CHEVALIER.

Nous, ingrats!

LE MARQUIS.

Oui, morbleu: Despréaux versifie,
Et les fruits de sa veine il nous les sacrifie:
Clairvoyant dans le code et savant dans les lois,
Il pouvait obscurcir Montauban, et Langlois,
N'était qu'il a changé, pour vous mieux faire rire,
Ses cornes d'avocat en cornes de satyre.

ORTHODOXE.

A ce que dit monsieur il donne un tour d'esprit.

LE MARQUIS.

Tout de bon!

ORTHODOXE.

Oui.

LE MARQUIS.

Ma foi, bien des gens me l'ont dit,
Que ma discrétion ne veut pas que je nomme.
Toi qui parle, as-tu vu la satire de l'homme?

LE CHEVALIER.

Oui, je l'ai vue.

LE MARQUIS.

Hé bien, l'endroit de l'âne?

AMARANTE.

Ah fi!

LE MARQUIS.

A tous les écrivains je vais faire un défi, [veille,
Tant à ceux qui font mal qu'à ceux qui font mer-
Comme depuis Boursault jusqu'à l'aîné Corneille,
D'en faire autant.

EMILIE.

A peine en viendraient-ils à bout.

LE MARQUIS.

Si vous dites fi là, dites donc fi partout;
L'âne de Despréaux me ravit, Dieu me damne.

ORTHODOXE.

Il est vrai, pour cela, que c'est un plaisant âne.

LE MARQUIS.

Tout à fait. Près de lui, s'il avait dit un mot,
Feu l'âne de la fable eût passé pour un sot:
Je crois qu'en droite ligne il descend de sa race.

ÉMILIE.

Jamais façon d'écrire a-t-elle été plus basse?
Y songez-vous?

LE CHEVALIER.

Pour moi, je ne m'y connais pas,
Ou comme dit madame, il n'est rien de si bas.
Cet âne sociable, et qui n'est point farouche
Ou plutôt Despréaux qui parle par sa bouche,
Dit-il rien de passable, et n'eût-il pas mieux fait,
D'être, comme un autre âne, imbécile et muet?
Par les bas sentiments de sa dernière page,
Il avilit sa plume, et salit son ouvrage:
Qui veut satiriser, doit moins être étourdi.

LE MARQUIS.

Et comment prétends-tu qu'un âne parle? Di.
Quoique pour s'expliquer, il emprunte un organe,
Ne soutient-il pas bien son caractère d'âne?
Lui voit-on démentir ce qu'il est? Va, parbleu,
A la beauté de l'art, tu te connais fort peu.
Si cet endroit n'est fin, pour qui veut du risible,
Je suis un sot.

LE CHEVALIER.

Écoute, il n'est rien d'impossible.
Je te crois habile homme, et puis m'être mépris:
Cet endroit...

SCÈNE DERNIÈRE

ÉMILIE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, ORTHODOXE, AMARANTE, BOURSAULT, LA FRANCE.

LA FRANCE.

Les acteurs ont mis leurs beaux habits,
Madame, ils vont bientôt commencer.

AMARANTE.

Ah ! madame,
Allons ouïr des vers qui vous raviront l'âme :
Jamais dans une pièce on n'en mit de si beaux.

ORTHODOXE (*au chevalier*).

Vous demandez quartier, concernant Despréaux.
Je le vois bien.

LE CHEVALIER.

Non pas.

LE MARQUIS.

Tu le dois.

EMILIE.

Je le nie :
Non qu'enfin Despréaux n'ait beaucoup de génie ;
Quand il aura plus d'âge, et les yeux mieux ouverts,
Pour venger ceux qu'il choque, il relira ses vers :
Devenu raisonnable, et ravi qu'on le croie,
Il fera son chagrin de ce qui fait sa joie ;
Et sentira dans l'âme un déplaisir secret
D'avoir pu si bien faire, et d'avoir si mal fait.

LE

LOUX PRISONNIER

COMÉDIE

PERSONNAGES

ıILLE, gouverneur de Toulon, mari d'Olympie, n est si jaloux qu'il l'enferme à six cadenas.
)RE, amoureux d'Olympie, à qui Alcidor l'ôta la donner en mariage à Spadarille.
IE, femme de Spadarille, et fille d'Alcidor, au- s promise à Cléandre.
)R, père d'Olympie.
ıET, valet de Cléandre.

LA SCÈNE EST A TOULON.

SCÈNE PREMIÈRE

CLÉANDRE, ALCIDOR.

CLÉANDRE.

ue pour m'obliger votre cœur se propose,
laignez un malheur dont vous êtes la cause
ıis Olympie et j'avais espéré
:s autres amants je serais préféré.
lant Spadarille, un punais, ah ! j'enrage.

ALCIDOR.

ıimez ma fille ayez plus de courage;
'avais promise, et j'ai manqué de foi:
ıus n'êtes pas homme à vous régler sur moi.
:et que j'en ai rend ma faute punie;
ı plains, je me plains, et je plains Olympie:
lâche mari les infâmes desseins...

CLÉANDRE.

s si je le puis l'arracher de ses mains,
ı êtes témoin, et j'ai pour assistance,
ıurable effet de votre intelligence.
n pour empêcher qu'on ne vît ses appas,
ux à la porte a mis six cadenas. —

Olympie outragée en son cœur le déteste,
Souffrez que je l'enlève, et je réponds du reste.

ALCIDOR.

Mais de voir Olympie aurez-vous le moyen?

CLÉANDRE.

J'ai su faire une brèche en un mur mitoyen
Qui répond de ma chambre en un coin de la sienne;
Il faut sur ce sujet que je vous entretienne.
Outre que dans ce port nous avons un vaisseau,
Olympie en mes mains a remis cet anneau,
Pour servir de signal au projet que je tente :
Il ne nous manque plus qu'une seule patente,
Son époux la délivre, et je dois pressentir...
Mais, voyez, de ce lieu le jaloux va sortir,
Il sort, de ce perfide évitons la présence.

(*Alcidor et Cléandre se retirent.*)

SCÈNE II

SPADARILLE, OLYMPIE.

SPADARILLE, (*en sortant*).

Sortez.

OLYMPIE.

J'obéis.

SPADARILLE.

Bon, j'aime l'obéissance.
Je vous l'avais bien dit pour calmer votre effroi,
Que vous seriez toujours à votre aise avec moi,
Et qu'assez de trésors vous auriez en partage,
Si de me posséder vous aviez l'avantage;
Mentais-je ? Et le repos vous est-il assuré,
Ayant eu le bonheur de m'avoir rencontré !
De semblables profits auriez-vous à prétendre,
Si l'on vous eût laissée au pouvoir de Cléandre,
Et si, par un destin à vos vœux pas trop doux,
J'eusse jeté les yeux sur une autre que vous?

OLYMPIE.

Quand je songe au malheur où je suis condamnée,
J'ai regret d'être à vous par les nœuds d'hyménée,
Et j'éprouve du sort les plus sensibles coups,
Puisqu'il m'a fait tomber dans les mains d'un jaloux.
Qu'est-ce que de ma part votre cœur appréhende?
Mon honneur m'est trop cher pour vouloir...

SPADARILLE.

Ah! friande !

Que si je m'empêchais de vous être cruel,
L'honneur dont vous parlez deviendrait casuel !
Et que sachant les tours dont les femmes sont dignes,
On nous prendrait bientôt dans le ciel pour des si-
Puisque de vos plaisirs un bon frère garni [gnes,
Produirait Capricorne, et ferait Gemini!
Sachez que de tout temps j'appréhende le blâme,
Qu'au gré de mon désir je gouverne ma femme,
Que sans en murmurer il faut suivre ma loi,
Et que quand je vous pris ce ne fut que pour moi.
Que, si votre mari dans ce lieu vous enferme,
C'est qu'il croit votre honneur n'être pas assez ferme,
Et que ne pas souffrir qu'on vous puisse approcher
C'est ôter à vos sens les moyens de pécher.

OLYMPIE.

Vous, monsieur, apprenez qu'un discours incom- [mode
D'un crime qu'on ignore enseigne la méthode,
Et que pour confirmer vos injustes soupçons,
D'un prétexte inutile on se fait des leçons:
Pour épargner du trouble à votre âme alarmée,
Peut-être avec raison m'avez-vous enfermée,
Car de la liberté si j'usais pleinement,
Qui doute de ma foi douterait justement.
Voyez-vous qu'en effet d'autres fassent paraître...

SPADARILLE.

Les autres sont des sots, et je ne veux pas l'être !
Nous savons mieux que vous ce que ces autres font;
Et ne prétendons pas devenir ce qu'ils sont.
Faut-il point pour vous plaire à l'exemple d'un autre,
Souffrir en mon absence un galant qui soit vôtre,
Et qu'après en honneur cinquante ans j'ai vécu,
Je sois d'intelligence à me faire cocu ?
Faut-il point, dis-je encor, que moi-même je brigue,
Que je pousse à la roue, et conduise l'intrigue ?
Et sur vos passions conformant mes désirs,
Que l'époux ait la peine, et l'amant les plaisirs ?
Quand on vient pour vous voir, faut-il point que je [sorte ?
Sur vous et vos muguets que je ferme la porte?
Et que, sous mon aveu, vous ayez le moyen
D'acheter du brocard d'autre argent que du mien?
Voilà ce qu'aujourd'hui tous ces autres observent;
Ils se font des amis dont leurs femmes se servent,
Et ne murmurent pas quand, pour faire l'amour,

Elles courent la nuit, et reposent le jour.
Ah! qu'il vaudrait bien mieux que du nombre assez
De ces martyrisés je devinsse l'exemple ! [ample,
Que si l'on enfermait chaque femme qui court
Avec six cadenas, elle aurait le nez court.
Qu'on verrait de maris marcher tête levée,
Si ma règle par eux était bien observée !
Et que de quantité le destin serait doux,
Si leur plus grand malheur était d'être jaloux !

OLYMPIE.

Et de tous les malheurs en est-il un plus rude ?

SPADARILLE.

Il me le semble, ô madame la prude !
Et qui de la sagesse a le moindre rayon,
Préfère un sort d'Argus au destin d'Actéon.

OLYMPIE.

Quiconque peut avoir un rayon de sagesse
Dans les maux d'une femme à jamais s'intéresse,
Et loin qu'à l'outrager il puisse être contraint,
Il s'en veut faire aimer et n'en pas être craint.
Qui d'avoir des soupçons ne pouvait se défendre,
Devait m'abandonner à l'amour de Cléandre,
Et par l'éclat d'un bien dont je ne puis jouir,
N'abuser pas mon père, et ne pas l'éblouir.

SPADARILLE.

Il vous plaisait beaucoup ce Cléandre ?

OLYMPIE.

Sans doute.

SPADARILLE.

Il avait votre estime ?

OLYMPIE.

Encor même il l'a toute.

SPADARILLE.

Vous voudriez, que je crois, être à lui ?

OLYMPIE.

Plût aux dieux,
Mon sort...

SPADARILLE.

On dit bien vrai que l'Amour n'a point d'yeux !
Vous avez donc regret de vous voir ma conquête
Madame la mignonne ?

OLYMPIE.

En effet.

SPADARILLE.

Bonne nouvelle,

De vos mauvais desseins c'est assez m'avertir,
Vous voudriez être gueuse, et vous bien divertir.
Je vois ce qui vous choque, et le ver qui vous pique,
Il vous faut un mari de nouvelle fabrique,
Qui redoute une femme, et de crainte du choc,
Laisse chanter la poule et plus haut que le coq.
Il vous faut un mari qui crût faire un grand crime,
S'il ne donnait de quoi pour jouer à la prime,
Et qui ne laisse pas de paraître gaillard,
Si l'on quitte la prime, et qu'on joue au billard.
Il vous faut un mari qui confonde sa rente,
Qui soit brave quatre ans, et gredin plus de trente,
Et sur qui l'on saisisse au profit des marchands,
Et maisons de la ville, et revenus des champs.
Oui, je vous charmerais, ô coureuse recluse,
Si vos débordements ne trouvaient une écluse,
Et du moins dans mes biens, vous verriez des appas,
Sans les doubles ressorts de mes six cadenas ;
Mais quoi que contre moi votre cœur se propose,
Sachez qu'avant la nuit j'en veux croître la dose,
Et dussiez-vous cent fois vous en mettre en cour-
[roux,
A vos six cadenas joindre autant de verroux.
Rentrez; car aussi bien je vois un gentillâtre;
De vos yeux bien fendus il serait idolâtre,
Rentrez donc.

OLYMPIE.

Mais...

SPADARILLE.

Rentrez sans vous embarrasser.
Diable! que j'ai bien fait de la cadenasser.

SCÈNE III

CLÉANDRE, SPADARILLE, CASCARET.

CLÉANDRE.

Monsieur, vous savez bien qu'on me nomme Clé-
[andre?

SPADARILLE.

Oui.

CLÉANDRE.

Vous ne savez pas ce que j'ose prétendre?

SPADARILLE.

Non.

CLÉANDRE.

Mais il vous souvient que je fus amoureux?

SPADARILLE.

Oui.

CLÉANDRE.

Que je ne fus pas un amant fort heureux?

SPADARILLE.

Non.

CLÉANDRE.

Que votre mérite emporta la balance?

SPADARILLE.

Oui.

CLÉANDRE.

Qu'enfin mon ardeur n'eut point de récompense?

SPADARILLE.

Non.

CLÉANDRE.

Ainsi donc, monsieur, ne trouvez pas mauvais
Si je viens...

SPADARILLE.

Vous, monsieur, trouvez bon si je vais...
Un si grand préambule est suspect à mon âme,
Parlez bref.

CLÉANDRE.

Mais monsieur...

SPADARILLE.

Mais monsieur, mais madame,
J'ai des soins à donner autre part que vers vous,
Avec mes cadenas, j'ai besoin de verrous.
Près de mon serrurier il est temps de me rendre ;
Pour pouvoir me parler il ne faut que m'atten-[dre,
Si je trouve mon fait, je reviens sur mes pas;
Si je ne trouve rien, je ne reviendrai pas.
Bonjour.

SCÈNE IV

CLÉANDRE, CASCARET.

CLÉANDRE.

De ce qu'il fait j'aurais tort de me plaindre,
Avec moins de faiblesse il serait plus à craindre.
Si de quelque lumière il était éclairé,
En vain à le tromper je serais préparé.
Je veux à Spadarille arracher Olympie,

Mais je sais que son âme est sans cesse assoupie,
Et quand secrètement j'ose agir contre lui,
De sa brutalité je me fais un appui.

CASCARET.

Mais comme Spadarille est sujet à l'ombrage,
Quoique des cadenas il observe l'usage,
Si pour votre malheur il advient que ce fou,
De sa femme Olympie aperçoive le trou?
Si d'un sensible affront se sentant l'âme outrée,
De ce trou favorable il occupe l'entrée,
Et que de son pouvoir se servant à propos,
De coups drus comme grêle il nous brise les os?
Plaît-il?

CLÉANDRE.

Non, Spadarille a la tête trop sèche,
Je n'appréhende pas qu'il découvre ma brèche;
Si pour voir Olympie en un coin fort obscur,
On a fait de ma chambre une entrée à son mur,
Tu sais qu'un lit superbe à ma flamme propice,
Pour me favoriser, cache mon artifice.
D'ailleurs notre vaisseau sur la fin de ce jour,
Doit partir pour Marseille et quitter ce séjour;
Cet anneau d'Olympie est la marque secrète,
Qui doit malgré l'Argus assurer sa retraite,
Et que pour accomplir d'équitables desseins,
Par l'avis de son père elle a mis dans mes mains.
Ainsi de mon rival le défaut effroyable...

CASCARET.

Je sais que Spadarille est puant comme un diable,
Et que de son haleine il infecte tous ceux
Qui de parler à lui sont assez malheureux;
Mais il est gouverneur, et c'est dont je frissonne,
Car son train...

CLÉANDRE.

A sa suite il n'a nulle personne;
De peur que de sa femme on pût voir les attraits,
Ce jaloux hypocondre a chassé ses valets:
Son âme scrupuleuse, et toujours défiante,
Ne peut près d'Olympie endurer de servante,
Dans la crainte qu'il a que l'on eût supposé,
Sous l'habit d'une fille un garçon déguisé.
Si bien... Mais il écoute, évitons les reproches...

SCENE V

SPADARILLE, CLÉANDRE, CASCARET.

SPADARILLE (*avec trois verrous en chaque main*).

Voici pour des polis empêcher les approches ;
Qu'ils s'y viennent frotter, ces mignons, ces poudrés.

CLÉANDRE.

Quoi l'on ose...

SPADARILLE.

Oui l'on ose, et ce sont des madrés,
Qui voudraient sur ma terre usurper droit de chasse.
Vous, qui d'un chien couchant affectez la grimace,
Etes-vous point aussi quelque amant aux yeux doux,
Qui pour plaire à l'épouse entretienne l'époux?
Et lors...

CLÉANDRE.

Ne craignez rien de la part d'Olympie,
Tous mes vœux sont bornés à chérir sa copie.

SPADARILLE.

Sa copie?

CLÉANDRE.

Oui, monsieur.

SPADARILLE.

Bon, il semble à ce fat,
Qu'on copie une femme aussi bien qu'un contrat.
Et vous vous en allez?

CLÉANDRE.

Avec une patente,
Je suis prêt...

SPADARILLE.

Je vous puis rendre l'âme contente.
Mais dans ce petit doigt vous avez un anneau
Qui vous sied assez bien, et me semble fort beau;
Que je voie.

CLÉANDRE (*bas*).

O malheur! C'est...

SPADARILLE.

Vous êtes étrange,
Pour le voir un moment croyez vous qu'on le mange?

CLÉANDRE.

Non, monsieur, mais...

SPADARILLE.

Quoi mais? a-t-il peur de mes yeux?
(*Apercevant que c'est l'anneau d'Olympie.*)
Où diable avez-vous pris ce bijoux précieux?

CASCARET (*bas à Cléandre*).
Répondez hardiment, et mentez comme un diable.
CLÉANDRE.
Je l'ai pris...
SPADARILLE.
Parlez-vite, ô l'amant trop aimable,
Où donc l'avez-vous pris ?
CLÉANDRE.
Où prend-on les bijoux ?
SPADARILLE.
Et j'ai tort, mon cadet, de paraître jaloux,
Est-ce pas ?
CLÉANDRE.
Je ne sais s'il se peut qu'Olympie... ?
SPADARILLE.
Et moi je sais fort bien qu'Olympie est impie,
Et sans les cadenas, à sa porte attachés,
Qu'elle ferait souvent d'agréables péchés.
Quelque doux traitement qu'à ce sexe on prépare,
Une femme fidèle en ce temps est bien rare,
Et qui peut s'en servir doit s'attendre à ce coup,
D'acquérir peu d'honneur, et d'en perdre beaucoup !
N'espérez, cependant, passeport ni patente,
Ou soyez résolu de remplir mon attente ;
Et d'un original que je dois soupçonner,
Donnez-moi la copie à collationner.
Sinon...
CLÉANDRE.
Quoi vous voulez...
SPADARILLE.
Oui, je le veux, vous dis-je.
CASCARET (*bas à Cléandre*).
Par ce commandement, ce jaloux vous oblige,
Avant qu'il ait ouvert cinq ou six cadenas,
L'anneau...
CLÉANDRE.
C'est ma pensée, et j'y vais de ce pas,
Puisqu'il vous plaît, monsieur, d'admirer ma maî-
J'obéis. [tresse,

SCÈNE VI

SPADARILLE

(*Seul, ouvrant la porte de la chambre d'Olympie.*)
Je vous tiens, ô la double traîtresse,

Qui dans l'âpre dessein d'acquérir du renom,
Avez l'air d'une sainte, et l'esprit d'un démon.
J'aperçois tous les tours que votre esprit enfante.
Vous donnez librement des faveurs par la fente ;
Mais malgré vos desseins contre moi conjurés,
Les ais de votre porte en seront resserrés,
Voyons un peu sa mine.

SCÈNE VII

SPADARILLE, OLYMPIE.

SPADARILLE.

Approchez la matoise,
Dont la vertu s'altère, et l'honneur s'apprivoise,
Approchez.

OLYMPIE.

De ma part, désirez-vous...

SPADARILLE.

Moi ? Rien ;
Je viens voir seulement si vous vous portez bien.

OLYMPIE.

Quoi ! se peut-il, monsieur, que mon malheur vous [touche ?

SPADARILLE.

Vous n'en savez donc rien, ô la sainte nitouche !

OLYMPIE.

Non, daignez m'expliquer vos bizarres desseins.

SPADARILLE.

Je viens de voir Cléandre, il vous baise la main.

OLYMPIE.

Quoi ! Cléandre est ici ?

SPADARILLE.

Point du tout, je me moque,
Je l'ai pris pour un autre, et c'est une équivoque.

OLYMPIE.

Pourquoi donc voulez-vous...

SPADARILLE.

Belzebuth incarné,
De mon acariâtre à me nuire obstiné,
C'est à tort à présent que ton âme biaise ;
Je sais pour me trahir que tu fais la niaise,
Et que de ton honneur prévoyant l'abandon...

OLYMPIE.

Cet outrage...

SPADARILLE.

A vos yeux je demande pardon!
Quel que soit le forfait dont mon cœur vous soup-
C'estvousfaireuneinjure,équitable friponne,[çonne,
Et parmi votre sexe outrageux à chacun,
Faire un mari cocu c'est le vice commun.

OLYMPIE.

Enfin, expliquez-vous, qu'avez-vous à m'apprendre?

SPADARILLE.

Rien ; sinon que j'ai vu l'un des doigts de Cléandre.

OLYMPIE (*faisant la surprise*).

Un des doigts de Cléandre?

SPADARILLE.

Un des doigts.

OLYMPIE.

Un des doigts!
Si vous m'en assurez, aisément je le crois,
Mais qu'en concluez-vous?

SPADARILLE.

Et qu'en peut-on conclure?
Fin contre fin n'est pas bon à faire doublure,
La belle, et dans mon âge, il vous sied assez mal
De vouloir me charger d'un brevet d'animal.

OLYMPIE.

Ce langage confus...

SPADARILLE.

Vous rend l'âme éperdue,
Et je suis confondu de vous voir confondue.

OLYMPIE.

Je ne puis rien comprendre à tout votre discours.

SPADARILLE (*lui montrant les verrous*).

Voici pour mettre obstacle à tous vos petits tours,
Les anneaux désormais n'iront plus en campagne,
Et vous êtes sevrée, amoureuse compagne.

OLYMPIE.

Finissez ces discours, ils sont extravagants.

SPADARILLE.

Je suis donc fou?

OLYMPIE.

Du moins on le croit.

SPADARILLE.

Bas les gants.

OLYMPIE.

Quoi, monsieur...

SPADARILLE.

Bas les gants.

OLIMPIE.

Mais au moins...

SPADARILLE.

Bas, vous dis-je.

OLYMPIE.

Si...

SPADARILLE.

Bas, vous dis-je.

OLYMPIE.

Encor, quel dessein vous oblige...

SPADARILLE.

Bas, vous dis-je, et tantôt votre esprit éclairci....
(*apercevant le même anneau qu'avait Cléandre.*)
Mais, vertubieu, que vois-je ? Et que diable est ceci ?
Que cet anneau ressemble à celui de Cléandre !

OLYMPIE.

Ils sont bas.

SPADARILLE.

Sur ma foi je n'y puis rien comprendre,
Et ces anneaux tous deux ont un rapport si grand,
Que plus on les regarde, et plus on s'y méprend.
Vous pouvez cependant échauffer la mitaine,
Puis après de rentrer il faut prendre la peine,
Aussi bien un vieillard adresse ici ses pas.

OLYMPIE.

Amour...

SPADARILLE.

Entrez, entrez, et ne raisonnez pas.

SCÈNE VIII

ALCIDOR, SPADARILLE.

ALCIDOR.

Monsieur le gouverneur, dont je suis le beau-père...

SPADARILLE (*enfermant sa femme*).

Allons, beau-père ou non, laissez-nous un peu faire,
Quand notre huis une fois sera clos à plaisir,
De vous voir pleinement nous aurons le loisir.
Taisez-vous donc.

ALCIDOR.

Monsieur, mais...

SPADARILLE.

Mais monsieur vous-même,
Dont le morne visage est passablement blême.

ALCIDOR.

Je prétendais de vous qu'en faveur de mes soins...

SPADARILLE.

Un peu trop prétendant prétendez un peu moins,
Et souffrez, s'il vous plaît, qu'à mon tour je prétende...

ALCIDOR.

Mais, monsieur...

SPADARILLE (*ayant achevé de fermer ses cadenas*).

Hé bien donc, ô diseur de légende,
Dont je suis obligé d'enfermer le présent,
Si le cœur vous en dit, raisonnez à présent.

ALCIDOR.

L'heur dont votre alliance a comblé ma famille
Fait que je viens ici m'informer de ma fille.
Dites-moi donc comment elle se porte ?

SPADARILLE.

Bien.

ALCIDOR.

Et de ses mœurs, monsieur, ne m'apprendrez-[vous rien?
Dites-moi, si parfois son humeur vous contente,
Si parfois cette humeur est pour vous complai-[sante;
Tirez moi de souci, comment vit-elle?

SPADARILLE.

Mal.

ALCIDOR.

Mal, bons dieux! ce malheur est pour moi sans égal.
Où peut-elle avoir pris de mauvaise teinture,
Elle, que de ses dons a comblé la nature?
Pour me faire un outrage elle a donc le sang...

SPADARILLE.

Chaud.

ACLIDOR.

C'est l'amour chaud sans doute et plus chaud qu'il [ne faut:
Mais n'est-ce point à tort qu'envers vous je la blâme?
Ne lui faites-vous rien qui chagrine son âme?
Lorsque vous la voyez, quel est son accueil?

SPADARILLE.

Froid.

ALCIDOR.

D'en user de la sorte elle a bien peu de droit.

SPADARILLE.

D'accord, mais de vous deux, moi l'époux et le [gendre,

Qui pour faire l'amant pris le droit de Cléandre,
Sachez que j'aurais lieu de paraître marri,
Si par droit réciproque il faisait le mari.

ALCIDOR.

Cléandre, oserait-il suborner...

SPADARILLE.

D'Olympie
Il aime, à ce qu'il dit, seulement la copie ;
Cependant d'un anneau je le trouve pourvu ;
Autre part qu'en ses doigts je le crois avoir vu ;
Aussitôt par ma bouche Olympie appelée,
A mes aigres propos contrefait la troublée ;
Veut voir par mes discours son esprit éclairci ;
Fait semblant d'ignorer que Cléandre est ici ;
Me soutient à mon nez que souvent j'extravague ;
Puis soudain se dégante, et me montre sa bague ;
Et je crois là-dessus, consultant mon cerveau,
Que qui la copia, copia son anneau.
De Cléandre pourtant je crains peu la finesse,
Il doit en ce lieu même amener sa maîtresse,
Je l'attends, nous verrons ; mais tenez je les vois.

ALCIDOR.

Il amène Olympie.

SPADARILLE.

En effet, je le crois.
La serait-ce ?

ALCIDOR.

Ce l'est ; quelle erreur vous domine ?

SPADARILLE.

Ma foi, si ce ne l'est, elle en a bien la mine.

SCÈNE IX

SPADARILLE, CLÉANDRE, OLYMPIE, *sous le nom d'Aspasie*, ALCIDOR, CASCARET.

SPADARILLE, (*appelle sa femme à travers la porte*).

Olympie !

OLYMPIE, (*bas à Cléandre*).

Ah ! Cléandre !

CLÉANDRE.

Ah ! daignez tenir bon,
Madame.

CASCARET.

Ou je me trompe, ou j'aurai du bâton.

SPADARILLE (*continue*).

Olympie ! ah, j'enrage.

ALCIDOR.

Il s'échauffe la bile.

CASCARET.

Vous me parliez tantôt de m'envoyer en ville,
Monsieur.

CLÉANDRE.

Poltron fieffé.

SPADARILLE (*continue*).

Tout ceci me confond.
Olympie ! écoutez comme elle me répond !
De ce tracas, beau-père, en un mot que vous semble?

ALCIDOR.

J'ai peur que ce ne soit Olympie.

SPADARILLE.

Et j'en tremble.
Mais on pourrait sortir aussi tôt de l'enfer,
Sa cheminée est close, et de grilles de fer,
J'ai de même matière étoffé la fenêtre,
Beau-père.

ALCIDOR.

S'il est vrai, ce ne peut donc pas l'être.

SPADARILLE.

Assez adroitement je la vais pressentir.
Je vous crois Olympie, et ne crois pas mentir,
Si vous ne l'êtes pas. pour le moins sa jumelle,
Daignez quelque moment discourir avec elle ;
Entrez jusqu'en sa chambre, et trouvez à propos...

OLYIE.MP

Monsieur...

SPADARILLE.

Vous lui direz seulement quatre mots,
Je vous en prie.

OLYMPIE.

Il faut...

SPADARILLE.

Il ne faut autre chose.

CLÉANDRE.

Des plaintes d'Olympie elle ignore la cause,
Ainsi...

SPADARILLE.

Mon Dieu, monsieur, parlez à votre écot.

ALCIDOR.

Ce n'est pas...

SPADARILLE.

Vous aussi, taisez-vous, idiot.

OLYMPIE.

Pour moi, monsieur, le ciel me deviendrait propice,
S'il m'offrait un moyen de vous rendre service.
Mais enfin sur le point de partir...

SPADARILLE.

Par ma foi,
Vous entrerez, madame, ou vous direz pourquoi.

OLYMPIE.

Je puis...

SPADARILLE.

Entrez, vous dis-je, ou bien point de patente.

OLYMPIE.

Vous pouvoir obliger, c'est me rendre contente ;
Mais envers Olympie agréez mon respect;
Un visage inconnu lui peut être suspect.
Durant donc un adieu qu'à l'instant je vais faire,
Sachez si ma visite aura droit de lui plaire,
Et tandis que Cléandre attendra mon retour...

SPADARILLE.

C'est fort bien dit, allez.

OLYMPIE (*à Cléandre en s'en allant*).

Je prépare un détour,
Et quoi que de ma part ce perfide prétende...

SPADARILLE.

Que lui dites-vous là?

OLYMPIE.

Je lui dis qu'il m'attende.

SPADARILLE.

Bon cela.

CLÉANDRE.

J'obéis et n'y contredis pas.
Cascaret, d'Aspasie, accompagne les pas.

SCÈNE X

SPADARILLE, CLÉANDRE, ALCIDOR.

SPADARILLE.

Or ça, notre beau-père, et vous sire Cléandre,
Qui jadis, malgré lui, vouliez être son gendre,
Je vais vous faire voir Olympie à l'instant.

ALCIDOR(*qui craint qu'Olympie ne soit pas encorerentrée*).

Si j'en suis cru, monsieur, ne vous hâtez pas tant.

SPADARILLE.

Et pourquoi ?

ALCIDOR.

Tout l'amour que Cléandre eut pour elle
Pourra se rallumer à l'aspect...

SPADARILLE.

Bagatelle.

CLÉANDRE.

En effet la beauté que je vous ai fait voir,
De tout autre visage affaiblit le pouvoir,
Et s'il faut que mon âme à vos yeux se découvre,
Rien ne m'est échappé que mon cœur ne recouvre,
Puisqu'à l'objet que j'aime avec tant de raison,
Pour paraître Olympie il ne faut que le nom.
C'est pour ce seul objet qu'en secret je soupire,
Pour sa seule beauté je languis.

SPADARILLE.

C'est tout dire,
Et pour l'amour de vous je m'en vais de ce pas
Réveiller les ressorts de mes six cadenas.

SCÈNE XI

ALCIDOR, CLÉANDRE.

SPADARILLE (*au bout du théâtre qui ouvre ses cadenas*).

ALCIDOR.

Ecoutez, parlons bas. Enfin, brave Cléandre
Ma fille en peu de temps en vos bras se va rendre.
De vos soins généreux vous aurez tout le fruit.
Mais surtout que l'honneur...

CLÉANDRE.

Je vois peu d'apparence
A pouvoir l'affranchir d'une injuste puissance ;
Mais enfin quelque effet qui succède à mes vœux,
L'intérêt d'Olympie est plus fort que mes feux.
Nul espoir ne me flatte, et mon cœur avec joie,
La dérobe aux tourments dont le sien est la proie ;
Et c'est le moindre effort qu'en semblable danger
La vertu malheureuse ait le droit d'exiger.
Ainsi...

SCÈNE XII

SPADARILLE, OLYMPIE, CLÉANDRE, ALCIDOR.

SPADARILLE.

Mes cadenas sont ouverts. Holà la belle.

Venez-çà. Pourquoi donc se frotter la prunelle?
Qu'avez-vous?

OLYMPIE (*faisant exprès l'endormie*).

Du sommeil les pavots gracieux
Assoupissent mon âme et me sillent les yeux ;
Depuis une heure ou deux, leur douceur pour con-
[fondre...

SPADARILLE.

Elle avait bien raison de ne pas me répondre
Vraiment ! çà la dormeuse au sommeil un peu dur,
Qui n'avez pu m'entendre à travers de ce mur,
Ouvrez les yeux.

OLYMPIE (*faisant l'étonnée*).

Mon père ! ô destin, quelle grâce !

ALCIDOR.

Ma fille !

SPADARILLE (*lui montrant Cléandre*).

Et celui-ci, bel enfant, que sera-ce?

OLIMPIE.

O Dieux !

CLÉANDRE (*à Spadarille*).

Souffrez qu'ici je me règle sur vous,
Et que de cet objet je devienne jaloux :
Je crois voir Aspasie, et mon âme confuse
Voudrait...

SPADARILLE.

Le tour est bon ; peste soit de la buse!

CLÉANDRE.

C'est un peu vainement que vous êtes surpris,
C'est elle.

SPADARILLE.

Il veut sans doute égayer nos esprits,
Pauvre butor !

OLYMPIE.

Eh quoi, de la part de Cléandre,
Est-ce là tout l'accueil que j'ai droit de prétendre?

CLÉANDRE.

Aspasie, est-ce vous dont les yeux éclatants...

SPADARILLE.

Quand les gens sont si sots, ils le sont pour long-
Je le trouve bouffon avec sa jalousie. [temps.

CLÉANDRE.

Daignez donc me répondre, est-ce vous, Aspasie ;
Dissipez le chagrin qui me rend assoupi,

Et pour le moins.

SPADARILLE.

Beau-père, *et pecora campi.*
Quoi! vous n'en riez point?

CLÉANDRE (*à Spadarille*).

Eclaircissez mon âme,
Monsieur, ne l'est-ce pas?

SPADARILLE (*en riant*).

Non, ma foi, c'est ma femme.

CLÉANDRE (*à Olympie*).

Veuillez donc m'excuser si pour m'être mépris...

OLYMPIE.

A votre indifférence ajouter le mépris,
Cléandre, et feindre ici de ne pas me connaître?

CLÉANDRE.

J'ai toujours tout l'amour que vos yeux firent naître,
Mais si mon cœur soupire, apprenez qu'il m'est doux
De le voir soupirer pour une autre que vous.
De ce cœur enflammé la langueur est extrême,
Mais cette autre que vous est une autre vous-même;
Et mon amour éteint serait tout consumé
Si vos mêmes appas ne l'avaient rallumé.

SPADARILLE (*à Alcidor*).

Quel niais compliment ce badin lui va faire!

ALCIDOR.

Il est fou.

OLYMPIE (*à Cléandre*).

Quelque objet a donc l'heur de vous plaire?

CLÉANDRE.

Oui, madame, et de plus cet objet plein d'appas,
En mérite, en vertu ne vous céderait pas:
Quelque chose de plus est dans celle que j'aime,
Et...

SPADARILLE.

Ne disons point *plus*; mais disons *tout de même.*

OLYMPIE.

Eh, quoi! pour vous venger du refus qu'on vous fit,
Vous osez...

CLÉANDRE.

J'ai raison d'oser dire...

OLYMPIE (*dans une feinte colère*).

Il suffit,
Je connais vos desseins, et vous êtes un lâche,

Dont l'indigne mépris, et me choque et me fâche:
Ne croyez pas pourtant que l'outrage soit grand.
Votre amour, votre choix, tout m'est indifférent:
Et ne présumez pas........

CLÉANDRE.

Quoi ! madame...

OLYMPIE.

Quoi ! traître,
Vous avez pu m'aimer, et m'osez méconnaître ?
Et prétendez me faire un outrage odieux,
Qu'étaler par mépris votre choix à mes yeux ?
Je dédaigne à mon tour vos indignes approches,
Allez.

SPADARILLE.

Il est penaud comme un fondeur de cloches ;
C'est qu'il aime...

OLYMPIE.

Et qu'importe ?

SPADARILLE.

Il m'importe fort peu ;
Mais je veux vous montrer à l'objet de son feu:
Bientôt dans cet endroit nous aurons sa présence.

OLYMPIE.

Moi, monsieur, me résoudre à cette complaisance?
Que je puisse...

SPADARILLE.

Mon Dieu, forcez-vous de la voir,
Et tâchez......

OLYMPIE.

Sur mes sens j'ai trop peu de pouvoir,
A m'expliquer ainsi son dédain m'autorise,
J'ai peu de complaisance envers qui me méprise ;
Et quoique mon époux, c'est avoir le cœur bas
Qu'exiger de mon âme un respect qu'il n'a pas.

SPADARILLE.

Mais enfin Aspasie......

OLYMPIE.

Aspasie ou Cléandre:
Je ne veux ni les voir, ni jamais les entendre,
Et préfère aux dédains de ce couple outrageux
L'inflexible rigueur d'un époux soupçonneux.
Renfermez-moi.

ALCIDOR.

Ma fille, est-il juste...

OLYMPIE.

Mon père,
Je ne fais rien ici qui ne soit nécessaire.
De Cléandre, en un mot, je connais le désir,
Dans ce lieu de me voir il a peu de plaisir :
De ses vœux mes souhaits précipitent le terme,
C'est assez l'obliger que vouloir qu'on m'enferme ;
Mais ce qui plus me charme, et que j'aime le mieux,
C'est priver mes regards d'un objet odieux.

(*à Spadarille*).

Je vous le dis encore, Aspasie ou Cléandre,
Je ne veux ni les voir, ni jamais les entendre.
Souscrivez sans murmure aux plus doux de mes
Adieu. [vœux,

SPADARILLE.

Pauvre galant, te voilà bien chanceux !

SCÈNE XIII

SPADARILLE, CLÉANDRE, ALCIDOR.

SPADARILLE.

Vous voyez.

CLÉANDRE.

Oui, monsieur, je vois ce qui se passe !
Si je m'en repentais, j'aurais l'âme trop basse.
J'aperçois qu'Olympie a pour moi de l'horreur :
Mais l'amour d'Aspasie adoucit cette aigreur.
J'ai sujet de goûter une joie assez pleine,
Si l'une a de l'amour quand l'autre a de la haine ;
Ou plutôt j'aurais tort de me plaindre à mon tour,
Quand des preuves de haine ont des marques d'a-
Mais je vois Aspasie. [mour.

SCÈNE XIV

OLYMPIE *sous le nom d'Aspasie*, SPADARILLE,
CLÉANDRE, ALCIDOR, CASCARET.

OLYMPIE (*sous le nom d'Aspasie*).

A présent pour vous plaire
Sur ce que j'ai promis je vous viens satisfaire.
Je puis voir Olympie, et je suis sur le point

De lui rendre...

SPADARILLE.

A présent, vous ne la verrez point,
Vous voilà ce me semble assez bien attrapée.

OLYMPIE (*sous le nom d'Aspasie*).

Vous rendez en effet mon attente trompée.
Me manquer de parole, et depuis un instant...

SPADARILLE.

Olympie, en un mot, ne vous aime pas tant,
Si vous ne m'en croyez, demandez à Cléandre.

OLIMPIE (*sous le nom d'Aspasie*).

Quel sujet aurait-elle ? ..

SPADARILLE.

Il pourra vous l'apprendre.

CLÉANDRE.

Lors...

SPADARILLE.

De vous écouter, je n'ai pas le loisir,
Partez ou demeurez, vous n'avez qu'à choisir.

OLYMPIE (*sous le nom d'Aspasie*).

Eh, quoi!...

SPADARILLE.

Tant de discours me font mal à la tête,
Voulez-vous partir?

CLÉANDRE.

Mais...

SPADARILLE.

Mais la patente est prête,
Et qui plus est, pour vous je la donne gratis,
Tenez.

CLÉANDRE.

Puisqu'il vous plaît nous voilà donc partis;
Mais si, pour m'acquitter de l'excès de vos grâces,
Je puis...

SPADARILLE.

N'affectons point d'importunes grimaces.
Si vous voulez partir, partez.

CLÉANDRE.

Adieu, messieurs.

SPADARILLE.

Notre beau-père et moi sommes vos serviteurs,
Adieu.

CLÉANDRE (*bas à Olympie*).

L'occasion ne peut être plus belle.
Allons.

CASCARET.

Le pauvre diable ! Il n'a plus de femelle.
Je le donne en dix coups à qui fourbera mieux.

ALCIDOR (*bas*).

Hâtez-vous.

OLYMPIE (*à Cléandre*).

Mais mon père, il fait signe des yeux ;
S'il n'est hors de ses mains, mon souci n'est pas
[moindre.

CLÉANDRE.

N'en soyez point en peine, il saura nous rejoindre,
Nous avons rendez-vous, et j'en suis avoué,
Allons.

(*Ils s'en vont.*)

SCÈNE XV

SPADARILLE, ALCIDOR.

SPADARILLE (*fort joyeux*).

De tout ceci le bon Dieu soit loué !
J'ai hors du pied, beau-père, une vilaine épine ;
De me tromper Cléandre avait toute la mine,
Il faisait tout exprès le petit complaisant ;
Dieu sait si votre fille est joyeuse à présent.
Et si, loin de l'objet qui lui porte bissestre,
Ses transports d'allégresse auront lieu de paraître !
Du départ de Cléandre allons la réjouir,
Allons.

ALCIDOR (*bas*).

De son erreur je le laisse jouir,
Mais...

SPADARILLE (*à haute voix*).

Il n'est plus ici ce Cléandre, ma mie,
Venez, venez.

(*Voyant qu'elle ne répond pas.*)

Beau-père elle s'est rendormie.
Je ne la vis jamais si souvent sommeiller ;
Mais entrons l'un et l'autre, et l'allons réveiller,
Loin d'en être marrie, elle aura de la joie.
Entrons.

ALCIDOR (*bas*).

De me venger je découvre une voie,
Je la tiens.

SPADARILLE.

Sus, beau-père, entrez donc.

ALCIDOR.

Ah ! monsieur,
Je sais trop...

SPADARILLE.

Je sais trop qu'on me doit de l'honneur,
Mais entrez.

ALCIDOR.

Moi commettre une faute si grande !

SPADARILLE.

Entrez, vous dis-je.

ALCIDOR.

Mais...

SPADARILLE.

Mais je vous le commande.

ALCIDOR.

De grâce...

SPADARILLE.

Obéissez, courtisan mal éclos.

ALCIDOR.

Monsieur...

SPADARILLE.

S'il en fait rien, qu'on me brise les os.

ALCIDOR.

Ce que je suis, monsieur, me permet de vous rendre...

SPADARILLE.

Vous êtes mon beau-père, et je suis votre gendre :
Avec vos pieds de veau, passez donc.

ALCIDOR.

Si jamais....

SPADARILLE.

Sans tant dire de si, ni de car, ni de mais,
Courtois souple jarret qui semblez par bravade,
Pour me faire enrager, vouloir faire gambade,
Entrez.

ALCIDOR.

Mais quand je songe aux respects que je doi...

SPADARILLE.

Respectueux beau-père, entrez donc après moi,
Puisqu'en vos sentiments vous demeurez si ferme.

ALCIDOR.

Un cadenas sans clef aisément se referme.
Il est pris.

SPADARILLE (*du dedans de la chambre*).

Suivez donc.

ALCIDOR.

Je n'ai pas le loisir.

SPADARILLE.

Vous m'enfermez !

ALCIDOR.

D'accord.

SPADARILLE.

Pourquoi ?

ALCIDOR.

Pour mon plaisir.

SPADARILLE.

Ah ! trigaud malfaisant, si je sors, je te jure...

ALCIDOR.

Tu ne sortiras pas, c'est moi qui t'en assure ;
Mais sans tenir ici d'inutiles propos,
Tu peux par ta fenêtre écouter quatre mots.

SPADARILLE (*à sa fenêtre*).

Exécrable barbon, que ne puis-je descendre,
Tu verrais.

ALCIDOR.

Olympie est aux mains de Cléandre,
Mais de quelques désirs dont il soit combattu,
Il est trop généreux pour souiller sa vertu.

SPADARILLE.

Gueux, par moi revêtu, que Dieu puisse confondre,
En ses mains !

ALCIDOR.

En ses mains, et je puis t'en répondre ;
Mais l'horrible défaut que chacun connaît bien,
Pour rompre un mariage est un trop sûr moyen.
La cruelle fureur dont tu l'as poursuivie
De l'ôter de tes mains m'a fait naître l'envie :
Et si j'ai des regrets, le plus rude de tous
Est de voir qu'un barbare ait le titre d'époux.
En entrant le premier, tu m'as mis hors de peine,
Adieu.

SPADARILLE.

Tu t'en vas donc, marchand de chair humaine,
Au voleur, au voleur !

SCÈNE DERNIÈRE

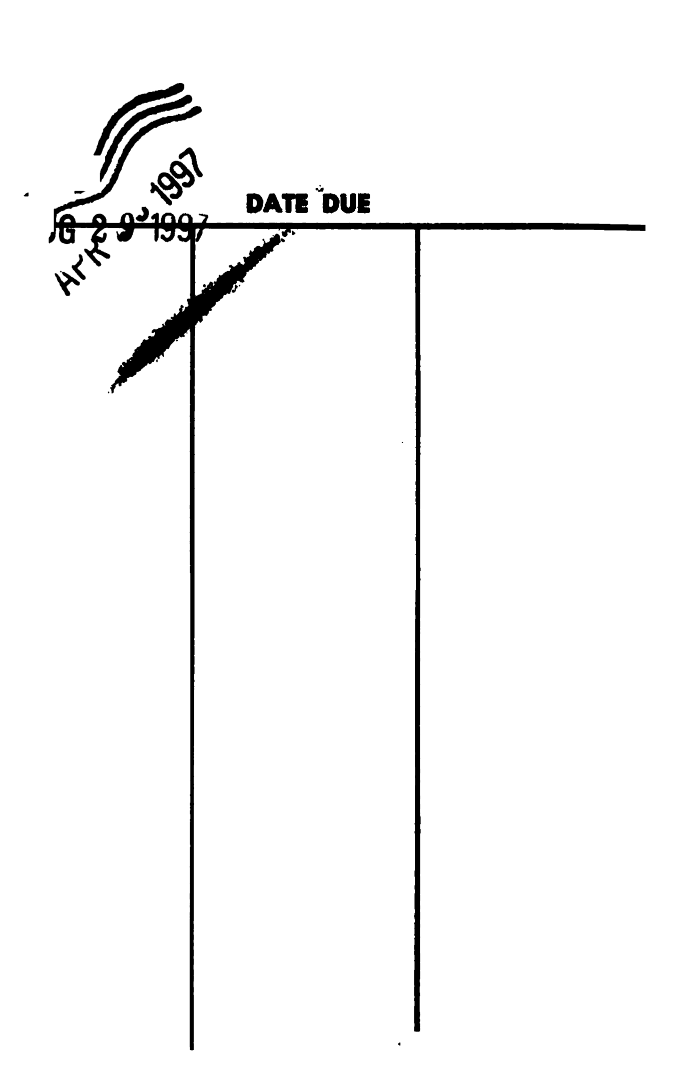
SPADARILLE (*à la fenêtre*).

Le traître est échappé,
Il court comme un beau diable, et je suis attrapé.
Jamais frustré renard, dans sa propre tanière,
Se vit-il enfermé de semblable manière ?
Et peut-on en finesse égaler ce grison,
Qui m'enlève sa fille, et me met en prison !
Si la meilleure femme en malice est féconde,
Peuples qui m'écoutez, laissez périr le monde :
Et disant à ce sexe un éternel adieu,
Songez que qui s'en passe est bien-aimé de Dieu.

TABLE

—

Châteauroux. — Typographie et Stéréotypie A. Majesté.


DATE DUE
1997
1997



DATE DUE

AUG 2 9 1997

APR 9 1997

